

c h a m p s



psychanalytiques

# Cannibalisme psychique et obésité

---

**Gabrielle Rubin**

  
delachaux  
et niestlé

Collection Champs Psychanalytiques

dirigée par  
*Elsa Schmid-Kitsikis*

---

ISBN 2-603-01058-1

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm, duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique), sans une autorisation écrite de l'éditeur.

Composition: Montserrat Acarín  
Maquette: K@

Achévé d'imprimer sur rotative par l'Imprimerie Darantier à Dijon-Quetigny en avril 1997  
N° d'impression: 97-0439 - Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre 1997

---

© Delachaux et Niestlé S.A., Lausanne (Switzerland) - Paris 1997.  
79, route d'Oron - 1000 Lausanne 21 - Switzerland  
Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

## SOMMAIRE

<i>Florence Guignard</i>	
PREFACE .....	7
INTRODUCTION .....	13

### Première partie Quelques repères théoriques

CHAPITRE 1	
<b>Le cannibalisme psychique</b> .....	23
CHAPITRE 2	
<b>La transmission transgénérationnelle</b> .....	49
CHAPITRE 3	
<b>Boulimie et nourrissage</b> .....	65
CHAPITRE 4	
<b>L'incorporation cannibalique comme refus du deuil</b> .....	75

### Deuxième partie Les cannibalismes

CHAPITRE 5	
<b>Les cannibalismes</b> .....	91
CHAPITRE 6	
<b>Le cannibalisme alimentaire</b> .....	95
CHAPITRE 7	
<b>Cannibalisme et vengeance</b> .....	115

CHAPITRE 8	
<b>Le cannibalisme rituel</b> .....	119
CHAPITRE 9	
<b>Le cannibalisme gastronomique</b> .....	127
CHAPITRE 10	
<b>Les ogres</b> .....	133
CHAPITRE 11	
<b>Le cannibalisme curatif</b> .....	149
CHAPITRE 12	
<b>Le cannibalisme psychotique</b> .....	155
CHAPITRE 13	
<b>Le cannibalisme par amour</b> .....	171

**Troisième partie  
Les cas cliniques**

CHAPITRE 14	
<b>Marianne</b> .....	183
CHAPITRE 15	
<b>Dominique</b> .....	233
CHAPITRE 16	
<b>Stéphanie</b> .....	333
CONCLUSION .....	347
BIBLIOGRAPHIE .....	349

## Préface

### Cannibalisme psychique et obésité

*Florence Guignard*

Avec *Cannibalisme psychique et obésité*, Gabrielle Rubin nous présente un ouvrage de clinique analytique remarquablement écrit, bien étayé du point de vue tant de la culture générale et anthropologique que de la théorie psychanalytique et, *last but not least*, proposant une hypothèse nosographique originale, dont ce n'est pas le moindre des mérites de l'auteur que de l'avoir découverte et mise à l'épreuve dans sa pratique quotidienne.

Ayant remarqué que certains patients, aux structures diverses s'étendant de la névrose aux organisations "limites", viennent à l'analyse pour un mal-être diffus, dont une nette surcharge pondérale qui ne constitue cependant pas forcément le centre de leurs préoccupations, Gabrielle Rubin est frappée par l'absence, chez ceux-ci, de l'ensemble des caractéristiques des patients boulimiques: ni "razzia" dans le frigidaire, ni vomissements ni épisodes anorexiques, simplement, une habitude incoercible de suralimentation, rebelle à toute

tentative de régime alimentaire. Elle découvre alors chez ces patients l'existence d'un "hôte" avec lequel ils entretiennent des relations peu, ou pas mentalisées de "double emboîtement", relations qui vont peu à peu lui évoquer ce qu'elle finira par désigner comme un "cannibalisme psychique". Lorsque ces patients s'efforcent - en vain - de perdre du poids, il se développe chez eux des angoisses qui, dans leur vie onirique et leurs associations, prennent régulièrement la forme de se retrouver "dans la peau d'un assassin: maigres mais criminels".

S'intéressant alors à explorer cette configuration sous différents angles, l'auteur ne se borne pas à passer en revue les travaux de Freud, de Karl Abraham, de Sandor Ferenczi et de Melanie Klein sur les relations de l'oralité cannibalique avec le narcissisme et la découverte de l'altérité de l'objet, ainsi qu'avec la dévoration originelle du père de la horde primitive. Elle établit également de multiples liens avec les travaux modernes de la psychanalyse française et anglo-saxonne, avec des études anthropologiques sur le deuil et les rituels cannibaliques, avec les mythes, contes et légendes, ainsi qu'avec de nombreux écrits historiques intéressant le cannibalisme dans la civilisation occidentale, jusques et y compris contemporaine, tel le récit des rescapés de l'avion qui s'est écrasé dans Cordillère des Andes en 1972. Tant dans le corps même de l'ouvrage que dans l'abondance des références bibliographiques, le lecteur appréciera sans nul doute la quantité et la qualité des repères convoqués par Gabrielle Rubin pour la mise à l'épreuve de ses hypothèses. La thèse principale de l'auteur peut se résumer ainsi: le "cannibalisme psychique" porte en soi les motivations complexes qui président au "cannibalisme vrai", et notamment la problématique du deuil de l'objet. Dans l'un comme dans l'autre, le corps est convoqué, pour tout ou partie, en lieu et place de la psyché, l'incorporation prime sur l'introjection, dans une configuration où le deuil de l'Autre - aimé/haï - est dénié, ignoré ou impossible, et où la défense par l'omnipotence infantile prend le devant de la scène. Pour Gabrielle

Rubin, c'est la ritualisation du cannibalisme qui constitue le lieu de passage entre le "cannibalisme vrai" et sa "psychisation".

Dans tous les cas observés par l'auteur, la concrétude de "l'hôte" exige une nourriture effective, et non des pensées, des prières ou des commémorations. Le lieu - peut-on vraiment qualifier ce lieu de "fantasmatique"? - de cet "hôte" est situé dans le corps du sujet, mais ce dernier présente une telle carence de symbolisation que l'investigation analytique concernant son "hôte" demeure très longtemps à un niveau de "double inclusion", ce qui fait dire à l'auteur qu'on ne peut décider lequel est le cannibale de l'autre. C'est probablement la raison pour laquelle Gabrielle Rubin a tenu à ne pas réduire le syndrome de "cannibalisme psychique" à certains des désirs plus "classiques" que l'on peut y repérer - être pénétré, être fécondé par un pénis, être habité par un fœtus - c'est-à-dire, à ses composants pulsionnels homosexuels, féminins, ou encore maternels.

La dimension traumatique tient une place majeure dans les trois cas rapportés par l'auteur - deux jeunes femmes et un homme dans la quarantaine - mais la caractéristique spécifique du traumatique est d'être largement négligé, voire ignoré, de sorte qu'il ne "fera sens" qu'après un temps plus ou moins long d'analyse, et tout d'abord du côté de l'analyste. Quant à la composante transgénérationnelle, elle existe dans deux des cas rapportés, et joue un rôle non négligeable dans cette pathologie que l'auteur situe aux limites de la "possession" hystérique et de la somatisation (Joyce Mc Dougall) et qui évoque, bien entendu, la problématique de la "crypte" (N. Abraham, M. Torok) sans cependant se confondre avec elle.

L'auteur étudie la reprise du processus de deuil non-fait par ses patients, tant à la lumière des phases quasi-universelles de deuil observées par les anthropologues, qu'à celle des observations d'autres auteurs psychanalystes. Au sein de cette problématique du deuil, elle montre d'une façon très convaincante la spécificité du fantasme cannibalique, responsable de la surcharge pondérale du sujet: selon ce fantasme inconscient, dont seule une longue cure ana-

lytique permet la mise en représentations, le "disparu" - mort, ou disqualifié - a trouvé un "abri" qui le maintient en état de survie dans le corps du sujet. L'expulsion hors de cet "abri" est toujours fantasmée comme une catastrophe, non seulement pour cet "hôte" et pour celui qui l'abrite, mais encore, pour une tierce personne, réelle et extérieure, faisant évidemment partie des tout premiers objets d'investissement oedipien du sujet.

La question de l'identification et de ses diverses modalités n'est pas laissée de côté. Notamment, les avatars de la bisexualité, ainsi que l'intrication des identifications projectives dans les situations de "télescopage des générations" donnent lieu à des développements fort intéressants.

Chacun des trois cas cliniques relatés par Gabrielle Rubin apporte un éclairage signifiant sur la problématique qu'elle explore. Le cas de "Marianne" évoque le devenir d'un deuil traumatique non-fait dans la transmission générationnelle grand'mère maternelle-mère-fille, et met en évidence la problématique du don/vol des enfants de et à la mère par une fille au cours des années qui ont suivi une catastrophe traumatique majeure. Le cas de "Stéphanie" suggère l'existence du cannibalisme psychique à l'égard d'une imago paternelle idéalisée, puis perdue à la suite d'une maladie invalidante survenue chez le père réel de la patiente.

Le plus détaillé des trois récits - le cas d'un homme prénommé "Dominique" - est un véritable roman clinique dans lequel l'auteur décrit très finement les développements de l'ensemble des paramètres du concept qu'elle a réussi à découvrir, puis à cerner tout au long de la cure, en demeurant dans un respect absolu du cadre, de la spécificité de son écoute, et en maintenant des liens constants avec les aspects interprétatifs classiques de toute relation analytique. On admirera la rigueur, la bienveillance et l'impavidité de l'attitude contre-transférentielle de Gabrielle Rubin, face à l'intensité, voire la violence des affects transférentiels ressurgis - ou nés? - au cours du processus psychanalytique, chez ce patient intelligent, attachant, cer-

tainement doué pour l'analyse, mais pris dans une trame traumatique qu'il ignore, et dont la découverte, au cours de l'analyse, fera surgir en lui une terreur de la folie et une haine transférentielle aux limites du supportable pour les deux protagonistes de la cure. C'est à propos de ce patient que la problématique de l'inceste fantasmatique est la plus présente. Là également, l'auteur se refuse cependant à y réduire la pathologie de son patient, et l'on comprend pourquoi: en effet, ces fantasmes incestueux sont totalement infiltrés d'une réalité mortifère, de telle sorte que leur élaboration en est devenue impossible selon une ligne classiquement oedipienne.

Le devenir de deux des trois patients - Marianne et Dominique - est, lui aussi très intéressant (le troisième cas se trouve encore actuellement en cours d'analyse). Une fois élaborée l'angoisse de mort qui les faisait "manger pour deux" - parfois très concrètement, l'un comme l'autre se surprenant à commander deux menus pour soi tout seul - tous deux ont maigri spontanément de plusieurs kilos dans un premier temps, puis ont repris avec succès des régimes tentés en vain antérieurement, pour perdre le reste de leur surcharge pondérale. La jeune femme a pu se marier et avoir des enfants, tandis que l'homme, qui souffrait de difficultés considérables dans ses relations avec les femmes, a pu élaborer le déplacement pathologique de sa problématique oedipienne qu'il avait effectué sur sa propre fille devenue adolescente, rompant ainsi la transmission pathogène des difficultés dont il avait été, lui-même, à la fois victime et artisan. De plus, il a pu accéder à une vie amoureuse satisfaisante, réunissant le "courant tendre" et le "courant sexuel" dans une seule et même relation avec une femme enfin librement choisie.

Telle qu'elle est proposée par Gabrielle Rubin, la problématique du "cannibalisme psychique" ne rend pas seulement compte de l'extrême condensation du matériel somato-psychique, mais encore et surtout, elle met en évidence l'importance du "négatif", notamment du "non-pensé", à l'oeuvre dans le symptôme de ces patients. Même les "faits bruts" ne sont pas accessibles au début du travail analytique,

fût-ce par le seul analyste, dans la mesure où ces faits, dépourvus de toute signification, ont été transformés en surcharge pondérale. Il faudra de longues années de patient travail analytique pour que les traumatismes, puis les "après-coup" de ceux-ci, puissent se réinscrire - ou s'inscrire pour la première fois - dans l'histoire, enfin psychisée, de chacun de ces patients.

Nous pouvons rendre hommage à Gabrielle Rubin pour sa patience vigilante et ses compétences d'analyste, ainsi que pour la perspicacité de son sens clinique, toutes qualités qui, jointes à un esprit curieux et créatif et à une vaste culture, nous permettent aujourd'hui de découvrir, grâce à elle, une vision nouvelle et pertinemment étayée de cette pathologie complexe, aussi banale et répandue que difficile à traiter, qu'est la surcharge pondérale.

## Introduction

Bien des chercheurs se sont penchés sur le cas des personnes qui présentent une surcharge pondérale.

Les uns l'ont fait pour des raisons scientifiques: soit dans le but de mieux comprendre le fonctionnement de l'être humain, soit pour soulager des malades que leur excès de poids rendait plus fragiles et plus vulnérables.

D'autres s'y sont intéressés, peu ou prou, pour des raisons de mode: il est clair que notre société manifeste de plus en plus de goût pour les femmes filiformes, voire même pour celles qui présentent un aspect androgyne. Cette dernière caractéristique étant souvent corrigée, cependant, par la mise en valeur de la poitrine.

Il semble que ce qui doit disparaître, être "gommé", ce sont essentiellement les rondeurs qui intéressent le ventre féminin.

Peut-être par un refus de ce qui peut rappeler la grossesse, le ventre maternel, la gestation: angoisse devant un vague rappel de l'inceste interdit? Jalousie envers cette fonction exclusivement féminine? Ce

problème ne sera pas évoqué ici et je me bornerai à constater que, quelle qu'en soit la raison profonde, inconsciente, seuls les êtres humains qui ont un poids en dessous de celui qui a été établi comme normal par les médecins sont considérés comme séduisants.

Cette mode qui ne touchait, jusqu'à il n'y a guère, que les femmes est en train de gagner, par contagion, la gent masculine. Les messieurs mettent généralement en avant d'excellentes raisons de santé pour s'astreindre à divers régimes et/ou s'adonner au sport, mais ils évoquent aussi, et de plus en plus, leur désir de se servir de l'arme minceur pour renforcer leurs capacités de séduction.

A côté de tous les scientifiques généticiens, endocrinologistes, nutritionnistes, sociologues, historiens, ethnologues, psychanalystes etc. qui se sont penchés sur ce problème et en ont révélé quelques-unes des causes il m'est apparu, à travers certains des cas que j'ai eu à connaître, qu'une autre raison, profondément inconsciente, était à l'œuvre pour quelques-uns au moins de ces patients.

Ce sont des personnes que l'on peut parfois qualifier d'obèses, parfois seulement de trop grosses, et dont l'analyse a finalement révélé *qu'elles abritaient inconsciemment, à l'intérieur de leur corps, un autre être, de la survie duquel elles se sentaient responsables et qu'il leur fallait impérativement nourrir sous peine de provoquer sa mort.*

Ce qui les caractérise c'est qu'elles désirent, et parfois très vivement, perdre du poids pour toutes sortes de motifs parfaitement valables et parfaitement conscients, comme par exemple pour des raisons de santé, pour pouvoir être séduisants/tes, pour porter la toilette plus élégamment et donc se sentir mieux dans leur peau, pour ne plus susciter le regard méprisant ou moqueur des passants et des vendeuses de vêtements, pour pouvoir se regarder dans une glace sans désespoir etc. et que pourtant, tout en ayant ce désir, de bons motifs de le satisfaire et, généralement, l'accord et l'appui de leurs proches et de leurs médecins, ayant de plus tout un environnement: magazines, publicités, cinéma, régimes-minceur partout publiés etc., sans

compter un consensus social qui les pousse dans le même sens, ces personnes ne réussissent pourtant pas à maigrir.

Ou plutôt, elles se soumettent à un régime sévère, avec beaucoup de souffrance arrivent à perdre un certain nombre de kilos mais, à partir d'une quantité déterminée de poids perdu ces personnes se sentent comme saisies de panique, comme au seuil d'un immense danger qui les fait se précipiter sur la nourriture et reprendre très vite ce qu'elles avaient mis des mois à perdre.

On a avancé à ce sujet l'idée que c'était la perte d'un schéma corporel qui provoquait cette angoisse et le besoin absolu, la pulsion de revenir à l'état antérieur. Je ne nierai évidemment pas cette explication ni d'autres, elles aussi pertinentes, qui ont pu être proposées et qui contiennent sûrement leur part de vérité ou même toute la vérité en certains cas.

Mais à côté de ces explications et suivant les associations et les sensations de mes patients je voudrais proposer une autre hypothèse: c'est qu'en maigrissant les patients de ce type se sentent de plus en plus coupables de faire jeûner "l'autre", de le faire souffrir, de ne pas remplir leur devoir envers lui et même, au bout d'un certain temps et d'un certain nombre de kilos perdus, avoir la crainte de se retrouver dans la peau d'un assassin: maigres mais criminels.

Mais ils craignent aussi, et cela se verra très clairement dans deux des cas que je décrirai plus loin, de perdre leur toute-puissance, un sentiment de force et même d'immortalité, comme me le dira un de mes patients. Ce sentiment de perdre leur omnipotence et donc leur sécurité est évidemment une résurgence du sentiment de sécurité que ressent le bébé dans les bras de sa mère où bien encore lorsque, fantasmatiquement, il se sent ne faire qu'un avec elle. Pour lui, elle représente tout, elle peut tout; lié à elle, retourné à l'intérieur d'elle (ou l'ayant mise à l'intérieur de lui, ce qui revient au même), il devient lui aussi tout-puissant, capable de tout réussir et à l'abri de tout malheur. On peut dès lors mieux comprendre, me semble-t-il, que malgré les très fortes motivations qui poussent un être à vouloir

perdre du poids, il se forme en lui une terrible panique dissuasive dès lors que ce désir semble vouloir s'actualiser.

Ces patients sont déchirés entre leur envie de limiter leur prise de nourriture afin de maigrir et donc d'être à la fois plus désirables et en meilleure santé et *la nécessité dans laquelle ils se trouvent d'ingérer, au contraire, une plus grande quantité d'aliments qu'ils n'en ont besoin afin de nourrir cet "autre" en eux qui leur assure force et sécurité et dont ils se sentent comptables.*

Il s'agit donc dans ces cas d'une espèce particulière de cannibalisme, d'un cannibalisme psychique, qui a pour but d'une part de mettre à l'abri à l'intérieur de soi un être cher et de lui permettre ainsi de continuer à vivre. Mais qui sert aussi, d'autre part, à incorporer inconsciemment un objet pour en nourrir son âme et la rendre plus forte et plus sûre, tout comme l'autre cannibalisme a pour but de nourrir le corps pour le rendre plus fort et moins vulnérable aux attaques.

Ce désir de dévorer l'autre et de le garder à l'intérieur de soi est un passage normal du développement de l'être humain et a été mentionné pour la première fois par Freud dans les *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité*<sup>1</sup>.

Freud y emploie ce terme pour qualifier des relations d'objet ainsi que des fantasmes qui accompagnent l'activité orale du nourrisson. C'est en référence au cannibalisme pratiqué par certaines populations dites primitives qu'il a choisi ce mot. (Mais il nous fait cependant d'ores et déjà admettre que ces pratiques, pour n'être pas habituelles ni rituelles chez nous, n'en persistent pas moins en certaines circonstances extrêmes. Et qu'en tout cas, si le cannibalisme vrai a à peu près disparu chez nous le cannibalisme psychique est, en revanche, toujours florissant).

Le stade cannibalique est généralement assimilé au second stade oral d'Abraham, c'est-à-dire au stade sadique-oral.

Il est toutefois essentiel de noter que ce cannibalisme fantasmatique,

1. Sigmund Freud (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Trad. franç., Paris, Gallimard, 1962.

cette incorporation de l'objet contient les différentes composantes de l'oralité: amour, destruction, conservation à l'intérieur de soi et appropriation des qualités de l'objet. D'ailleurs Freud souligne, en parlant des coutumes cannibaliques de certains peuples (in *Totem et Tabou*) qu'elles impliquent la croyance, *"qu'en ingérant des parties du corps d'une personne dans l'acte de dévoration, on s'approprie aussi les propriétés qui ont appartenu à cette personne"*<sup>2</sup>.

Karl Abraham, quant à lui, décrit le cannibalisme psychique comme suit:

*"Le cannibalisme total sans aucune restriction n'est possible que sur la base d'un narcissisme illimité. A cette étape, seule la convoitise du sujet compte. Les intérêts de l'objet ne le retiennent absolument pas; sa destruction est poursuivie sans scrupule.*

*Le stade du cannibalisme partiel porte des traces encore claires de son origine, le cannibalisme total, mais il en diffère de façon décisive par l'apparition des égards pour l'objet. Cette protection partielle de l'objet peut être considérée comme le tout début de l'amour objectal au sens étroit, car elle représente un commencement de dépassement du narcissisme. Ajoutons aussitôt qu'à cette étape de son développement, le sujet est encore très loin de reconnaître un "autrui" et de l'aimer physiquement ou psychiquement dans sa totalité! La convoitise c'est de prendre possession d'une partie de l'objet pour se l'incorporer; néanmoins, il existe un renoncement au but narcissique pur du cannibalisme total"*<sup>3</sup>.

La psychanalyse a donc parfaitement repéré ce cannibalisme psychique, cette incorporation de l'objet, tout comme les religions qui appellent "possession" ce phénomène. Et ce terme, à connotation religieuse ou sacrée, semble parfois cerner de plus près la réalité interne inconsciente de certains sujets qui, ayant incorporé un objet ont fini par être possédés par lui: pour les religions, un être possédé est celui qui abrite à son insu une autre forme de vie - parfois béné-

2. S. Freud, *Totem et Tabou*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971.

3. K. Abraham, Début et développement de l'amour objectal, in: *Le développement de la libido, Oeuvres Complètes*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1977.

fique, comme dans les trances vaudous par exemple, parfois maléfique comme dans la religion catholique où le possédé est habité par le démon, par un succube qui le fait agir de façon tout à fait contraire à ses désirs conscients.

Or certains patients obèses m'ont paru relever de cette forme particulière d'incorporation, plus violente et plus astreignante que l'incorporation habituelle, c'est-à-dire celle qui est un stade normal du développement du nourrisson qui veut incorporer, dévorer l'être aimé pour le garder définitivement à l'intérieur de lui-même et acquérir ainsi à la fois ses qualités et la sécurité.

Mais il existe aussi, à côté du cannibalisme psychique, un cannibalisme vrai, c'est-à-dire celui où l'on mange vraiment de la chair de son semblable. Or on trouve les mêmes raisons de dévorer de l'humain dans le cannibalisme vrai que dans le cannibalisme psychique - à cette différence près qu'il s'agit, dans le premier cas de fortifier son corps et dans le second, de fortifier son âme. Mais aussi, parce que l'être humain, tout rempli de pulsions sadiques, destructrices et agressives qu'il soit, possède aussi des sentiments de tendresse et de responsabilité qui lui font garder à l'intérieur de lui-même un "autre" pour lui éviter de disparaître, ainsi que nous le verrons plus loin.

C'est en étudiant de plus près le cannibalisme vrai que j'ai pu constater à quel point Freud et ses disciples avaient eu raison de rapprocher le cannibalisme psychique du cannibalisme vrai au point de lui donner le même nom. J'ai pu voir en effet qu'il n'y a pas de solution de continuité entre le cannibalisme apparemment le moins psychisé et celui qui est purement psychique car les transitions se font lentement et les frontières entre les uns et les autres sont floues et emmêlées.

- Le cannibalisme le moins psychique est le cannibalisme de subsistance, dit cannibalisme alimentaire, qui est celui où l'on mange de la chair humaine uniquement pour se nourrir, sans faire de différence sensible entre cette chair et celle des animaux et évidemment sans états d'âme; il est rarissime.

- Le cannibalisme gastronomique où il entre une petite part d'inven-

tion et de recherche, aussi bien dans le choix des morceaux que dans la présentation et l'ornementation des mets. Ce cannibalisme gastronomique a plutôt nourri les fantasmes et donné naissance, au niveau purement psychique, à une riche floraison de cannibalisme "littéraire": contes et légendes, récits, nouvelles et romans - voire recettes de cuisine imaginaires.

- Le cannibalisme ritualisé, qui n'est en aucune façon destiné à être une nourriture "comme une autre" ni à apaiser une faim corporelle, et que l'on trouve même chez les peuples qui ont d'autres nourritures en abondance ou au moins en quantité suffisante; c'est de très loin le plus répandu.

- Et enfin le cannibalisme psychique, purement fantasmagorique qui correspond à une incorporation inconsciente de l'objet.

Ce n'est que par degrés que l'on passe de l'une de ces formes à une autre, de la plus fruste à la suivante, en allant vers des élaborations de plus en plus subtiles, de plus en plus psychisées. Un peu de la même façon, peut-on dire, qu'il n'y a pas d'un côté des peuplades arriérées et cannibales et de l'autre des peuples hautement civilisés, dont les membres préféreraient mourir plutôt que de consommer de la chair humaine; nous verrons que sous la contrainte de la nécessité - extérieure ou intérieure - les Européens et leurs descendants peuvent régresser jusqu'au cannibalisme agi.

Et les ethnies qui pratiquaient jusqu'à très récemment le cannibalisme (puisqu'il semble ne plus guère en subsister actuellement) ne le faisaient que très rarement pour des raisons alimentaires. On peut dire que presque toujours venait s'ajouter au désir de manger de la chair humaine pour en nourrir son corps (et même antérieurement à lui) un désir d'absorber une nourriture psychique, comme le montrent sans aucun doute possible la présence, presque partout, de rituels qui en fixaient et en sacralisaient l'absorption.

On peut donc facilement constater que la coupure entre cannibales et non-cannibales n'est pas aussi nette que nous aimerions le penser, puisque les membres des peuples dits "civilisés" mangent, encore

aujourd'hui, de la chair humaine en certaines circonstances extrêmes tandis que les peuples dit "primitifs" ritualisent une telle nourriture.

Il m'a donc semblé indispensable de donner une brève étude des différentes formes de cannibalisme vrai avant d'aborder le récit du cannibalisme psychique inconscient que cachent certains cas d'obésité. C'est en effet cette étude qui m'a rendu à la fois plus proche et plus vraisemblable l'existence de la possession cannibalique dont je donnerai quelques exemples dans cet ouvrage.

C'est en rendant plus perceptible le lent passage d'une forme à l'autre des divers cannibalismes vrais, ainsi que l'évolution qui va d'un cannibalisme de nutrition, pratiquement privé de mentalisation à un cannibalisme hautement ritualisé et donc psychisé, que j'ai pu mieux comprendre, me semble-t-il, d'où nous vient le cannibalisme fantasmatique inconscient, celui qui fait qu'un sujet est comme "possédé" par un deuxième personnage qu'il a "avalé" et qu'il abrite, fantasmatiquement, à l'intérieur de son corps.

Une dernière remarque concernant le cannibalisme psychique inconscient: aussi bien Sigmund Freud que Karl Abraham et leurs disciples ne se sont intéressés, à ma connaissance, qu'au cannibalisme direct, c'est-à-dire celui dans lequel l'enfant ou éventuellement l'adulte incorporent un objet pour le faire leur.

Dans l'un des cas que je rapporterai ici, l'"autre" fantasmatique qu'il fallait nourrir avait été déposé dans l'inconscient du sujet par sa mère et accepté par lui, *volens nolens*, pour les bénéfices très complexes qu'il en retirait et malgré un nombre important d'inconvénients.

Pour un autre, le parasite qui l'habitait avait été introduit dans son inconscient par sa grand-mère qui pouvait ainsi refuser de faire le deuil de sa petite fille.

Dans le troisième cas enfin, c'était une nécessité interne, aussi impérieuse qu'inconsciente qui avait suscité l'incorporation de l'Objet.

Première partie

---

**Quelques repères théoriques**

## Chapitre 1

### Le cannibalisme psychique

Mes premières réflexions sur le cannibalisme psychique ont été induites par la clinique; c'est en analysant, il y a une dizaine d'années, le cas de "Marianne", (une jeune fille qui souffrait d'angoisses et de "mal de vivre", ce qu'elle attribuait à une surcharge pondérale), que j'ai été amenée à réfléchir sur l'origine de ce que nous découvrons grâce à l'analyse: cette jeune fille abritait en elle, de façon totalement inconsciente, le *souvenir incorporé* d'une autre jeune fille, sa tante, morte des années plus tôt et déposée en elle par une grand-mère inconsolable. Quelques temps plus tard, j'eus en analyse "Dominique", un homme de quarante cinq ans, qui présentait les mêmes symptômes que Marianne et dont je découvris, après plusieurs années de cure, qu'il était, lui aussi, "possédé" sans le savoir par le *souvenir incorporé* d'une soeur morte en bas âge, incorporation que sa mère avait déposée en lui afin d'être dispensée de faire le deuil de son enfant. Enfin, ayant eu à connaître du cas de

"Stéphanie" je pus repérer assez rapidement qu'elle aussi abritait dans son corps trop gros un autre être, ce qui la forçait à manger pour deux. Il ne s'agissait pas dans son cas d'un défunt mais de son père encore présent, qu'elle avait incorporé tout à la fois pour ne pas le perdre et pour se dispenser de faire le deuil de son omnipotence infantile.

Une pareille incorporation contraint certaines personnes à fantasmer *inconsciemment* que pour continuer à "vivre", leur hôte a besoin d'être nourri, non par des moyens psychiques tels que les souvenirs, les prières ou les commémorations, comme nous le faisons généralement, mais par des nourritures terrestres. Bien des peuples font ou on fait ainsi: les anciens Egyptiens, par exemple, déposaient des plats de nourritures diverses dans la sépulture de leurs morts pour assurer leur bien-être durant cette autre vie qu'était la mort.

A la différence des premiers, mes patients, parce qu'ils avaient *incorporé* et non *introjecté* cet objet, se trouvaient dans l'incapacité de prolonger symboliquement sa vie. Ils ne pouvaient pas non plus, comme le faisaient les Egyptiens, pourvoir le défunt de nourritures matérielles déposées dans sa tombe, c'est-à-dire à *l'extérieur d'eux-mêmes*. Mes patients, eux, étaient obligés de nourrir leur objet incorporé là où ils fantasmaient qu'il se trouvait, c'est-à-dire à *l'intérieur* de leur corps. D'où une certaine quantité de nourriture prise "en trop" et destinée à la survie de l'hôte inconnu.

Ces patients se trouvaient donc devant une double contrainte: d'une part, ils devaient satisfaire leur désir *conscient* de perdre du poids et de l'autre ils devaient respecter l'impératif *inconscient* qui leur ordonnait de *manger aussi pour l'Autre*.

La suprême preuve d'amour, pour le nourrisson, est le lait que lui offre sa mère car il représente tout ce qu'il y a de bon dans ce monde: il satisfait le corps en apaisant sa faim, il satisfait l'âme parce qu'il est don d'amour et enfin il est source de vie. Et la nourriture continue à jouer ce rôle tout le long de notre existence: chaque fois

que nous mangeons, chaque fois que nous offrons bonbons ou gâteaux aux enfants, chaque fois que nous préparons un bon repas pour notre famille ou nos amis nous leur offrons un don d'amour destiné à les garder en vie et matériellement et psychiquement, ce qui réactive inconsciemment le souvenir si précieux de la tétée.

Ainsi faisaient sans le savoir les patients dont il sera question plus loin dans cet ouvrage, offrant à *l'Autre en eux*, grâce à la nourriture qu'ils absorbaient pour lui, la possibilité de continuer à vivre.

Mes recherches, tant théoriques que cliniques, eurent dès lors pour but de mieux comprendre ces mécanismes et m'entraînèrent dans plusieurs directions que j'essayerai d'indiquer dans cet ouvrage:

J'aborderai, dans la première partie de ce livre, les théories sur l'origine du *cannibalisme psychique* et notamment *la pulsion orale*, en m'appuyant essentiellement sur Sigmund Freud, Karl Abraham, Mélanie Klein et leurs disciples. J'évoquerai ensuite les similitudes ou les différences qui existent entre l'hystérie et les maladies psychosomatiques, (comme les a bien vues Joyce McDougall) car le cannibalisme psychique me semble tenir des deux - se tenir au confluent des deux.

Je proposerai ensuite l'étude du deuil, du *deuil infaisable*, puisque je pense que la raison principale du cannibalisme psychique pathologique est justement un deuil non fait.

Mais comme dans deux sur trois des cas rapportés le deuil non fait n'était pas celui des patients mais bien pour l'une celui de sa grand-mère et pour l'autre celui de sa mère, j'ai tout naturellement été amenée à approfondir ce que nos bons auteurs nous apprennent sur la *transmission psychique transgénérationnelle*.

Enfin, j'ai voulu mieux comprendre ce qu'était la *boulimie* pour les spécialistes de cette affection et je proposerai donc un aperçu des recherches actuelles sur ce sujet.

Mais le cannibalisme vrai étant à mon sens un rejeton du cannibalisme psychique plutôt que le contraire, et les deux formes de cannibalisme ayant un certain nombre de points communs, j'ai succinctement étudié, dans la deuxième partie de cet ouvrage, ce

"*cannibalisme vrai*", c'est-à-dire celui où l'on ingère *dans son corps* des parties du *corps d'un autre* être humain. Ceci afin de mieux comprendre ce qui unit ou différencie le cannibalisme vrai du cannibalisme psychique et de repérer la place qu'occupent l'incorporation psychique, les rituels, l'amour et le désir de garder en soi son objet dans l'un et l'autre des deux cannibalismes.

Une troisième partie de ce livre enfin, donnera un compte rendu détaillé des analyses qui m'ont permis de postuler un lien entre le cannibalisme psychique et certaines obésités et donner les raisons *cliniques* qui m'ont permis de les relier.

### **Cannibalisme psychique et pulsion orale**

Il y a plusieurs concepts psychanalytiques qui, sans être identiques, sont cependant assez proches les uns des autres pour qu'il soit utile d'en donner des définitions, ainsi que de proposer quelques points de vue théoriques qui permettent de les différencier entre eux.

C'est en m'inspirant du *Vocabulaire de la Psychanalyse* de Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis que j'en donnerai les diverses définitions.

Le concept de "stade cannibalique" est parfois employé comme un équivalent du stade oral et plus précisément du stade sadique-oral, qui a été dégagé par Karl Abraham; c'est un stade qui se développe en même temps que l'apparition des dents et, d'après cet auteur, parce que celles-ci permettent la morsure.

Ce terme de "cannibalique" est généralement employé par les psychanalystes pour qualifier des relations d'objet et des fantasmes dérivés de l'activité orale et ce, suivant Freud, en relation avec les pratiques cannibaliques de certaines populations (cf. *Totem et Tabou*). Aussi, et tout naturellement, le mot contient les différentes dimensions de l'incorporation orale: l'amour et la haine, ainsi que la destruction et la conservation à l'intérieur de soi de l'objet, avec appropriation de ses qualités.

1. J.Laplanche et J-B.Pontalis (1973), *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, P.U.F.  
2. Sigmund Freud (1912), *Totem et Tabou*. Ed. franç., Paris, P.B.P., 1971.

Le concept le plus proche de celui de "cannibalisme psychique" est probablement celui d'identification primaire: celle-ci est impliquée dans la notion même de cannibalisme puisque l'identification primaire est un mode de constitution primitif du sujet sur le modèle de l'autre. Cette relation est dite primaire en ce qu'elle n'est pas un retour à une identification *après qu'une relation ait été établie de telle sorte que l'objet ait été posé comme indépendant, mais elle est antérieure au début même d'une autonomie du sujet et c'est en cela qu'elle est définie comme primaire*. En tant que primaire, elle est en étroite corrélation avec la relation d'incorporation orale: elle est le tout premier mode d'identification.

Karl Abraham, quant à lui, s'est appuyé sur les découvertes de Freud pour postuler l'existence de deux phases dans le stade oral: la phase de succion préambivalente et la phase de morsure ambivalente; seule cette deuxième phase étant qualifiée par lui de véritablement cannibalique.

Nous savons que lors du stade oral, qui est le premier stade de l'évolution libidinale, le plaisir sexuel est lié de façon prévalente à l'excitation de la bouche et des lèvres et se trouve donc intimement tributaire de l'alimentation. C'est autour de l'activité alimentaire que s'organise la première relation d'objet: la relation d'amour à la mère ayant la signification de manger/être mangé.

C'est essentiellement Karl Abraham et après lui Mélanie Klein qui se sont attachés à analyser la deuxième partie du stade oral, le stade sadique-oral. Celui-ci, impliquant une dévoration, conduit à la destruction de l'objet et mène inévitablement, par rétorsion, au fantasme d'être dévoré par l'objet.

*"C'est cette idée de destruction par la dévoration qui pousse Abraham à penser que seul le stade sadique-oral peut être qualifié de cannibalique; je ne suis pas sûre, quant à moi, qu'il ait eu tout à fait raison d'établir cette distinction, non pas en ce qui concerne la conceptualisation de deux moments dans le stade oral mais uniquement lorsqu'il avance l'idée que seul le stade sadique-oral peut être vraiment qualifié de cannibalique; c'est négliger le*

*fait que dans certaines ethnies on mange des parties du corps du défunt par amour pour lui, pour le garder en vie et non pour le détruire. La destruction ayant lieu bien plus tard, au moment fixé par le rituel; ce n'est qu'à ce moment là que la destruction du corps du défunt interviendra, - réellement ou symboliquement - permettant à l'âme de rejoindre le séjour des morts. Cette destruction n'étant pas, au surplus, le fait du 'cannibale', mais étant due au cours naturel et rituel des choses".*

C'est, me semble-t-il, ce qui se passait pour mes patients Marianne et Dominique (dont je propose l'analyse des cas dans la troisième partie de cet ouvrage) qui avaient inconsciemment "avalé" une parente défunte pour la mettre à l'abri de la destruction finale. Le problème dans leur cas est que, étant inconsciente et non ritualisée, cette incorporation ne put jamais déboucher - sauf après analyse - sur la libération de leur morte et son retour à la terre. Il en était de même, en un certain sens, pour Stéphanie (troisième cas étudié). Son père, qu'elle avait incorporé pour le garder en elle et conforter son omnipotence infantile, n'était pas mort; mais cette incorporation lui avait évité de faire le deuil du père fort, idéalisé, de son enfance.

C'était donc essentiellement pour sauver l'objet que tous trois l'avaient incorporé, ce qui n'avait nullement exclu le désir de le détruire; par moments l'ambivalence reprenait ses droits et la haine se faisait plus forte que l'amour. Mais le but premier de cette incorporation n'était pas la destruction, pas plus que le renforcement de leur omnipotence mais plutôt l'impossibilité d'en faire le deuil.

Dans ses *Essais théoriques*, Karl Abraham écrit qu'après les explications de Freud sur les étapes de l'organisation pré-génitale de la libido, un important matériel fourni par ses patients lui permit de montrer que certaines psychonévroses comportaient des traces de l'organisation la plus précoce de la libido. Il postula, par exemple, que la mélancolie était liée "*à une régression qui ramenait la libido de ces patients à ce stade oral précoce*".

Freud ayant ensuite montré que de tels patients reprennent en eux leur objet d'amour par la voie de l'introjection, Karl Abraham pro-

posa l'idée que "*l'introjection de l'objet d'amour est un processus d'incorporation correspondant à la régression de la libido à l'étape cannibalique*"<sup>3</sup>.

On peut donc dire que, dans ce passage, Abraham accepte l'idée que le stade oral précoce, c'est-à-dire celui où le sadisme, le désir de détruire l'objet n'est pas encore présent peut, lui aussi, être qualifié de cannibalique. (Le fait que certaines ethnies mangent des parties de leurs morts dans le but de les garder en vie quelques temps, que beaucoup d'autres les absorbent de façon symbolique pour la même raison et que nous mêmes ne sommes pas si éloignés de faire quelque chose de semblable dans nos rituels de deuil me semble confirmer cette façon de voir).

Mélanie Klein, tout comme Abraham, s'est surtout intéressée au cannibalisme *sadique*-oral et assez peu au cannibalisme d'incorporation sans destruction qui est celui qui m'occupe en priorité ici, c'est-à-dire à celui qui prévaut au moment de la succion et avant l'apparition des dents qui permettent la morsure. Il est cependant évident que ce temps, peut-être mythique, est relativement court et que donc, dans le développement ultérieur de l'individu, les deux phases - de succion et de morsure et donc d'incorporation et de destruction - seront présentes et intimement mêlées. Dans tout sujet, l'ambivalence est à l'oeuvre et toujours, au désir de sauver l'objet s'ajoutera le désir de le détruire.

Mélanie Klein donne des aperçus théoriques très intéressants sur tous ces problèmes; par exemple, lorsqu'elle étudie les états dépressifs par rapport, d'une part à la mélancolie et de l'autre à la manie, elle écrit que la perte réelle d'un objet réel, ou une situation analogue pourvue de la même signification, aboutit à l'installation de l'objet à l'intérieur du moi, mais que cette introjection peut toutefois échouer à cause d'un excès de tendances cannibaliques chez le sujet. Elle ne s'explique pas davantage sur cet "excès de cannibalisme"

3. K. Abraham, Les états maniaque-dépressifs et les étapes pré-génitales d'organisation de la libido, in: *Développement de la libido*, Paris, P.B.P., 1977.

mais, d'après le contexte, il est clair qu'il s'agit de cannibalisme destructeur et non de mise à l'abri de ce qui a été incorporé.

Un peu plus loin dans le même article, elle mentionne cependant le rôle des "bons objets" incorporés et elle écrit:

*"A mesure que s'accomplit l'organisation du moi, les imagos incorporées se rapprochent plus étroitement de la réalité et l'identification du moi avec les 'bons objets' devient plus complète. La peur de la persécution, éprouvée d'abord au sujet du moi, s'attache alors aussi au bon objet et la préservation du bon objet sera désormais synonyme de la survie du moi"*<sup>4</sup>.

Dans deux des cas étudiés plus loin, ceux de "Marianne" et de "Dominique", les "bons" objets n'étaient bons que pour leur mère ou grand mère, car c'était elles qui, au départ, n'avaient pas pu faire le deuil de l'objet perdu et l'avaient inconsciemment "confié", pour la première à son fils et pour la deuxième à sa petite-fille. C'est donc par amour pour elles et par identification à elles que, chez ces deux sujets les objets incorporés étaient devenus "synonymes de la survie du moi". Pour Stéphanie, au contraire, c'était bien son bon objet indispensable *personnel* (un père idéalisé) qu'elle avait incorporé. Mélanie Klein écrit aussi qu'à mesure qu'un enfant ou un adulte s'identifie davantage à un bon objet, son désir libidinal s'accroît, ce qui a pour conséquence de renforcer le mécanisme d'introjection. Par là, le sujet se sent contraint de recommencer sans cesse l'incorporation de ce bon objet, parce que cette répétition lui permet de remettre sans cesse à l'épreuve la réalité ou l'irréalité de sa crainte d'avoir perdu son bon objet. Cette crainte, continue l'auteur, provient du fait qu'il croit que c'est son cannibalisme qui pourrait être responsable de cette perte.

On voit là très clairement l'intrication des deux phases orales: par sa pulsion cannibalique d'ingestion de nourriture, le bébé incorpore l'objet; puis la pulsion sadique prend le dessus et vise à la destruction de ce bon objet indispensable, ce qui entraîne tout naturelle-

4. Mélanie Klein (1940), Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs, in: *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980.

ment une angoisse de culpabilité liée à la destruction de l'objet et à la perte de la sécurité qu'il donnait. Il s'y ajoutait, pour mes patients, la peur de perdre l'amour de la mère ou de la grand mère qui leur avait donné leur objet à garder.

Dans son article: "Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs", Mélanie Klein écrit:

*"A mesure qu'un enfant, ou un adulte, s'identifie plus pleinement avec un bon objet, l'appétit libidinal augmente; il ressent un amour plein d'avidité et éprouve le désir de dévorer cet objet. Le mécanisme d'introjection en est renforcé.*

*A ce stade et plus que jamais, le moi a pour double guide l'amour et le besoin d'introjecter l'objet. Il est un autre stimulant à l'introjection: c'est le fantasme selon lequel l'objet d'amour peut être conservé et protégé à l'intérieur de soi"*<sup>5</sup>.

On voit que Mélanie Klein fait peu de différence, dans ce texte, entre "incorporation" et "introjection". Ainsi que je l'ai déjà indiqué, tout en étant très proches, ces deux termes ont cependant des acceptions différentes, que je vais m'efforcer de préciser; nous verrons plus tard ce qui les sépare du concept d'"identification".

*L'incorporation* est un processus par lequel le sujet fait pénétrer et garde à l'intérieur de son corps, sur un mode fantasmatique, l'objet dont il désire la possession.

*"L'incorporation constitue un but pulsionnel et un mode de relation d'objet caractéristique du stade oral; dans un rapport privilégié avec l'activité buccale et l'ingestion de nourriture, elle peut être vécue en rapport avec d'autres zones érogènes et d'autres fonctions. Elle constitue le prototype corporel de l'introjection et de l'identification"*<sup>6</sup>.

Elle est donc première par rapport à l'introjection et à l'identification secondaire, qui sont des processus plus psychisés et plus élaborés. Comme telle, l'incorporation est le processus le plus proche

5. Mélanie Klein (1934), Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs. Ed. franç. in: *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980.

6. Sigmund Freud, Trois essais sur la théorie de la sexualité, in: *N.R.F.*, Paris, Idées Gallimard, 1971.

du cannibalisme agi; celui-ci est l'introduction de chair humaine dans le corps matériel du sujet tandis que l'incorporation est l'introduction de son objet dans le corps psychisé du sujet.

C'est dix ans après la première édition des "Trois Essais", en 1915, que Freud y introduisit le terme d'incorporation, qui met en valeur la relation d'objet, alors que jusque là l'activité orale était vouée au seul service du plaisir de succion. Il écrit:

*"Une première organisation sexuelle prégénitale de ce genre est l'organisation orale ou, si l'on veut, cannibalique. Ici l'activité sexuelle n'est pas encore séparée de l'ingestion des aliments, il n'y a pas encore, dans ce cadre, différenciation de courants opposés. L'objet de l'une de ces activités est aussi celui de l'autre, le but sexuel réside dans l'incorporation de l'objet, prototype de ce qui jouera plus tard, en tant qu'identification, un rôle psychique si important"* 7.

L'incorporation est le lieu de plusieurs buts pulsionnels, qui sont sexuels et alimentaires mais destinés aussi à la satisfaction de la libido et de l'agressivité; au sujet de cette dernière pulsion, Freud écrit, dans *Au delà du principe de plaisir*: "Au stade d'organisation orale de la libido, l'emprise amoureuse sur l'objet coïncide encore avec l'anéantissement de celui-ci" 8.

*"En fait, notent Laplanche et Pontalis, trois significations sont bien présentes dans l'incorporation: se donner un plaisir en faisant pénétrer un objet en soi; détruire cet objet; s'assimiler les qualités de cet objet en le conservant au dedans de soi. C'est ce dernier aspect qui fait de l'incorporation la matrice de l'introjection et de l'identification"* 9.

Il faut remarquer aussi que l'incorporation ne se limite ni à l'activité orale ni au stade oral, même si l'oralité est le modèle de toute incorporation. D'autres zones érogènes ou fonctions peuvent en être le

7. Ibid., op. cit.

8. S. Freud (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Ed. franç. Métapsychologie, Paris: "Idées" Gallimard, 1974.

9. J. Laplanche et J-B. Pontalis (1973), *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1973.

support et particulièrement la cavité rectale, en tant qu'elle est assimilée à une bouche ou encore la zone vaginale, particulièrement dans le fantasme de rétention du pénis.

Voyons maintenant ce qui en est de l'introjection, qui est ainsi définie dans le *Vocabulaire de la Psychanalyse*:

*"Processus mis en évidence par l'investigation analytique: le sujet fait passer, sur un mode fantasmatique, du 'dehors' au 'dedans' des objets et des qualités inhérentes à ces objets.*

*L'introjection est proche de l'incorporation qui constitue son prototype corporel mais elle n'implique pas nécessairement une référence à la limite corporelle (introjection dans le moi, dans l'idéal du moi etc.).*

*Elle est dans un rapport étroit avec l'identification"* 10.

C'est à Sandor Ferenczi que nous devons le terme d'introjection, créée par similitude et contraste avec celui de projection. Freud reprit ce terme mais en l'opposant beaucoup plus nettement que ne l'avait fait Ferenczi à "projection". C'est dans "Pulsions et destins des pulsions" 11 qu'on trouve la notion de "moi-plaisir purifié" qui se constitue par une *introjection* de tout ce qui est plaisir et une projection à l'extérieur de tout ce qui est déplaisir.

Pour Freud, comme pour de nombreux auteurs, les mots de "introjection" et de "incorporation" sont parfois employés l'un pour l'autre, autant parce que les concepts qu'ils définissent sont proches que parce que le premier a donné naissance à l'autre; Freud écrit que l'incorporation est peut-être la pulsion la plus ancienne et pourrait se dire ainsi:

*"Je veux manger cela ou je veux le cracher; et, traduit dans une expression plus générale: je veux introduire ceci en moi et exclure cela de moi"* 12.

10. Ibid., op. cit.

11. S. Freud (1915), Pulsions et destins des pulsions, in: *Métapsychologie*, Paris, Idées Gallimard, 1974.

12. S. Freud, La négation. Trad. franç. R.P.F., n°7, Paris, 1934.

Il me semble qu'on sent justement, dans ces deux phrases, ce qui distingue l'une de l'autre l'incorporation et l'introjection: la première, comme son nom l'indique, est encore toute proche du corps et du cannibalisme agi, l'autre beaucoup plus proche du psychisme et ne peut donc se réclamer que du cannibalisme psychique.

Un troisième terme, enfin, vient encore introduire une nuance dans l'appréhension de ce que l'on pourrait appeler les destins du cannibalisme, et c'est le terme d'*identification*.

Le *Vocabulaire* en donne cette définition:

*"Processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications"*<sup>13</sup>.

L'identification, sous son aspect d'imitation, de contagion mentale (cf. l'hystérie) avait été reconnue depuis longtemps, mais c'est peu à peu que Freud lui donna une place centrale en tant qu'elle n'est pas un mécanisme psychologique parmi d'autres, mais l'enchaînement par lequel se constitue le sujet humain.

Avant la publication de *Totem et Tabou* ou de *Deuil et Mélancolie*, il avait déjà posé l'idée que l'identification n'est pas une simple imitation comme on pensait que c'était le cas, dans l'hystérie par exemple, mais bien une appropriation de ce qui appartient à autrui *de façon inconsciente et qui postule une origine commune*. Ainsi, dit Freud:

*"l'agoraphobe s'identifie inconsciemment à une prostituée, d'après le schéma suivant: si je veux aller dans la rue, c'est parce que, telle une femme de mauvaise vie, je veux capturer des hommes; puis: non, ce n'est pas vrai, je ne suis pas ainsi, la preuve c'est que j'ai horreur d'aller traîner dans les rues"*<sup>14</sup>.

En 1912 d'abord, dans *Totem et Tabou*, puis en 1917, dans *Deuil et Mélancolie*, il dégaga la notion d'incorporation orale, notamment

13. J.Laplanche et J-B.Pontalis (1973), *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, P.U.F.

14. S.Freud (1921), *Psychologie collective et analyse du moi*. Trad. franç., Paris, Payot, 1951.

en montrant que le sujet s'identifie à l'objet perdu par régression sur le mode cannibalique.

Après avoir posé la notion de narcissisme et différencié le choix d'objet en: choix sur le modèle de la personne propre et choix d'objet sur le modèle de ses objets antérieurs, et singulièrement sur celui des parents, Freud élargit la notion d'identification et, via une réflexion sur l'Oedipe, montra que les identifications formaient une structure complexe, en partie à cause de l'ambivalence des sentiments du sujet vis-à-vis de ses parents. C'est d'ailleurs cette ambivalence, ajoutait-il, qui est la pièce maîtresse et indispensable à la constitution de toute identification.

L'identification peut revêtir diverses formes: la première d'entre elles, qui est le lien affectif qui relie au premier objet, est une identification préoedipienne, cannibalique et ambivalente, c'est l'identification primaire dont j'ai déjà esquissé les contours.

La deuxième est construite en tant que substitut d'un choix d'objet abandonné.

Une troisième forme est celle qui, hors investissement sexuel, permet à un sujet de s'identifier cependant à l'autre pourvu qu'ils possèdent un élément en commun.

Une autre forme possible d'identification est enfin l'identification réciproque que Freud décrit dans "Psychologie collective et analyse du moi", celle où les individus d'une foule ordonnée s'identifient les uns aux autres après avoir fait en quelque sorte l'opération inverse par rapport au leader que chacun a mis à la place de l'idéal du moi, qui est celui de chaque membre du groupe tout autant que le sien propre.

Dans leur *Vocabulaire*, Laplanche et Pontalis essayent de différencier au plus près les notions d'identification, introjection, incorporation, intériorisation; ils écrivent qu'incorporation et introjection sont des prototypes de l'identification ou du moins de certains de ses modes, où le processus mental est vécu et symbolisé comme une opération corporelle: ingérer, dévorer, garder au dedans etc. Ils écrivent:

*"Entre identification et intériorisation (défini par eux comme presque synonyme d'introjection) la distinction est plus complexe car elle met en jeu des options théoriques touchant la nature de ce à quoi le sujet s'assimile. D'un point de vue purement conceptuel, on peut dire que l'identification se fait à des objets: personne (assimilation du moi à un moi étranger, cf. Freud: "Nouvelles conférences sur la psychanalyse"), ou trait d'une personne, objets partiels, tandis que l'intériorisation est celle d'une relation intersubjective. Reste à savoir lequel de ces deux processus est premier. On peut noter que généralement l'identification d'un sujet A à un sujet B n'est pas globale mais secundum quid, ce qui renvoie à tel aspect de la relation avec lui: je ne m'identifie pas à mon patron, mais à tel de ses traits qui est lié à ma relation sado-masochique avec lui. Mais d'autre part l'identification reste toujours marquée de ses prototypes primitifs: l'incorporation porte sur des choses, la relation étant confondue avec l'objet dans lequel elle s'incarne; l'objet avec lequel l'enfant entretient une relation d'agressivité devient comme substantiellement le 'mauvais objet' qui est alors introjecté. D'autre part, fait essentiel, l'ensemble des identifications d'un sujet ne forme rien moins qu'un système relationnel cohérent; par exemple, à l'intérieur d'une instance comme le surmoi, on trouve des exigences diverses, conflictuelles, hétéroclites. De même l'idéal du moi est constitué d'identifications à des idéaux culturels qui ne sont pas nécessairement accordés entre eux"*<sup>15</sup>.

Dans un de leurs articles, intitulé: "Introjecter-incorporer, deuil ou mélancolie"<sup>16</sup>, Nicolas Abraham et Maria Torok étudient très précisément et avec beaucoup de subtilité les différences qui existent entre d'une part "introjecter" et de l'autre "incorporer".

La première différence qu'ils établissent est que l'incorporation est un fantasme tandis que l'introjection correspond à un processus ce qui, d'emblée, n'est pas une mince différence.

15. J. Laplanche et J-B. Pontalis (1973). *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, P.U.F.

16. N. Abraham et M. Torok (1972). Introjecter-incorporer, deuil ou mélancolie in *Destins du Cannibalisme*, N.R.P., n°6, Paris, Gallimard, 111-122.

Pour ces auteurs, qui cernent le concept de fantasme et le précisent, si on appelle métapsychologiquement "réalité" ce qui impose au psychisme une modification topique, que ce soit par une contrainte exogène ou endogène, on peut alors qualifier de fantasme *"toute représentation, toute croyance, tout état du corps, tendant à l'effet opposé c'est-à-dire au maintien du statu quo topique"*.

Il s'agit donc là d'une définition du fantasme qui ne tient compte ni de ses contenus, ni de ses caractères formels mais uniquement de sa fonction préservatrice et conservatrice, quelle que soit, par ailleurs ses capacités novatrices, qui sont grandes.

*"Notre conception, écrivent les Auteurs, revient donc à soutenir que le fantasme est d'essence narcissique: plutôt qu'à porter atteinte au sujet, il tend à transformer le monde. Le fait qu'il est souvent inconscient signifie, non pas qu'il est hors sujet, mais qu'il se réfère à une topique secrètement maintenue"*.

En fait, incorporation et introjection sont à la fois semblables et exclusives l'une de l'autre, en cela que l'incorporation ne peut apparaître que là où le psychisme n'a pas pu faire le travail d'introjection. Suivant Nicolas Abraham et Maria Torok, à côté des grands fantasmes originaires tels que scène primitive, séduction, castration, un autre fantasme, un peu négligé mais tout aussi important, est le fantasme d'incorporation.

*"Introduire dans le corps, y détenir ou en expulser un objet - tout ou partie - ou une chose, acquérir, garder, perdre, autant de variantes fantasmatisques portant en elles, sous la forme exemplaire de l'appropriation (ou de la désappropriation feinte) la marque d'une situation intrapsychique fondamentale: celle qu'a créée la réalité d'une perte subie par le psychisme"*<sup>17</sup>.

Le fantasme d'incorporation prétend donc réaliser magiquement, dans son corps, ce qui n'est en fait possible que dans un sens figuré.

*"La guérison magique par incorporation, écrivent Abraham et Torok, dispense du travail douloureux du remaniement. Absorber*

17. Ibid., op. cit.

*ce qui vient à manquer sous forme de nourriture, imaginaire ou réelle, alors que le psychisme est endeuillé, c'est refuser le deuil et ses conséquences, c'est refuser d'introduire en soi la partie de soi-même déposée dans ce qui est perdu, c'est refuser de savoir le vrai sens de la perte, celui qui ferait qu'en le sachant on serait autre, bref, c'est refuser l'introjection"*<sup>18</sup>.

Les patients dont j'expose les cas dans cet ouvrage *absorbaient ce qui avait manqué sous forme de nourriture imaginaire et réelle*.

Les deux premiers n'étaient, ce faisant, que les dépositaires du refus d'introjection de leurs parentes. Mais j'ai pu constater qu'ayant, à leur corps défendant, reçu l'"ordre" inconscient d'incorporer une morte, ils avaient fait leur ce moyen magique d'esquiver la douleur de la perte et qu'il avait fallu une longue analyse pour qu'enfin ils arrivent à ne plus se dispenser "du travail douloureux du remaniement".

Nos auteurs utilisent ensuite une métaphore hardie, mais parlante, en comparant le vide psychique qui permet l'introjection au vide réel de la bouche du nourrisson qui a perdu le mamelon nourricier. Ce vide est d'abord perçu comme cris et pleurs, comme induisant l'appel et introduisant le langage.

*"Puis encore comme auto-remplissement phonatoire, par l'exploration linguo-palato-glossale du vide, en écho à des sonorités perçues depuis l'extérieur et enfin comme substitution progressive partielle des satisfactions de la bouche, pleine de l'objet maternel, par celles de la bouche vide du même objet mais remplie de mots à l'adresse du sujet. Le passage de la bouche pleine de sein à la bouche pleine de mots s'effectue au travers de l'expérience de bouche vide. Apprendre à remplir de mots le vide de la bouche, voilà un premier paradigme de l'introjection"*.

Je rapporterai ici un exemple, que donnent les auteurs, d'une introjection qui, pour avoir revêtu un aspect étrange, n'en était pas moins le contraire d'une incorporation. Ils relatent le cas d'un homme qui, dînant seul à une table de restaurant, se faisait servir deux

18. Idem.

repas différents. Cet homme hallucinait visiblement la présence d'un être cher disparu mais il ne l'avait pourtant pas, malgré la présence de deux repas, incorporé.

*"Bien au contraire, écrivent les auteurs, grâce à ce repas 'partagé', il pouvait maintenir hors de ses limites physiques tout en comblant le vide de sa bouche et sans devoir l'absorber, la personne disparue." ... "On ne verrait rien de tel en cas d'incorporation. Si elle a eu lieu, nul ne doit le savoir. Le fait même d'avoir eu à perdre ferait l'objet de négation. Le repas imaginaire en compagnie du défunt peut être conçu comme une protection contre le danger d'incorporation"*<sup>19</sup>.

Les auteurs prennent ensuite bien soin de distinguer un repas funéraire d'une incorporation, car il est communion alimentaire entre les survivants, comme s'ils disaient que, sous forme de nourriture, c'est leur présence mutuelle qu'ils introduisent en eux, et non le corps du défunt qui, lui, doit reposer dans la terre.

De la même façon, la nécrophagie, qui est toujours collective, tout en étant fantasmatique à l'origine est devenue un langage par sa réalisation en groupe.

*"L'absorption réelle de la dépouille symbolisera - en mettant en scène le fantasme d'incorporation - à la fois que l'introjection de la perte est impossible et qu'elle a déjà eu lieu. Elle aura pour effet d'exorciser le penchant qui pourrait naître avec le décès, d'une incorporation psychique"*<sup>20</sup>.

On verra de grandes similitudes entre cet extrait de l'article cité et ce que j'ai moi-même rapporté ou théorisé. On verra en effet, qu'en ce qui regarde le cas de Dominique, il eut été bien incapable, comme le faisait l'homme qui commandait deux repas différents au restaurant, *de commander autre chose que ce que lui-même mangeait. Il ne savait pas qu'il avait perdu quelque chose, et, effectivement, lui n'avait rien perdu. Sa soeur, pour laquelle il achetait une deuxième même entrée, un deuxième même petit pain, un*

19. Idem.

20. Idem.

*deuxième steak, n'était pas une autre perdue, elle ne faisait qu'un avec lui, elle était lui.*

D'autre part je ne crois pas que, dans la nécrophagie - ou le cannibalisme -, ce soit la création d'un langage par le groupe qui serve de rempart contre l'incorporation, ou pas seulement. Ainsi que je l'ai déjà exposé, je crois que c'est la ritualisation de la nécrophagie et son deuxième temps, celui où on tue symboliquement le défunt qui permet d'effacer le fantasme d'incorporation.

Une hypothèse des auteurs, que je partage totalement, est de penser que chaque fois qu'on se trouve devant une incorporation, celle-ci doit être attribuée à un deuil inavouable. Là par contre où mes analysants me conduisent sur une autre piste, c'est que Nicolas Abraham et Maria Torok attribuent l'impossibilité de cet aveu à la honte d'un acte répréhensible. Pour qu'il s'édifie une incorporation, écrivent-ils, *"il faut que le secret honteux ait été le fait d'un objet jouant le rôle d'idéal du moi"*. Comme exemple, ils donnent celui d'un garçon que l'un d'eux a analysé et qui portait en lui une soeur de deux ans son aînée, morte à l'âge de huit ans, et par laquelle il avait été séduit. Cet exemple montre bien, à leur sens, pourquoi l'incorporation de l'objet perdu devint le seul mode d'une réparation narcissique: *"Ses jeux sexuels interdits et honteux n'avaient pu faire l'objet d'aucune communion de langage" ... "De porteur de secret partagé qu'il était, il devint, après la mort de sa soeur, porteur d'une crypte"*.

Dans les trois cas que je vais exposer, aucun secret honteux ne venait obliger ces patients à incorporer l'objet perdu. Sauf, naturellement, à postuler que, pour Marianne et pour Dominique, leurs mère ou grand mère leur avaient transmis, en même temps que la charge de porter cet objet, la honte et la culpabilité d'avoir été de mauvaises mères ou grand mères et pour Stéphanie celle du désir oedipien pour le père.

Mais, outre le fait qu'il y a loin de la honte à la culpabilité, Abraham et Torok donnent comme exemple un secret honteux réalisé et non pas fantasmé comme aurait pu l'être celui de mes patients.

Par contre, pour eux aussi, il n'y avait pas eu de "communion de langage" puisque, totalement inconsciente, cette incorporation était sans représentation consciente.

Un autre point de vue fort intéressant nous est apporté par Didier Anzieu qui, dans son article: "La fantasmagorie orale dans le groupe" nous montre les réactions cannibaliques des personnes impliquées dans une recherche commune au cours d'un groupe de formation.

La première phrase de son article met tout de suite les choses au point: *"Le groupe est une bouche"*. Bouche ambivalente, bouche tantôt nourricière et tantôt dévorante mais toujours grande ouverte. Les groupes de formation dont il est là question sont à visée de psychothérapie partielle et les formateurs ont pu constater qu'un modèle oral du groupe fonctionne inconsciemment chez les participants. Ils ont pu constater aussi que lorsque seuls un ou deux participants ont un tel modèle, la pulsion sadique-orale ne s'exprime pas par la parole, comme on aurait pu s'y attendre (paroles blessantes par exemple ou violences verbales) mais par le silence. L'explication que Didier Anzieu en donne est la suivante.

*"La situation groupale, nous l'avons dit en commençant, éveille souvent la représentation fantasmagorique d'une hydre à têtes multiples et à bouches suçantes et dévorantes. Quand un sujet est envahi par ces représentations, il est saisi d'une peur inconsciente d'être mangé par les autres s'il ouvre la bouche, c'est-à-dire qu'il projette sur eux, sous forme d'une crainte de rétorsion, sa propre pulsion réprimée à détruire l'objet d'amour en l'avalant. Il vit la loi du talion sous la forme archaïque suivante: les autres, qui n'arrêtent pas de parler depuis le début, me manifestent, en ouvrant sans cesse la bouche, qu'ils seraient prêts à me dévorer si moi-même, en ouvrant la bouche, apparemment pour parler, je me faisais soupçonner de vouloir les dévorer"*<sup>21</sup>.

21. D.Anzieu (1972). La fantasmagorie orale dans le groupe, in *N.R.P.*, n° 6, Paris, Gallimard, 203-214.

Une enquête dirigée par Jean Maisonneuve, qui est psycho-sociologue, a confirmé ces résultats; elle a consisté en des entretiens avec des participants restés la plupart du temps silencieux durant les séances. En situation à deux, au contraire ils se montrèrent diserts et purent expliquer que le groupe avait représenté pour eux une bouche qu'ils avaient vécue non comme organe de la parole mais comme organe d'engloutissement.

La terreur dans laquelle les avait plongés cette impression les avait empêchés de prendre part aux discussions. *"Les silencieux dans les groupes se taisent car ils ont peur d'être dévorés"* conclut Anzieu.

D'autre part, les associations libres collectives produisent des mots tels que: murènes, requins, piranhas, fourmis brésiliennes, rats, vautours etc. ou alors des références au radeau de la Méduse, aux chiens dévorants du "Songe d'Athalie", à l'ange exterminateur de Buñuel, à des films de Pasolini etc. Plus rares mais présentes sont celles qui se réfèrent à la Cène et à la Communion (on se souviendra que c'était précisément la référence des rescapés de l'avion Paraguayen).

La cause en est-elle, se demande l'auteur, une pudeur due à une éducation religieuse ou, de la part des éducateurs cette fois, une défense contre la tentation de se prendre pour le Christ et dire: "Prenez mes frères et mangez-en tous, ceci est mon corps; buvez, ceci est mon sang?"

Le contre-transfert, ajoute-t-il, est un bon révélateur de ce qui se passe, à ces moments là, dans le groupe: non pas un désir incestueux d'union oedipienne entre un groupe d'essence femelle et un moniteur représentant le père, mais bien un désir prégénital et ambivalent des participants de manger la mère-moniteur pour l'incorporer. *"Antérieurement au tabou de l'inceste (et du parricide), fonctionne le tabou de manger la mère, dont la transgression est sanctionnée par le sevrage"* <sup>22</sup>.

22. Ibid., op. cit.

René Kaës a bien étudié cette incitation au cannibalisme qu'est l'attitude de certains formateurs:

*"Identifié à la mère nourrice le formateur répète dans le scénario fantasmatique de la formation le plaisir et l'angoisse liés au rapport au sein et au sevrage. En échange de la nourriture qu'il peut, comme sa propre mère l'a pu faire, donner ou refuser, le formateur entend recevoir de ses 'nourrissons' amour et gratitude, à moins qu'il n'exerce sur eux le plaisir sadique de les en priver ou de les en gaver"*.

C'est ce qu'il nomme le fantasme du Pélican, qui consiste à en donner toujours plus, plus d'explications, plus de présence, plus d'enseignements avec le plaisir suprême de se sentir, à la fin, épuisés, vidés, en un mot: dévorés. L'autre extrême étant représenté par ces formateurs qui prétendent, ce qui fut mis à la mode par mai 68, ne rien savoir et qui, en fait, refusent de partager leur savoir.

*"Un formateur qui se veut sans désir pour ceux qu'il forme est en fait mû par un désir muet - à l'instar de la pulsion de mort dont ce désir relève et dont Freud a noté combien elle aime opérer en silence - le désir de garder en gestation en lui, à l'état de non-nés, ceux à qui il est supposé permettre, précisément, une seconde naissance"* <sup>23</sup>.

### **Cannibalisme psychique, hystérie et obésité**

Les mots "obèse" ou "obésité" ont une connotation tellement péjorative, voire tragique pour certains patients, que je n'aime guère l'employer. Pourtant, médicalement parlant, une surcharge pondérale d'environ 15% à 20% suffit à faire entrer le sujet dans l'obésité. Un dépassement de cet ordre ne semble pas insupportable en soi mais le mot, et souvent la chose, le sont.

C'est dire que le retentissement psychique qui a, pour un sujet, l'idée qu'on puisse le qualifier d'obèse est bien plus angoissante que les

23. R. Kaës (1973). Quatre études sur la fantasmagorie de la formation et le désir de former, in *Fantasmes et formation*, Paris, Dunod

quelques kilos qui l'affligent. Or nous ne possédons pas de terme qui ne soit péjoratif pour nommer ceux qui ont quelques kilos de trop. Serait-il moins déplaisant pour eux de les qualifier de "gros"? de "grassouillets"? Le dictionnaire *Petit Robert* donne comme synonyme de "gros": "*Corpulent, empâté, énorme, épais, fort, gras, massif, obèse, pesant, rebondi, replet, rond, ventripotent, ventru*". Comment choisir entre ces mots, tous devenus déplaisants en notre siècle de minceur? Et de plus, les termes "obèse" et "obésité" sont tellement entrés dans notre vocabulaire que je me vois contrainte de continuer à l'utiliser à mon corps défendant.

Mais, quoi qu'il en soit du mot employé, une réalité demeure: c'est bien *dans leur soma* que ces patients inscrivent leur souffrance.

Les patients dont je vais exposer les cas ci-après n'étaient pas, à proprement parler des obèses au sens que le public donne à ce terme qui évoque - à tort - une personne énorme; ils avaient cependant plusieurs kilos de trop, des kilos destinés à montrer avec leur corps (et donc silencieusement) à eux-mêmes et aux autres, qu'ils respectaient, protégeaient et nourrissaient convenablement leur hôte inconnu.

Il ne s'agissait en effet, pour ces patients, ni d'introjection ni d'identification mais bien d'incorporation, d'une manifestation *somatique*, non psychisée, dont témoignait justement cette part de leur corps qui était "en trop".

Ce symptôme "être trop gros" me semble ne se situer ni tout à fait du côté de l'hystérie ni vraiment du côté des psychosomatoses mais être au confluent des deux. D'une part, il donne à voir quelque chose qui, comme le symptôme hystérique, a été censuré, déplacé, refoulé, en somme "converti". Mais le sens du symptôme "trop gros" n'a pas été occulté comme c'est le cas dans l'hystérie: *il n'a jamais existé* et le travail n'a pas consisté à lever le refoulement mais, en quelque sorte, à créer du sens.

Dans un de ses articles où elle étudie le transfert, Florence Guignard, parlant d'un de ses patients écrit:

*"Cependant, ce sens n'aurait pas pu advenir si je ne m'étais pas considérée, dès le début de la cure, comme profondément récipiendaire d'une souffrance psychique qu'il ignorait lui-même, identifié qu'il était encore à l'obtusion et aux multiples clivages de ses objets parentaux internes. Pour Claude, l'historicité n'était pas à reconstruire archéologiquement, mais à faire naître au travers d'une relation analytique première"*<sup>24</sup>.

Et d'autre part ces patients non seulement ne présentaient pas de symptômes médicalement inquiétants comme c'est le cas des patients vraiment psychosomatiques, mais encore ils avaient conservé, à côté du vide, du *silence psychique* en ce qui regardait leur symptôme, de grandes richesses créatrices, fantasmatiques et associatives.

Plutôt que de les ranger du côté des psychosomatiques habituels, on peut les comparer à ceux que décrit Joyce McDougall (sur les ouvrages de laquelle je m'appuierai à leur sujet<sup>25</sup>) lorsqu'elle écrit:

*"Je précise que j'utilise le terme 'psychosomatique' du seul point de vue psychanalytique. Il désigne pour moi tout ce qui, au cours de l'aventure psychanalytique touche au corps, aux communications du 'soi somatique' et pas seulement les célèbres 'Chicago Seven' de Franz Alexander (ulcères gastriques, asthme, neuro-dermatoses, hypertension essentielle, thyrotoxicose, recto-colites hémorragiques, arthroses rhumatoïdes). J'inclus aussi dans ce registre la tendance accrue aux accidents corporels et aux maladies infectieuses en réponse à des tensions psychiques ou à des stress inélabores"*.

Joyce McDougall différencie ses patients psychosomatiques des hystériques; pour eux, écrit-elle, *"des parties et des fonctions du corps sont encore vécues dans l'inconscient comme étant la propriété d'un Autre"*, cet Autre ne pouvant évidemment être que la mère

24. Florence Bégoïn-Guignard (1989). *Objet du transfert, où est-tu?*, in *R.F.P.*, tome LIII, n°4, Paris, P.U.F.

25. Joyce McDougall (1978). *Plaidoyer pour une certaine anormalité*; (1982), *Théâtres du Je*; (1989). *Théâtres du corps*; tous trois publiés par les éditions Gallimard, Paris.

primaire de la petite enfance. Des défenses archaïques telles que l'identification projective, qui a pour postulat de base la croyance à l'indivision des corps et des esprits, montrent toute leur différence avec l'hystérie; aussi:

*"Le mode de fonctionnement du psychosoma qui en découle apparaît alors en contraste frappant avec la structure psychique qui sous-tend les conversions hystériques. Ces dernières, comme chacun sait, donnent aux zones et fonctions corporelles, grâce à l'action des processus primaires, une signification symbolique en rapport avec la vie pulsionnelle. A la place du 'vide' dans la représentation du corps se trouve un riche réseau de liens refoulés, prêt à se métaphoriser, d'abord dans le symptôme ensuite dans la parole".*

Les constructions névrotiques ou psychotiques sont en effet surtout destinées à favoriser une auto-guérison; tel n'est pas le cas des expressions psychosomatiques dont la situation est plus complexe, *"plus palpable, car l'individu ignore, la plupart du temps, sa souffrance psychique, comme il ignore ses fuites par évitement ou par retrait d'investissement qui maintiennent son homéostasie psychique"* écrit-elle. Et plus loin: *"Quand la défense contre la douleur mentale ne repose plus que sur le rejet radical hors de la psyché des idées pénibles, des perceptions troublantes et des représentants pulsionnels, le discours, bien que toujours cohérent, devient insaisissable et son aplatissement affectif se fait perceptible".*

On peut aussi constater qu'on est très loin des manifestations hystériques, dont une des caractéristiques est d'être bruyantes; nous n'en sommes plus, évidemment, aux grandes scènes hystériques à la Charcot et assez rarement à ce qui occupait les psychiatres des siècles précédents: les paralysies, les anesthésies, les cécités hystériques etc.; on sait bien que les mises en scène se sont faites plus discrètes depuis que Freud en a révélé le sens caché. Elles n'en persistent évidemment pas moins et le symptôme hystérique a besoin d'un public à qui se montrer, ce public fut-il des plus réduits; le "trop gros" semble ne rien montrer, pas même une obésité: il est juste un

peu trop gros; qui pourrait chercher un sens caché derrière tant d'apparente banalité? Tout en comprenant le souci que donnait leurs kilos aux deux patientes féminines - car Dominique ne s'inquiétait nullement de son poids au début de l'analyse - ni les parents, ni elles-mêmes, ni leurs médecins n'avaient traité leur problème comme une maladie mais seulement comme un trouble d'ordre esthétique qui pouvait, à cause des canons de l'époque, leur être pénible. Tout comme "Isaac", le patient de Joyce McDougall, ceux dont je relate les cas *"ne s'étaient jamais dit que cet ensemble de manifestations somatiques pouvaient receler une signification psychologique"*, ce qu'elle attribue à la fragilité de l'économie narcissique de la petite enfance où le corps et l'être lui-même du bébé sont à peine distincts de ceux de la mère.

Dans de tels cas on peut constater que les affects non maîtrisables psychiquement sont évacués dans le corps qui est chargé de les contenir, non sans dommages évidemment. Pour mes deux patients: Marianne et Dominique, ce n'était pas la garde de leurs propres affects douloureux qu'ils avaient du transférer à leur corps, mais bien ceux de sa grand-mère pour l'une, de sa mère pour l'autre. Ces deux femmes n'ayant pas pu élaborer leur deuil en avaient inconsciemment chargé le bébé dès ce moment de la toute petite enfance où le corps n'a pas encore de limites précises où, comme le dit Joyce McDougall, on peut croire qu'il y a *"un corps pour deux, un sexe pour deux, (Dominique, quant à lui, pensait posséder deux sexes pour un) une psyché pour deux, voire une seule vie pour deux"*<sup>26</sup>.

26. Joyce McDougall (1982), *Théâtres du Je*, Paris, Gallimard.

## Chapitre 2

### La transmission transgénérationnelle

L'étude de la transmission transgénérationnelle a connu un essor considérable ces quinze dernières années peut-être, au moins en partie, à cause des descendants des morts de la Shoah - et, plus rares mais présents - de ceux des criminels nazi, qui ont posé tant de questions aux psychanalystes.

Cette transmission inter-générationnelle concerne les recherches, théoriques et cliniques, de l'héritage psychique qui se propage à travers les générations et prend plus particulièrement en compte, dans les cas qui nous occupent ici, la transmission *inconsciente* de cet héritage psychique.

Freud, avait en quelque sorte posé le problème - sans le résoudre totalement - lorsqu'il écrivait, dans *Totem et Tabou*:

*"Force nous est donc d'admettre qu'il n'y a pas de processus psychique plus ou moins important qu'une génération soit capable de dérober à celle qui suit. La psychanalyse nous a montré notamment que l'homme possède, dans son activité psychique incons-*

*ciente, un appareil qui lui permet d'interpréter les réactions d'autres hommes. (...) C'est grâce à cette compréhension inconsciente des moeurs, cérémonies et préceptes qui ont survécu à l'attitude primitive à l'égard du père, que les générations ultérieures ont pu réussir à s'assimiler le legs affectif de celles qui les ont précédées"*<sup>1</sup>.

Jean Cournut, dans son article "D'un reste qui fait lien"<sup>2</sup>, avait très tôt mis en évidence l'existence de sentiments "empruntés". Il s'appuie sur cette note de Freud:

*"Contre l'obstacle du sentiment inconscient de culpabilité, l'analyste livre un combat qui n'est pas facile. Directement, on ne peut rien contre lui, et indirectement rien d'autre que dévoiler lentement ses fondements inconscients refoulés de sorte qu'il se transforme peu à peu en sentiment de culpabilité conscient. On a une chance particulière d'agir sur lui quand ce sentiment inconscient de culpabilité est un sentiment emprunté, c'est-à-dire quand il est le résultat d'une identification à une autre personne qui fut jadis l'objet d'un investissement érotique".*

Cette note est citée par Jean Cournut pour montrer que certains patients sont les porteurs involontaires de sentiments inconscients de culpabilité, non pas personnels, mais empruntés à d'autres ou, pour mieux dire, hérités d'un autre.

Il s'agit généralement de personnes qui ont inconsciemment internalisé le deuil d'un parent qui n'a lui-même pas pu reconnaître une perte douloureuse. Jean Cournut ajoute que ce deuil est le plus souvent survenu avant la période de latence du patient, à peu près au moment de sa naissance ou même avant et concerne en général un grand parent ou un frère.

Ce fut exactement le cas pour mes trois patients: pour Marianne, le deuil concernait sa grand mère et était survenu bien avant sa naissance. Pour Dominique, il était survenu peu de temps avant qu'il ne vint au monde. Pour Stéphanie, il avait pris effet à la période de latence.

1. S. Freud (1971), *Totem et tabou*, Paris, P.B.P.

2. J. Cournut (1983), *D'un reste qui fait lien*, in: *N.R.P.*, Paris.

Je citerai, comme exemple des nombreux articles qui ont traité de la transmission transgénérationnelle des traumatismes subis dans les camps nazis, celui de Ludwig Haesler, intitulé "De la transmission transgénérationnelle du Traumatisme. Un enfant de la troisième génération des persécutions nazies"<sup>3</sup>.

Haesler, avant de se référer aux descendants de la troisième génération, décrit les troubles de ceux de la deuxième génération car c'est évidemment en les recevant de leurs parents en "héritage" inconscient que les petits enfants des déportés ont à souffrir de troubles psychiques. Il écrit:

*"Certains troubles et certaines difficultés d'intégration ont été néanmoins souvent observés et décrits chez ces enfants de la deuxième génération, par exemple dans le domaine de l'intégration de l'omnipotence infantile, par rapport aux difficultés d'intégration des expériences corporelles propres et enfin et surtout dans le domaine du processus de séparation et d'individuation.*

*Ces troubles du processus de séparation induisent l'impossibilité de se développer et de s'épanouir suffisamment suivant ses propres droits du fait d'un fantasme, souvent proche de la conscience, selon lequel cela ôterait aux parents le fondement de leur vie, leur entrain, leur raison de vivre et que l'on deviendrait ainsi soi-même leur persécuteur et leur meurtrier. Tous ces éléments ont souvent abouti, chez les enfants de la deuxième génération, à une inhibition durable de l'agressivité et à une limitation du moi..."*

S'appuyant sur l'article de Jean Cournut, un psychanalyste allemand, Friedrich W. Eickhoff, a montré comment et de la même façon, le poids des crimes commis par des pères nazis lors des persécutions hitlériennes s'était transmis de parents à descendants et était responsable d'un certain nombre de troubles chez ces derniers<sup>4</sup>.

3. L. Haesler (1991), De la transmission transgénérationnelle du traumatisme, un enfant de la troisième génération des persécutions nazies, in: *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Paris, pps 132-147. Le Centurion, 132-147.

4. F.W. Eickhoff (1989), Le sentiment inconscient de culpabilité emprunté et les structures en palimpseste d'un symptôme, in: *Psychanalyse dans la Civilisation*, n°1, Paris, 42-59.

(Cf. à ce sujet les textes de Bergman & Jukovy, dont le livre *Génération de l'Holocauste* relate les travaux du "Groupe pour l'Etude Psychanalytique des Effets de l'Holocauste sur la deuxième génération", groupe fondé en 1974 à New York, ou encore les Travaux de Judith Kestemberg, de Janine Chasseguet-Smirgel, de Lévine etc.). Nicolas Abraham (et pour un grand nombre de textes avec Maria Torok) a mis en valeur la notion de transmission transgénérationnelle et a notamment étudié - ce qui nous occupe plus particulièrement ici - ce type de transmission lorsqu'elle concerne ce qu'il appelle "La maladie du deuil".

Les auteurs se proposent tout d'abord de distinguer soigneusement entre "introjection" et "incorporation". Et c'est au sujet de cette dernière qu'ils écrivent:

*"La plupart des caractères faussement attribués à l'introjection valent, au contraire, pour le mécanisme fantasmatique que constitue l'incorporation. C'est bien ce mécanisme qui suppose, pour entrer en action, la perte d'un objet et cela avant même que les désirs le concernant aient été libérés. La perte, quelle qu'en soit la forme, agissant toujours comme interdit, constituera pour l'introjection un obstacle insurmonté. En compensation du plaisir perdu et de l'introjection manquée, on réalisera l'installation de l'objet prohibé à l'intérieur de soi. C'est là l'incorporation proprement dite"*<sup>5</sup>.

Ils font noter ensuite que celle-ci peut se servir de véhicules divers, utilisant aussi bien la représentation, l'affect ou un état du corps. Mais toujours, quel que soit le moyen employé, elle se distinguera de l'introjection par son instantanéité et son caractère magique: ce n'est pas un processus progressif, car l'incorporation obéit au principe de plaisir et se trouve même proche de la réalisation hallucinatoire de celui-ci.

Ils ajoutent encore que l'incorporation a pour finalité de récupérer un objet qui, pour une quelconque raison, s'est dérobé à sa mission qui est de médiatiser l'introjection du désir. Mais de plus, comme

5. N. Abraham et M. Torok (1979), *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion.

l'incorporation est un acte illégitime, il doit rester secret, caché à tous et même à son propre Moi. Une différence essentielle entre introjection et incorporation est donc celle-ci: l'introjection des pulsions met fin à la dépendance objectale, l'incorporation de l'objet, au contraire, crée ou renforce un lien imaginal.

Ils étudient également la proposition de Mélanie Klein, lorsque celle-ci essaye de compléter la théorie de Freud au sujet de la douleur que provoque le deuil. Pour elle, disent-ils, toute perte objectale comporte aussi un triomphe sadique, de type maniaque, sur l'objet. Ce serait ce triomphe, refusé et même nié par l'endeuillé, qui bloquerait le processus normal du deuil. Et ce serait donc la culpabilité et le remords provoqués par de tels fantasmes agressifs qui expliqueraient la douleur éprouvée lors d'une perte objectale, et ce d'autant plus qu'elle vient réveiller celle de la première de ces pertes et ranimer les souffrances de la position dépressive.

Sans du tout nier l'intérêt de cette théorie, Nicolas Abraham pense que la réponse apportée par Mélanie Klein n'est qu'une réponse partielle parce que, écrit-il, elle ne fait référence qu'aux cas où il existe une Imago de fixation, qui est le pôle fantasmatique du processus d'introjection. L'objet interne, au contraire, figure tout ce qui a résisté à un tel processus et dont le Moi c'est approprié d'une autre façon, c'est-à-dire par un fantasme d'incorporation.

Etudiant ensuite la clinique de tels cas, il écrit:

*"De telles analyses présentent de nombreuses particularités dont je n'évoquerai ici qu'une, pour s'être signalée avec constance et pour avoir constitué le point de départ de la présente étude. L'analyse des malades du deuil produit fréquemment un rêve cauchemardesque à contenu macabre et angoissant mais qui, suivant l'aveu même des patients, leur apporte un certain soulagement. L'exemple suivant résume bien ce type de rêve (parfois récurrent). On m'accuse. J'ai commis un crime terrible: j'ai mangé quelqu'un, puis je l'ai enterré... J'ignore qui est la personne mangée et enterrée. Je sais seulement avoir moi-même commis ce crime"*.

Et Abraham de commenter:

*"Le patient, qui souhaite que le crime soit établi et le coupable mis en accusation, réclame en réalité que soit fait le procès de crime de refoulement (enterrement du cadavre), ayant suivi la satisfaction: manger quelqu'un. C'est bien ce crime là qui explique le sentiment oppressant: devoir passer toute sa vie en prison (enfermé dans la souffrance névrotique, effet du refoulement)"<sup>6</sup>.*

Sans, naturellement, contester cette analyse, je voudrais faire référence, comme nous y invite Freud, à une transmission transgénérationnelle ancestrale: la pratique rituelle qui consistait à manger symboliquement une petite partie du cadavre, puis à l'enterrer. De telles pratiques, symboliquement reprises autrefois par nous dans nos rituels funéraires et les repas de funérailles, devaient rendre possible ce travail du deuil, la diminution puis la disparition de la souffrance et, partant, faire barrage à l'incorporation.

Dans les trois cas que je rapporterai, aucun de mes patients n'avait pu faire ce travail en grande partie, à mon sens, parce qu'ils n'avaient pas reçu l'aide qu'apportent les rituels de deuil.

Marianne parce que sa tante n'avait pas de sépulture, qu'on ignorait la date de sa mort et que ces circonstances avaient, pour partie, empêché sa grand mère de faire elle-même un deuil normal; celle-ci n'avait alors eu d'autre recours que de transmettre sa propre impossibilité à sa petite-fille et avait essayé de faire revivre son enfant dans cette autre enfant qui - pensait-elle - lui ressemblait presque à l'identique et portait le même prénom.

Dominique parce que le décès de sa soeur Minnie, décès si proche de la naissance, ajouté au refus de sa mère d'accepter sa maladie immunitaire, avaient rendu impossible pour elle la reconnaissance pleine et entière de son malheur et l'avait poussée à refuser de faire vraiment ce deuil; elle aussi, alors, avait déposé dans un autre enfant - son fils - le bébé décédé.

6. Ibid., op. cit.

Stéphanie, dont le cas est un peu différent mais, à mon sens, plus répandu, avait incorporé son objet parce qu'elle n'avait pas à sa disposition - parce qu'il n'existe pas - de rituel établi pour les cas ou un des parents déçoit son enfant.

Il ne m'a pas échappé que dans les trois cas que je vais exposer le porteur de l'incorporation avait un nom qui reproduisait ou incluait celui de l'objet. Il serait bien incongru de parler de hasard en psychanalyse et je pense que cette circonstance a dû être un facteur qui a beaucoup favorisé l'incorporation. Mais les cas d'incorporation sont trop fréquents pour penser qu'un nom semblable à celui de l'objet perdu ait pu jouer un rôle décisif; je pense, en revanche, que l'addition, parmi mes patients, de ces prénoms semblables ou inclus - autrement dit une surprenante similitude sur ce point dans les trois cas - m'a alertée et m'a permis de voir plus clairement le travail d'incorporation, surtout en ce qui concerne les deux premiers cas. Là, en effet, le nom imposé avait été celui d'un défunt avec, à mon sens, le désir (à moitié conscient pour la grand-mère de Marianne, probablement inconscient en ce qui concerne la mère de Dominique) de le faire revivre dans le nouveau-né. En ce qui concerne Stéphanie au contraire, nul ne pouvait prévoir, au moment de sa naissance, le futur déroulement des faits.

Haydée Fainberg a beaucoup contribué, par plusieurs textes, à une meilleure compréhension de la transmission transgénérationnelle. Elle écrit, dans "Le télescope des générations"<sup>7</sup>:

*"La révélation dans le transfert des identifications que nous décrivons est le point de départ d'un concept psychanalytique clé: l'historicité... Lorsque l'on connaît l'histoire secrète, l'on peut modifier les effets qu'elle a sur le moi, modifier le clivage aliénant. Ce processus de désidentification permet de restituer l'histoire en tant qu'elle appartient au passé. La désidentification, par conséquent, est la condition de la libération du désir et de la constitution du futur".*

7. H. Faimberg (1987), Le télescope des générations, in: *Psychanalyse à l'Université et in: Transmission de la vie psychique entre générations* (R. Kaës et Coll.), Paris, Dunod, 59-81.

Et plus loin:

*"Le télescopage met en évidence le temps circulaire, répétitif. Au contraire, la différence des générations est liée à l'écoulement inéluctable du temps, celui de la distribution des générations. Quelque chose d'irréversible a eu lieu".*

Je voudrais faire état ici de ce qu'elle écrit à propos de cas particulièrement tragiques; elle nous montre que par leur intrusion et en expulsant dans l'enfant tout ce qu'ils rejettent pour eux-mêmes, les parents le définissent par *"son identité négative"*. Ils en arrivent donc à le haïr non seulement à cause de sa différence mais, paradoxalement, parce que son histoire est, par certains points, la leur. Un tel enfant n'a tout simplement pas d'espace psychique pour développer une identité propre, libre du pouvoir aliénant du narcissisme des parents.

Cette fonction aliénante, poursuit Haydée Faimberg, est à l'origine d'un clivage du moi lui-même responsable d'un sentiment d'étrangeté - et elle donne à ce mot son acception habituelle mais rapporte aussi "étrangeté" à une organisation *étrangère* en ce qu'elle appartient à un autre.

Pour que certaines identifications appartenant à une autre génération que celle des parents puisse apparaître il faut, écrit Haydée Faimberg, que les parents internes fonctionnent dans le cadre du régime narcissique (par elle défini au début de son article) pour lequel ils ne peuvent aimer l'enfant sans s'en emparer, ni accepter son indépendance sans le haïr et l'assujettir à leur propre histoire de haine. Et elle ajoute que ce raisonnement suppose l'inclusion de deux générations dans de telles identifications. Mais il peut concerner aussi trois générations, parce que les parents sont, eux-mêmes, inscrits dans leur système familial.

Alain de Mijolla a étudié de telles transmissions et identifications inconscientes; dans *Les Visiteurs du Moi*<sup>8</sup>, par exemple, il étudie avec

8. A. de Mijolla (1986), *Les Visiteurs du Moi*, Paris, Les Belles Lettres et 2<sup>e</sup> édition, id. 1986.

beaucoup de précision un certain nombre de cas d'identifications et notamment celle de Rimbaud avec son père, le capitaine Frédéric Rimbaud.

Il nous apprend ainsi qu'à l'âge de vingt-trois ans et après avoir erré à travers toute l'Europe, Arthur Rimbaud forma le projet de s'engager dans l'armée américaine. A cette fin, il écrivit au consul des Etats-Unis à Brême, où ses errances l'avaient conduit, pour lui demander de lui permettre de s'engager dans la marine de son pays. Mais ce qu'il y avait de très curieux dans cette demande c'est qu'avec son *Curriculum Vitae*, il y informait le consul qu'il était un déserteur, ayant quitté sans permission *"le 47<sup>e</sup> régiment de l'armée française"*. Ceci est déjà une étrange façon de se faire accepter dans une armée et devait constituer une fort mauvaise note; mais ce qui nous intéresse tout particulièrement, c'est que ce 47<sup>e</sup> régiment était non pas celui duquel il avait déserté mais bien celui auquel avait appartenu son père depuis son mariage - donc la naissance d'Arthur - jusqu'à sa mise à la retraite.

Trois ans plus tard, il se présentait à un employeur comme étant né à Dôle, dans le Jura; or, nous dit Alain de Mijolla, c'était son père qui était né dans cette ville, lui même ayant vu le jour, comme chacun sait, à Charleville.

En février 1891, cependant, une terrible douleur au genou droit se déclarait, un cancer des os qui devait le ramener en France puis, malgré une amputation, le conduire à la mort.

Alain de Mijolla écrit:

*"C'est en cet instant du face à face avec la mort que l'on assiste, en forme de délire, au retour définitif du capitaine Rimbaud, qui va prendre à tout jamais possession de son fils. En effet, l'armée réapparaît fantasmatiquement pour réclamer sa proie, sous la forme de la terreur délirante qui s'empare d'Arthur de ne pas se trouver en règle avec les autorités militaires"*.

En fait, explique l'auteur, non seulement il avait un sursis en règle mais, surtout, il se trouvait dans un hôpital, avec une jambe en moins.

Cela - qui est de l'ordre du conscient et de la raison - ne pouvait évidemment pas rassurer le malheureux Arthur qui, le 2 juillet, quatre mois avant sa mort, écrivait:

*"Enfin, c'est peut-être mon destin de devenir cul-de-jatte! A ce moment je suppose que l'administration militaire me laisserait tranquille!"*

Mais, ajoute A. de Mijolla:

*"Il ne faut pas se fier à Madame l'Administration Militaire: elle poursuit implacablement les déserteurs. Il le sait et rien ne le rassure".*

Il me semble donc pouvoir penser que c'était *dans son corps* qu'Arthur Rimbaud avait enfermé l'administration militaire persécutrice, un peu comme s'il avait essayé, en se faisant amputer, de payer "la livre de chair" qui pourrait le délivrer de l'armée - de son père. Puis, voyant que cela ne suffisait pas, il se mettait à envisager de devenir cul-de-jatte pour essayer de s'en délivrer... (n'oublions pas qu'avec *une jambe de moins* il pensait n'en avoir pas encore fait assez et redoutait qu'on vienne le chercher pour l'emprisonner comme déserteur).

Peut-on supposer qu'Arthur se fantasmait comme déserteur jusqu'au délire parce qu'il portait en lui le deuil non fait de ne pas avoir pu *marcher* sur les traces de son père?

Un autre psychanalyste qui oriente ses recherches du côté de la transmission intergénérationnelle, Claude Nachin<sup>9</sup> écrit:

*"J'ai étendu la définition (du travail du fantôme dans l'inconscient) au travail induit dans l'inconscient d'un sujet par sa relation avec un parent ou un objet d'amour important porteur d'un deuil non fait, ou d'un autre traumatisme non surmonté, même en l'absence d'un secret inavouable, avec la réserve qu'un deuil non fait devient par lui-même un secret au fil du temps, après des années, voire des décennies".*

9. C. Nachin (1993), *Les fantômes de l'âme*, Paris, L'Harmattan.

Il ajoute que les effets de traumatismes psychiques non surmontés de parents ou de grands parents fragilisent le descendant et favorisent des symptômes qui peuvent aussi bien être des paroles ou des actes bizarres, des névroses, des manifestations psychosomatiques, voire des psychoses.

La notion de secret inavouable est d'ailleurs fort compliquée à définir, car il peut s'agir non pas d'un fait inavouable en lui-même mais aussi bien d'un fait qui n'a pas été convenablement mis en mots en temps utile ou peut-être encore, comme le dit Serge Tisseron<sup>10</sup> d'un non-dit volontairement tu ou encore d'un événement irréprésentable ou d'une chose indicible.

Et en effet, aussi bien pour Marianne que pour Dominique, les faits n'étaient nullement cachés; ce qui était indicible c'était le deuil non fait et la volonté inconsciente de faire revivre une morte dans le corps d'un vivant. La grand mère de Marianne avait donné le prénom de sa fille morte à sa petite fille, la mère de Dominique avait inclus celui de sa fille dans le nom de son fils. Quant à Stéphanie, elle ignorait évidemment tout de son deuil non fait et du secret, devenu à cause de cela indicible, dont elle était la victime.

*"Dans la crypte au sein du Moi, écrit Claude Nachin, la personne perdue repose vivante, reconstituée à partir de mots, d'images et d'affects, avec sa propre topique telle que le sujet a pu se la représenter, accompagnée du sujet enfant (voir adolescent ou adulte immature) tel qu'il se représentait lui-même dans les moments traumatiques de leur relation (...) La mise en oeuvre des fantasmes d'incorporation est une magie occulte pour récupérer l'objet-plaisir perdu et prohibé en l'installant à l'intérieur de soi en compensation du plaisir perdu et de l'introjection manquée".*

La sienne ou celle de l'autre.

10. S. Tisseron (1990), *Tintin et les secrets de famille*, Paris, Séguier.

Alberto Eiguer, de son côté, a écrit un texte important sur "L'identification de l'objet transgénérationnel"<sup>11</sup> dans lequel il étudie et précise la nature d'un tel objet.

Il s'agit pour lui d'un ancêtre, un grand-parent ou un parent direct ou encore d'un collatéral des générations antérieures, capable de susciter des fantasmes identificatoires chez un ou plusieurs membres de la famille. De tels objets apparaissent soudainement au cours de l'analyse, ouvrant des secteurs enfouis de l'appareil psychique, jusque là fortement clivés.

Dans un grand nombre de cas c'est le résultat d'un secret, maintenu par fidélité envers un des parents ayant voulu, par honte souvent, mettre le ou les enfants à l'écart de ce sujet.

*"L'objet transgénérationnel, écrit A. Eiguer, est inscrit dans l'appareil psychique par des représentations de mot ou de chose, référées à des traumatismes douloureux et/ou moralement répréhensibles. Parfois son statut est celui d'un vide de représentation ou d'une proto-représentation de chose incapable d'accéder au statut de parole et de pensée".*

Ces représentations transgénérationnelles organisent souvent le choix amoureux des parents et on retrouve alors un objet transgénérationnel semblable chez chacun des deux partenaires; il peut s'agir d'ancêtres escrocs ou décédés jeunes, de naissances illégitimes ou de grand-mères abusives etc. Et l'auteur se pose alors les questions suivantes:

*"Quels sont les rapports entre la représentation du parent et la représentation de l'ancêtre?"*

*Sont-elles superposables, consonantes, conflictuelles ou totalement indépendantes?"*

*La représentation ancestrale est-elle exclusivement pathologique ou universelle et éventuellement pathologique?"*

*A quelle économie répond-elle? Est-elle ou non de nature semblable aux identifications primaire, narcissique, hystérique et post-oedipienne qui nous sont déjà connues?"*

11. A. Eiguer (1991), Identification de l'objet transitionnel, in: *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Paris, Le Centurion, 93-109.

A. Eiguer se penche ensuite sur la typologie de l'objet transgénérationnel qu'il classe en trois ensembles.

1. Les représentations d'objets bienveillants qui se réclament de la fidélité oedipienne et sont le fait des personnes parvenues au stade phallique.

2. Les représentations d'objets transgénérationnels qui ont été idéalisés ou magnifiés; ils sont massifs ou imposants, exigent des compensations et génèrent des sentiments de dette. Ces représentations renvoient au décès ou à la perte d'un proche idéalisé et dont le deuil dure depuis longtemps (deuil dépressif ou mélancolique).

Dans ce cas, il n'est pas question de secret mais de désinvestissement et de déplacement de l'idéalisation vers d'autres objets. On trouve généralement dans de tels cas un sentiment de culpabilité, de l'ambivalence à l'égard de l'objet, une impression de dette et une identification à l'objet.

3. Les représentations d'objets fantômes créent des blancs qui traduisent un sentiment de vide irreprésentable. Il peut s'agir d'un parent d'une génération précédente ayant commis un acte délictueux, qu'il s'agisse d'actes violents, de suicide, d'inceste ou d'actes asociaux. Il peut aussi s'agir de la présence d'un enfant adultérin ou né d'un inceste dans la généalogie ou encore né avec une malformation.

En tout cas, *"il s'agit d'un corps étranger, d'un mort qui hante comme un fantôme, une âme en peine qui n'a pas atteint le dernier repos".*

Pour A. Eiguer un seul parent porteur est insuffisant pour créer un fantôme transgénérationnel. L'autre parent doit en être porteur aussi ou alors ils doivent vivre en symbiose l'un avec l'autre. Et il ajoute: *"Ces impensables n'impliquent pas toujours un secret; soit que le secret ait perdu son statut conscient et soit incorporé puis clivé dans le moi d'un membre de la famille, soit qu'il agisse dans un non-dit à propos d'un fait pas forcément condamnable mais quand même désinvesti; soit qu'il s'agisse d'un non-dit faisant partie d'un stratagème pervers; soit qu'il s'agisse d'un objet susci-*

*tant un deuil pénible plus ou moins honteux (image dévaluée, misérable)".*

Alberto Eiguer présente plusieurs cas à l'appui de sa théorie; je donnerai un fragment de l'un d'eux, parce qu'il montre bien ce sentiment de devoir garder à l'intérieur de soi un être important et décédé.

A. Eiguer écrit, dans le chapitre "Porter l'enfant"<sup>12</sup>:

*"A la séance suivante, la patiente dit se trouver bizarre sans sa migraine. Cela lui manque... Elle vient d'avoir une 'crise d'envie' après que sa belle-soeur ait eu un 'gosse'. Elle se sent gênée de me l'avouer: elle a attendu qu'on lui annonce la mort du bébé.*

*A cet instant de la séance, la patiente se souvient de m'avoir parlé de 'son jumeau', de son frère: sa mission à elle, la mission qu'on lui a prescrite était de le pleurer, de vivre et de rester forte afin de témoigner, de se souvenir. Seule représentante en vie du couple de jumeaux, elle devait le garder vivant dans son intérieur".*

Cette observation d'Alberto Eiguer nous renvoie de très près à ce que m'ont exprimé Marianne et Dominique et semble être une des constantes aussi bien des cas d'incorporation psychique que des pratiques rituelles des veuves australiennes ou africaines dont je donnerai des exemples plus loin.

P. Cuynet parle, lui aussi, de ces enfants qui portent en eux un frère mort bien avant leur naissance; dans son article "Penser le corps ou de la plaie à la plainte"<sup>13</sup>:

*"Le corps malade appelle le corps des parents, mais aussi des ancêtres. Le somatisant serait peut-être celui qui est pris dans un secret mythique, non pensable, (venant des ancêtres) mais inscrit dans le corporel.*

*"Les maladies héréditaires sont aussi des maladies d'héritage. Dans cette perspective, nous passons de la fantasmagorie personnelle à l'histoire mythique du corps familial".*

12. Ibid. (1990), Porter l'enfant, La subversion de l'hystérie, in: *Emprise et liberté*, Paris, L'Harmattan.

13. P. Cuynet (1992), Penser le corps ou de la plaie la plainte, in: *Perspectives Psychiatriques*, Paris, 133-137.

Et il cite, entre autres, un garçon de neuf ans, soigné pour une encopésie apparue alors qu'il avait sept ans. En étudiant ses dessins, puis grâce à une réflexion de l'enfant qui déclencha les souvenirs des parents, il put comprendre que le garçon était habité par l'image d'un frère - le deuxième dans la fratrie - qui était mort d'une méningite foudroyante à l'âge de sept ans. Ce frère était mort bien avant la naissance du petit patient de Cuynet et les parents affirmaient qu'il n'en avait jamais entendu parler (ce dont, pour ma part, je pense que l'on peut douter). Mais, dit l'auteur, *"le malade devient alors le porte-parole d'un deuil non accompli par toute la famille".*

Jean José Baranès a, lui aussi, étudié en maints articles le problème du transgénérationnel. Dans son texte, *Devenir soi-même: avatars et statut du transgénérationnel*, il écrit, au chapitre intitulé "Figures d'un deuil impossible":

*"Un des compromis tacites entre camps opposés se fera sur la question de l'objet du deuil. Et plus précisément d'un deuil impossible, subvertissant tout rapport à l'autre et menant en dernière analyse sur la piste d'un objet primaire trop présent ou trop absent, mais n'ayant pas permis, en tout cas, au sujet de faire l'expérience d'un auto-érotisme de bon aloi, ni de se donner les moyens de sa subjectivité. Par là s'entend la précarité d'exister, tenable sans atteindre le chaos, ni sans avoir à produire des solutions extrêmes en tout ou rien, de l'ordre de l'agrippement à l'objet, de la perversion ou de l'addiction, voire du refuge dans une néoréalité délirante"<sup>14</sup>.*

Dans un autre texte, "Vers une métapsychologie transgénérationnelle", il note encore que l'hypothèse d'un déni en chaîne fonctionne comme une non inscription dans la psyché qui n'en reste pas moins opérante sur les générations successives, ce qui évoque les parties du moi dont Freud s'est particulièrement occupé après le tournant de 1920.

14. J.J. Baranès (1993), Devenir soi-même, avatars et statuts du transgénérationnel, in: *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.

Et il écrit:

*"C'est dans de tels cas que de nouvelles propositions métapsychologiques sont à interroger, envisageant ces modalités de fonctionnement psychique non seulement comme intrapsychiques mais également intersubjectives. Des hypothèses interprétatives incluant l'inconscient des parents peuvent rendre à l'appareil psychique sa temporalité particulière de la réalité"*<sup>15</sup>.

Je citerai enfin ce court extrait du livre très intéressant de A. Ciccone et M. L'Hôpital, *Naissance à la vie psychique*, où ils écrivent, au chapitre "Incorporation et introjection, l'identification projective avec l'objet interne":

*"Le processus d'identification avec un objet interne ou une imago consiste pour le self à se ramasser à l'intérieur d'un objet, situé lui-même à l'intérieur du psychisme et qui représente un objet incorporé, cela aussi bien en l'absence qu'en présence de l'objet réel. Ce peut être une façon d'éviter la séparation, le deuil, ou une première étape dans le travail du deuil"*.

Comme l'explique d'ailleurs D. Meltzer:

*"Pour l'enfant en identification projective, l'expérience de séparation peut être complètement évitée par le détour de s'introduire dans son objet interne en l'absence de l'objet externe"*<sup>16</sup>.

15. Ibid. (1987), Vers une métapsychologie transgénérationnelle, in: *Adolescences*, tome V, n°1, Paris, Distique, 79-93.

16. A. Ciccone et M. L'Hôpital (1991), *Naissance à la vie psychique*, Préfaces de D. Anzieu et de R. Kaës, Paris, Dunod.

### Chapitre 3

#### L'incorporation cannibalique comme refus du deuil

Ayant eu à connaître de plusieurs cas d'hommes et de femmes considérés comme trop gros il m'est apparu, au cours de leur analyse que, comme je l'ai déjà indiqué, l'excès de poids de certains d'entre eux ne relevait pas - ou pas seulement - des causes habituellement recensées. Une autre s'y ajoutait, qui était à l'origine d'une part importante des échecs répétés que subissent tous ceux qui désirent maigrir sans y parvenir.

Les "gros" dont je traiterai ici avaient une raison plus spécifique, qui aggravait celles généralement avancées, d'avoir un poids trop élevé; c'est qu'ils avaient le fantasme inconscient - qui fut révélé par l'analyse - d'abriter un autre être dans leur corps.

Ils semblaient littéralement possédés par "un autre" qui avait été introduit en eux tantôt par leur propre nécessité inconsciente, tantôt par celle de tel ou tel de leurs parents de façon, bien évidemment, tout aussi inconsciente.

Cette nécessité impérieuse visait à nier soit la mort soit l'impuissance d'un être aimé qui était indispensable à l'économie du sujet.

Autrement dit, il s'agissait de refuser de faire le nécessaire travail du deuil après la mort de l'être cher ou après la déception causée par lui.

Dans deux des cas que je présenterai ici il s'agissait d'un enfant perdu: pour le premier cas c'était la grand mère de ma patiente qui n'avait pas pu supporter de faire le deuil de sa petite-fille, morte de façon tragique. Dans le deuxième cas, c'était la mère de mon patient qui l'avait chargé de "maintenir en vie", à l'intérieur de son corps, une petite fille morte quelques jours après sa naissance. Dans un troisième cas, enfin, c'était la jeune femme elle-même qui n'avait pas pu supporter la déception que lui avait causé son père lorsqu'il était tombé du piédestal sur lequel elle l'avait hissé. Elle n'avait pas pu faire le deuil de l'idéalisation dans laquelle elle l'avait longtemps maintenu et, lorsqu'elle avait été obligée de constater qu'il n'était pas l'être idéal et tout puissant qu'elle avait imaginé, elle avait inconsciemment incorporé un "père" d'une puissance supérieure.

J'ai pu constater, dans les trois cas, que ces personnes se sentaient obligées, à leur insu, de manger pour deux, ou presque. En fait, elles ne mangeaient pas le double de ce qui leur était nécessaire, mais seulement une petite portion supplémentaire, ce qui était toutefois suffisant pour les faire grossir.

Cette idée de "manger pour deux" me fit penser, quand elle se manifesta dans les dires de mes patients, à la croyance populaire qui incite les femmes enceintes à "manger pour deux". Tout est différent dans ces deux cas, sauf une chose: dans les deux cas on abrite en soi une autre personne de la vie de laquelle on est comptable.

Dans les cas d'obésité tels que je les décrirai, il y a une grande similitude entre ce que la psychanalyse appelle "incorporation" et ce que l'Eglise nomme "possession", les connotations du mot "possession" montrant, mieux encore que celui d'"incorporation", me semble-t-il combien le sujet est pris, envahi par un objet intérieur qui

le parasite et le tient prisonnier contre son gré et à son insu. Objet dont il ignore tout et dont il ne peut se débarrasser sans aide: celle de l'exorciste pour la religion, celle du psychanalyste autrement.

En effet la possession, telle que la définit le dictionnaire: *phénomène par lequel un être humain est habité par un être surnaturel et maléfique*, me semble être la traduction religieuse de ce que Freud a appelé l'incorporation et dont voici une définition.

*"Incorporation: processus par lequel le sujet, sur un mode plus ou moins fantasmatique, fait pénétrer et garde un objet à l'intérieur de son corps. L'incorporation constitue un but pulsionnel et un mode de relation d'objet caractéristiques du stade oral; dans un rapport privilégié avec l'activité buccale et l'ingestion de nourriture, elle peut aussi être vécue en rapport avec d'autres zones érogènes et d'autres fonctions. Elle constitue le prototype corporel de l'introjection et de l'identification"*<sup>1</sup>.

Les cas dont il va être question ici m'ont semblé révélateurs d'une activité fantasmatique d'incorporation de type cannibalique.

*"Cannibalisme: terme employé pour qualifier des relations d'objet et des fantasmes corrélatifs à l'activité orale, par référence au cannibalisme pratiqué par certaines populations. Le terme exprime de façon imagée les différentes dimensions de l'incorporation orale: amour, destruction, conservation à l'intérieur de soi et appropriation des qualités de l'objet. On parle parfois de stade cannibalique comme équivalent du stade oral ou, plus spécialement, comme équivalent du second stade oral d'Abraham - stade sadique-oral, dont le but était de garder à l'intérieur du corps du sujet un ou des objets, autant pour les mettre à l'abri que pour s'approprier leurs qualités"*<sup>2</sup>.

Ce qu'il y a de caractéristique dans les trois cas que je vais décrire, c'est que ces sujets ne se contentaient pas de garder ces Objets à l'in-

1. Jean Laplanche et Jean Bertrand Pontalis (1973), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris.

2. Sigmund Freud (1912), *Totem et tabou*. Ed. franç., Paris, P.B.P., 1971.

térieur de leur psychisme, mais qu'ils se sentaient obligés, évidemment sans en avoir conscience, d'agir comme s'ils étaient réellement à l'intérieur de leur corps, ce qui les conduisait à la fois à "manger pour deux" et à avoir besoin, en totale contradiction avec leurs souhaits conscients, que leur obésité soit une réalité dans le monde extérieur, une réalité *visible*.

On peut donc dire qu'il s'agissait là de ce que Freud, le premier, à dégagé: le concept de cannibalisme psychique, par analogie avec le cannibalisme tribal.

Freud introduit le concept de cannibalisme dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, mais c'est dans *Totem et Tabou* qu'il le développe.

Il écrit par exemple:

*"La motivation sublimée du cannibalisme des primitifs peut être déduite de la même façon. (i.e.: 'Pour nuire à un ennemi, on peut se procurer des rognures de ses ongles, de ses cheveux ou même une partie de ses vêtements et se livrer sur ces objets à des actes d'hostilité. C'est comme si on avait sous la main la personne elle-même'). En absorbant par ingestion des parties du corps d'une personne, on s'approprie également les facultés dont cette personne était douée. C'est pourquoi le régime alimentaire est soumis, dans certaines circonstances particulières, à différentes précautions et restrictions. Une femme enceinte s'abstiendra de manger de la chair de certains animaux dont les caractères indésirables, la lâcheté par exemple, pourraient se transmettre ainsi à l'enfant qu'elle nourrira"*<sup>3</sup>.

Le dessein de Freud, lorsqu'il donne ces exemples empruntés à des ethnologues est, bien évidemment, de montrer la similitude qui existe entre un repas cannibalique, destiné à s'approprier les vertus d'un mort, avec l'incorporation (ou encore, à un stade plus évolué, avec l'introjection) qui est le mécanisme en jeu lorsque nous gardons en nous un être aimé et/ou puissant.

3. Ibid., op.cit.

Il écrit dans *Totem et tabou*:

*"Un jour les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle... Or par l'acte de l'absorption, ils réalisaient leur identification avec lui, s'approprièrent chacun une partie de sa force"*.

Si nous ne croyons plus guère à la réalité de ce "repas totémique" absorbé par les frères en une ingestion réelle - fut-ce en des temps très anciens - du cadavre du père nous savons bien, par contre, que les fantasmes d'incorporation et d'introjection sont parmi les fantasmes les plus courants que nous puissions rencontrer.

Karl Abraham est le psychanalyste qui, à la suite de Freud, s'est alors penché sur ce problème du cannibalisme. Il est vrai qu'il l'étudie plutôt sous l'angle sadique, le but étant alors de détruire l'objet, et non de le mettre à l'abri.

Il glisse aussi constamment d'un cannibalisme oral à un "cannibalisme anal". En effet si, au sens propre du terme, "cannibalisme" doit évidemment être relié à une phase orale l'incorporation, quant à elle, peut être également reliée à la phase sadique-anale.

Karl Abraham écrit, par exemple:

*"L'analyse des névrosés nous offre les relations multiples et les renforcements réciproques des tendances conservatrices anales et sadiques à retenir et à dominer. Il en est de même des tendances destructrices issues de ces deux sources"*.

Et, un peu plus loin:

*"L'expérience psychanalytique nous avait imposé l'hypothèse d'une phase prégénitale, sadique-anale, du développement de la libido; elle nous contraint maintenant à postuler deux étapes à l'intérieur de cette phase. A l'étape plus tardive se situent les tendances conservatrices: retenir-dominer. A l'étape la plus précoce les aspirations hostiles à l'objet: détruire-perdre?"*<sup>4</sup>

4. Karl Abraham (1916), Développement de la libido. Trad. franç. in: *Oeuvres Complètes*, tome II, Paris, P.B.P., 1977.

C'est, dans le cas des patients que je décrirai plus loin, à un mélange de ces deux phases, orale et anale, que nous aurons à faire. Les phases du développement ne s'annulent d'ailleurs jamais et l'on sait bien que lorsqu'une phase succède à une autre, la première n'est pas détruite mais ne fait que céder la première place à la suivante. Il est même bien probable que, comme l'écrit Florence Guignard<sup>5</sup>:

*"(...) les zones orificielles, tant orale qu'anale et urétrale ne pourront s'organiser de façon significative et différenciée qu'à partir d'un investissement libidinal global et immédiat du lieu interne qui les relie entre elles et qui 'force' le temps et l'espace dans l'être humain au moyen de cette étape intermédiaire, subjectivement longue et souvent douloureuse, que constituent les processus de digestion".*

Et elle ajoute plus loin:

*"Je soutiendrai que l'observation superficielle qui a donné lieu à la construction théorique d'un 'stade anal' d'apparition relativement tardive est, en réalité, induite par une erreur de perspective, et que c'est la prolongation de cette même erreur qui, à des fins de cohérence, a isolé un soi-disant 'stade oral' antérieur au premier. En effet, si l'on part de l'hypothèse d'un investissement pulsionnel immédiat de la totalité du tractus digestif, l'apparente autonomie d'un investissement tant de la zone orale que de la zone anale est, en réalité, un effet d'après coup"<sup>6</sup>.*

Dans un de ses *Essais théoriques*, Karl Abraham donne plusieurs très intéressantes vignettes cliniques de ce qu'il appelle "introjection", mais qui semblent pouvoir se rapporter tout aussi bien, me semble-t-il, et même mieux, à des cas d'incorporation en ce qu'elles se traduisent par des changements d'habitudes alimentaires pour l'un des deux cas que je rapporterai ici et par un changement corporel pour l'autre.

Il raconte qu'un de ses patients eut le malheur de perdre sa femme pendant son analyse par suite d'une césarienne qu'elle dut subir et qui se termina par la mort de la mère et de l'enfant.

5. Florence Guignard (1995), Prégénitalité et scène primitive, ou le destin fantasmatique du tractus digestif, in: *R.F.P.*, tome LIX, Paris, P.U.F., 771-784.

6. *Ibid.*, op. cit.

Abraham écrit qu'après ce double décès:

*"La poursuite de l'analyse et particulièrement un rêve de cette époque montre indubitablement que la perte douloureuse fut suivie d'un processus d'introjection de type oral-cannibalique. L'une des manifestations les plus remarquables de cet analysé fut un dégoût de l'alimentation pendant des semaines. Un jour, cette répugnance se dissipa et le soir le patient fit un repas copieux. La nuit suivante il rêva qu'il assistait à l'autopsie de sa femme décédée. Le rêve comportait deux scènes contrastées.*

*Dans l'une les parties se ressoudaient, la morte donnait des signes de vie et le dormeur la cajolait dans un état de bonheur extrême. Dans l'autre la vue de l'autopsie rappelait au rêveur des animaux immolés dans une boucherie".*

Karl Abraham note alors que si l'une des scènes de l'autopsie se transforme en réanimation de la morte, l'autre se réfère à des associations cannibaliques et notamment au repas de la veille et en particulier à un plat de viande qui y fut consommé.

Et il ajoute ce commentaire:

*"L'effet de choc de la perte est alors égalisé par le processus inconscient de l'introjection de l'objet perdu. Tandis qu'il s'accomplit, le patient redevient apte à se nourrir comme auparavant et son rêve annonce simultanément la réussite du 'travail du deuil'. Le deuil contient une consolation: l'objet aimé n'est pas perdu car maintenant je le porte en moi et ne le perdrai jamais!"<sup>7</sup>.*

Nous ne savons pas si le patient de Karl Abraham grossit à la suite de cet épisode - comme le firent ceux dont je parle - ou si ayant, grâce à l'analyse, introjecté et non incorporé ses morts bien-aimés, il garda un tour de taille normal.

C'est dans sa propre histoire que Karl Abraham trouve un autre exemple d'incorporation; il raconte qu'ayant eu la douleur de perdre

7. Karl Abraham (1924), *Perte objectale et introjection au cours du deuil normal et des états psychiques anormaux*. Trad. franç. in: *Oeuvres Complètes*, tome II, Paris, P.B.P. 1977

son père une dizaine d'années auparavant il avait eu, à l'époque, la surprise de se voir devenir rapidement grisonnant, tout comme l'avait été son père. Il ne savait pas alors, dit-il, ce qu'était une introjection mais il avait pu constater que son grisonnement avait disparu avec l'avancement du travail du deuil et qu'il avait retrouvé, après quelques mois, sa couleur de cheveux naturelle.

Là encore, l'incorporation, plus que l'introjection, me semble évidente: *c'est dans son corps* que Karl Abraham avait mis son père à l'abri de la mort, et non dans son souvenir. Ce n'est que quelques mois plus tard, le travail du deuil accompli, qu'il put, sans culpabilité excessive, rejeter son père hors de son corps pour le transporter dans son psychisme, dans son souvenir.

Les "gros" dont je relaterai plus loin l'histoire n'avaient justement pas pu faire ce travail du deuil et se trouvaient donc contraints, à leur insu, d'abriter dans *leur corps*, leurs chers disparus.

Il y avait donc en eux une double inscription, l'une en tant que souvenir (pour deux d'entre eux il s'agissait d'un souvenir indirect, l'un étant celui rapporté par la grand mère, l'autre celui raconté par la mère) l'autre en tant que présence dans l'inconscient mais qui se traduisait dans le corps.

Il ne faut cependant pas penser que l'incorporation comme refus du deuil surgit *ex nihilo* chez certains patients. Elle est au contraire une donnée matérielle et psychique ancestrale que nous occidentaux avons oubliée - comme nous l'avons fait pour tant d'autres - pour n'en garder individuellement que des bribes.

(Comme on le verra dans le chapitre relatif au cannibalisme par amour, et à la différence des autres populations qui reconnaissent au deuil un temps limité par le rituel, celui-ci, pour certains d'entre nous, ne trouve pas sa fin parce que nous l'avons déritualisé).

C'est ainsi que l'anthropologue Robert Hertz<sup>8</sup> peut écrire dans son texte, *Contribution à une étude sur la représentation collective de*

8. R. Hertz (1979), *Contribution à l'étude sur la représentation collective de la mort*, Paris, Le Sycamore.

*la mort*, qu'il y a, presque partout dans le monde, une période intermédiaire entre une mort provisoire et la mort définitive.

Cette période intermédiaire est généralement divisée en trois parties.

1. Le corps est déposé dans une sépulture provisoire.
2. L'âme survit dans un séjour temporaire sur terre.
3. Les vivants font leur deuil durant ce laps de temps.

Ce n'est qu'après cela, lors de la sépulture finale, que le deuil peut prendre fin. La cérémonie finale se décompose, elle aussi, en trois temps:

1. La sépulture définitive
2. L'accès de l'âme au séjour des morts
3. La libération des vivants.

Hertz écrit:

*"Aussi longtemps que dure la sépulture temporaire du cadavre, le mort continue à appartenir plus ou moins exclusivement au monde qu'il vient de quitter".*

La sépulture définitive a donc pour but de séparer le mort des vivants qui l'aimaient, ce qui permet au défunt de rejoindre les ancêtres et le séjour des morts et aux vivants de mettre un terme au deuil.

Comme l'avaient fait les patients dont je vais exposer le cas, on mettait donc le "mort encore vivant" à l'abri dans son corps en absorbant certaines parties de celui-ci - soit de façon symbolique soit matériellement - jusqu'au jour fixé par la coutume. A ce moment là, sans crainte de le léser, on le rendait définitivement à la terre.

Le mort était alors libéré de sa vie terrestre et le corps des vivants était libéré du mort.

## Chapitre 4

### Boulimie et nourrissage

Dans son "Introduction" à la monographie de la *Revue Française de Psychanalyse* dédiée à "La Boulimie", dont il est avec Catherine Couvreur le Directeur, Bernard Brusset<sup>1</sup> décrit ainsi cette affection: *"Dans la clinique, la boulimie apparaît comme la quête d'une jouissance impossible, un tourment, une souffrance, une maladie. D'abord acceptée, sinon choisie et voulue, cette conduite répétée devient source d'angoisse et cause d'aliénation: le sujet se sent contraint à des actes qui le dessaisissent de lui-même. La demande d'aide fait de cet acte privé un symptôme. Comme l'alcoolisme, elle est une pathologie de l'excès et, plus encore que celui-ci, elle montre à quel point la recherche de la jouissance est différente et même opposée à celle du bonheur et même du plaisir"*.

---

1. B. Brusset (1991), Introduction générale, in: *La boulimie*, monographie de la *Revue Française de Psychanalyse* sous la direction de B.Brusset et C.Couvreur, Paris, P.U.F., 7-13.

Et en effet, commente l'auteur, si l'on s'en rapporte au premier des dualismes pulsionnels dégagés par Freud: auto-conservation et sexualité, on peut dire que "la boulimie est la perversion des pulsions d'auto-conservation, leur subversion par la sexualité". Mais on peut tout autant y trouver le dualisme narcissisme/objectalité et, non moins évident, celui de pulsion de vie/pulsion de mort.

D'autre part, la psychopathologie moderne parle essentiellement d'un syndrome boulimie/vomissement, et avance parfois l'hypothèse que "l'horreur du crime boulimique appellerait le vomissement expiatoire", et ce en relation avec l'idée freudienne de l'orgie alimentaire qui accompagna la révolte des fils qui tuèrent et dévorèrent le père dans une élation maniaque.

Dans son article "Psychopathologie et métapsychologie de l'addiction boulimique"<sup>2</sup>, Bernard Brusset donne une vue précise et détaillée de la boulimie, ce qui nous permet de constater qu'il n'y a presque aucune similitude entre la boulimie et l'habitude de trop manger, de "manger pour deux" que présentaient mes patients.

C'est par association d'idées que j'ai pensé au mot "nourrissage", qui s'applique en fait à un jeune animal nourri par l'homme, pour qualifier ainsi l'apport nourricier de mes patients à un autre qu'eux-mêmes. Il introduisait aussi, plus que le mot "hyperphagie" employé par Brusset, l'idée que cette nourriture n'était pas destinée au sujet mais à son objet, à un autre que lui-même.

J'indiquerai successivement quelques uns des repères que nous fournit Bernard Brusset et après lui d'autres auteurs, puis j'essaierai de mettre en évidence les différences qui existent entre ces deux façons d'absorber trop de nourriture, ce qui n'exclut nullement certains points de ressemblance.

Bernard Brusset indique, d'entrée de jeu, une des caractéristiques de la boulimie:

2. B. Brusset (1991), Psycho-pathologie et métapsychologie de l'addiction boulimique, in: *La boulimie*, monographie de la R.F.P. Paris, P.U.F., 105-132.

*"(...) la sauvagerie et la frénésie de l'acte (l'attaque au réfrigérateur) qu'elle déclenche. Il écrit aussi qu'on peut y trouver, à divers degrés, des symptômes névrotiques, par exemple un aspect compulsif, une phobie d'impulsion, un dédoublement hystérique, une tendance à la dramatisation anxieuse.*

*La boulimie est un passage à l'acte qui marque une rupture avec l'organisation habituelle de la personnalité et il note que ceci est en contradiction avec les autres hyperphagies. Un tel passage à l'acte suscite, par sa violence, des réactions de rejet par ceux qui en sont indemnes; elle est vue comme une jouissance contre nature, une perversité, ou une folie érotique. Le sujet lui-même n'est pas loin de cette façon de penser, puisqu'il la perçoit comme une folie, une effraction, un débordement insensé, dans lequel même la recherche du plaisir est abolie, ne laissant que la honte".*

L'auteur indique encore que le passage à l'acte boulimique met en relief l'aspect agressif et destructeur - destructeur non de la société mais bien du sujet lui-même - d'un acte impulsif comme mode privilégié, sinon exclusif, de résolution du conflit. La seule limite à cette pulsion étant l'épuisement, la douleur, l'impossibilité matérielle d'en mettre davantage dans l'estomac, mais allant même parfois jusqu'à la rupture de celui-ci.

Je pense que mes descriptions de mes "trop gros mangeurs" permettront de sentir que leur façon de se nourrir ne ressemble en rien à celle qui nous est faite des crises boulimiques: tout d'abord, celui ou celle qui nourrit un autre dans son sein ne le fait pas par crises mais se contente, aux heures normales des repas, d'absorber un peu plus de nourriture qu'il ne lui est nécessaire et/ou agréable. Une telle personne ne se jette sur la nourriture "que lorsqu'ayant maigri jusqu'au point où elle pense être en état de tuer son hôte, elle abolit complètement son désir d'être mince et, dans un état de panique du à une intense culpabilité, (et à la crainte de perdre son omnipotence) elle se met à absorber une grande quantité de nourriture en peu de temps, jusqu'à ce qu'elle ait rejoint, ou à peu près, le poids qui, dans son fantasme, représente le sien propre plus celui de l'autre".

*"Mais, même dans ce cas, elle absorbera la nourriture en trop grande quantité certes, mais sans les excès effrayants, ni la glotonnerie, ni les choix aberrants qui marquent la crise boulimique. D'autres caractéristiques de la boulimie sont l'impatience, l'urgence de la satisfaction, l'intolérance à toute contrainte, la transgression des normes et usages alimentaires, et même l'inversion des valeurs, et constituent une sorte de fête privée qui évoque l'état maniaque".*

Et l'auteur ajoute que tout cela est proche, aussi, de l'anorexie mentale et de la mélancolie. (J'évoquerai ici, pour éclairer ces propos, deux de mes patientes anorexiques dont l'une se nourrissait presque exclusivement de restes trouvés dans les poubelles qu'elle allait fouiller nuitamment et avec une honte cuisante, et dont l'autre absorbait, de façon privilégiée, ce qui restait dans les plats des autres membres de la famille, c'est-à-dire les croûtes du fromage, les épluchures de fruits, les morceaux gras ou nerveux de viande laissés par les convives sur le bord de leurs assiettes; aucun de mes patients trop gros n'était anorexique, ni ne l'avait été dans son enfance, ni même ne souffrait de moments d'anorexie).

Catherine Couvreur, dans son article "Sources historiques et perspectives contemporaines", nous rappelle utilement qu'il "s'avère que le concept de boulimie a une histoire qui s'étend plus loin qu'il n'est d'usage de le reconnaître et que des tentatives ont été faites depuis plus de cent ans pour dégager un syndrome boulimique"<sup>3</sup> et elle s'attache à mettre en lumière ce concept et les développements qu'il a suscités.

Moshe Wulff<sup>4</sup>, un analyste russe, semble avoir été le premier, ou l'un des premiers qui ait décrit les symptômes cliniques d'une crise de boulimie; il rapporte ainsi le récit d'une des ses patientes:

*"Je ne mange pas toujours de façon régulière. Parfois je suis en proie à un état d'esprit étrange qui me pousse à manger énormément,*

3. C. Couvreur (1991), Sources historiques et perspectives contemporaines, in: *La boulimie*, monographie de la R.F.P., Paris, P.U.F., 7-13.

4. M. Wulff (1991), Sur un intéressant complexe symptomatique oral et sa relation à l'addiction, in: *La boulimie*, Paris, P.U.F.

*ment, état que je considère comme l'état de déchéance d'un être humain qui a sombré moralement. Quand je commence à manger, un pessimisme, un profond désespoir, une indifférence hébétée, une complète aboulie sans plaisir et sans joie s'emparent de moi. Alors je ne travaille pas, je deviens complètement abruti et très molle. Je mange et dors beaucoup, presque toute la journée. Puis je grossis énormément, comme si j'avais de l'oedème. Mon apparence extérieure change et j'ai une tout autre allure. Je ne veux pas m'habiller, je ne peux plus porter que des vêtements vieux et sales... Lorsque je me trouve dans cet état, manger devient pour moi une passion invincible que je ne peux combattre. Sucreries et gâteaux secs exercent alors sur moi une attraction tellement forte que je me compare à une alcoolique ou à une droguée".*

D'une autre patiente il écrit:

*"Alors elle engloutissait tout ce qui lui tombait sous la main de comestible sans qu'elle éprouve jamais le moindre sentiment de satiété. Elle ne vomissait pas. Dans cet état elle pouvait, comparativement à son alimentation habituelle, engloutir des quantités énormes de nourriture et même, au paroxysme de cet état elle allait jusqu'à absorber des choses non comestibles telles que pelures d'oranges, noyaux de fruits, jusqu'à des lambeaux de papier quand elle ne pouvait rien trouver d'autre".*

Wilfred R. Bion me semble donner un éclairage extrêmement intéressant de ce qui est sous-jacent à cette prise insatiable de nourriture. Ce n'est pas de boulimie qu'il traite dans le passage que je vais citer, mais la théorie qu'il avance me paraît apporter une explication à la fois différente et complémentaire de celles qu'en donnent d'autres psychanalystes.

Il se produit dans certains cas chez le nourrisson un "clivage forcé" entre la satisfaction matérielle et la satisfaction psychique, car si le bébé reçoit du sein le lait et les comforts matériels, il reçoit aussi de l'amour, de la compréhension et le soulagement de ses angoisses. Si le besoin d'amour, de compréhension et de développement mental du nourrisson ne peuvent, pour une quelconque raison, être satis-

faits, ceux-ci seront dévoyés vers la recherche de satisfactions matérielles. Mais les choses ne sont pas interchangeable et comme l'exigence d'amour reste insatisfaite elle se transforme en avidité mal employée.

Ce clivage forcé, provoqué par la peur de mourir d'inanition et par l'amour, mais aussi par la peur de l'envie et de la haine meurtrière *produit un état mental où le patient poursuit avec avidité toutes les formes de confort matériel; il est à la fois insatiable et implacable dans sa poursuite de la satiété.*

*"Cet état, dit Bion, s'origine dans le besoin de se débarrasser des complications émotionnelles qu'ont provoqué la relation (non satisfaisante) avec des objets vivants. Comme ces mécanismes sont incapables de le délivrer de sa souffrance qu'il rattache au manque de quelque chose, sa poursuite de la guérison prend la forme d'une recherche de l'objet perdu et aboutit à une dépendance accrue envers les comforts matériels; la considération maîtresse n'est plus la qualité mais la quantité. Il se sent environné d'objets bizarres, de sorte que même les comforts matériels deviennent mauvais et incapables de le satisfaire. Mais l'appareil qui lui permettrait de comprendre ce qu'il endure, à savoir la fonction alpha, lui fait défaut. Avidement, craintivement, le patient s'approprie élément-bêta après élément-bêta, comme s'il était incapable de concevoir une activité autre que l'introjection de nouveaux éléments-bêta" <sup>5</sup>.*

Ce fragment, extrait du chapitre V du livre de Bion *Aux Sources de l'Expérience*, me semble s'adapter parfaitement avec ce que nous savons de la crise boulimique. Pour peu que l'on comprenne pour suite de "conforts matériels" par recherche de nourriture, on retrouve la même avidité, la même impossibilité de trouver la satiété, la même recherche de la quantité au détriment de la qualité, la même transformation de ce qu'on ingère en mauvais objets.

5. W. R. Bion (1979), *Aux Sources de l'expérience*, Paris, P.U.F.

Bernard Brusset constate qu'il est d'ailleurs bien naturel que l'orgie alimentaire appelle le vomissement libérateur qui, non seulement débarrasse l'estomac mais permet aussi le contrôle du poids qui est une des obsessions de l'anorexique. L'addiction boulimique favorise l'abolition du temps comme lieu de l'imaginaire et du désir et donc des contradictions et des interdits; s'il y a un sentiment de libération initial celui-ci se transforme bien vite en impression d'esclavage, de dépendance, d'asservissement en même temps que s'affaiblit la vie relationnelle et affective; la boulimie devient alors une décharge automatique de l'excitation.

Rien de tel, une fois de plus, chez mes "nourrisseurs": ils s'alimentaient tous soit comme le reste de leurs proches soit, pour certains et à des moments propices, avec raffinement; il ne mettaient aucune urgence particulière à se nourrir et ne voyaient pas de difficulté à attendre le moment établi pour les repas (en fait, la question ne se posait même pas; il arrivait bien sûr que, comme pour chacun d'entre nous, ils éprouvent une "petite faim" et qu'ils la satisfassent, mais rien de plus). Inutile de dire qu'ils ne transgressaient nul tabou alimentaire et, surtout, qu'aucun d'entre eux ne vomissait son repas pour s'en débarrasser. Il est clair que cela eut été très exactement à l'encontre du soin qu'ils mettaient - au détriment de leur beauté et même de leur santé - pour garder leur hôte en bonne forme.

Bernard Brusset examine ensuite les rapports à l'objet et le narcissisme dans la boulimie; celle-ci évoque pour lui une tentative de récupération - entre rupture et continuité de soi - d'objets perdus mais qui étaient constitutifs de soi; les aliments représentant des parties de soi à récupérer.

*"L'acte boulimique, écrit-il, tente de réaliser l'appropriation sauvage d'un objet qui est possédé, confondu avec soi dans la fusion primaire, mais simultanément détruit par l'incorporation cannibalique, secondairement fécalisé et violemment expulsé par le vomissement..." <sup>6</sup>*

6. B. Brusset (1991), *Psycho-pathologie et métapsychologie de l'addiction boulimique*, in: *La boulimie*, monographie de la R.F.P., Paris, P.U.F., 105-132.

"Dans chacune de ces perspectives, la boulimie apparaît comme conséquence et/ou comme tentative de suppléance. Le remplissement frénétique cherche à occulter le vécu du manque, du vide, de la douleur psychique, du trouble de l'identité, ceci jusqu'à la douleur physique, le sommeil ou le rétablissement corporel par le vomissement".

On verra que l'on peut trouver ici une ressemblance avec mes "nourrisseurs" qui, eux aussi, s'approprièrent un objet possédé, confondu avec soi dans la fusion primaire mais, par contre, celui-ci n'était pas détruit par l'incorporation cannibalique, secondairement fécalisé et violemment expulsé par le vomissement. Tout au contraire, à la ressemblance des veuves australiennes, c'était pour faire vivre leur objet qu'ils fusionnaient avec lui.

La première différence visible dans ce fragment du texte, mais que l'on retrouve constamment et dans toutes les études sur la boulimie, est l'impossibilité quasi absolue de la séparer de l'anorexie: *De mon point de vue, c'est le rapport avec la structure de l'anorexie mentale qui donne à la boulimie sa spécificité la mieux assurée*, écrit Bernard Brusset. Or il est clair qu'aucun de mes patients "cannibales" ou "cannibalisés", (car je n'ai jamais bien pu savoir qui, de celui qui avait avalé l'objet ou de cet objet qui avait absorbé une partie du psychisme de son hôte, était le vrai cannibale) n'était anorexique; comme je l'ai déjà indiqué, cela eut détruit tous leurs efforts pour garder en vie leur objet - ou l'objet qui leur avait été imposé.

La question de savoir qui est le cannibale reste donc ouverte ou on peut dire, peut-être, qu'ils se nourrissaient mutuellement chacun de la chair psychique de l'autre.

Un peu plus loin dans son article, Bernard Brusset donne certains aperçus théoriques qui me paraissent pouvoir éclairer la structure interne de mes "nourrisseurs", pour peu qu'on y fasse certains aménagements. Il écrit, par exemple, que l'objet désiré peut être haï, parcellisé, dissocié de l'objet total. Dans l'acte boulimique, il y a appropriation violente d'un objet matériel de la réalité extérieure qui représente cet objet partiel avec, pour conséquence, la perte de l'ar-

ticulation entre l'objet partiel et l'objet total ou même la disparition de cet objet total.

"L'objet total, écrit-il, c'est-à-dire l'objet en tant qu'il est irréductiblement autre, pôle d'investissement dans la réalité actuelle, future et virtuelle, c'est-à-dire l'objet de l'espoir, celui qui sous-tend et vectorise l'investissement de la réalité comme lieu où peut surgir et se laisser percevoir l'objet de désir, gage externe d'une jouissance possible au sein de l'intersubjectivité et gage de la permanence de l'objet comme de soi"<sup>7</sup>.

Et il me semble qu'en effet je pouvais percevoir, chez Stéphanie surtout comme on le verra, quelque chose de cet ordre: ce qu'elle avait perdu, et dont elle refusait de faire le deuil, c'était bien un autre irréductiblement autre, qui eut pu devenir le modèle d'un objet d'espoir et pôle de désir.

Au lieu de quoi, nourrissant en elle cet autre, devenu objet partiel, elle évitait certes la dépression inévitable qui est consécutive du deuil mais elle s'interdisait, du même coup, la possibilité de faire le deuil, travail qui seul permet de retrouver une jouissance possible au sein de l'intersubjectivité.

Philippe Jeammet, dans son article "Dysrégulations narcissiques et objectales dans la boulimie", nous donne des éclairages personnels sur cette difficile question; pour lui aussi, elle est pratiquement indissociable de l'anorexie et survient par crises ce qui, comme je l'ai déjà fait remarquer constitue une différence radicale d'avec les trop gros mangeurs dont je traite dans cet ouvrage.

Il écrit par exemple que:

"(...) la conduite boulimique les mobilise et envahit leur vie telle un cancer. Elles la traînent comme un boulet, une honte, une tare, qu'il faut cacher. Ces gloutonnes avides (on sait que, dans leur immense majorité, les boulimiques sont aussi des anorexiques et sont des femmes, d'où le féminin qu'emploie Jeammet) sont en fait

7. Ibid, op. cit.

dévorées par une contrainte interne qui les conduit rythmiquement, sinon rituellement, à accomplir ce festin cannibalique qui les laisse honteuses et épuisées jusqu'au recommencement du cycle"<sup>8</sup>.

Or la honte, chez mes patients, ne provenait pas de leurs orgies boulimiques, puisque celle-ci n'existaient pas, mais uniquement, chez les deux femmes, de la contrainte sociale qui des "trop gros" fait des marginaux, des exclus, des êtres à part, obligés, pour se vêtir, de s'adresser à des boutiques spécialisées et ce bien avant qu'ils ne soient vraiment gros. C'est parfois pour une différence de taille infime que certaines jeunes femmes se sentent rejetées, exclues et en conçoivent un grand désespoir, ce qui les pousse à se mettre au régime. Si tout va bien et que seule une grande (ou petite) avidité les poussaient à se suralimenter, elles mangeront moins et, au prix de quelques désagréments et de beaucoup de persévérance, tout rentrera dans l'ordre. Mais qu'un obstacle, un interdit, par exemple du type de celui décrit dans cet ouvrage, les empêche de mener leur projet à bonne fin et c'est toute leur vie qui peut en être gâchée.

Il en allait un peu autrement pour Dominique (la société est un peu moins dure pour les hommes) qui, envahi de toutes sortes de problèmes, ne s'était pas vraiment préoccupé de son tour de taille, malgré quelques tentatives d'amaigrissement; ce n'est qu'une fois ceux-ci quelque peu résolus qu'il avait abordé la question de son poids et la raison qui le motivait. Il avait alors désiré maigrir et, après en avoir compris la raison, y avait réussi en grande partie. Et ce n'est qu'après avoir pris conscience de porter sa soeur en lui que, se permettant enfin des sentiments ambivalents il se sentit envahi par sa graisse et évoqua, lui aussi, un cancer se développant en son sein et qu'il commença à éprouver une certaine gêne à se sentir gros. Ses kilos en trop se mirent à l'agacer, il eut l'impression qu'il serait plus séduisant en mincissant, mais il n'éprouva jamais cette sensation de désastre que décrivent les psychanalystes lorsqu'ils parlent des boulimiques.

8. Ph. Jeammet (1991), Dysrégulations narcissiques et objectales dans la boulimie in: *La boulimie*, Paris, P.U.F.

Philippe Jeammet note aussi une particularité extrêmement intéressante chez les boulimiques lorsqu'il fait allusion à l'effraction des limites du soi que représente tout investissement important et qui, jointe "aux confusions des limites régnant du côté parental, contribue à créer le climat incestueux, caractéristique de l'ambiance au sein de ces familles".

Or il me semble important de relever ce qui en est de l'oedipe chez les trois patients dont j'exposerai les cas, qui sont quelque peu différents pour chacun d'entre eux mais dont aucun n'a eu à subir un "climat incestueux". Marianne avait une relation tendre avec son père, mais qui n'avait jamais dépassé celle d'un Oedipe normal et avait rapidement cessé après les remaniements de la puberté. Dominique, malgré ce qu'il en disait au début de son analyse, n'avait pas été élevé dans un climat incestueux mais avait eu, au contraire, une mère globalement plutôt rejetante. Son attachement oedipien à lui avait sûrement été excessif et incestuel, mais on ne peut pas dire qu'il avait été élevé dans un climat de vie incestueux. Quant à Stéphanie, il est sûr que l'écroulement de l'imgo paternelle avait empêché une résolution normale de son complexe d'Oedipe mais, là non plus, on ne peut trouver de climat incestueux familial.

Voici donc encore une différence importante entre "gros" et "boulimiques", d'après ce qu'en dit Philippe Jeammet, qui note une grande sensibilité et même vulnérabilité à la relation qui montre la difficulté de ces patientes à régler la bonne distance relationnelle. Leurs productions fantasmatiques sont riches et même trop abondantes mais une

"(...) crudité fantasmatique avec une signification trop claire du contenu, le latent et le manifeste ne faisant plus qu'un et celui d'une contrainte à fantasmer avec une tachypsychie qui n'est plus une liberté associative mais une nécessité de produire du représentatif pour masquer un danger sous-jacent qui, lui, n'est pas aisément accessible à un travail de représentation, marquent la limite de leur capacité de représentation".

Je n'ai jamais noté, quant à moi, cette crudité trop claire du contenu, ni dans les rêves ni dans les associations de ces patients qui ont toujours été, comme le sont les rêves des névrosés, soumis à la censure, au déplacement, à la condensation..., alors que la crudité et le peu de censure des rêves que Ph. Jeammet évoque font plutôt penser à quelque chose de psychotique.

Il me semble donc pouvoir dire, après ce tour d'horizon succinct de ce qu'écrivent les spécialistes de la boulimie, qu'il y a certes quelques ressemblances entre les boulimiques (qui sont le plus souvent des anorexiques/boulimiques) et mes trop gros mangeurs: du côté des ressemblances, tous mangent trop, tous contiennent en eux un objet dont ils ne peuvent faire le deuil, ont une problématique orale importante qui s'apparente au cannibalisme, ont une exigence d'amour insatisfaite et ont, en eux, un objet possédé et fusionnel.

Mais les différences me semblent l'emporter de beaucoup: tout d'abord, le but des "nourrisseurs" dont le cannibalisme, à l'instar de certaines tribus africaines ou australiennes, n'est pas de faire disparaître l'objet, mais bien de le garder en vie.

Le rapport à l'anorexie, les vomissements qui sont caractéristiques de la plupart des crises boulimiques n'existent pas chez eux, pas plus que la honte qui les accompagnent. De même, mes gros mangeurs n'absorbent qu'une nourriture normale et saine et ne font jamais de choix inadéquats ou aberrants. Et enfin ils ne présentent pas non plus de cette crudité fantasmagorique pas plus qu'ils n'ont grandi dans ce climat incestueux dont parle Philippe Jeammet.

### Quelques considérations psychiatriques sur l'obésité

Je voudrais, pour en terminer avec ce chapitre, exposer le point de vue de certains psychiatres sur l'obésité.

Les docteurs S.D. Kipman, D. Elbhar et S. Sausse, qui ont étudié ce problème, écrivent (entre autres), dans un article qu'ils ont intitulé "L'avoir dans la peau, réflexions sur l'obésité de l'enfant"<sup>9</sup>.

9. S.D. Kipman, D. Elbhar et S. Sausse (1992), L'avoir dans la peau, réflexions sur les sujets obèses, in: *Perspectives Psychiatriques*, n°74, 33/III, Paris.

"Portrait type de l'enfant obèse" (disons d'abord que l'enfant obèse deviendra presque à coup sûr un adulte obèse et qu'il m'a donc semblé intéressant de savoir ce que la psychiatrie peut nous enseigner à ce sujet).

*"Les enfants obèses sont des enfants passifs, sans demande et sans intérêt net. Ils subissent entretiens et traitements sans y répondre... Affables, sympatbiques, quelquefois irrités d'être moqués, ce sont, en général, de 'bons gros' "*

Ces auteurs continuent en notant ce qui les sépare des boulimiques; ils écrivent qu'ils se différencient vite des boulimiques qui sont au contraire généralement hostiles ou envahissants et:

*"dont les affects fusent au même rythme que défilent les sucres... L'obèse n'est pas un malade de l'appétit... c'est un enfant qui a une augmentation de poids importante qui n'est pas secondaire à un trouble de l'appétit; c'est ce qui le différencie du gros, ce qui est un terme qui inclut les boulimiques".*

Et ils écrivent encore:

*"Le boulimique grossit parce qu'il mange, l'obèse est gros et doit se nourrir".* Ils ajoutent que souvent "il n'y a pas de relation significative entre la quantité de nourriture qui serait absorbée et le degré d'obésité".

(Bien évidemment, ces enfants obèses ont été vus par des médecins qui ont exclu des causes organiques, hormonales ou autres).

Or les "gros" que je décris ne furent pas des enfants de cette sorte mais, au contraire, des enfants particulièrement vifs d'esprit et curieux de tout.

Ces auteurs font ensuite une remarque surprenante lorsqu'ils notent: *"Alors que les boulimiques aimeraient manger sans grossir, eux aimeraient sans doute être gros sans manger"*. Ils ne s'expliquent malheureusement pas sur ce qui les a conduits à cette idée; peut-être seulement le fait qu'ils pensent que ces enfants ne souffrent pas de leur graisse, car ils écrivent que *"c'est l'entourage qui met l'accent sur lui, pas l'obèse"*.

C'est aussi ce que semblent penser d'autres psychiatres - les docteurs Pierre Aimez et Brigitte Rémy - qui pensent que *"psychologiquement l'obèse est gros avant toute autre considération"*, dans leur article "Image spéculaire et image du corps chez les sujets obèses"<sup>10</sup>. Ainsi en est-il également du docteur M. Saltiel, qui écrit, dans son article "L'obésité-symptôme"<sup>11</sup>: *"Dans l'obésité structurée, le moi est en accord avec le corps hypertrophié, au service duquel est l'oralité; l'obésité est arborée"*. Dans les obésités conflictuelles, au contraire, le corps est vécu comme déprécié et comme l'aveu et l'exemple d'un échec permanent.

Pierre Aimez et Brigitte Rémy écrivent encore:

*"L'homéostasie pondérale mobilise tous les mécanismes de défense de l'individu lorsque la perte du gros corps est vécue, par exemple, comme un deuil, une amputation inacceptable. Les résistances de l'organisme à l'amaigrissement sont alors somatiques, comportementales et psychiques"*.

Là non plus, on ne nous donne pas d'explications sur ce phénomène, mais de telles observations pourraient se rapporter, au moins pour quelques-unes, au désastre que représente, pour celui qui se sent responsable d'un objet interne qu'il doit nourrir, le fait de maigrir, puisque c'est l'équivalent d'un meurtre.

10. P. Aimez et B. Rémy (1991), Image spéculaire et image du corps chez les sujets obèses, in: *Perspectives Psychiatriques*, n°74, 33/III, Paris.

11. M. Saltiel (1974), L'obésité symptôme, in: *La Semaine des hôpitaux*, n°49, Paris.

Deuxième partie

---

## Les cannibalismes

## Chapitre 5

### Les cannibalismes

*"Comment des hommes séparés les uns des autres par de si grandes distances ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume? Faut-il croire qu'elle n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît?"*

*Voltaire, Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

On est à la fois surpris et choqué, lorsqu'on se penche sur l'histoire du cannibalisme, de constater à quel point il est proche de nous.

Nous le savons bien pourtant et mille récits, mille exemples nous l'indiquent, mais nous refusons ce savoir alors même que la moindre recherche nous rend évidente sa proximité.

Il y a, bien sûr, les contes et les comptines ou chansons de notre enfance, depuis l'ogre et l'ogresse du Petit Poucet jusqu'à ce bon Saint Nicolas qui ressuscitait les trois petits enfants mis au saloir pour de futures agapes, en passant par le loup-garou qui, tout en étant un

homme, change de peau la nuit venue et dévore ceux qui sont, et malgré sa transformation, toujours ses semblables. Ou encore les vampires qui, pour ne se nourrir que d'une seule partie du corps humain - le sang - n'en sont pas moins des anthropophages qui dévorent une part essentielle de leurs victimes, qu'ils mènent sans scrupules à la mort.

... mais tout cela, pensons-nous, ne sont que des contes pour enfants. Il y a aussi ce que, un peu plus tard, nous avons appris en classe: il y eut Cronos, fils d'Ouranos et de Géa la Terre; comme un oracle lui avait prédit qu'il serait dépossédé par un de ses fils, il trouva plus simple, plus expéditif et tout compte fait plus nourrissant de dévorer tous ses enfants mâles. La légende nous dit que seul Zeus fut sauvé de la fureur boulimique de son père, grâce à la diligence de sa mère Rhéa qui, d'ailleurs, était aussi sa tante. Cronos fut effectivement détrôné par son fils Zeus et par lui précipité au Tartare.

Les habitudes cannibaliques de Cronos, cependant, ne le déshonorèrent nullement aux yeux des Grecs qui, au contraire, le tenaient en haute estime, lui dédiant un temple à Athènes et un autre à Olympie. Pas plus d'ailleurs qu'elles ne le disqualifièrent aux yeux des Romains qui, l'identifiant à Saturne, en firent un des dieux les plus populaires de la péninsule; plusieurs villes portaient son nom, les saturnales lui étaient dédiées et son règne apparaissait comme une sorte d'âge d'or, le temps de l'abondance, de la justice et de la liberté.

... mais évidemment, pensons-nous, il s'agit là de mythologie, des dieux et non pas des hommes.

Plus proche de nous est l'histoire d'Ugolin della Gherardesca, un des tyrans les plus cruels qui aient régné en Italie à la deuxième moitié du XIIIème siècle. Devenu maître de la ville de Pise par ruse et trahison, il y domina par la terreur jusqu'à ce qu'il soit renversé à son tour par Ruggiero Ubaldini, l'archevêque de la cité. Celui-ci le fit enfermer dans la tour Gualandi (nommée depuis "Tour de la Faim") avec ses deux fils et ses deux petits-fils.

Privé de nourriture Ugolin, pour vivre quelques jours de plus, n'hésita pas à dévorer toute sa progéniture. Dante nous a raconté, avec le

génie qu'on lui connaît, l'histoire de ce cannibale doublé d'un infanticide et même, ayant bien perçu le côté fondamentalement cannibalique du personnage, il le fait récidiver et nous le montre, dans le troisième cercle de l'Enfer, occupé à dévorer à belles dents le crâne de son ennemi l'archevêque Ruggiero Ubaldini.

... mais c'est bien loin, encore que dangereusement proche de nous, l'Italie du XIIIème siècle.

Nous savons aussi que durant tout le Moyen-âge et la Renaissance, le cannibalisme fut pratiqué lors des sièges et des famines, comme on le verra dans le chapitre qui traite du cannibalisme alimentaire.

Ce qui, cependant, donne un éclairage un peu particulier à cette question que nous aimerions bien considérer comme impensable, pour notre continent au moins, c'est que le cannibalisme est si peu impensable qu'il est constamment présent dans les fantasmes des gens de toutes les époques, passées aussi bien qu'actuelles.

En prenant pour exemple le très célèbre roman de chevalerie, *Renaud de Montauban*, qui relate l'histoire des quatre fils du duc Aymon, nous y trouvons certaines incitations au cannibalisme, comme dans les strophes où le duc reproche à ses fils de ne lui avoir pas rapporté quelques fins morceaux de membres du clergé:

*"Qui sont blancs sur les côtés et ont blanc le guitron.  
Et s'ils ont les chairs tendres, s'ils ont gras le rognon  
Meilleurs sont à manger que sont cygne ni paon  
Meilleur est moine rôti que n'est chair de mouton".*

Or si la version la plus ancienne de *Renaud de Montauban* date du XIIème siècle, elle fut sans cesse remaniée et rééditée, lue et relue, traduite dans toutes les langues. Le roman traversa tout le Moyen-âge et toute la Renaissance; au XVIIème et au XVIIIème siècle encore, la Bibliothèque Bleue ne cessait de le répandre.

Les incitations au cannibalisme ne sont certes ni le côté le plus intéressant ni le plus important du livre; mais cette citation veut seulement montrer que, une fois de plus et comme le disait Voltaire, il y a en nous une pulsion qui nous rend l'idée du cannibalisme moins horrible et moins répugnante que nous n'aimerions le croire.

Car enfin, si de telles pratiques étaient vraiment inconcevables pour nous, d'où viendraient les innombrables dessins et légendes humoristiques qui, à notre époque encore, le mettent en scène?

Pour ne citer que quelques-unes de ces plaisanteries publiées récemment:

*Je suis un vieil homme désormais, et je n'ai plus que mes souvenirs, dit un cannibale en montrant une série de crânes polis et bien rangés tout autour de lui.*

*Naturellement! Tu trouves la viande trop dure parce que c'est maman! s'écrie, excédée, une cannibale à son mari qui renâcle devant le plat qu'elle lui a servi.*

*Quel est ce joli petit garçon? Votre fils? Votre neveu? Non! c'est mon quatre heures, répond celui qu'on interroge.*

Ce sont nos humoristes les plus reconnus et les plus talentueux qui écrivent et illustrent ce genre d'historiettes: Chaval, Jean Effel, Mose ou Tetsu, pour ne citer qu'eux. Quant à notre grand Raymond Devos, il met en scène deux ex-camarades étudiants dont l'un dit à l'autre:

*"Tu peux dire ce que tu veux, c'est quand même meilleur que ce qu'on mangeait au Restaurant Universitaire",* montrant évidemment un plat de chair humaine qu'ils sont en train de dévorer.

Quant au *Petit Navire* où les vivres vinrent, vinrent, vinrent à manquer et où le sort tomba sur le plus jeune - et donc le plus tendre - il ne doit pas y avoir un seul enfant en France qui ne connaisse cette chanson et qui ne l'ait chantée.

Je traiterai donc, ci-après, de quelques-uns des aspects du cannibalisme.

## Chapitre 6

### Le cannibalisme alimentaire

Je commencerai cette brève étude par le cannibalisme alimentaire parce que c'est, à mon sens, la forme la moins mentalisée de ce genre de pratiques. J'examinerai ensuite les autres formes de cannibalisme en progressant, de proche en proche, de cette forme peu mentalisée aux formes qui font intervenir, de façon de plus en plus nette, le psychisme du sujet.

Le cannibalisme alimentaire est à distinguer des autres formes de cannibalisme: cannibalisme guerrier, judiciaire, religieux, rituel etc. et plus précisément encore du cannibalisme gastronomique qui lui semble proche mais qui est, en fait, infiniment éloigné de lui. Dans le cannibalisme gastronomique, en effet, on dévore son semblable par plaisir. Le cannibalisme alimentaire, au contraire, n'apparaît chez nous qu'en cas de nécessité absolue, c'est-à-dire lors des pires famines, lorsque tout ce qui était comestible - parfois même le non comestible, comme le cuir des bottes et des vêtements, de la terre, des feuilles et des racines etc. - a déjà été dévoré.

La réaction à la famine est toujours la même, que celle-ci soit due à des conditions naturelles telles qu'une météorologie défavorable: hivers rigoureux plusieurs années de suite, récoltes saccagées par la pluie ou les inondations, naufrages etc., ou bien à des causes humaines, telles que la guerre ou le siège. Car c'est assez souvent que les assiégés préfèrent en arriver à s'entre-dévorer ou à mourir de faim avant que de se rendre ou que de faire la paix.

Il est vrai que ceux qui meurent de faim sont rarement ceux qui signent les réditons.

Dans le cannibalisme alimentaire donc, il semble vraiment que seule une totale non-mentalisation ou alors l'absolue nécessité fasse loi. Ainsi l'ethnologue R. Steinmetz<sup>1</sup>, dans son ouvrage *Endokannibalismus*, exclut *a priori* la gourmandise, la volupté et les rituels de cette forme d'anthropophagie, ce qui la distingue fortement de toutes les autres formes de cannibalisme: manger de son semblable est, dans nos pays, une contrainte et une souffrance, non un plaisir. Je citerai quelques exemples de cannibalisme alimentaire tels que le découvrirent les premiers voyageurs partis pour le Nouveau Monde: il semble bien que les faits que rapporte Darwin dans son *Voyage d'un naturaliste autour du monde* (Paris, 1875) fasse effectivement partie du cannibalisme alimentaire; il écrit que les Fuégiens n'hésitaient pas à faire cuire les vieilles femmes suspendues par les pieds, ce que Nadaillac confirme en expliquant que, dans ce rude pays, il fallait, en hiver, choisir entre les vieilles femmes et les chiens. Or ceux-ci seraient indispensables pour la chasse au retour du printemps, tandis que les vieilles femmes ne pouvaient plus servir ni pour le plaisir ni pour faire des enfants. Une saine conception de l'organisation économique dictait donc tout naturellement leur choix aux Fuégiens et non pas, du moins pour autant que ces explorateurs nous le disent, un quelconque goût gastronomique.

1. R. Steinmetz (1895), *Endokannibalismus*, Vienne.

Voici, nous raconte Nadaillac, comment les autochtones procédaient: "*La victime est suspendue au-dessus d'un feu de bois vert puis, quand elle est à demi-asphyxiée, elle est étranglée et mangée avec gloutonnerie*"<sup>2</sup>. Il faut dire, cependant, que ces observations, dues à Darwin, Nadaillac, Bordier et Fitz-Roy furent combattues par le missionnaire anglais Bridge qui affirma qu'ayant vécu vingt ans au Cap Horn, parmi les Fuégiens, il ne vit jamais rien de pareil... peut-être parce qu'il ne regardait pas où il ne fallait pas? Alors? Fantasme ou réalité? Nous verrons que les deux sans cesse se mêlent, mais une chose demeure: le cannibalisme est toujours présent.

Le même souci d'efficacité semble avoir présidé au cannibalisme alimentaire chez les Peaux-Rouge dont Mgr. Féraud nous relate l'histoire dans son ouvrage, *Dix-huit ans chez les sauvages*, où il nous explique qu'en cas de disette on ne sacrifiait pas n'importe qui, mais que c'était systématiquement les plus faibles qui étaient mangés par les plus forts car ces derniers étaient plus utiles à la tribu.

Il s'agit donc là de la forme de cannibalisme la plus éloignée du psychisme: c'est pour des raisons purement utilitaires, c'est contraints et forcés, c'est peut-être même à regret que ces hommes et ces femmes se livrèrent à de telles pratiques puisqu'ils mangeaient leurs proches. Sans regrets ni états d'âme étaient, au contraire ceux qui mangeaient des ennemis ou des inconnus.

Si je me tourne à présent vers notre continent, je citerai Girardot de Nozeroy qui, dans son *Histoire de Dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne*<sup>3</sup> signale que lors de l'épouvantable famine qui sévit en 1638 dans cette contrée on vit des soldats manger leurs congénères morts, en prélevant sur eux les parties les plus tendres et faisant picorée de chair humaine pour s'en régaler. Dans les villages, les meurtres d'enfants se multiplièrent, même par les mères dit-on, et en tout cas entre frères et voisins.

2. Nadaillac, conférence prononcée devant les membres de la Société d'anthropologie de Paris le 5 janvier 1888.

3. G. de Nazeroy, *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne* publiée à Besançon en 1843.

Il faut certes penser aux inévitables erreurs, modifications et fantasmes qui peuvent avoir été introduits tant par les chroniqueurs du temps que par Girardot de Nozeroy lorsqu'il reprend cette histoire deux siècles plus tard. Pourtant trop d'exemples, dont certains très récents, montrent que de tels repas cannibaliques ont régulièrement eu lieu en temps de famine.

Voltaire, dans le dixième chant de *La Henriade*<sup>4</sup> décrit une mère (!) qui mange son enfant lors d'une famine:

*"Trois fois le fer échappe à sa main défaillante  
La rage enfin l'emporte et d'une main tremblante  
Détestant son hymen et sa fécondité  
Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté  
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;  
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.  
Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller à Paris  
Errant et malheureux errer sur des débris?  
Meurs, avant de sentir mes maux et ta misère  
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère;  
Que mon sein malheureux te serve de tombeau  
Et que Paris au moins voie un crime nouveau".*

Tout comme on l'a dit d'Ugolin, cette femme-là dévorait son fils pour lui conserver une mère et lui éviter les affres de la faim.

Toute famine, d'ailleurs, semble nous faire régresser à un stade cannibalique. Ainsi le Professeur Frank de Kharkov rapporte des faits semblables qui se produisirent lors des grandes famines qui suivirent la révolution russe. Lui-même ne s'était occupé que de psychopathes, mais les enquêtes soviétiques montrent que les grandes famines mènent à des réactions semblables à celles que l'on observe lors des naufrages et que c'est ensuite seulement que des déséquilibres y prennent goût et finissent même par tuer leurs semblables pour les manger (relaté dans *Le Monde* du 19 juillet 1960).

4. Voltaire (1729), *La Henriade* publié pour la première fois à Paris en 1723 sous le nom de "Poème de la Ligue".

Je citerai encore trois cas de cannibalisme alimentaire dus, ceux-ci, à des naufrages.

Le premier est célèbre, c'est celui du radeau de La Méduse. La frégate "La Méduse", avec à son bord quatre cents soldats et marins, se dirigeait vers le Sénégal. A cause de l'incapacité de son commandant, Hugues Duroys de Chaumareix, le navire s'échoua sur le banc d'Arguin le 2 juillet 1816. Les canots étant en nombre insuffisant pour embarquer tous les passagers, un radeau fut construit à la hâte, où prirent place cent cinquante-deux personnes. Le radeau était remorqué par un canot, mais la remorque ayant cassé, le radeau partit à la dérive.

Je tire le passage suivant du livre de Sander Rang *Le Naufrage de La Méduse*, Paris, 1946. Il écrit:

*"... Un des officiers se décida à manger un morceau de chair d'un malheureux qui s'était noyé. Il ne restait plus que quarante-neuf hommes sur le radeau qui, voyant cela, en mangèrent aussi malgré la répugnance que leur inspirait une telle nourriture. Mais, le premier pas franchi... ils coupèrent d'autres morceaux qu'ils mirent à sécher au soleil. Les officiers chargèrent deux hommes étrangers, un Italien et un Espagnol, de tuer les gens en surnombre; ils en tuèrent trente-deux puis furent eux-mêmes tués. Il restait alors quinze personnes à bord..."<sup>5</sup>*

Etrangement, au même endroit où La Méduse avait touché un banc de sable vint s'échouer, en 1875, La Félicia. Après sept jours peuplés d'hallucinations dues au manque de nourriture et d'eau potable, les marins fracassèrent la tête du mousse, burent son sang et mangèrent sa chair. Ils furent sauvés par un navire, mais tous moururent d'épuisement, sauf un qui révéla les faits.

Nous n'avons là qu'un seul témoignage sur ces scènes de cannibalisme, celui de l'unique survivant du naufrage. Mais elles devaient être relativement fréquentes car on ne les jugeait pas avec une excessive rigueur; ainsi en 1884 un tribunal anglais acquitta-t-il un capitaine et

5. S. Rang, "Le naufrage de la Méduse" publié à Paris en 1878 dans *Le Journal des Voyages* d'après le récit du seul survivant du naufrage.

deux matelots qui avaient confessé qu'en de semblables circonstances, ils avaient tué et mangé le plus jeune de leurs compagnons. Il reste cependant bien évident que manger de la chair humaine n'est pas, pour un être de la même espèce, une activité comme une autre. Même absorbée par pure nécessité, cette nourriture à engendré toutes sortes de fantasmes, conscients ou inconscients. Cela est tout à fait évident pour les membres des sociétés qui ont proscrit le cannibalisme mais qui se sont vus contraints de violer cette loi, et cela semble aussi fort probable pour un grand nombre de sociétés anthropophages. En effet, la ritualisation qui accompagne presque toujours ces pratiques montre bien que pour la plupart des êtres humains manger de la chair de leurs semblables est un acte très particulier et tout à fait différent de celui de manger toute autre nourriture.

Un acte si particulier, même qu'on l'a souvent comparé à l'interdit de l'inceste, Freud le tout premier, qui écrivit à Marie Bonaparte lorsqu'elle lui demanda de l'éclairer sur les raisons qu'avait la psychanalyse d'interdire les relations incestueuses:

*"La situation pour l'inceste est exactement pareille à celle du cannibalisme. Il y a naturellement de bonnes raisons pour que dans la vie moderne on ne tue pas un homme pour le dévorer, mais aucune raison quelle qu'elle soit pour ne pas manger de chair humaine au lieu de viande. Pourtant, la plupart d'entre nous trouverait cela tout à fait impossible. L'inceste n'est pas aussi éloigné et ne se produit en fait que trop souvent. Nous pouvons facilement nous rendre compte que, s'il était pratiqué sur une large échelle, il serait aussi nuisible aujourd'hui qu'il l'était dans les temps passés"*<sup>6</sup>.

Jean Pouillon toutefois, conteste la façon de voir de Freud parce que, écrit-il:

*"Comparé à l'inceste, le cannibalisme est plus éloigné (sous-entendu: de nous Européens). Cela va de soi, mais il suffit de le dire*

6. S. Freud, "Lettre à Marie Bonaparte datée du 30 avril 1932, citée par E. Jones, in: *La vie et l'oeuvre de Freud*, tome III, Paris, P.U.F., 1975.

*pour que la différence apparaisse plus profonde: l'interdit de l'inceste se retrouve partout, celui du cannibalisme n'est pas universel"*<sup>7</sup>.

Cette différence ne m'apparaît pas si évidente qu'à Jean Pouillon; en effet, il y a eu des incestes ritualisés et donc socialisés. Nous n'en avons retrouvé que peu de traces probablement parce qu'en effet l'interdit de l'inceste a été posé plus précocement que celui du cannibalisme. Mais nous savons parfaitement que dans l'ancienne Egypte par exemple, dont on ne peut certes pas dire que c'était un peuple peu civilisé, le mariage incestueux était la règle pour les pharaons: ainsi Aménophis III épouse sa fille Satamon, Aménophis IV (le mari de Néphertiti) épouse leur plus jeune fille Ankhsepaton dont il a une fille/petite fille et ainsi de suite. On peut dire que tous les souverains de cette dynastie se sont mariés de façon incestueuse. Il en fut de même pour la dynastie des Ptolémées dont le mode d'accession au trône consistait à tuer leurs frères et à épouser leur sœur.

Bien sûr, de telles pratiques étaient réservées aux descendants des dieux et ne concernait nullement le *vulgum pecus* (encore qu'on en soit désormais moins sûr et qu'il semble, d'après certaines sources fiables, que de grands personnages aient imité en cela leur pharaon).

On peut d'ailleurs penser qu'il en ait été ainsi pour beaucoup des sociétés dans lesquelles le souverain prétendait descendre des dieux. En effet comment, dès lors qu'on est de la race des dieux, mêler son sang à celui d'une simple mortelle? Telle était du moins la raison consciente invoquée. Quoi qu'il en soit, l'important me semble être que, dans le cas de l'inceste aussi, il y eut parfois des exceptions à la règle, exceptions qui, elles-mêmes réglementées, devenaient de ce fait partie intégrante de la loi et donc ne la violaient plus, ce qui ne résolvait vraisemblablement qu'une petite partie du problème.

7. J.J. Pouillon (1972). *Manières de table, manières de lit, manières de langage*, in: *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°6, *Destins du cannibalisme*, Paris, Gallimard.

Je voudrais maintenant, pour clore ce chapitre, donner le compte rendu d'un cas de cannibalisme alimentaire qui n'est ni mythique, ni le fait de peuplades quand même très différentes de nous dans leur mode de vie, ni éloigné dans le temps. Il s'agit d'une terrible tragédie qui c'est déroulée lors d'un accident d'avion et que les acteurs du drame ont relatée dans un livre dont le titre est *Les Survivants*<sup>8</sup>:

Le 12 octobre 1972 un avion de l'armée de l'air uruguayenne décollait de Montévidéo pour Santiago du Chili. A son bord se trouvait une équipe de joueurs de rugby amateurs qui avait frété l'avion pour disputer un match dans ce pays. Le temps était malheureusement exécrable, si bien que l'avion dut se poser sur l'aéroport d'une petite ville située sur le versant argentin de la Cordillère des Andes.

Le temps s'étant amélioré le lendemain, l'avion fut autorisé à décoller et mit le cap en direction du sud. Peu après quinze heures, le pilote annonça qu'il avait franchi le col du Planchon et fut autorisé à virer au sud pour atteindre l'aéroport de Pudahuel. Ce fut le dernier contact que la tour de contrôle de Santiago put avoir avec cet appareil qui, après cela, demeura muet.

Pendant une semaine les trois pays intéressés, le Chili, l'Argentine et l'Uruguay, recherchèrent l'avion mais sans succès. Il devint évident que le pilote avait mal calculé sa position et qu'il avait viré alors qu'il n'avait pas franchi le col et qu'il se trouvait encore en plein dans les montagnes.

On était en octobre, le printemps commençait à peine et, pour comble de malchance, il y avait eu d'exceptionnelles chutes de neige dans les Andes cette année-là; l'avion était blanc, ce qui allait rendre son repérage presque impossible.

Dans l'avion, outre les quinze membres de l'équipe de rugby, il y avait vingt-cinq personnes de leurs amis et de leurs familles plus cinq membres d'équipage.

Dix semaines plus tard - deux mois et demi - un paysan chilien aperçut la silhouette de deux hommes qui hurlaient, appelant au secours.

8. Read (1974), *Les Survivants*, Paris, Grasset.

Ceux-ci s'organisèrent aussitôt et, lorsqu'ils parvinrent jusqu'à eux ils ne retrouvèrent que seize survivants.

Dans le contexte de cette étude, il est facile de comprendre que ces seize là n'avaient dû leur survie qu'à deux circonstances: la première de n'avoir pas été tués ou gravement blessés dans l'accident, la deuxième d'avoir accepté de manger de la chair humaine. Car il est bien évident que l'avion, pour un vol qui devait durer quelques heures, n'avait pas emporté beaucoup de vivres et une circonstance aggravait encore cet état de fait: le milieu où était tombé l'appareil était totalement hostile, glacé et désert: ni plantes ni animaux; en grattant la neige, on ne pouvait trouver que quelques maigres lichens, affreusement amers, dépourvus de toute valeur alimentaire et qui pouvaient même être toxiques.

Les survivants subsistèrent tant bien que mal pendant une dizaine de jours, espérant sans cesse voir arriver du secours puis, le dimanche 22 octobre, un des garçons - Roy Harley - ayant dégotté un transistor coincé entre deux sièges s'ingénia à le mettre en marche. Il possédait quelques notions d'électronique aussi se fabriqua-t-il une longue antenne avec des bouts de fils pris dans les circuits électriques de l'avion. Il était très difficile de capter des signaux dans la profonde crevasse où s'était immobilisé l'avion aussi lui et son ami Marcello en sortirent malgré le froid intense et, en modifiant l'orientation de l'antenne, ils réussirent à capter le Chili. Hélas, il n'était nullement question d'eux (on se souvient que les recherches avaient été abandonnées au bout de huit jours) mais uniquement de préoccupations politiques, de grèves déclenchées contre le gouvernement, toutes choses qui ne pouvaient que leur sembler d'une grande futilité en regard de leur situation.

Un grand découragement les prit; ils rentrèrent dans ce qui restait de l'avion, un refuge que les autres passagers n'avaient ni l'envie ni la force de quitter; c'était un abri qui, pour être précaire et glacé n'en restait pas moins le seul possible.

Le peu de provisions trouvées dans l'avion s'épuisaient et Dieu sait, pourtant qu'elles étaient maigres: la ration journalière se composait,

pour chacun, d'un bout de chocolat, deux gorgées de vin, une cuillerée à thé de confiture ou de poisson en conserve. Absorber une aussi petite quantité de nourriture était plutôt une torture qu'un plaisir pour ces gaillards sportifs et vigoureux qui en eussent volontiers mangé dix fois plus. Pourtant, les plus forts arrivaient encore à partager avec les plus faibles ou les blessés.

Mais à partir du moment où ils comprirent que les recherches avaient été abandonnées, qu'ils ne pouvaient plus compter sur aucune aide extérieure mais sur eux seuls, ils durent s'avouer ceci, qu'ils avaient déjà constaté: le plus pénible n'était pas de souffrir d'une faim dévorante mais bien de se voir dépérir un peu plus chaque jour; chaque matin ils se réveillaient un peu plus apathiques et plus faibles; ils avaient de plus en plus de mal à se tenir debout et à garder leur équilibre, ils avaient constamment froid, même quand le soleil brillait et leur peau commençait à se rider comme celle des vieillards. Il n'était pas besoin d'être grand clerc pour deviner comment tout cela allait finir.

Depuis un certain temps déjà, quelques-uns des garçons avaient pensé à la réserve de viande que représentaient les corps de ceux qui n'avaient pas survécu à l'accident. Mais ils avaient repoussé la tentation avec horreur et crainte.

Les corps étaient éparpillés autour de l'épave de l'avion, conservés intacts par le froid intense. Aussi, commencèrent-ils à en parler à mots couverts à ceux de leurs compagnons qu'ils pensaient être les plus susceptibles d'accepter une telle idée.

L'un d'entre eux, nommé Canessa, finit par en parler ouvertement, leur disant que plus personne ne se préoccupait d'eux, qu'ils auraient à se tirer seuls d'affaire; mais comment y parvenir sans manger? Et que manger d'autre que de la chair humaine puisqu'il n'y avait rien d'autre? Et, comme il avait des connaissances médicales, il leur décrivit comment leur organisme épuisait ses réserves et comment, s'ils ne se nourrissaient pas au plus tôt, ils se trouveraient dans un tel état de faiblesse qu'il serait trop tard, si jamais après la fonte des neiges, ils parvenaient à trouver de l'aide pour arriver à s'en tirer.

Il ajouta que leur survie était à ce prix et qu'ils avaient non pas le droit mais le devoir de rester en vie.

Ses compagnons l'écoutèrent d'autant plus volontiers qu'ils le savaient profondément religieux. La religion, du reste, fut l'argument le plus puissant qu'ils purent trouver pour s'absoudre du péché de cannibalisme. Cela peut sembler paradoxal, et l'argument employé: *"Si Dieu n'avait pas voulu que nous survivions, il nous aurait fait mourir dans l'accident, et il n'aurait pas non plus laissé à notre portée de la viande consommable"*, apparaît comme assez spécieux. Mais Canessa leur répétait que ces corps n'étaient que de la viande: *"Les âmes ont depuis longtemps quitté ces corps et ce qui reste ici ce sont des carcasses qui ne sont pas plus des êtres humains que les carcasses de bétail que nous mangeons chez nous"*.

Ce genre d'arguments ne pouvait être accepté, me semble-t-il, que par des êtres aux facultés psychiques affaiblies, car quelques instants de réflexion leur auraient suffi pour se rappeler que cela revient à nier tous les rites de sépulture, rites qui, pour tous les anthropologues, signent le début de l'hominisation spirituelle et, pour les religions, ont l'importance que l'on sait.

Lorsque Freud écrivait à son amie Marie Bonaparte que rien, à vrai dire, n'empêchait de se nourrir de chair humaine pourvu que l'être dont elle représentait la dépouille n'ait pas été tué dans le but d'être mangé, il me semble avoir oublié cet aspect essentiel des rituels de mort. Il y a des peuples qui tuent leurs semblables pour les manger, il y en a eu qui dévoraient pieusement leurs morts pour les mettre à l'abri, mais les naufragés dont il est ici question appartenaient à un peuple qui, depuis des millénaires, non seulement enterre ses morts, mais le fait avec un rituel solennel et complexe et qui respecte aussi des usages codifiés pour l'accomplissement du deuil.

Il est clair que tout cela ne pouvait pas venir à l'esprit des survivants qui utilisaient, dans ces moments dramatiques, le plus archaïque des moyens de défense: clivage et projection; ils pouvaient ainsi se protéger narcissiquement en gardant en eux ce qui était bon: la nécessité, le devoir de survivre et projeter en Dieu (comme le fait le bébé

dans le sein de sa mère) tout ce qui était mauvais, à savoir l'idée de manger leurs amis défunts.

C'est là qu'on voit, me semble-t-il, cette impossibilité d'avoir une pensée vraie tout en étant anthropophages; pour pouvoir assumer une telle décision il est indispensable, à mon sens, de régresser jusqu'à la non-mentalisation, du moins si rien, dans sa propre culture, ne vient permettre une telle nourriture.

Pour les anthropophages qui pratiquent le cannibalisme alimentaire on peut supposer que l'habitude, prise depuis l'enfance et permise par la coutume, de manger de l'homme ne suscite aucune représentation, ne mobilise aucune image traumatisante; ils mangent de l'homme comme de n'importe quel autre animal.

Pour les cannibales qui ritualisent leur cannibalisme - et nous verrons à quel point ces rituels étaient minutieux, précis et contraignants -, ce sont précisément ces rituels eux-mêmes qui, se substituant à toute pensée personnelle, évitent l'angoisse.

Il en allait tout autrement pour les passagers de l'avion auxquels, depuis toujours, avait été inculquée l'horreur du cannibalisme et le mépris pour les cannibales, ce qui impliquait la représentation d'un acte jugé comme criminel.

Il fallait donc, pour les passagers de l'avion accidenté, trouver un moyen d'au moins affaiblir leur faculté de penser et il leur fallait surtout la déléguer à un autre plus fort qu'eux-mêmes. Il y a des représentations impossibles à supporter et celle de dévorer de la chair humaine et qui plus est de ses propres amis est, à coup sûr, de celles-là.

La réponse qu'ils trouvèrent à ce problème fut de déléguer à ce qu'il y a de plus haut cette responsabilité. A Dieu, donc, de penser pour eux, de peser le pour et le contre entre l'horreur de devenir cannibales et l'horreur de mourir, et à lui de rendre le verdict.

Les rescapés n'avaient plus alors qu'à se conformer à la parole divine ou du moins à celle que leur camarade Canessa, à laquelle sa religiosité donnait un cachet d'authenticité, leur présentait comme telle.

L'horreur de l'acte à accomplir était cependant telle que cela ne fut pas immédiatement suffisant et on entama une longue discussion pour savoir ce qu'il convenait de faire. Il y avait encore, à ce moment-là, vingt-sept survivants blottis dans ce qui restait de l'avion, à savoir un morceau de la carlingue, et ils débattirent de l'épreuve qui était la leur et de la décision à prendre: oui ou non devaient-ils se nourrir des morts pour survivre?

Quatre d'entre eux, Canessa, Zerbino, Fernandez et Fito Strauch, redirent les raisons pour lesquelles il fallait s'y résigner: ne pas le faire équivalait à signer leur arrêt de mort. Or c'était une obligation morale pour eux que de survivre, pour eux et pour leurs familles.

*"Dieu voulait qu'ils vivent, et Il leur avait donné le moyen de le faire: les corps morts de leurs amis. Si Dieu n'avait pas voulu qu'ils vivent, Il les aurait tués au moment de l'accident. Ce serait pécher maintenant que de rejeter le don de vie que Dieu leur accordait en faisant trop les délicats",* affirmaient les quatre garçons.

Mais les autres restaient encore réticents et l'un d'entre eux, Marcello, demanda: *"Mais qu'avons-nous donc fait pour que Dieu nous demande maintenant de manger les corps de nos amis morts?"*

Personne ne savait quoi répondre à une aussi terrible question. Enfin, Zerbino se tourna vers le capitaine de l'équipe et dit: *"Que crois-tu qu'eux auraient pensé?"*

Là non plus il n'y eut de réponse et Zerbino reprit: *"Je sais bien que si mon corps pouvait servir à vous maintenir en vie, je voudrais sûrement que vous l'utilisiez. Je vous le dis, si je meurs et si vous ne mangez pas mon corps, je reviendrai sur terre et vous donnerai un bon coup de pied dans le cul".*

Et l'auteur des *Survivants* de conclure: *"Cet argument apaisa plus d'un doute, si répugnant que parût à plus d'un garçon de manger le corps d'un ami, et tous furent d'accord avec Zerbino. Sur-le-champ, ils prononcèrent le serment que si l'un d'eux venait à mourir, son corps servirait de nourriture aux autres".*

On avait donc maintenant deux arguments forts à opposer à l'horreur du cannibalisme: d'une part on déléguait la capacité de penser et la responsabilité de chacun à Dieu et d'autre part, en offrant son corps pour de futurs possibles repas, on atteignait un double but: on se rassurait narcissiquement car on se vivait comme des altruistes, comme des amis dévoués mais aussi, identifiés aux victimes on n'était plus (ou presque plus) des bourreaux.

D'autre part, au fur et à mesure que le temps passait et que la nécessité de se nourrir se faisait plus impérieuse, les rescapés "oubliaient" peu à peu le sens de ce qu'ils allaient faire et commençaient à considérer la chair humaine non plus comme celle de leurs semblables, de leurs frères, mais comme de "simples steaks".

Le vécu de Liliana Methol fut différent. Cette jeune femme avait un instinct de conservation vigoureux, un désir impérieux de retrouver ses enfants et de pouvoir les élever, mais le cannibalisme l'horrifiait. Elle ne voulait aucunement juger ceux de ses compagnons d'infortune qui céderaient à la faim, se disant même persuadée qu'aucune loi divine ne l'interdisait: *"Elle ne pensait pas que c'était mal, elle savait très bien distinguer entre péché et répulsion physique, entre tabou social et loi divine"*. Mais, ajoutait-elle *"aussi longtemps qu'il existera une chance qu'on nous porte secours, aussi longtemps qu'il restera quelque chose à manger, même si c'est une infime particule de chocolat, je ne le ferai pas"*.

Il est clair que cette vaillante femme disait cela pour déculpabiliser ses amis, car - et nous le verrons confirmé à plusieurs reprises dans le cours du récit - il n'y a pas de différence POUR LE CORPS, entre une tranche humaine et une tranche de bœuf, et si Liliana avait pu absorber un morceau de chair humaine en étant totalement persuadée de manger de la viande animale (n'ayant donc pas la représentation de ce qu'elle mangeait réellement) elle l'eût mangée sans dégoût.

La "répulsion physique" derrière laquelle elle s'abritait était, en fait, une répulsion devant la représentation psychique de ce qu'avait autrefois été cette viande qu'on la pressait de manger. On verra plus loin que les arguments qui furent suffisants pour les garçons ne

l'étaient pas pour elle car elle gardait sans cesse présente à l'esprit la représentation de ce qu'elle serait amenée à faire; aussi lui fallut-il créer une autre raison, plus forte que la sauvegarde de sa vie elle-même pour se contraindre à survivre d'une telle façon.

Cependant, parmi les rescapés blottis dans ce qui restait de l'avion, le temps pressait car les garçons s'affaiblissaient rapidement. Deux ou trois sortirent en premier, puis d'autres, mais personne ne voulait savoir par lequel des morts on allait commencer. Enfin Canessa, toujours lui, s'avisa que le postérieur d'un des cadavres faisait saillie sur la neige. Sans dire un mot, il s'agenouilla et, à l'aide d'un morceau de vitre brisée, il y découpa une vingtaine de tranches de quelques millimètres d'épaisseur qu'il mit à sécher sur le fuselage.

Il est bien probable que cette circonstance particulière aida Canessa dans sa détermination: il ne voyait ainsi ni le corps ni le visage de ce qui avait autrefois été un ami; il pouvait donc un peu plus facilement cliver la représentation du mort et celle de la partie qu'il allait découper.

Rentré dans l'avion, il informa les autres de ce qu'il avait fait, leur disant que la viande était là et que ceux qui le désiraient n'avaient qu'à aller se servir tout seuls.

Mais personne ne vint et Canessa dut montrer l'exemple avant que d'autres ne l'imitent.

Peu à peu, un à un, ils se résignèrent et *"se contraignirent à avaler le corps de leurs amis"*, écrit l'auteur.

Une autre raison, elle aussi d'inspiration religieuse, vint pousser les rescapés à se nourrir, sans trop de problèmes insurmontables, de chair humaine: un des passagers, Pedro Algorta, était un peu considéré comme un marginal. En effet, il s'habillait beaucoup moins correctement que les autres, tous issus de la bonne société uruguayenne, et montrait un certain mépris pour les valeurs bourgeoises que respectaient ses compagnons. Ce garçon avait été frappé à la tête au moment de l'accident et souffrait d'amnésie pour tout ce qui s'était produit avant l'impact. Or, lorsqu'il vit Canessa et Strauch couper "la

viande", il les observa en silence; mais quand on lui en présenta une tranche, il l'avala et dit: *"C'est comme la Sainte Communion. Quand le Christ est mort, il nous a donné son corps afin que nous puissions avoir une vie physique"*.

Lorsqu'on est tranquillement installé chez soi et à l'abri de la famine, on trouve évidemment cette idée surprenante car c'est, là aussi, faire fi de la dimension symbolique contenue dans la Communion. Mais, comme je l'ai déjà signalé, les rescapés n'avaient plus de place dans leur psyché pour des pensées de cet ordre et ils s'emparaient avidement et SANS PENSER de tout ce qui pouvait leur permettre de survivre. Le passé peu conformiste de Pedro Algorta, son amnésie ne firent que donner plus de poids à ses paroles: c'était comme si une autre pensée que la sienne les lui dictait, effaçant d'un seul coup et son amnésie et sa précédente désinvolture.

Il faut noter aussi qu'en ces pays d'Amérique Latine la controverse avait été vive entre protestants et catholiques au sujet de l'Eucharistie et que les premiers accusaient volontiers les seconds d'être des sortes d'anthropophages, allant jusqu'à les appeler des *"mange-Dieu"* et prétendant même qu'il n'y a pas tant de différence entre absorber une hostie et manger une cuisse rôtie, comme le faisaient les Indiens cannibales.

La perception qu'avaient les rescapés de ces affirmations anciennes ont pu les aider à accepter la confusion entre d'une part des fidèles qui communient par le pain et le vin, nourritures qui, même si elles sont réputées être vraiment le corps du Christ ne sont cependant pas, au moins pour ce que nous pouvons en percevoir, de la chair humaine et d'autre part cette chair humaine qu'ils absorbaient et qui, elle, n'avait rien de symbolique. (Cf. à ce sujet N. Nicolaïdis: *La Théophagie, oralité primaire*).

Quelque temps après, Roy Harley et Carlitos Paez réussirent à faire du feu avec des caisses trouvées dans la soute à bagages et ils estimèrent raisonnable de faire cuire la viande sur une plaque de tôle brûlante. Chacun apprécia cette nouveauté *"qui donnait à la viande bien meilleur goût: c'était plus tendre que le bœuf, avec à peu près*

*la même saveur"* et la rendait aussi plus proche de ce dont ils avaient l'habitude de se nourrir, facilitant ainsi le refoulement de la représentation de sa vraie nature.

Mais Canessa, encore lui, leur démontra qu'ils perdaient ainsi une grande part de la valeur nutritive de ce qu'ils mangeaient. Il leur expliqua, en effet, que les protéines meurent au-delà de 40 degrés et qu'il fallait donc manger "la viande" crue.

On voit de plus en plus nettement, en continuant à lire ce récit - qui, ne l'oublions pas, est un compte rendu fidèle de ce qui s'est passé et qui a été écrit et supervisé par les survivants - qu'il y avait de moins en moins de représentations, en ce qui concerne le cannibalisme, dans l'esprit des garçons. Par exemple, après que Canessa eut vanté la supériorité de la viande crue en valeur nutritive, sur la viande cuite, on trouve cette phrase: *"Quand on la cuit, dit Fernandez en regardant LES PETITS STEAKS grillant sur la feuille d'aluminium, la viande se rétrécit. Une partie de sa valeur nutritive s'en va en fumée ou se perd en fondant"*.

Les petits steaks!

A cette étape, les seuls qui refusaient encore de manger les corps de leurs compagnons étaient Xavier et Liliana Methol, qui entretenaient entre eux un riche courant de pensée et d'affection: ils évoquaient leur foyer à Montévidéo, se demandaient ce que faisaient leurs enfants à ce moment-là, si la plus petite pleurait en réclamant sa maman, si les autres étaient bien soignés etc. Xavier s'efforçait de rassurer sa femme, disant que certainement ses parents à elle s'étaient installés chez eux et s'occupaient des enfants. Ils envisagèrent alors de construire une autre aile à leur maison pour que Liliana puisse avoir ses parents auprès d'elle en permanence et firent toutes sortes de projets pour après...

Cette évocation d'un "après" dont ils savaient bien l'un et l'autre quel en était le prix à payer finit par ébranler Xavier, qui put se contraindre à avaler un morceau de viande. Il ne restait plus que Liliana. Qu'est-ce qui serait assez fort pour surmonter la représentation de l'acte qu'elle devait accomplir?

Ce fut son amour des enfants. Non pas de ceux qu'elle avait déjà (elle en avait quatre), mais d'un autre dont elle souhaitait maintenant la naissance. Elle expliqua à son mari que si elle restait en vie c'était parce que Dieu lui-même voulait qu'elle ait un cinquième enfant. Xavier fut enchanté des nouvelles dispositions de sa femme et voici leur dialogue tel qu'il est rapporté dans le livre des survivants:

- "*Liliana, nous devons affronter la situation. Rien de ça n'arrivera si nous ne survivons pas*".

- "*Je sais*", dit-elle.

- "*Dieu veut que nous survivions*".

- "*Oui, il le veut*".

- "*Il n'y a qu'un moyen*".

- "*Oui, il n'y en a qu'un*".

*"Marcello prit sur le dessus de l'avion une lamelle de chair humaine séchée au soleil. Liliana la mit dans sa bouche et trouva la force de l'absorber"*.

Pour elle aussi, seule la conviction que Dieu lui-même lui en donnait l'ordre était assez forte pour persuader Liliana de manger de la chair humaine. Hélas, ce sacrifice ne lui servit à rien puisque, avec de nombreux autres rescapés, elle périt peu après dans une avalanche qui les submergea.

Je ne détaillerai pas ce que raconte le reste du livre car il est - du point de vue qui m'occupe ici, c'est-à-dire la régression vers le cannibalisme - une montée vers l'horreur. Du moins pour un lecteur qui n'a, heureusement pour lui, pas eu à subir ce genre d'épreuve. Car pour les survivants il semble qu'il en ait été autrement, puisqu'au fur et à mesure qu'ils s'habituèrent à leurs sinistres festins ils n'éprouvaient plus de difficultés à être cannibales, mangeaient même désormais certains morceaux particulièrement évocateurs (cerveau, organes sexuels...) sans états d'âme et même avec plaisir. Ils furent très étonnés, à leur retour, des réactions de leurs proches; par exemple, une expression d'horreur s'étant fait jour sur le visage d'une femme lorsqu'elle apprit ce à quoi ils devaient leur survie, l'un d'eux

(prototype de tous les autres) ne comprit pas sa réaction: "*La commotion qu'elle reçut le surprit: comment pouvait-elle être étonnée qu'ils aient mangé les morts, puisque c'était la seule chose à faire et qui allait de soi?*"

La plupart, cependant, agissaient désormais en enfants gâtés, comme si tout leur était dû; ils étaient devenus très irritables et se mettaient en colère dès que quelque chose ou quelqu'un les contrariait; de plus, ces sentiments d'irritation furent exaspérés par la façon dont les parents réagirent au côté cannibalique des élus du "Miracle de Noël" (ainsi nommé car les rescapés furent sauvés à ce moment-là). "*N'ayant pas été préparés à apprendre cela, les parents avaient reçu un choc et, pour la plupart, n'y faisaient plus la moindre allusion. Les rescapés étaient profondément outrés et blessés qu'on puisse être épouvanté par ce qu'ils avaient fait*".

Ils pensaient, et n'avaient pas entièrement tort d'après l'auteur, que certains de leurs parents et amis auraient préféré les voir morts que de les savoir cannibales.

Eux en jugeaient autrement, les survivants "*se faisaient d'eux-mêmes une idée plus haute, presque mystique de l'épreuve qu'ils avaient subie. Inciarte, Mangino et Methol avaient la certitude d'être des miraculés*".

D'autres comme Canessa<sup>9</sup>, sans nier l'intervention divine n'en soutenaient pas moins que sans leur courage et leur endurance le miracle n'aurait pas eu lieu.

On peut valablement supposer, me semble-t-il, que ceci est un moyen inconscient de défense et que tout a dû être bien difficile pour eux quand il leur a fallu réintégrer leur communauté et redevenir des gens (presque) comme les autres. Je n'en veux pour preuve - puisque nous n'avons pas de compte-rendu détaillé ni, surtout, de rapport faisant référence à leurs fantasmes et angoisses après ce

9. \*Roberto Canessa est - écrivit l'hebdomadaire *L'Express* de novembre 1994 - un homme politique unique en son genre". En effet, Roberto Canessa se présentait comme candidat à l'élection présidentielle en Uruguay. Devenu médecin il affirmait, dans son programme de candidat, son désir d'arracher son pays au sous-développement... Devons-nous entendre: essentiellement à la malnutrition?

retour et encore moins à leur inconscient - le fait qu'ils soient restés profondément unis, allant jusqu'à habiter, des années plus tard, tout près les uns des autres, ne pouvant se passer les uns des autres, comme s'ils étaient une petite communauté à part du reste de l'humanité.

## Chapitre 7

### Le cannibalisme de vengeance

Le cannibalisme de vengeance contient une part importante de représentations. Certes, dit l'adage, la fureur est aveugle et la fureur qui pousse à dévorer celui que l'on hait contient peu de pensée. Comme le cannibalisme alimentaire, mais pour de tout autres raisons, il n'y pas d'intermédiaire entre la pulsion et l'acte. Dans le premier cas: j'ai faim, je mange. Dans le deuxième: j'ai attrapé celui qui m'a fait du tort, je le dévore.

Mais il n'en est pas toujours ainsi, et le cannibalisme par vengeance est parfois très élaboré: "un plat qui se mange froid".

Comme exemples du premier cas je citerai Juvénal qui nous apprend que des habitants de deux villes égyptiennes, Coptos et Tantira se livraient des combats meurtriers; il écrit:

*"Un copte, dont la terreur précipitait les pas glisse et tombe; on le prend, on le coupe, on le dépèce en mille morceaux afin que ses débris puissent servir à tous. La troupe triomphante le dévore et ronge jusqu'à ses os. Elle ne le fit pas bouillir dans l'érain, ni rôtir*

*à la broche, tant d'apprêts semblaient trop longs à son impatience, elle se contenta du cadavre cru".*

On voit bien là l'immédiateté privée de pensée d'un tel acte.

L'Occident chrétien et "civilisé" ne le cède en rien ni aux anciens Egyptiens, ni aux Dani de la Nouvelle-Guinée, où manger son ennemi est le pire des gestes de mépris, ni aux habitants du Nord-Katanga où furent dévorés un grand nombre de missionnaires accusés de corrompre la jeunesse etc. En Europe aussi on dévora ses ennemis par vengeance.

Le roi du Portugal Pierre le Justicier (1320-1356), par exemple, mordit à pleines dents, après les avoir arrachés de leur poitrine, les cœurs des meurtriers de son épouse Inès de Castro.

Au cours des massacres de l'an 1665, provoqués par la haine religieuse et politique, une certaine Martha Constantine fut *"attrapée et saisie par les massacreurs... Ils lui coupèrent ce qu'ils purent des parties honteuses et lui fendirent le ventre. Ils lui coupèrent aussi les mamelles, qui leur paraissaient, dirent-ils, extraordinairement belles. Ils les mirent à fricasser et, les ayant posées sur un plat, en servirent aussi à d'autres soldats qui passaient par là"*<sup>1</sup>.

Au lendemain des obsèques de Concini, on déterra son cadavre à Saint Germain l'Auxerrois et un des profanateurs arracha son cœur et en mangea un morceau.

On dit qu'il en fut fait de même à la princesse de Lamballe, l'amie de Marie-Antoinette, après qu'on l'eut guillotinée.

Plus élaborées, plus "pensées" sont d'autres formes de cannibalisme par vengeance. Ainsi chez les anciens Indiens de Louisiane, la complainte des anciens guerriers, destinée à entretenir le feu sacré chez les nouvelles générations disait:

*"Je vais en guerre venger la mort de nos braves; comme le loup affamé, je serai inexorable; j'exterminerai nos ennemis et les dévorerai; je tannerai la peau de leurs crânes sanglants; comme la*

1. Les notes de ce chapitre sont tirées des ouvrages 1) du Docteur Marc, *Dictionnaire des famines* et 2) du livre de Leblanc, *Les îles Marquises*, tous deux cités par R. Villeneuve dans son livre, *Le cannibalisme*, Paris, Marabout.

*grêle j'écraserai leurs femmes et leurs enfants, et comme le tonnerre je consumerai leurs villages"*<sup>2</sup>.

La vengeance, encore plus longuement ruminée, pouvait s'accomplir après la mort de celui qui se sentait offensé. C'est alors sa femme et surtout ses fils que le mourant chargeait de sa vengeance: au moment de mourir, il leur faisait jurer de ne jamais oublier ce projet.

2. Idem.

## Chapitre 8

### Cannibalisme rituel

Le cannibalisme rituel est bien connu et a été maintes fois décrit par maints ethnologues au sujet de maintes ethnies. Il est lui-même généralement induit par la vengeance, tant il est vrai que les motivations des anthropophages ne sont pas "pures" mais le plus souvent un mélange, différemment dosé, de plusieurs pulsions.

J'en donnerai ci-après un exemple un peu détaillé, extrait, pour l'essentiel, de l'ouvrage d'Isabelle Combès', "La tragédie cannibale chez les anciens Tupi", afin de montrer le degré d'élaboration psychique qu'implique le cannibalisme rituel, car il n'est pas spontané, pulsionnel, mais se fonde au contraire sur le sens du sacré et le sentiment religieux.

Il s'agira donc ici des Indiens Tupinamba, mais les rituels cannibales sont plus ou moins partout semblables et, surtout, ils répondent aux mêmes exigences profondes.

---

1. Isabelle Combès (1992), La tragédie cannibale chez les anciens Tupi-Guarani, in: *Le cannibalisme chez les indiens Tupinamba de Brésil*, Paris, P.U.F.

Jean Pouillon, dans "Manières de table, manières de lit, manières de langage"<sup>2</sup>, s'interroge sur le jugement que portent sur eux-mêmes les peuples cannibales et il note que ceux qui ritualisent leur anthropophagie tiennent pour injurieux d'être traités de mangeurs d'hommes. Non, les cannibales ce sont les autres, ce sont ceux qui ne connaissent pas "les bonnes manières", en somme des sauvages! C'est-à-dire ceux qui ignorent toute règle, autrement dit tout rituel.

Les Fatakela, par exemple, opposent à leur cannibalisme institutionnel un cannibalisme sauvage, un cannibalisme d'avant la société des hommes, attribué à un ancien peuple de l'intérieur dont les mœurs cannibales, fortement réprouvées, s'opposent systématiquement aux pratiques rituelles.

Quant aux Iroquois, ils peuplaient leurs mythes de personnages qui dévoraient n'importe qui, les parents les plus proches y compris et parfois jusqu'à eux-mêmes et n'importe comment, crus par exemple. C'étaient là, à l'évidence, des personnes qu'il fallait à tout prix soit détruire, soit ramener à la raison, c'est-à-dire à la bonne façon de manger de l'homme.

De la confrontation des différentes chroniques on peut dégager les constantes qui régissent le cannibalisme rituel. En premier lieu son caractère impératif. En deuxième lieu son extrême systématisation - ce qui ne saurait nous étonner s'agissant d'un rituel. Celui-ci rend possible en effet, par les limitations qu'il impose, la réalisation de désirs autrement interdits; Freud écrit:

*"Le cérémonial représente la somme des conditions sous lesquelles d'autres choses, pas encore absolument défendues, restent permises; de même le sens du cérémonial religieux du mariage est de permettre au dévot la jouissance sexuelle, par ailleurs entachée de péché".*

Et plus loin il note: *"Le renoncement progressif à des instincts constitutionnels, dont l'exercice pouvait donner au moi un plaisir*

2. Jean Pouillon (1972), Manières de table, manières de lit, manières de langage, in: *Destins du cannibalisme*, N.R.P., n°6, Paris, Gallimard, 10-25.

*primaire, semble être une des bases de l'évolution culturelle des hommes. Une partie du refoulement de ces instincts est accomplie par les religions, en tant qu'elles incitent l'individu à offrir en sacrifice à la divinité ses plaisirs instinctifs: 'A moi est la vengeance', dit le Seigneur" (Deutéronome, XXXII, 35).*

*"On croit reconnaître, dans l'évolution des vieilles religions, que bien des forfaits auxquels l'homme avait renoncé avaient été 'passés' à Dieu, et étaient encore permis en son nom, de telle sorte que la cession à la Divinité était le moyen par lequel l'homme se libérait de la domination de ses instincts mauvais et nuisibles à la société"<sup>3</sup>.*

En troisième lieu, on peut placer sa motivation exprimée: pour les Tupi, l'anthropophagie rituelle est explicitement un exo-cannibalisme, intrinsèquement lié à la guerre.

Parfois, en certaines circonstances, l'ennemi est dévoré sur place, immédiatement après le combat. Cela se produit surtout lorsque les vainqueurs ne sont pas assez forts ou assez nombreux pour qu'ils puissent emmener les prisonniers avec eux et lorsque le captif est blessé et/ou intransportable. Dans ce genre de situations, le captif est tué tout de suite, il est dépecé et ses morceaux, boucanés, sont partagés entre les guerriers qui les emportent chez eux. Si l'un des captifs est malade, il subit le même sort mais on ne mange ni sa tête ni ses entrailles.

Si un captif est trouvé mort dans son hamac, il n'est pas mangé du tout, mais on casse son crâne et on répand son cerveau dans la forêt, ce qui représente un sacrifice symbolique. C'est symboliquement, aussi, me semble-t-il, une défense contre la mort: en ce qui concerne le malade, le cerveau et les entrailles, siège de la vie et donc de la mort ne sont pas introduits dans le corps des vainqueurs, mais, la vie y étant présente et donc encore la plus forte, le reste du corps peut être absorbé. Lorsque l'ennemi est mort, par contre, on

3. S.Freud (1907), *Actes obsédants et exercices religieux*, Vienne. Trad. franç. in: *L'avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F., 1970.

ne doit prendre aucun risque, nul contact intime ne doit avoir lieu car on risquerait d'absorber la mort avec ses chairs: on le confie donc la terre-mère.

La seconde forme de cannibalisme, la seule vraiment ritualisée (la précédente étant dictée par la nécessité) est celle qui suit un séjour plus ou moins long du prisonnier dans le village des vainqueurs. Ce n'est qu'à cette condition que le vaincu deviendra véritablement un "ava", c'est-à-dire un homme, c'est-à-dire un semblable. Jusque là, les ennemis étaient considérés, par les Tupis, comme faisant partie d'une autre espèce que celle des vainqueurs et il ne pouvait donc pas s'agir de vraie anthropophagie; on peut presque dire que manger de l'homme sans rituel, c'est comme manger la chair de n'importe quel animal.

Je ne puis m'empêcher de rapprocher cette façon de penser de ce qui se passa pour les rescapés de l'avion uruguayen, mais dans le sens inverse: ce n'est que lorsqu'ils purent ôter à ce qu'ils absorbaient sa qualité humaine qu'ils arrivèrent à s'en nourrir; ils durent opérer un clivage qui nous est habituel - mais pas à un aussi haut degré - entre l'âme et le corps: l'âme s'était échappée et avait rejoint Dieu; ce qui restait n'était que de la chair sans âme, privée, justement, de ce qui fait la qualité d'homme. L'Eglise, en effet n'a jamais reconnu explicitement une âme aux animaux, alors qu'elle put le faire pour les femmes auxquelles un Concile finit par accorder cet attribut.

Le temps de la captivité, avant la mise à mort rituelle, n'est pas précisé. Fonteneau indique comme moyenne un espace de six mois entre la capture et l'exécution, temps nécessaire pour l'engraissement du captif, la maigreur étant considérée comme très dangereuse, inquiétante au point, disent les ethnologues, qu'elle est plus redoutée qu'aucune maladie.

Ce temps de six mois semble être un minimum, puisque les captifs étaient pourvus d'épouses choisies parmi le peuple vainqueur et avaient souvent, au moment d'être sacrifiés, procréé un ou plusieurs enfants. Ceux-ci, malgré leur mère, n'étaient pas considérés comme

des Tupis et étaient mis à mort et mangés en même temps que leur père. Le nom que l'on donnait à ces enfants montre bien d'ailleurs qu'ils n'étaient pas des Tupis comme les autres, puisqu'ils étaient des "cunbambira", c'est-à-dire "fils de femme" et que ces femmes elles-mêmes n'étaient considérées que comme des "sacs à nourrir les enfants".

Après des premiers temps éprouvants, durant lesquels le captif était battu avec des arcs ou à poings nus et où le chef des guerriers montrait déjà la massue sacrificielle qui lui était destinée et qu'il portait à la main, le prisonnier était libre d'aller et venir dans le village mais non, cependant, sans qu'on lui ait pris tous ses biens, ce qui constitue le premier - mais non le dernier - exemple de vol rituel.

A partir de cet instant, les femmes commençaient à jouer leur rôle, les vieilles surtout:

*"Elles resteront omniprésentes jusqu'à la mort du captif, agressives, prenant une part active à la préparation sacrificielle; elles seront les premières à manger leur part de la victime, et c'est à elles que le prisonnier lance: 'Voici votre nourriture qui arrive' "*

A son entrée, des femmes et des enfants rossaient la victime et attachaient le prisonnier. On lui rasait les sourcils et tous les autres poils, on le recouvrait de plumes grises, ce qui le rendait identique à ses futurs bourreaux puisqu'il était indispensable qu'il en soit ainsi afin qu'il y ait bien réellement cannibalisme vrai; il est clair que s'il n'était pas "un semblable", il pouvait rester un doute sur son appartenance totale à l'espèce humaine. (Ne nous récrions pas: tout près de nous, les Juifs et les Tziganes n'étaient pas vraiment, pour les nazis, des êtres humains, mais plutôt une race de sous-hommes, presque des animaux).

Il faut noter ici, avec Jean Pouillon, que lorsque deux groupes se font périodiquement la guerre et dévorent tous deux leurs prisonniers, on ne sait plus s'il s'agit d'endo ou d'exo-cannibalisme et on peut se demander s'il ne s'agit pas là d'un même ensemble endocannibale.

4. Isabelle Combès, *op. cit.*

Les Tupis semblent en avoir conscience puisque le guerrier sur le point d'être mangé ne manquait jamais de rappeler à ses bourreaux combien des leurs il avait dévoré dans le passé et que ceux qui s'apprêtaient à festoyer allaient en somme, en l'ingérant, récupérer leurs défunts cannibalisés.

Les femmes faisaient danser ce valeureux guerrier ennemi au centre d'un cercle formé par elles et qui se trouvait en face de la cabane où les hommes étaient allés boire et où trônaient les "maraca", qui sont des calebasses remplies de graines et de cailloux et qui, agitées, font un bruit de grelots; ces "maraca" ont un rôle d'une extrême importance dans la religion tupi-guarani.

Le prisonnier portait une sorte d'éventail fait de queues d'oiseaux et ses jambes étaient munies de grelots qui lui donnaient une ressemblance, presque une certaine identité avec les maraca et semblaient lui permettre de jouer le même rôle qu'elles. D'autre part, les vainqueurs désignaient, sur le corps du prisonnier, les morceaux qu'ils désiraient avoir en partage et, comble d'ironie sadique, invitaient même le malheureux à partager ce repas imaginaire. Moyennant quoi, durant le temps qui séparait sa capture de sa mise à mort - temps parfois très long - le captif était libre de ses mouvements et ne cherchait d'ailleurs nullement à fuir: cela eut été donner un inadmissible exemple de couardise et ceux de son peuple l'eussent mis eux-mêmes à mort s'il avait agi ainsi. Ils se seraient en effet sentis humiliés non seulement par sa lâcheté mais aussi parce qu'il eut ainsi montré qu'il ne croyait pas son peuple capable de le venger.

Enfin arrivait le temps du sacrifice: c'était alors le second temps du vol rituel, celui où le captif était dépouillé de tout ce qu'il avait pu accumuler entre le jour de sa capture et celui de sa mort et il était aussi battu et molesté de toutes sortes de façons.

Le rite cannibale proprement dit durait de trois à cinq jours, suivant les ethnies (les jours trois et quatre étant parfois condensés).

- Le premier jour la corde qui liait le captif était couverte de cendres et rangée dans un vase chez le propriétaire du prisonnier et ce dernier était rasé et peint en noir; cette nuit-là, une femme couchait avec lui.

- Le deuxième jour on construisait une hutte conique faite de bambous puis on la brûlait, hommes et femmes dansant autour du feu.
- Le troisième jour danses et combats rituels se succédaient.
- Le quatrième jour avait lieu le bain du prisonnier, donné avec de l'eau courante, la seule à être réputée "eau véritable" à être à la fois plus efficace et plus dangereuse que l'eau stagnante, car habitée par les esprits. Ce jour se terminait sur un nouveau combat rituel, où on ordonnait au prisonnier de se sauver pour pouvoir le recapturer et le remettre ainsi dans son rôle premier.

La préparation au sacrifice s'achevait alors, on enduisait le prisonnier de résine et de miel sur lesquels étaient collées des coquilles d'œufs verts; toute la nuit était consacrée à des beuveries auxquelles participait le prisonnier, peut-être pour, comme le dit Métraux<sup>5</sup>: *"Qu'il méprise plus allègrement la mort. Quant au meurtrier, il restait caché jusqu'à ce que ses parents et amis viennent le chercher; il avait le visage et le corps peints, il était vêtu d'un grand manteau, portait un bonnet et un diadème, tout cela fait de plumes rouges d'Ibis Rubra, plus une roue faite de longues plumes qui lui ceignait les reins"*.

- Le cinquième jour la loge provisoire était détruite, les femmes dansaient et chantaient autour de l'épée-massue du sacrifice et la montraient au prisonnier, ainsi que le feu du festin et les vases qui contiendraient ses chairs.

Il y avait un nouveau combat rituel, au cours duquel les vainqueurs chantaient qu'ils allaient tuer le captif parce que les siens avaient tué un grand nombre des leurs, ce à quoi le prisonnier répondait qu'après la mort ses amis le vengeraient.

Il était alors assommé et c'étaient les femmes, les vieilles encore, qui étaient chargées de la cuisine: le boucan. La peau était raclée, un bâton était fiché dans l'anus. Puis les membres étaient découpés et promenés en triomphe par les femmes. L'estomac était alors incisé et les enfants déroulaient les intestins. Enfin le tronc était découpé, en commençant par le dos.

5. Métraux (1978), *La religion des Tupinamba*, Paris, E. Leroux.

Le rituel était tout aussi précis, minutieux pour ce qui regarde l'absorption de nourriture: les prisonniers ne mangeaient pas; les femmes et les enfants mangeaient les organes internes, bouillis; les hommes mangeaient les membres mais boucanés.

J'arrêterai ici la description, très détaillée, que font les divers auteurs de la répartition et de la façon dont opèrent les cannibales car c'est assez écœurant pour nous et le but de cet exemple de rituels cannibaliques n'était pas ethnologique mais uniquement destiné à montrer l'énorme importance du rituel dans ce type d'anthropophagie et donc la part considérable qu'y occupe l'élaboration psychique; il n'est plus du tout question ni d'instinct ni de pulsion, la faim n'y a que très peu de place pour ne pas dire aucune. Nous sommes donc passés d'un cannibalisme sans pensée ni représentations à un cannibalisme hautement mentalisé.

## Chapitre 9

### Cannibalisme gastronomique

Je rangerai sous l'appellation de cannibalisme gastronomique celui où apparaît du plaisir et non du dégoût dans l'acte de manger de la chair humaine. Ce plaisir est repérable aussi bien dans ce qu'en disent les consommateurs de ces mets particuliers qu'au soin qu'ils apportent à les préparer et aux ornements dont ils les parent avant de les présenter aux convives.

Ce cannibalisme de plaisir est généralement le fait des tribus dont c'est la coutume ancestrale, mais peut aussi se transformer fort rapidement en plaisir pour celui qui est devenu cannibale malgré lui et par nécessité; on peut lire par exemple dans *Les Survivants*:

*"L'odeur attira bientôt d'autres garçons autour du feu et Conche Inciarte, qui continuait à éprouver le plus grand dégoût pour la viande crue, la trouva tout à fait agréable une fois cuite. Roy Harley, Numa Turcatti et Eduardo Strauch trouvèrent aussi plus*

---

1. Read (1974), *Les Survivants*, Paris, Grasset.

*facile de surmonter leur répulsion quand la viande était rôtie et ils purent l'avalier comme si c'était du bœuf".*

Donc avec plaisir, si j'en juge par notre satisfaction lorsque nous sommes affamés et qu'on nous présente un steak cuit à point.

D'autre part, au fur et à mesure que s'accumulent les lectures qui concernent l'anthropophagie on en vient peu à peu à trouver moins étonnant le nombre impressionnant de fantasmes qui tournent autour du repas cannibalique dans nos régions, de ce désir jamais réalisé mais très présent dans les légendes, les récits, les contes, les romans, les films et les pièces de théâtre dont nous nous délectons; c'est un peu comme si nous nous nourrissions des mots - permis - à la place de la chose - interdite.

Je donnerai donc dans ce chapitre quelques exemples de cannibalisme gastronomique agi et, dans une deuxième partie des exemples de fantasmes cannibales gastronomiques.

Il faut cependant noter que les fantasmes cannibaliques ne sont pas la représentation du simple désir/plaisir de manger de la chair humaine pour apprécier sa succulence, mais sont toujours associés, à l'évidence, au plaisir de la transgression, un des plus excitants qui soient.

### **Le cannibalisme agi**

Les tribus qui pratiquent le cannibalisme gastronomique ne se nourrissent nullement de façon indifférenciée et il ne s'agit jamais de repas préparés sans discriminations: par exemple, telle tribu ne mangera que la chair des membres de tel groupe ethnique, à l'exclusion de tout autre tandis que d'autres, moins sélectives au sujet du choix de la victime, mettront tous leurs soins à déterminer, une fois celle-ci sacrifiée, quel sera le morceau attribué à chaque convive. Cela sera fait le plus souvent, et en suivant la coutume ancestrale, d'après le rang, le sexe et l'âge de chaque convive. Ainsi les Australiens ne mangeaient-ils que des personnes étrangères à la tribu, aux îles Marquises on ne consommait que de la chair féminine, aux Tangales, le seul morceau permis était le crâne des femmes

ennemies. Aux îles Fidji, seuls les chefs avaient le privilège de dévorer les captifs et ils transmettaient avec soin à leurs fils les fourchettes spéciales conçues à cet effet.

Ces Fidjiens étaient des gourmets raffinés qui ne mangeaient pas voracement leur repas cannibalique mais attachaient un grand prix à la présentation des mets qui devaient être décorés de feuillages, de plumes et de fleurs.

La coutume voulait qu'aux îles Marquises les yeux fussent réservés aux guerriers et les fesses destinées aux prêtres, alors que pour rien au monde les Bobos du Sénégal n'eussent ingéré ces morceaux.

Chaque peuple, cannibale ou pas, a ses coutumes qu'il aime et respecte, et le cannibale gastronome aime à préparer sa nourriture et à faire partager son contentement. Villeneuve écrit:

*"Il peut préférer les enfants (Monbouttous, Cafres, Néo-Zélandais) aux jeunes filles (Dahoméens, Ashantis, Gabonais) ou aux hommes murs (Tupis, Guaranis). Il peut aussi les châtrer pour les engraisser plus facilement (Peuplades des Caraïbes, de l'Oubangui, des îles Salomon). Il a ses morceaux de prédilection: l'épaule, la cuisse, les paumes de la main, le fondement, l'oreille, comme aux îles de la Sonde ou le cerveau, comme les Maoris. Il lui arrive de dévorer la chair un peu faisandée ou de faire rôtir son congénère tout vivant; mais il sait aussi battre à mort sa victime pour en attendrir la chair ou le hacher menu; la laisser macérer dans l'eau et l'huile pour en augmenter la saveur (Oubangui, Congo Supérieur, Nigéria)..."*<sup>2</sup>

Toutes nos préparations culinaires existent aussi chez les cannibales; il n'y a en somme que la matière première qui soit différente. On retrouve même le faisandage, par exemple chez les tribus australiennes et les Cafres du Natal; ces derniers le désignaient sous le nom d'"oubomi", qui signifie: "plaisir exquis". Il semble que cette horrible goût soit assez bien partagé puisque les rescapés de l'avion uruguayen dont il a été question au chapitre du cannibalisme alimentaire ont eu le même, ou du moins certains d'entre eux; je cite:

2. R. Villeneuve (1973), *Le Cannibalisme*, Paris, Marabout.

"Ils avaient maintenant assez de corps à leur disposition (ceux retrouvés dans la neige après l'avalanche) et on aurait pu éviter de manger maintenant des poumons pourris ou des intestins en putréfaction, mais la moitié des garçons continuaient à le faire à cause du besoin qu'ils avaient de saveurs plus fortes. Manger de la chair humaine avait demandé à ces garçons un héroïque effort de volonté, mais maintenant que le pli était pris l'appétit leur était venu en mangeant"<sup>3</sup>.

L'ethnologue Hélène Clastres écrit, parlant de la question du cannibalisme gastronomique:

"... les Gayaky, dont un groupe est cannibale et l'autre ne l'est pas, répondirent à la question de l'ethnologue qui voulait savoir pourquoi chacun était ce qu'il était.

- Les cannibales: nous mangeons les morts parce que la chair humaine est douce.

- Les autres: nous ne mangeons pas la chair humaine parce que c'est amer"<sup>4</sup>.

Je n'irai pas plus loin dans la description des diverses autres façons savantes d'accommoder nos semblables parce que c'est quelque peu "difficile à avaler" (!) et que l'on trouvera aisément tous les détails voulus dans les livres ou les articles que nous ont laissés les explorateurs, les historiens et les ethnologues: les écrits sur cette question sont légion et semblent avoir fasciné de tous temps les occidentaux. Je pense donc que ces quelques exemples suffisent à montrer que le cannibalisme réel n'est pas très loin de nous et on verra que même s'il n'existe plus dans nos habitudes il est encore présent, oh combien, dans nos fantasmes.

Je n'en énumérerai pas pour preuve toutes les ressemblances qu'il y a entre le vocabulaire amoureux et le vocabulaire culinaire, depuis: éprouver un "amour dévorant" ou cette femme est "une tigresse" jusqu'aux banals "elle est à croquer" ou "mon chou", "elle est tout

3. Read (1974), *Les Survivants*, Paris, Grasset.

4. Hélène Clastres (1972), *Les beaux-frères ennemis; propos du cannibalisme Tupinamba*, in: *Destins du cannibalisme, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n 6, Paris, Gallimard.

sucre" mais je donnerai quelques exemples tirés du folklore, les contes ou les légendes anciens, qui ont parfois pour origine les récits des plus grands noms de la littérature: Shakespeare dans *Titus Andronicus* raconte l'histoire d'un Romain qui pour venger sa fille, violée par les fils de la reine des Goths, Tamora, tua ses enfants et lui fit manger leur chair préparée en pâté "dont la mère s'est régalée en fine bouche"<sup>5</sup>; ou Rabelais qui fait de son Gargantua une sorte d'anthropophage, ainsi qu'on le verra, mais aussi un aperçu de quelques nouvelles récentes, prises au hasard des lectures.

5. Shakespeare, *Titus Andronicus*, Acte V, Scène 1/69.

## Chapitre 10

### Les ogres

*"Un jeune enfant bien sain, bien nourri est, à l'âge d'un an, un aliment délicieux, très nourrissant et très sain, bouilli, rôti, à l'étuvée ou au four, et je ne mets pas en doute qu'il ne puisse également servir en fricassée et en ragoût."*

*J. Swift, Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à charge à leurs parents ou à leur pays et pour les rendre utiles au public.*

Les ogres abondent dans les légendes, les contes, les récits, les romans et pièces de théâtre de toutes les époques et de tous les pays et il est bien évident qu'ils ne sont rien d'autre que la représentation fantasmée de notre partie "ogre".

Mélanie Klein écrit:

*"Nous en venons à considérer la peur de l'enfant d'être dévoré, dépecé, déchiré ou sa terreur d'être entouré et poursuivi par des personnages menaçants, comme une composante normale de la vie psychique; nous savons que le loup mangeur d'hommes, le dragon crachant du feu et tous les monstres des mythes et des contes de fées abondent dans la vie fantasmatique de chaque enfant et y exercent une action inconsciente" <sup>1</sup>.*

C'est de toutes ces créatures monstrueuses qui l'ont hanté que, devenu grand, l'enfant d'autrefois s'inspirera pour créer les êtres terrifiants qui peuplent, parfois consciemment, parfois inconsciemment ses cauchemars. C'est parce qu'ils existent au fond de chacun d'entre nous que nous acceptons et que nous pouvons reconnaître tous ces monstres et, parmi eux, les ogres. La création de ces "mangeurs d'hommes" répond à un besoin: il s'agit de projeter au dehors, dans des contes, des légendes, des récits faits au coin du feu, ou des livres - et maintenant au cinéma et à la télévision - ces horribles personnages qui ne sont, en fait, que quelques uns de nos objets internes.

On ne croit plus guère de nos jours, sauf peut-être les jeunes enfants, à la réalité des ogres et pourtant... il en existe, comme on le verra dans les chapitres suivants.

Je ne donnerai ci-après, et comme première approche, que des exemples d'ogres créés de toutes pièces.

Le plus connu des ogres, dans nos régions, est probablement celui du conte de Charles Perrault, *Le Petit Poucet*; cet ogre là s'apprêtait à dévorer les sept petits enfants abandonnés dans la forêt par leurs parents mais, trompé par la ruse du Petit Poucet, il finit par manger ses propres filles: ogre il était, ogre il restait, quel que fut l'être qu'il lui était loisible de dévorer.

Nous sommes satisfaits de ce dénouement, parce que nous nous identifions plus volontiers aux enfants des bûcherons qu'à ceux des

1. Mélanie Klein (1980), *Le développement précoce de la conscience chez l'enfant*, in: *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.

ogres; mais ce qui est important, pour que le conte garde son efficacité, c'est que le symbole "ogre" soit toujours présent; il représente notre "partie ogre" et, en tant que tel, sa fonction est de dévorer ses semblables, qu'ils soient géants ou poucets. A défaut des rejetons des autres on lui fera donc manger les siens propres, car ce n'est qu'ainsi qu'il pourra garder son rôle d'écran sur lequel les enfants pourront projeter leurs pulsions cannibales.

Il est bien clair, par ailleurs, que la race des ogres ne s'éteindra pas avec la méprise du père-ogre et qu'avec sa femme l'ogresse ils auront d'autres enfants qui grandiront, deviendront des ogres à leur tour et que tout ce beau monde continuera à terrifier et à dévorer les pauvres humains. Car la race des ogres ne s'éteindra jamais.

D'autres récits, plus réels ou plus cruels, sont destinés aux adultes avec la même fonction; après le conte pour enfants, je mentionnerai donc un conte pour grandes personnes, rien de moins que notre héros national, Gargantua; il n'est certes pas considéré comme un ogre mais bien plutôt comme un géant sympathique. Et pourtant voici comment sont racontés ses débuts dans la vie, tel que le relate - d'après Rabelais bien sûr - un livret de colportage<sup>2</sup>, donc de lecture essentiellement populaire:

*"Un jour qu'on avait oublié de donner au petit Gargantua (alors âgé de six mois) la bouillie dont on avait soin de le farcir avant que de lui donner à têter, la pauvre Madame Lavallée (sa nourrice) ne manqua pas, à son ordinaire, de se rendre auprès de son enfant sur les onze heures du matin pour lui offrir son tétou; s'étant approchée du berceau, elle s'abaissa pour donner un baiser au petit poupon; mais lui, qui enrageait de faim, ouvrit sa bouche effroyable et, prenant sa nourrice avec ses mains, il la fourra dans sa bouche où la tête ne fut pas plutôt entrée qu'elle se vit toute vive ensevelie dans son ventre... La géante Iximène, en voulant le lendemain emmailloter l'enfant trouva parmi les langes les restes de cette pauvre nourrice".*

2. M. André (1807), *La vie du fameux Gargantua, le plus terrible des géants qui ait paru sur terre*, d'après Rabelais, livre de colportage, Troyes.

Ce récit fait écho à la sensation bien connue d'épuisement de certaines mères qui allaitent et qui ont l'impression d'être dévorées, de voir toutes leurs fonctions vitales leur être ravies au profit de l'enfant qui les vide en tétant leur lait.

L'enfant, d'ailleurs, à des fantasmes tout à fait semblables mais inversés; Mélanie Klein écrit:

*"Certains fantasmes sado-oraux expriment une envie de posséder le sein de la mère, d'en vider et d'en aspirer le contenu; grâce à leur caractère bien défini, ils semblent constituer un lien entre le stade oral de succion et le stade oral de morsure"*<sup>3</sup>.

Un autre livret de colportage, celui qui traite de Robert le Diable, autre héros populaire bien connu, montre clairement le rapport qu'il y a entre la morsure, l'ogre et le cannibalisme, car les dents y sont vues comme le signe de l'animal, c'est-à-dire de celui qui dévore toute chair disponible, qu'elle soit d'un être de la même espèce ou non, sans discrimination.

On voit les dents de Robert le Diable pousser dès sa naissance. Or, dans les croyances populaires, un enfant qui naît avec des dents où qui a une dentition très précoce est un enfant forcément voué à la violence et à la dévoration:

*"Incontinent, les dents lui sortirent, dont il mordait les nourrices qui l'allaitaient, de sorte qu'aucune ne voulait l'allaiter... Plus il croissait, plus il se délectait à mal faire; dès qu'il put marcher seul, il n'y avait homme ni femme qui put le tenir".* Et un peu plus loin on peut lire: *"Quand les autres enfants le voyaient venir, ils étaient saisis d'un telle frayeur qu'ils croyaient voir venir le diable ou un loup prêt à les dévorer"*<sup>4</sup>.

La suite de l'histoire montre Robert le Diable se réfugiant dans une forêt avec ses compagnons et *"chacun le craignait ainsi que les brebis craignent les loups car, à vrai dire, c'étaient des loups ravisant et dévorant tout ce qu'ils pouvaient atteindre et dévorer"*.

3. M. Klein (1969), *La psychanalyse des enfants*, Paris, P.U.F.

4. Pommerol (1900), Robert le Diable, *Contes d'Auvergne* in: *Revue des Traditions Populaires*, n°15 et *La terrible et épouvantable vie de Robert le Diable, avec plusieurs choses remarquables en icelle*, Caen, Chalopin, s.d.

Plus tard, Robert finit par se repentir et il fut condamné à être transformé en chien et à devoir disputer, s'il ne voulait pas mourir de faim, leur pitance aux autres chiens avant d'être à nouveau admis dans la communauté humaine, c'est-à-dire parmi ceux qui ne dévorent pas n'importe quoi inconsidérément.

D'autres histoires du même type, inspirées par celle de *Robert le Diable* ou antérieures à elle, étaient ainsi colportées en grande quantité et quelques unes d'entre elles mentionnaient explicitement le fait que les enfants voués au diable étaient reconnaissables en ce qu'ils avaient une dentition précoce dont ils se servaient pour mordre, couper et avaler les seins de leurs nourrices.

Enfin, comme fantasme extrême de la dévoration cannibalique, on peut citer les légendes qui entourent les enfants qui n'ont pas pu naître et qui, n'ayant été à aucun moment nourris par leur mère, ni avant ni bien sûr après leur sortie du ventre maternel la haïssent, se retournent contre elle et la dévorent<sup>5</sup>.

Témoin ce conte.

*"Une certaine Berbette, dit-on, n'avait pas voulu se marier, de crainte d'avoir des enfants et de devoir souffrir les douleurs de l'accouchement; il advint qu'elle mourut subitement et, après son enterrement, ses parents eurent la surprise et la douleur de la voir apparaître couverte de son suaire et suivie de sept petits cochons blancs qui la poursuivaient en geignant comme des enfants qui demandent le sein de leur mère. Une cousine de la défunte alla aussitôt consulter son confesseur qui lui enjoignit de suivre Berbette jusqu'au cimetière en se gardant bien de la perdre de vue. Après la seconde nuit, cependant, le recteur l'aperçut planant dans les airs au dessus de l'étang et la supplia de lui dire pourquoi elle sortait ainsi de sa tombe et pourquoi elle ne pouvait pas y trouver le repos. Elle lui répondit qu'elle serait ainsi poursuivie jusqu'à ce que chacun de ces petits cochons, qui représentaient les enfants qu'elle aurait eus si elle s'était mariée, ait mangé un morceau de*

5. Paul Sébillot (1968), Les enfants qui n'ont pas vu le jour (pays de Gorin, Morbihan) in: *Revue des Traditions Populaires*, n°7, Paris.

sa chair et conquis le baptême du sang. Le recteur, alors, étendit son étole et Berbette sortit de l'étang. Mal (ou bien) lui en prit, car elle eut aussitôt les jambes dévorées par les petits cochons qui furent incontinent transformés en sept petits garçons".

Ces quelques aperçus se font l'écho de ce qui se raconte à la veillée au sujet des ogres et se rapportent à des récits généralement fort anciens. Mais nos modernes conteurs ne le cèdent en rien à leurs aînés, témoin ces trois récits qui datent de ces dernières années et qui sont dus au hasard de mes lectures, nul doute qu'il en existe des quantités d'autres!

Le premier de ces récits s'intitule tout bonnement "Les Ogres" et a pour auteur un Américain, Rog Philips<sup>6</sup>. Il y est question d'une famille composée du père, de la mère, d'une jeune fille de seize ans nommée Geneviève qui est l'aînée d'une fratrie composée de douze frères et soeurs. La famille vit dans une ferme isolée, située dans un désert, loin de tous les autres êtres, humains ou animaux.

La nouvelle s'ouvre sur une revendication de Geneviève: la jeune fille, que l'éveil de sa sexualité tourmente, demande à ses parents de lui permettre de se trouver un homme.

Son père se récrie: "*Tu sais bien que c'est impossible!*"

"*Alors je m'enfuirai à la ville*", rétorque Geneviève.

Son père lui fait alors remarquer qu'elle ne supporterait pas la nourriture que l'on mange là-bas, sur quoi la mère, dont le nom est Opal, intervient en disant qu'elle aussi se sent parfois bien seule, sans amie avec laquelle parler et que pour elle aussi il serait bien agréable d'avoir une nouvelle personne avec qui échanger des idées. Elle ajoute qu'au surplus elle est bien sûre que, l'amour aidant, le garçon que trouverait sa fille s'adapterait vite à leur genre de vie.

Ce qu'elle aimerait vraiment, explique-t-elle, ce serait de trouver une amie, une femme de son âge avec qui parler... comme, par exemple cette Madame Johnson qui avait dernièrement fait halte chez eux avec son fils au cours de leur voyage vers le ranch éloigné où ils allaient habiter.

6. Rog Philipps (1960), Les Ogres, in: *Fiction*, n°19, Paris.

Le père: "*D'où viennent toutes ces sornettes?*"

Opal, avec un grand soupir: "*Je suppose que c'est la cuisse rôtie que nous avons à dîner*".

Le père: "*Quel rapport?*"

Opal, soupirant à nouveau: "*C'est celle de madame Johnson, je pensais à elle, je crois que je me sentais un peu seule... Alors, au lieu du menu prévu, j'ai décidé de mettre une de ses cuisses à rôtir*".

Le père: "*Elle avait de sacrées belles cuisses, si j'ai bonne mémoire. La graisse enrobait la chair... Ça devrait être juteux et tendre...*"

C'est à cet instant précis qu'un avertisseur de voiture se fit entendre, encore assez éloigné mais qui se rapprochait rapidement; "*Un homme*", espéra Geneviève; "*Une femme*" rêva Opal; "*De la viande*" dit le père.

Aussitôt toute la famille se précipita: la cuisse à demi décongelée fut remise au congélateur, en un instant les femmes se mirent de jolies robes et les hommes se précipitèrent vers leurs couteaux.

Les parents et leurs douze enfants (Opal et son mari avaient été très prolifiques, dit Rog Philips, sans qu'on puisse savoir s'il s'agissait là d'une disposition naturelle ou l'effet de leur régime si riche) étaient fin prêts. Bien sûr, on ne tuait et congelait pas tous ceux qui passaient par là; seulement ceux dont on était sûr, après leur avoir habilement tiré les vers du nez, qu'ils ne pourraient pas leur attirer d'ennuis.

En fait Mort (le père) et Opal n'avaient pas toujours été cannibales, au contraire de leurs enfants qui, depuis le sevrage, n'avaient pratiquement jamais connu d'autre régime alimentaire; c'était la nécessité qui avait fait loi.

Mort et Opal eussent du être de braves fermiers comme les autres, seulement voila: Mort n'était pas très habile, Opal tomba malade et la ferme dépérit. Tout commença lorsque l'Inspecteur des Plantations et Domaines repassa par la ferme et ne voulut rien entendre des plaintes de Mort; quelque chose alors se déclencha dans le cerveau de ce dernier, qui étendit raide mort et d'un seul geste cet inspecteur obtus.

"Alors, d'un seul coup, lui était venue l'Inspiration: Opal endormie dans sa chambre à coucher ne savait rien de ce qui venait de se passer; elle avait besoin de viande et c'était tout ce qui importait. Après tout, ce qu'on ignore ne peut vous faire de mal".

"Et effectivement, tout s'était très bien passé. Opal avait avalé avec délice les steaks grillés, les rôtis bien juteux, sans mettre en doute un seul instant le récit de Mort: l'Inspecteur, lors de son passage, avait apporté cette viande - ce qui, vu sous un certain angle, était l'expression de la vérité".

Hélas, cette source finit par s'épuiser, et le congélateur fut de nouveau vide. Opal, cependant, était enceinte de celle qui serait Geneviève et il fallait absolument qu'elle mange.

Un jeune touriste vint à passer par là mais, cette fois, Mort ne put rien cacher à sa femme. Celle-ci eut plusieurs crises de nerfs, pensa devenir folle mais, à la longue, elle se résigna d'autant plus que le régime semblait convenir à son lait et, après le sevrage, convenir aussi on ne peut mieux au bébé. De surcroît, d'autres petits s'annonçaient qu'il faudrait bien nourrir, eux aussi.

Et ainsi, tout doucement, presque sans s'en apercevoir, Mort et sa femme devinrent des cannibales confirmés et, finalement, ravis de l'être. Les voyageurs dont la venue avait rappelé à la famille l'origine de son régime peu habituel étaient cependant arrivés en vue de la ferme des Smith et ils trouvèrent toute la famille qui les attendait devant la maison.

Le conducteur du camion qui venait d'arriver était un homme grand et bien en chair qui fit saliver le petit Zeke, le benjamin des frères Smith.

La vue du premier voyageur qui sortit du camion arracha une exclamation ravie à Geneviève qui trouva que c'était là le plus beau spécimen d'humanité mâle qu'elle eut jamais contemplé. Et il suffisait de regarder le jeune homme pour voir que Geneviève n'avait pas fait une moindre impression sur lui.

L'amour s'en mêlant, la jeune fille ne put supporter l'idée que son bien aimé Bob put finir, comme les autres, dans le congélateur. Elle

se mit donc à prier et à supplier son père d'épargner son chéri, ce que celui-ci, bien évidemment refusa.

"Il faut que tu apprennes, lui dit-il, qu'il y a des choses possibles et d'autres qui ne le sont pas. Tu as l'air de plaire à ce jeune Bob pour l'instant, concéda-t-il. Mais attends qu'il apprenne que le steak que tu lui serviras est un morceau de son propre père..."

Geneviève suggéra alors l'idée qu'elle pourrait quitter la ferme avec Bob.

"Et vivre de légumes et de ce boeuf qui a un goût de semelle ou de ce porc qui emplit l'estomac sans apaiser la faim?" ironisa Mort.

Désespérée, Geneviève fit la pire des fautes: elle menaça de tout révéler si on ne la laissait pas faire.

Dès lors il ne restait qu'une seule solution, agir avant que cette folle ne les ait tous mis en danger. Les hommes se précipitèrent donc sur leurs futures victimes dès qu'elles eurent franchi la porte mais quelque chose - peut-être dans le regard de Geneviève? - avertit Bob qui évita le coup, ce qui donna à son père aussi le temps de se défendre et de s'enfuir.

Mais la jeune fille ne l'entendait pas ainsi et elle se précipita sur les traces de son bien aimé qui détalait.

Sa famille en demeura toute déprimée; que faire maintenant et qu'allait-il leur arriver quand ils auraient été dénoncés?

Tout à coup, on vit revenir Geneviève qui criait, tout excitée. Quand elle fut assez près, on put distinguer ces mots: "*Tout va bien, tout va bien!*"

Mort pensa que sa fille était devenue folle.

Mais non, car elle expliquait: "*Ils sont comme nous! Ils sont comme nous!*"

Le premier étonnement passé, la nouvelle remplit de joie toute la famille Smith, comme elle avait rempli de joie Bob et son père. Ils commençaient à se sentir un peu seuls, les uns et les autres. Savoir qu'on n'est pas unique de son espèce dans l'univers est d'un grand réconfort.

On scella la nouvelle alliance autour de la cuisse de Madame Johnson, ressortie du congélateur et rapidement apprêtée, et on commença à parler de la date du mariage des chers petits ainsi que de la joie que la nouvelle allait causer à la mère de Bob et aux autres enfants, laissés seuls au ranch pendant que le père et le fils aîné étaient partis en quête de nourriture.

Ainsi qu'on peut le voir, la tonalité des contes cannibaliques a fortement changé; de terrifiants qu'ils se voulaient, les récits qui traitent des ogres sont passés du désir de faire peur à celui de faire rire.

Humour noir, certes, mais on ne peut plus guère espérer rendre crédibles ces contes ni faire croire à la possibilité de se trouver soudain nez à nez avec un ogre réel; mais on peut encore faire sourire avec, cependant, ce petit frisson de crainte qui accompagne toujours l'humour noir et qui est de nos jours suffisant pour nous permettre de projeter sur une image symbolique nos vieilles craintes d'enfants.

Le deuxième exemple proposé est un conte *ultra* bref dont l'auteur est Belen.

Dans son récit, Belen raconte que toute la ville avait été envahie par une publicité à but humanitaire: il s'agissait de donner son sang pour sauver des vies. Voitures avec hauts parleurs, panneaux d'affichage, télévision, radio, presse, tout le monde se mobilisa pour une si belle oeuvre.

*"Donnez votre sang!"*

Et, en files serrées, les gens vinrent le donner dans les bureaux - infirmeries réservés à cet effet.

Le succès dépassa toute attente et, quand la campagne fut close, les docteurs et infirmières purent fêter joyeusement leur réussite avant de partir pour la prochaine ville et la prochaine collecte de sang.

*"Il y avait pourtant dans leur joie, dans leurs rires quelque chose d'inquiétant".*

*"A minuit juste, ils placèrent un des réservoirs pleins de sang sur la table. La liqueur cramoisie coulait à flots, et les toasts optimistes se succédèrent jusqu'à l'aube".*

*"La race des vampires, persécutée depuis des millénaires, avait enfin trouvé la solution à son problème".*

Le troisième et dernier conte que je citerai en exemple s'appelle: "Un mari à l'engrais" et il est signé de J.H. West<sup>7</sup>.

L'histoire se passe dans un club de femmes où, lors d'une réunion, la Présidente évoqua un grave problème: il s'agissait de leur amie Gladys et de son mari Gregory.

Il me faut tout de suite porter à votre connaissance, dit la Présidente, ce qu'était le Gregory de Gladys lorsque celle-ci est arrivée dans notre communauté:

*"Hauteur: 2 mètres;*

*Poids: 110 kilos;*

*Tour de poitrine: 1m.24;*

*Tour de taille: 0m.91;*

*Tour de cou: 0m;47.*

Mais, devant le murmure flatteur qui accompagnait cet énoncé elle dévoila tout de suite le revers de la médaille: Gregory avait vingt huit ans et, depuis sa sortie du collège, son poids n'avait pas varié d'un gramme.

*"Quand nous apprîmes cet état de fait alors que Gladys et Gregory étaient mariés depuis trois ans, ajouta la Présidente, la plupart d'entre nous blâma sévèrement Gladys; on évoqua Beth Shaefer qui avait fait passer son Milton de 82 à 156 kilos en moins de trois ans; on se rappela de Sally O'Leary qui avait amené son Jamie, un ex-jockey, à 121 kilos grâce à un travail acharné; on admira Jane Grantz qui avait choyé son Marvin jusqu'à 216 kilos, lui faisant ainsi obtenir un second prix lors de la grande compétition et cela bien qu'il fut cardiaque".*

Forte de tous ces excellents exemples, la Présidente était allée trouver Gladys afin de découvrir ce que cachait un aussi surprenant phénomène que la stabilité de poids de son mari. Elle fut vite édifiée et horrifiée.

7. J.H.West (1964), Un mari à l'engrais, in: *Fiction*, n°124, Paris.

*"Quoi! vous lui donnez de la viande rouge et des légumes? Du poisson, des oeufs et quelques fruits? Etait-elle irresponsable?"*

*"Des éclairs!, se mit-elle à hurler, des pommes de terre! Du gâteau fourré au chocolat! De la bière, du beurre!"*

Mais Gladys ne connaissait que trop bien son malheur: elle lui prépara tout cela, à son Grégory de mari, mais lui refusait d'y toucher car c'était un sportif acharné qui n'arrêtait pas, de toute la journée de courir derrière ou de lancer des balles de formes et de poids divers, avec un nombre d'équipiers plus ou moins grand.

*"Alors il ne vous aime pas, affirma la Présidente. Si, gémit Gladys, mais à sa manière".*

La Présidente suggéra donc d'utiliser la méthode sexuelle, qui donne bien souvent d'excellents résultats. Il s'agissait, pour l'épouse, de se montrer de plus en plus exigeante et d'obtenir ainsi un double résultat: d'un côté le mari était de plus en plus fatigué et donc de plus en plus malléable et de l'autre le mari, étant sexuellement satisfait, ne penserait plus qu'à réparer ses forces en ne faisant rien de toute la journée et en mangeant beaucoup et souvent.

Ainsi était-on sûr qu'il prendrait graduellement du poids. De plus, il arriverait un moment où son obésité ferait échec à sa virilité et c'est là que la femme devait commencer à demander moins. Le mari, déjà noyé dans un confortable amas de graisse serait alors trop heureux qu'on le laissât tranquille. Les exigences sexuelles de l'épouse, dès lors réduites à rien, en arriveraient à empêcher le mari de brûler la plus petite calorie et il pourrait, ainsi, commencer à préparer la compétition.

Mais avec le Gregory de Gladys cette méthode se révéla inefficace: Gladys devint l'ombre d'elle même et Grégory resta aussi mince qu'avant.

Alors toute la communauté s'y mit: ce ne furent qu'invitations à dîner, à déjeuner, à un cocktail, à un pique-nique. Dûment chapitrée, Gladys laissait traîner partout des magazines ouverts aux pages où des reproductions en couleur montraient tout ce qu'il y a de plus attirant en fait d'aliments à haute teneur en calories.

Au printemps, Gregory pesait, à l'estime, dans les 145 kilos. Il lui restait cependant encore comme un vague regret et on l'entendait bafouiller, de temps à autre, quelques phrases décousues où il était question de régime et de gymnastique.

A 155 kilos les autres femmes commencèrent à regretter leur esprit d'entraide et à craindre pour le succès de leur propre mari lors de la compétition. Mais Gladys était lancée et, sans rien dire à personne elle réussit le tour de force d'amener son Grégory au poids incroyable auquel la balance allait donner son verdict, indiscutable. *"Les épaules rejetées en arrière pour compenser sa magnifique stature, il avançait à pas irréguliers vers l'escalier qui conduisait à la plate-forme de pesée; les marches gémissaient, mais tinrent bon. Gregory monta sur la balance et celle-ci afficha ces chiffres incroyables: 337 kilos!"*

Lentement, majestueusement, Gregory se tourna vers la foule et sourit. Mais il n'y eût d'abord aucun applaudissement; puis, peu à peu, devant ce miracle de la nature, devant ce chef d'oeuvre offert à la communauté et au monde entier, tous se levèrent en signe d'hommage.

Hélas la Présidente dut inscrire un fâcheux incident dans son livre de bord: comme dans toutes les autres communautés, une loi tacite donnait au vainqueur de la compétition le droit de choisir comment il serait servi. Et Gregory, avec superbe, (vengeance? sadisme?) demanda à être servi cru.

Par respect pour la loi, on obtempéra, mais, devant les troubles physiologiques et le dégoût que provoqua chez certaines cette façon de procéder, la Présidente proposa que l'on mit aux voix, dans leurs communautés et dans toutes les autres, un amendement qui puisse empêcher pareille chose de se reproduire.

L'amendement fut voté (malgré quelques regrets ici ou là) et plus jamais on ne vit cette chose contre nature: empêcher une épouse de préparer avec amour les restes de son mari.

L'humour noir, l'amour du cannibalisme et celui de la cuisine réunis ont amené Roland Topor à commettre un livre de recettes canniba-

liques, où il considère l'homme sous son aspect comestible et dont le titre est évidemment: *La Cuisine Cannibale*<sup>8</sup>.

Dès l'introduction, l'auteur donne le ton: nous sommes dans son salon où il offre à des amis un cycle de causeries sur la meilleure façon d'accommoder les humains. C'est le deuxième soir et la deuxième causerie, et il commence en s'excusant, auprès de ses auditeurs, de les avoir gardés aussi tard la veille: c'était à cause d'un chagrin d'amour.

Ce soir, il compte leur parler de l'espèce humaine sous son aspect comestible; il estime, en effet, que la chair humaine est la meilleure parce que la plus adaptée aux besoins de notre organisme: le porc est trop gras, le veau, le boeuf et le mouton donnent certes une viande légère et tendre mais fade et peu nutritive.

Suivent divers conseils - pas toujours du meilleur goût, si on ose dire - sur la façon de choisir sa viande: elle doit être d'un beau rouge vif (trop foncée elle désigne un sujet malade, trop pâle un sujet anémique, verdâtre un sujet en décomposition...). Il examine ensuite ce qui en est du sexe, trouvant les femmes de meilleur goût que les hommes et plus tendres et faisant une place à certaines maladies, telle la cirrhose du foie qui dit-il "*est une bénédiction pour le gourmet*", évidente allusion au foie gras.

Il indique encore qu'il ne faut pas oublier que la cuisine est plus qu'une science, c'est un art dans lequel la part subjective est encore plus importante que la part objective. Aussi le but n'est-il pas de consommer, fut-ce une bouchée, de la chair d'un sujet qui nous serait indifférent: qu'il soit parent, ami, voire ennemi, soit; totalement étranger, non.

Et Topor de terminer son introduction par cette chute:

*"Je vous demande encore pardon de vous avoir retenus si longtemps hier soir, mais je crois que j'avais un peu bu. Un chagrin d'amour, vous comprenez? Je n'aurais jamais cru Odette si lourde à digérer".*

8. Roland Topor (1970), *La cuisine cannibale*, Paris, Balland.

Suivent un grand nombre de recettes comme, par exemple:

"Maman aux roses blanches": embrassez maman sur les deux joues puis coupez-la en deux, jetez dans l'eau bouillante; ôtez la tête qui sourit avec bonté etc. puis, pour servir, mettez quelques roses blanches dans le plat, elle qui les aimait tant.

"Homme gros sel": avec persil et petits légumes ayant servi à la cuisson; le gros sel en relève la saveur.

"Bébé à la Brissac": dont après avoir détaillé la recette, il conclut "*cette manière d'accommoder les bébés est excellente car, loin de durcir l'âme elle l'attendrit*".

Les recettes données par Topor sont nombreuses et détaillées, mais je n'ai pas cru devoir les rapporter ici en entier car, ainsi que je l'ai déjà indiqué, elles ne sont ni de bon goût ni, à mon sens, vraiment drôles. Mais le livre est relativement récent et j'ai voulu mentionner son existence.

Je voudrais terminer en citant Geneviève Calame-Griaule<sup>9</sup>, dont les ouvrages font autorité en ethnologie. Ayant étudié chez divers peuples les contes qui traitent des cannibales, mangeurs d'âmes et autres ogres, elle écrit:

*"Le fantasme de dévoration cannibalique, si l'on admet qu'il se situe à un niveau très archaïque de l'inconscient, a des chances de s'exprimer sous des figurations symboliques très voisines dans des cultures différentes. C'est ce qui explique, selon nous, la constance avec laquelle nous voyons reparaître certains thèmes sous une forme si résistante".*

Elle nous décrit alors la façon dont se manifeste l'appétit de l'ogre dans des chapitres intitulés:

"*La dévoration par l'ogre*" où elle raconte, entre autres, l'histoire du *Petit Poucet*.

"*L'ogre comme époux et gendre*", dont la première phrase est: l'ogre épouse et/ou mange une jeune fille qui lui a été échangée contre de la nourriture.

9. Geneviève Calame-Griaule (1972), Une affaire de famille, in: *Destins du cannibalisme*, N.R.P., n°6, Paris, Gallimard, 171-203.

"L'ogre mange une jeune fille en quête de parure", conte où s'établit une sorte d'équivalence entre relations sexuelles et absorption de nourriture.

"L'ogre mange sa belle-mère", ce qui se produit lorsqu'elle vient empiéter sur le domaine réservé de son gendre.

"L'ogre comme père ou beau-père", où on le voit manger ses enfants.

Elle passe ensuite à la femme dont elle nous décrit le destin en tant qu'ogresse, lorsqu'elle est épouse ou bru, mère ou belle-mère, ou encore mère, mangeuse ou mangée.

Vient ensuite l'étude du père mangé par ses fils, de la mère mangée par ses enfants et de l'enfant mangé par ses parents.

On voit, par cette recherche sur cannibalisme à travers les contes effectuée par Geneviève Calame-Griaule, que rien n'est plus courant, dans toutes les sociétés, que le fantasme de dévorer ses proches. Or, du fantasme cannibalique social des contes au cannibalisme psychique individuel il n'y a qu'un pas et nulle différence de nature.

## Chapitre 11

### Cannibalisme curatif

On appelle cannibalisme curatif celui auquel on se livre dans le but de retrouver la santé, la jeunesse ou la beauté.

On employait beaucoup, au moyen âge, des parties de cadavres à des fins curatives mais on eut beaucoup étonné leurs utilisateurs en les traitant de cannibales ou de nécrophages, tant c'était une pratique courante.

Il est vrai que triturés, mélangés, réduits en poudre par les mires et les apothicaires, les malheureux morts ne gardaient que bien peu de ressemblance avec leur aspect d'origine et les malades avalaient ces mixtures, qui n'évoquaient plus rien d'humain, sans trop de problèmes. Les remèdes de ce type étaient d'ailleurs sensés, le plus souvent, être le résultat de savantes manipulations pratiquées sur des momies venues d'Egypte, ce qui avait pour conséquence rassurante d'éloigner encore plus dans le temps et l'espace l'origine du médicament tout en accroissant de beaucoup sa valeur. Ambroise Paré<sup>1</sup>,

1. Ambroise Paré (1509-1590), Chapitre VI du *Discours de la Mumie*; il fut chirurgien des rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Célèbre, entre autres, pour sa découverte de la ligature des artères.

cependant, semble douter fort de cette provenance tout en ne manquant pas de nous fournir la recette de cette préparation; dans son *Discours de la Mumie* il écrit:

*"(...) Autres tiennent que la Mumie se fait et façonne en nostre France et que l'on déroste de nuict les corps aux gibets puis on les cure en ostant le cerveau et les entrailles, et puis les fait-on sécher au four, puis on les trempe en poix noire: après on les vend pour vraye et bonne mumie, et dit-on les avoir achetées des marchands portugais et avoir esté apportées d'Egypte. Mais qui voudra chercher, comme je l'ay faict, chez les Apothicaires trouvera des portions de corps morts, voire de tous entiers, estre embaumés de poix noire, lesquels sentent une odeur cadavéreuse. Néanmoins je croy qu'ils sont aussi bons que ceux qu'on rapporte d'Espagne: parce que le tout n'en vaut rien".*

Ce qui témoigne du solide bon sens et de l'esprit scientifique d'Ambroise Paré, nommé à juste titre "le père de la chirurgie moderne" et auteur de tant de livres révolutionnaires pour l'époque sur la physiologie, l'anatomie et la thérapeutique.

Mais, bien sûr, comme le bon sens triomphe rarement, ses contemporains du XVIème siècle et des siècles suivants continuèrent longtemps se faire soigner à coups de "Mumie".

Le sang, naturellement, ce matériau privilégié de tant de fantasmes, était réputé guérir bien des maladies et si les Romains se contentaient de venir boire à même les plaies des gladiateurs mourants ce sang réputé guérir de l'épilepsie, d'autres n'hésitaient pas à tuer pour recueillir le précieux liquide, telle Béatrice de Mauléon, au XIIIème siècle et Louis XI, au XVème qui furent accusés d'avoir usé de bains de sang pour raffermir leur santé chancelante. On alla même jusqu'à soupçonner Innocent VIII qui, mourant et ne pouvant plus se nourrir que de lait de femme, était sur le point de trépasser lorsque son médecin juif eut l'idée de lui transfuser du sang de petits garçons. Rien, toutefois, ne nous est dit sur la méthode employée pour cette étrange transfusion qui, étant donné la technologie de l'époque,

devait se borner à son introduction dans le corps du mourant par quelque orifice naturel. Quoi qu'il en soit, et malgré que ces pratiques aient été avérées en bien d'autres cas, il semble raisonnable de tenir de tels récits pour de purs fantasmes, tout au moins en ce qui concerne Louis XI et Clément VIII.

Mais là n'est point mon propos; ce qui est important pour moi, c'est que ces contes furent propagés - avec combien d'autres de la même teneur - et crus par le bon peuple qui trouvait finalement normal de se soigner en absorbant telle ou telle partie de ses semblables fallut-il, pour cela, se transformer en assassins.

Et qu'on ne pense pas que ces pratiques se situent bien loin de nous dans le temps; un des numéros du mois d'août du très sérieux "Journal des Débats" - encore que cette date fasse un peu penser au ressurgissement, dans les mois creux de l'été, des fameux "Serpents de mer", ou "Monstre du Loch Ness" - relate l'horrible histoire suivante: *"Au village de Godor (Espagne), un tuberculeux au troisième degré, Francesco Ortega, consulta un rebouteux, Francesco Leona. Le remède est simple, répondit celui-ci. Buvez le sang chaud d'un enfant et enduisez-vous la poitrine de sa graisse et vous serez guéri".* Dès que Francesco Leona eut obtenu le prix qu'il demandait pour ses services, il se mit, avec son voisin Julio Hernandez, à la recherche d'une victime appropriée. Le sort tomba sur le jeune Bernardo Gonzalez, qui se baignait dans la Rioja avec quelques camarades. Il n'eurent point de mal à le persuader de les accompagner et, en lui promettant de lui donner des abricots, ils réussirent à le ramener chez Leona où les attendait le tuberculeux.

Ce que rapporte le journal ensuite est difficilement supportable, mais il faut le supporter, au nom de la connaissance; vraie ou imaginaire, cette histoire fut lue, crue et colportée par des centaines de milliers de personnes.

Le malheureux enfant fut donc sacrifié. Leona lui fit une large entaille au cou: *"Le sang fut recueilli dans un saladier et Ortega le but avidement comme l'élixir qui allait lui sauver la vie".*

*"Puis le rebouteux ouvrit le corps de l'enfant pour en extraire les substances dont devait être enduite la poitrine d'Ortega, qui plaça sur sa poitrine un emplâtre fait de chairs sanguinolentes. La tête de l'enfant fut ensuite écrasée à coups de pierres et son corps jeté dans un fossé"*<sup>2</sup>.

Les assassins furent arrêtés (ce qui n'est guère étonnant, vu le monceau d'indices qu'ils avaient laissés derrière eux) et ils avouèrent leur crime; Leona, quant à lui, reconnut avoir touché pour cela la somme de 750 pesetas.

Certains voulaient donc, par ces moyens criminels, se débarrasser de leur tuberculose, de leur épilepsie ou d'une santé chancelante, mais d'autres avaient pour but de se guérir de cette autre "maladie" qu'est la vieillesse avec son cortège de moindre séduction, de baisse des capacités sexuelles, musculaires, intellectuelles etc.

Une des plus célèbres de ces criminelles est sans conteste la fameuse comtesse hongroise Bathory, dont la cruauté défraya la chronique au début du XVII<sup>e</sup> siècle et qui n'a pas fini de susciter, comme toujours en pareil cas, à la fois l'horreur et la fascination.

Elle avait par exemple pour habitude de prendre un bain de sang pour raffermir sa beauté; mais il fallait, pour que le remède fut efficace, qu'il s'agisse de sang virginal. Les minutes de son procès font état du meurtre de six cent cinquante jeunes filles dont le sang servit à remplir les baignoires de la comtesse.

Dans sa biographie de la "Comtesse sanglante" Valentine Penrose<sup>3</sup>, s'appuyant sur les pièces du procès, indique que le principal plaisir de cette femme monstrueuse était de démembrer les corps de ses esclaves-servantes, de les éventrer puis de mordre et avaler diverses parties de leur corps.

La chair humaine passe, en Afrique, non seulement pour être extrêmement nourrissante et capable de régénérer les corps mais elle est aussi considérée comme un aphrodisiaque; Henri Blanc

2. *Journal des Débats* du 14 août 1910, page 3.

3. Valentine Penrose (1962), *Erszebet Bathory, la comtesse sanglante*, Paris.

rapporte qu'au cours de repas - qui évoquent de très près les sabbats de notre Moyen-âge - son ingestion conduisait ceux qui y prenaient part aux pires excès sexuels:

*"Les femmes décrépites, les lépreuses profitent de la mêlée des sexes et de la folie collective pour se faire prendre par des hommes enivrés, tandis que les pères possèdent leur fille ou la femme d'autrui.*

*Oui, je suis sorcier-panthère, déclarait un accusé, depuis que je suis devenu vieux. Mais je vais surtout au festins de la nuit pour ce qui se passe après car lorsqu'on a beaucoup mangé de l'homme on redevient jeune, on s'accouple au hasard et c'est surtout ça que j'aime"*<sup>4</sup>.

4. Henri Blanc, "Crimes rituels, anthropophagie et associations secrètes". Enquête datée du 30 Juin 1930 et rapportée par Roland Villeneuve dans *Les Cannibales*.

## Chapitre 12

### Cannibalisme psychotique

Si l'anthropophagie peut être considérée comme normale sur des continents où elle est d'une pratique courante, où elle est codifiée et fait partie de la tradition, on peut se demander si toute personne qui se livre au cannibalisme dans nos contrées, d'où il a été éradiqué - si même il a jamais existé - depuis des millénaires ne peut pas, peu ou prou, être considérée comme psychotique.

La comtesse Bathory, épileptique, mégalomane, issue d'une famille plus que pathologique et qui sacrifia six cents cinquante vierges à sa beauté et à son sadisme relève-t-elle du cannibalisme à des fins curatives ou du cannibalisme psychotique? Et l'assassin Bellenot, qui fut exécuté en 1861, après avoir avoué qu'il avait tué sa femme pour pouvoir boire son sang parce qu'on lui avait dit que c'était le seul vrai remède contre l'épilepsie dont il était atteint? Et cet autre assassin, nommé Picot, qui avait dévoré le coeur encore palpitant d'un jeune garçon dans le but d'acquérir une vigueur *supra*-normale, étaient-ils sains d'esprit?

On peut à tout le moins en douter. Quoi qu'il en soit, je rangerai sous le terme de cannibalisme psychotique les cas où le cannibale a accompli son acte sans savoir pourquoi, sans même se donner à lui-même et aux autres l'excuse de la faim qui le tenaille, de la maladie qui le torture ni même celui de la vieillesse qui le terrorise.

Le premier de ces cas a suscité de nombreux textes parmi lesquels celui de Legrand du Saulle, C.C.H. Marc (1840)<sup>1</sup> et, plus près de nous, ceux J.P. Peter (1972)<sup>2</sup> et de Roland Villeneuve (1973)<sup>3</sup>; c'est le cas d'un infanticide suivi de cannibalisme, connu sous le nom de l'"Affaire de Sélestat" et qui fut perpétré par une Alsacienne au siècle dernier.

L'année 1817 avait été dure pour les pauvres gens et un grand renchérissement des denrées alimentaires, dû à de mauvaises récoltes, en avait réduit beaucoup à la mendicité.

En ce mois de juillet 1817, un pauvre journalier d'un hameau des bords du Rhin, le village de Schlettstadt, avait traversé le fleuve en espérant trouver de l'aide et quelques subsides de l'autre côté du Rhin, où les gens passaient pour compatissants. Il était parti avec son fils aîné, laissant sa fille et son plus jeune fils, âgé de quinze mois, à la garde de sa femme.

De retour après deux jours d'absence et ne voyant pas le bébé, il demanda à sa femme où il était. "*Il est en repos*", répondit-elle. Une telle réponse, évidemment, ne rassura pas le père dont les demandes se firent de plus en plus insistantes. La mère lui désigna alors un petit réduit situé à côté de la cuisine. L'endroit était sombre et, ne distinguant rien, l'homme défonça un contrevent afin d'y voir plus clair et put alors apercevoir dans un coin un baquet couvert d'un linge.

Ce linge aussitôt retiré, le malheureux père put voir son enfant, assis dans le baquet et couvert d'une chemise ensanglantée. Il était évi-

1. C.C.H. Marc (1840), *Dictionnaire de la folie*, tome II, Paris, 130-146.

2. Jean-Pierre Peter (1972), *Ogres d'archives*, in: *Destins du cannibalisme*, N.R.P. n°6, Paris, Gallimard.

3. Roland Villeneuve (1973), *Le cannibalisme*, Paris, Marabout.

dent, au premier coup d'oeil que l'enfant était mort mais, pire encore, que le membre inférieur droit manquait.

Comment le mari comprit-il aussitôt que sa femme était la coupable? La savait-il inconsciemment capable d'un tel geste, alors qu'il affirma, visiblement de bonne foi, que sa femme avait été jusque là une bonne épouse et une bonne mère et que les médecins, les juges et les avocats qui participèrent à l'enquête et au procès ne devaient rien y comprendre, ne la jugeant folle que parce que, comme le dit un des médecins, la juger normale eut déshonoré l'humanité?

Toujours est-il que son mari lui adressa ces paroles, d'après le rapport du temps: "*Qu'as-tu fait, misérable?*" Et qu'il se précipita aussitôt hors de la maison pour aller quérir le maire et les gendarmes.

Le maire procéda à un premier interrogatoire auquel l'inculpée resta tout d'abord sans répondre puis, pressée de questions, elle avoua, sans *aucune émotion perceptible* que, dans le besoin où elle était, elle avait tué son enfant avec un couperet, en avait ôté une cuisse qu'elle avait fait cuire avec des choux blancs, et qu'elle avait ensuite mangé une portion de ce mets et conservé l'autre pour son mari.

Il fut évident, dès l'abord, que l'accusée n'était justement pas dans le plus extrême besoin, puisqu'elle possédait encore des légumes dans son jardin, quelques poules et même une chèvre dans son enclos.

L'énigme était donc entière: pourquoi une mère fait-elle une chose pareille? Où trouve-t-elle le courage non seulement de tuer son propre enfant mais encore de le manger? Il fallait qu'elle fut folle. Et tout le procès tourna autour des dires des experts: on devait en effet savoir si elle était responsable de ses actes ou irresponsable - c'est-à-dire folle -, car de ce savoir dépendait sa vie ou sa mort, l'internement en asile psychiatrique ou l'échafaud.

L'accusée avait en effet, après les réticences du début, avoué son crime sans émotion et sans difficulté, et elle ne s'était jamais rétractée par la suite.

Les faits étaient prouvés, la seule question concernait donc l'état mental de cette *mère*.

Or, ce qui étonnait aussi bien les experts que les juges ou le bon peuple, c'est qu'il semblait n'y avoir eu aucun antécédent, chez cette femme, qui put faire songer à de la folie ou du sadisme: elle était bonne ménagère, de moeurs irréprochables et aussi bien les témoins que son mari n'avaient jamais remarqué en elle le moindre signe de dérangement mental.

La seule chose peut-être un peu étrange était qu'elle avait cru, mais pour peu de temps, qu'il y avait un trésor caché près de chez elle. Deux ans avant son crime, la misère l'avait forcée à se réfugier pour quelque temps chez ses parents qui habitaient un village voisin. De retour chez elle, elle avait engagé deux hommes pour l'aider à déterrer le trésor qu'elle pensait être enterré dans le bois, sous une charogne, et dont elle leur désigna l'emplacement.

Mais il n'y avait nul trésor à cet endroit et la femme accepta sa déconvenue apparemment sans problème majeur. Depuis cet épisode, somme toute bénin - si tous les chercheurs de trésor étaient des psychotiques en puissance cela se saurait - elle avait eu une conduite tout à fait normale.

Placée en détention, elle soutint d'abord que c'était l'extrême misère dont elle était accablée qui l'avait contrainte à un tel geste. Or nous savons que si sa misère était réelle elle n'était pourtant pas telle qu'elle put la pousser à un acte de cette nature.

Elle dit ensuite que c'étaient les cris constants que poussait l'enfant, parce qu'il était tourmenté par la faim, qui l'avaient mise dans un tel état d'anxiété qu'elle avait saisi un couperet et lui en avait porté trois coups sur le cou. Ce fut après qu'il eut perdu son sang qu'elle lui enleva la cuisse droite et mit le reste du corps dans le petit cabinet attenant à la cuisine après l'avoir recouvert d'un linge.

Elle avait alors fait cuire cette cuisse avec des choux blancs, comme elle l'avait déjà indiqué et, ne voulant pas tout manger, en avait gardé une part pour son mari. Elle ajouta qu'au reste elle n'avait jamais songé à cacher son action car elle savait qu'elle serait vite découverte. Que, de plus, elle se moquait de la façon dont elle périrait et que l'échafaud n'était pas pire que de mourir de misère, ce qui n'aurait pas manqué de lui arriver.

Pendant toute l'instruction, la prévenue fut placée à l'infirmerie de la prison - ce qui indique que le juge pensait déjà qu'elle était plus à sa place dans un hôpital que dans une prison. Là, elle était presque constamment soumise à l'observation du médecin chargé de se faire une opinion.

Il put constater alors qu'elle était à peu près toujours d'humeur sombre; il trouva aussi que sa physionomie avait quelque chose de repoussant avec son teint d'un jaune presque noirâtre.

Elle n'était pas triste, ne parlait jamais spontanément mais répondait de façon précise et avec une froideur indifférente à toutes les questions qu'on lui posait. Lorsque celles-ci portaient sur les raisons qui l'avaient poussée à commettre un tel acte elle répondait toujours *que, sur l'instant, elle ne savait pas ce qu'elle faisait.*

On nota avec soin tout ce qui pouvait paraître comme un peu étrange dans sa conduite et tout ce qu'on trouva fut qu'elle éclatait parfois de rire et, lorsqu'on lui en demandait la raison, elle répondait qu'elle venait de se souvenir de quelque chose de drôle.

Une autre fois, une de ses compagnes lui ayant dit qu'elle s'y prenait mal pour tricoter, elle lui lança son tricot à la tête, mais s'en excusa aussitôt après; enfin, on la surprit une fois dansant seule dans la salle. Ces quelques faits un peu étranges se produisirent durant les mois que dura l'instruction et on conviendra qu'ils n'évoquent pas une attitude que l'on puisse vraiment qualifier d'extravagante.

Ce qui nous semble plus étonnant c'est la totale froideur dont elle fit montre durant son procès. Tout le long de sa comparution en Cour d'Assises elle se montra indifférente et même affable. Le seul moment où elle exprima une légère émotion fut celui où on lui permit de parler avec sa fille.

On convoqua plusieurs aliénistes pour essayer d'éclairer les jurés sur l'état mental de l'accusée. La plupart émirent l'idée qu'elle avait accompli son acte pendant un accès de manie.

L'un d'eux, toutefois, et non des moindres, le Professeur Fodéré, était plus hésitant, expliquant qu'il n'y avait pas eu chez cette femme, au

moment du crime, un de ces accès de fureur comme en éprouvent parfois les femmes enceintes (et d'ailleurs elle n'était pas enceinte) ni, non plus, un état mélancolique qui, disait-il, se distingue toujours par un certain nombre de symptômes comme, par exemple, une insomnie tenace; rien de tel n'existait ici. Il ajouta qu'en tout état de cause, *et pour l'honneur de l'humanité*, il se sentait obligé de considérer l'accusée comme ayant été privée de raison lors de l'affreux événement qui l'avait conduite devant les Assises.

Le ministère public lui-même abonda dans ce sens, et le Président s'attacha à mettre en valeur tout ce qui, avant ou après le crime, pouvait appuyer la thèse de la folie. D'ailleurs, ajouta-t-il devant le peu de preuves d'aliénation mentale qu'il avait été possible de réunir, quelle qu'ait été l'état psychique de l'accusée avant et après son crime, la nature de l'acte lui-même et les circonstances qui l'avaient suivi montraient qu'à ce moment là au moins elle ne pouvait être qu'en état d'aliénation mentale.

Et Fodéré<sup>4</sup>, dans le livre qu'il consacra à l'étude de cas étranges, son *Essai médico-légal sur les diverses espèces de folies*, écrit:

*"Mon esprit fut quelques temps en suspens pour découvrir la cause de cette atrocité, et il ne me resta, pour l'expliquer, que l'état affreusement mélancolique des mieux caractérisés de l'accusée, qui était sous mes yeux, et un accès de délire furieux dont elle avait été saisie dans sa solitude et qui, joint à l'énormité du crime et à son inutilité, le plaçait évidemment hors de tout ce qui avait déjà été connu; je conclus donc qu'il fut considéré, pour l'honneur de l'humanité, comme le fait d'une impulsion aveugle, opéré durant une éclipse totale de la raison, sauf d'en séquestrer à toujours l'auteur du sein de la société; conclusions qui furent partagées et adoptées par la Cour".*

Plusieurs autres aliénistes se penchèrent sur ce cas, cherchant, parmi ce qui était déjà connu, un fil conducteur pour comprendre des faits

4. Professeur Fodéré (1832), *Essai médico-légal sur les diverses espèces de folies*, Strasbourg.

aussi extraordinaires. Leurs conclusions, comme celles de Fodéré, conduisent à envisager ce que nous appellerions aujourd'hui une psychose maniaco-dépressive.

Que cette femme fut mélancolique, cela apparaît comme certain; qu'elle ait tué dans un accès de manie, peut-être; mais d'avoir, dans le calme le plus complet, commis un acte de cannibalisme l'apparente à une autre forme de résurgence de la pulsion: on a connu bien d'autres mélancoliques qui ont tué leurs enfants avant de se donner la mort, ne voulant pas les laisser dans cette vallée de larmes, les médias nous en rapportent régulièrement les circonstances tragiques, mais ceux-ci ne mangent jamais leurs enfants après les avoir tués.

On connaît d'autre part bien des cas de cannibalisme, tels celui de Pierre Stumpf qui, avant d'être pris, avait égorgé quinze enfants pour en manger la cervelle. Ou encore des cas comme ceux de Gilles Garnier, Kuerten, Vacher ou Verzeni, qui commirent des actes de cannibalisme, tantôt sur des enfants, tantôt sur des femmes. On peut évoquer aussi le cas de ce couturier de Chalon que le Parlement de Paris condamna au bûcher le 14 décembre 1598, *"pour avoir meurtri plusieurs enfants et iceux mangé, tant rôtis que bouillis, comme si c'eut été chair de boucherie"*.

Mais tous ceux-là n'étaient nullement mélancoliques, n'étaient pas non plus les parents des enfants sacrifiés, et la question reste donc entière.

Le deuxième cas de psychose cannibalique que je citerai est celui d'Antoine Léger qui fut traduit devant la Cour d'Assises de Versailles le 23 Novembre 1824. Curieusement, l'acte d'accusation ne fait pas état de cannibalisme.

Pareille imputation parut-elle trop monstrueuse au Ministère Public? Toujours est-il qu'Antoine Léger était prévenu pour avoir:

1. soustrait de façon frauduleuse et nuitamment des légumes dans un jardin;
2. pour avoir perpétré un attentat à la pudeur sur la jeune Debully, âgée de douze ans et demi;

3. pour avoir commis volontairement, avec préméditation et guet-apens un homicide sur la personne de ladite Debully;

4. pour avoir caché son cadavre.

On voit qu'il n'y a pas mention d'actes de cannibalisme dans les faits reprochés à Antoine Léger.

Mais le cannibalisme fut par contre largement utilisé lors du procès et celui-ci se déroula de façon inverse, si l'on peut dire, de celui de l'Alsacienne: pour celle-ci les juges, les médecins, les jurés, tous furent d'accord pour la juger psychotique; pour Antoine Léger, au contraire, tous furent d'accord pour le juger sain d'esprit.

Lorsqu'on lit les minutes de son procès, la psychose d'Antoine Léger nous semble manifeste, infiniment plus visible, en tout cas, que celle de la femme de Sélestat et pourtant, au contraire de son confrère de Strasbourg, l'accusateur public de Versailles s'attacha à démontrer que Léger n'était pas fou et méritait donc le châtement suprême.

Il fut suivi en cela par le jury qui, après seulement une demi-heure de délibération, revint avec un verdict de mort: il avait été répondu affirmativement à l'accusation de vol, d'attentat à la pudeur et d'homicide et négativement à celle de démence, question qui avait été ajoutée par le Président à la demande expresse de l'avocat de la défense.

Léger, tel qu'il apparaît dans les minutes du procès, est un être qui, dès sa jeunesse se présentait comme sombre et farouche, solitaire, fuyant la société des femmes et des jeunes gens de son âge.

L'enchaînement des faits qui le conduisirent au crime commença le 20 juin 1823 lorsqu'il quitta la maison paternelle dans l'intention de chercher une place de domestique. Il n'emportait avec lui qu'une somme de cinquante francs et les seuls habits dont il était vêtu. Il était alors âgé de 28 ans et ce n'était pas la première fois qu'il quittait la maison de ses parents, ayant été longtemps soldat, état dans lequel il ne semble pas s'être fait remarquer par des conduites bizarres mais où, au contraire, il avait donné toute satisfaction à ses supérieurs.

Au lieu de se diriger vers des fermes ou des villages où il aurait pu espérer trouver une place de domestique, Léger se rendit dans un bois, distant de plusieurs kilomètres de la maison paternelle, où il erra pendant une semaine à la recherche d'un gîte. Il finit par découvrir une grotte parmi les rochers et en fit sa demeure. Il raconta avoir alors vécu de racines, de pois, d'épis de blé, de groseilles et de tout ce qu'il pouvait trouver de comestible à la lisière de ce bois; une nuit il trouva et vola des artichauts dans un jardin, une autre fois, ayant réussi à attraper un lapin, il le tua et le dévora cru. D'autres fois, poussé par la faim, il était allé au village voisin acheter, sur ses cinquante francs, du pain et du fromage.

Il déclara cependant que, pendant tout ce temps là, il n'était pas en repos mais, au contraire, secoué de désirs violents: le désir de boire du sang et de manger de la chair humaine ne lui laissaient pas de trêve. Le 10 août, enfin, il aperçut une fillette à l'orée du bois, il se précipita sur elle, la ceintura et s'enfonça à nouveau dans le bois, portant l'enfant sur son dos. A un certain moment, fatigué par sa course, il s'arrêta, mais ce qu'il jeta à terre n'était plus qu'un corps sans vie. Aussitôt il viola le cadavre, le dépeça, en dévora les organes génitaux et le coeur puis il enterra ce qui restait de la malheureuse victime dans un coin de sa grotte.

*"Je n'ai fait tout cela, avoua-t-il lorsqu'il se décida à parler, que pour avoir du sang... je voulais boire du sang... j'étais tourmenté de la soif; je n'étais plus maître de moi"<sup>5</sup>.*

Il semble que, pour certains anthropophages, le sang soit porteur d'une fantasmagorie particulière qui exerce sur eux un attrait irrésistible; ainsi en était-il de John Haigh qui buvait en extase le sang de ses victimes et dont les rêves, terrifiants pour nous, étaient accueillis par lui avec satisfaction.

Voici la description qu'il fit de l'un d'entre eux:

*"Je voyais une forêt de crucifix qui se transformaient graduellement en arbres. Je crus d'abord voir la rosée ou de la pluie*

8. Georget (1825), *Examen des procès criminels de Léger*, Ecouffe, Feldman et Pappavoine, Paris.

dégoutter des branches. Mais, en approchant, je compris que c'était le sang. Soudain la forêt entière se mit à se tordre, et les arbres ruisselèrent de sang. Il suintait sur les troncs. Il tombait des branches, tout rouge. J'avais l'impression de m'affaiblir, de perdre toutes mes forces. Je vis un homme qui allait d'arbre en arbre recueillir le sang. Lorsque la coupe fut pleine, il s'approcha de moi. 'Buvez', me dit-il. Mais j'étais paralysé. Le rêve s'évanouit. Mais j'avais conscience de mon évanouissement et je tendais de tout mon être vers la coupe. Je me réveillai dans un état de demi-coma. Je voyais toujours la main qui me tendait la coupe que je ne pouvais atteindre, et cette horrible soif qu'aucun homme ne connaît aujourd'hui s'installa en moi pour toujours".

La comtesse Bathory, elle aussi, voulait avant tout du sang, tout comme Verzeni qui suçait le sang des blessures faites au pubis et aux mollets de ses victimes qui avaient - ou n'avaient pas - la vie sauve, écrit Krafft-Ebing, suivant la plus ou moins grande rapidité avec laquelle survenait l'orgasme chez leur bourreau.

Cette soif de sang qui hante les rêves, et parfois la réalité, de tant de gens explique assez, me semble-t-il, le succès constant des récits, contes et films qui traitent des vampires.

Antoine Léger fut arrêté trois jours après son crime; il commença par nier, disant que depuis un jour et demi il n'avait rien fait de plus que de se promener dans le bois au hasard, seulement conduit par le désespoir qui l'habitait. Puis il imagina une fable, selon laquelle il était un forçat évadé, et raconta comment il avait rompu sa chaîne et avait fui par dessus les remparts de Brest.

Le récit était tellement truffé d'invraisemblances que l'adjoint au maire, devant lequel il avait d'abord été amené, l'adressa à la gendarmerie. En prison, il fut confronté au cadavre de sa victime et devint alors d'une pâleur telle que le médecin présent lui dit: "*Malheureux, vous avez mangé le coeur de cette infortunée, nous en avons la preuve; avouez la vérité*". Il répondit alors, encore tout tremblant: "*Oui, je l'ai mangé, mais pas tout entier*".

Il le dit comme si cela pouvait lui être une excuse; de la même façon, la femme de Sélestat n'avait mangé qu'un morceau de la cuisse de son enfant et en avait réservé une partie pour son mari, comme si de partager cet horrible festin (pensons au "festin maniaque") avec un autre devait le rendre licite. Un peu comme, ailleurs, la ritualisation (c'est-à-dire l'accord des dieux) ou la tradition (c'est-à-dire l'accord des Ancêtres) effaçait tout ce que pouvait avoir d'interdit le fait de manger son semblable.

Dès qu'il eut avoué son forfait au médecin et, là aussi, comme si le fait de partager son crime avec une autorité supérieure l'avait déchargé, Léger ne cacha plus rien, il raconta toutes les circonstances du crime par le menu et fut, dès lors, d'un total sang-froid, d'une totale indifférence.

A son procès, d'après les dires des témoins, son imperturbable tranquillité semblait ne s'effacer que pour faire place à du plaisir lorsqu'on lui montrait, à des fins d'identification, les vêtements de la victime, le bâton avec lequel il l'avait assommée ou le couteau qui lui avait servi à la dépecer...

Le récit de Léger, tel qu'il résulte des minutes du procès peut se résumer ainsi: il était parti de chez ses parents non pour chercher une place de domestique mais parce qu'il était malade. Sa maladie était un rhume qui lui avait donné la pierre: "*Cette maladie mentale provenait d'un rhume qui m'avait donné la pierre*", déclara-t-il.

Bien que le Président prit la peine de préciser que Léger ne souffrait pas de cette maladie, celui-ci expliqua que tout cela le conduisait au désespoir, lui vidait le cerveau et lui faisait éprouver des désirs qu'il ne voulait pas satisfaire. On lui rappela alors que, durant ses pérégrinations dans le bois, il avait une fois rencontré une femme d'une soixantaine d'années, une autre fois une autre d'une vingtaine d'années et qu'il les avait toutes deux effrayées par ses discours et son attitude, mais qu'elles avaient pu lui échapper. Tout cela, dit-il, ne lui rappelait rien, il avait tout oublié à ce sujet.

Les circonstances de son crime étaient par contre très présentes à sa mémoire; ce dix août:

"J'étais allé cueillir pour des pommes: j'ai aperçu au bout du bois, une petite fille assise; il m'a pris l'idée de l'enlever; je lui ai passé mon mouchoir autour du cou et je l'ai chargée sur mon dos. Elle n'a jeté qu'un petit cri. J'ai marché à travers le bois et me suis trouvé mal de faim, de soif et de chaleur. Je suis resté peut-être une demi-heure sans connaissance; la soif et la faim m'ayant pris trop fort, je me suis mis à la dévorer..."

Mais elle était sans mouvement, elle était morte, je n'ai essayé que d'en manger".

Puis il nia avoir reconnu qu'il avait bien commis le viol, et qu'il avait ouvert le corps de la victime et percé son coeur. Il nia aussi avoir dit que c'est en voyant le sang en sortir d'abondance il y avait éteint sa soif.

Il affirma n'avoir jamais rien dit de tout cela et accusa le juge d'avoir écrit tout ce qu'il avait voulu. Mais, peu après, il se reprit et expliqua n'avoir fait tout cela que pour avoir du sang... "Je voulais boire du sang... j'étais tourmenté par la soif... j'étais poussé par le malin esprit".

Il dit encore qu'il avait alors enterré les restes au fond de sa grotte, mais qu'il s'était enfui parce qu'il y avait là des pies qui croassaient et qu'il savait qu'elles étaient là pour le faire prendre.

Bien d'autres détails eussent du faire rendre un verdict d'irresponsabilité, mais le jury en décida autrement; reconnu monstrueux mais sain d'esprit, Léger fut exécuté peu de jours après sa condamnation. On ne peut nier, me semble-t-il, qu'Antoine Léger, John Haigh, l'infanticide de Sélestat etc. étaient des psychotiques. Et cependant on trouve des pulsions semblables - non mises en actes, évidemment, mais présentes - chez les plus grands poètes et littérateurs; Swinburne, par exemple est-il si loin d'eux lorsqu'il écrit:

*That I could drink thy veins as wine, and eat  
thy breasts like honey!*

(Si je pouvais boire ton sang comme du vin et manger tes seins comme du miel! In: *Anactoria*).

Quant à Guillaume Apollinaire, il conseille:

"Le corps des femmes est plus grasset, leur chair est plus tendre. J'en cherchai un et lui coupai les deux jambes. Ce travail me prit plus de deux heures, mais je me trouvai à la tête de deux jambons qu'à l'aide de lanières je suspendis à mon cou..." (In: *Cox City*).

Voltaire, après avoir décrit avec horreur le siège de Paris sur le même thème dans *La Henriade*, passe au mode ludique dans *Candide*, une des Dames auxquelles arriva cette aventure raconte:

"Coupez, dit l'Iman aux Janissaires assiégés, une fesse à chacune de ces Dames, vous ferez très bonne chère; s'il faut y revenir, vous en aurez autant dans quelques jours; le Ciel vous saura gré d'une action si charitable, et vous serez secourus. Il avait beaucoup d'éloquence; il les persuada: on nous fit cette horrible opération"<sup>6</sup>.

Et Victor Hugo:

"Quand la dame rentre, plus d'enfant; on s'informe.

La fée avise l'ogre, avec sa bouche énorme:

'As-tu vu, cria-t-elle, le bel enfant que j'ai?'

Le bon ogre naïf lui dit 'Je l'ai mangé'

Or c'était maladroit. Vous qui cherchez à plaire

Ne mangez pas l'enfant dont vous aimez ma mère".

(In: *Bons conseils aux amants*).

Octave Mirbeau qui, s'il est un auteur actuellement quelque peu oublié, eut son heure de gloire, nous raconte, dans un livre qui eut un énorme succès à l'époque, *Le Jardin des Supplices*<sup>7</sup>, l'histoire de la belle Clara: en route pour Ceylan, son héroïne bavarde avec quelques messieurs qui cherchent à la séduire. L'un d'eux, qui l'intéresse tout particulièrement, est un explorateur.

"Avez-vous vraiment mangé de la chair humaine?" demande-t-elle.

"Certainement oui!".

"Et quel goût ça a-t-il?"

"Mon Dieu, comment vous expliquer? Figurez-vous, adorable Miss... du cochon, du cochon un peu mariné dans de l'huile de

6. Voltaire (1759), *Candide*, Paris.

7. Octave Mirbeau (1899) avec Michel Delon (1988), *Le Jardin des Supplices*, Paris, Gallimard.

noix... *Ce n'est pas très bon... J'aime mieux le gigot de mouton ou le beefsteack...*"

Clara reprit alors, *comme si elle eut voulu, par politesse, diminuer l'horreur de cette anthropophagie: "Parce que, sans doute, vous ne mangiez que de la viande de nègre!..."*

*"Du nègre?" s'écria-t-il en sursautant... "Pouah! Heureusement, chère Miss, je n'en fus pas réduit à cette nécessité... Nous n'avons jamais manqué de blancs, Dieu merci. Notre escorte était nombreuse, formée en partie d'Européens... des Marseillais, des Allemands... des Italiens... un peu de tout. Quand on avait trop faim, on abattait un homme de l'escorte... de préférence un Allemand. L'Allemand, divine Miss est plus gras que les autres races, et il fournit davantage. L'Italien, lui, est sec et dur... C'est plein de nerfs". Etc.*

Et même Gaston Leroux, lorsqu'il dépeint les rescapés du naufrage de la "Daphné". Ceux-ci se réunissent régulièrement chez une ravissante créature afin de s'entraider dans leur recherche de chair humaine car, y ayant goûté par nécessité lors du naufrage, ils en avaient gardé le désir qui les poursuivait désormais.

Le narrateur lui-même, auquel on avait arraché un de ses membres, n'avait pu survivre qu'en rongéant un de ses propres os.

L'attrait de la nourriture humaine est cependant si puissant, écrit Gaston Leroux, qu'il était, lui aussi, devenu cannibale: en un premier temps pour cause de nécessité extrême et ensuite poussé par un goût irrépressible.

Ironie? Provocation? Humour noir? Certes de tout cela un peu, mais il n'empêche que le cannibalisme est toujours présent car il y a eu et il y a des centaines de livres -qui ont eu, évidemment des millions de lecteurs - qui traitent de ce sujet.

Et pas toujours sur le mode ludique, témoin Sade, que je cite non parce qu'il est le pire mais parce qu'il est le plus connu d'entre eux; d'ailleurs, *horresco referens!*, il avait lui-même trouvé son modèle *dans la réalité*: il s'agissait d'un brigand des Pyrénées qui, aux environs de l'an 1780, violait filles et garçons avant de s'en repaître.

Voici ce que le marquis de Sade fait dire à son héros:

*"Il vous faut maintenant écouter, pour achever de me faire connaître à vous, un petit développement sur ma personne. J'ai quarante-cinq ans, mes facultés lubriques sont telles que je ne me couche jamais sans avoir déchargé dix fois. Il est vrai que l'extrême quantité de chair humaine dont je me nourris contribue beaucoup à l'augmentation et à l'épaisseur de la matière séminale... Quiconque essayera de ce régime triplera bien sûrement ses facultés libidineuses indépendamment de la force, de la santé, de la fraîcheur qu'entretiendra cette nourriture en lui. Je ne vous parle pas de mon agrément: qu'il vous suffise de savoir qu'une fois qu'on en a goûté, il n'est plus possible de manger autre chose, et qu'il n'est pas une seule chair, d'animaux ou de poissons, qui puisse se comparer à celle-là. Il ne s'agit que de vaincre les premières répugnances, et les digues franchies, on ne peut plus s'en rassasier..."<sup>8</sup>.*

Tout y est: le goût qu'on en prend une fois les premières réticences vaincues la force et la santé incomparables qu'elle donne, l'impossibilité de se satisfaire d'autres nourritures, l'extraordinaire puissance virile...

8. Donatien, Alphonse, François, marquis de Sade (1740-1814), *Juliette ou la prospérité du vice*. J.J.Pauvert (1987).

## Chapitre 13

### Le cannibalisme par amour

Un certain nombre de rituels cannibaliques sont destinés à prouver l'amour que les endeuillés ont pour le défunt, et ce en mettant une partie symbolique de ses restes à l'abri dans leur propre corps. Ce sont le plus souvent les ou l'épouse du mort qui se livrent à de tels rites funéraires, parfois aussi les épouses et les enfants.

Jean Guiart, directeur du Laboratoire d'ethnologie, professeur au Musée de l'Homme et spécialiste de l'Océanie est persuadé que les cas d'anthropophagie sont très rares et qu'en tout cas ils n'existent ni au Japon ni dans le reste de l'Asie, et que toutes ces histoires de cannibales ne sont, pour la plupart, que fantasmes d'Européens.

Il concède cependant que:

*"dans certaines provinces d'Australie, les veuves mangeaient un morceau du foie de leur défunt mari et portaient ses ossements en collier autour du cou. Ce rituel symbolique, acte d'amour et de respect, n'ayant naturellement rien à voir avec la cuisine"*<sup>1</sup>.

---

1. Jean Guiart, *L'homme et la mort*, ouvrage collectif, Bibliothèque d'anthropologie du Musée de l'Homme, Paris.

Il note aussi un cas où les mères, chez certains peuples de Nouvelle-Guinée, avalaient un bout de cervelle et frottaient les enfants avec la graisse de leurs morts. Ce qui revenait, pour eux, à reconnaître l'excellence du défunt et à vouloir le faire revivre en elles et dans sa descendance.

En fait, ce contre quoi Jean Guiart s'insurge, c'est l'idée qu'il puisse y avoir un cannibalisme alimentaire. Il défend l'idée, avec laquelle je suis pleinement d'accord (si l'on excepte les rares cas que j'ai signalés dans le chapitre sur le cannibalisme alimentaire) que le cannibalisme est un rituel funéraire et non une façon de se nourrir. *"Ces actes symboliques, dit-il, rejoignent, en un sens, le rite de l'hostie et de la communion"*.

Il me semble que l'on peut aussi ranger dans le cannibalisme par amour certains rituels funéraires symboliques dans lesquels ce ne sont pas des parties du défunt que l'on mange, mais un animal qui le symbolise et qui est sacrifié pour cette cérémonie. Il s'agit dans ces cas, tout comme pour les personnes dont je parlerai plus loin, d'un cannibalisme symbolique et donc psychique, destiné à mettre à l'abri dans son ventre le mort que l'on veut honorer et à lui permettre une sorte de survie.

Il s'agit, dans la plupart des cas, d'une survie limitée dans le temps par le rituel et, une fois ce temps écoulé on "tue le défunt" qui va, cette fois, rejoindre définitivement les ancêtre au séjour des morts. Je citerai une de ces coutumes où ce n'est pas le mort lui-même (ou des parties rituelles du mort) que l'on mange, mais un animal qui le représente et que l'on a sacrifié à cette fin.

Le récit suivant est tiré du recueil *L'homme et la mort*, ouvrage collectif dirigé par Jean Guiart.

On a tué une chèvre et c'est elle qui va être au centre du rituel: on a étendu sa peau sur le sol et placé en son centre un petit tas de farine. Les parents du mort se lèvent tous ensemble et se placent autour de ce tas de farine. Par deux fois, ils prennent chacun une petite poignée de cette farine qu'ils mettent dans une marmite posée sur le feu.

Ils saisissent ensuite une grande cuiller en bois et remuent, tous ensemble cette farine qui, peu à peu, devient une sorte bouillie. A partir de là, les parents du défunt continuent à la triturer tandis qu'un aide y verse le sang de l'animal. Entourées de leurs enfants, les deux veuves sont silencieuses. Un des participants, Loiyo dit:

*"Les gens vont maintenant manger quelque chose (c'est-à-dire le mélange de farine et de sang) par terre. C'est la coutume des hommes noirs"*.

Cette nourriture hautement symbolique ne doit en effet pas être touchée avec les mains et doit être consommée à même le sol; à cette fin, une officiante à soigneusement préparé, au moyen d'une houe, une cavité dans le sol dont elle a lissé et consolidé les parois.

Pendant ce temps, une assistante a recueilli le mélange qui était dans la marmite et l'a transvasé dans unealebasse. L'officiante le lui prend des mains et, à genoux à côté de la cavité préparée dans le sol de l'aire domestique, y verse le mélange et ajoute à cette bouillie rituelle un peu d'eau contenant de la racine de loparyo.

Si la veuve, ou l'une d'entre elles, manifeste son chagrin, l'officiant - ici Loiyo - s'exclame: *"Hé, ne pleure pas, c'est tabou de pleurer quand on mange par terre"*.

La première veuve - ici Akadeli - se couche devant la petite cavité et consomme la bouillie à même le sol, en évitant soigneusement de la toucher avec ses mains.

Alors Loiyo dit: *"La femme mange par terre; on a mis de la plante loparyo, du sorgho (la farine), du sang, les intestins de la chèvre coupés menus et des morceaux de la graisse et de la queue"*.

Puis l'assistante prend une hache et brise un os long de la chèvre. Avec une baguette trempée dans la cavité de l'os, elle oint le front d'Akadeli, la première épouse, de la moelle qu'elle vient d'en retirer, lui en frotte la poitrine et lui en met sur la langue. La veuve recrache des morceaux de moelle sur sa poitrine. L'assistante saisit alors les poumons puis le coeur de la chèvre et en frappe le dos, la poitrine et la tête de la veuve; se sont ensuite les enfants du défunt qui, par ordre de naissance, exécutent un rituel semblable.

On voit, par cet exemple, combien le temps qui suit une mort est ritualisé et combien ce rituel est précis.

Les exemples de rituels funéraires que j'ai cités, dont le but est de garder en soi un défunt que l'on aimait, semblent être moins fréquents que ceux où l'on dévore un ennemi par vengeance ou pour lui prendre sa force, mais ils sont cependant assez répandus soit sous la forme de cannibalisme réel soit sous celle de cannibalisme symbolique pour que nous puissions constater qu'il n'y a pas de solution de continuité entre le plus élémentaire des cannibalismes et le cannibalisme psychique inconscient dont je parle dans cet ouvrage.

Le cannibalisme par amour, qu'il soit accompli avec les restes du défunt ou au moyen de ceux d'un animal symbolique me semblent être semblables aux cas que je décrirai plus loin avec, cependant, deux différences notables: la première est que lorsque les épouses australiennes mangeaient la chair du défunt pour la mettre à l'abri, lorsque les épouses et les enfants africains faisaient de même avec la chair d'un animal symbolique, leurs actes étaient parfaitement conscients et ils savaient quelle était sa finalité. Alors que mes patients ignoraient tout du cannibalisme dont ils étaient à la fois les acteurs et les victimes.

La deuxième différence est que la mise à l'abri des restes du défunt était ritualisée et que ce rituel, qui initiait ces cérémonies en codifiait aussi le terme, généralement quelques mois. Après quoi le mort était réputé être mort définitivement et, suivant les ethnies devait rejoindre, de telle ou telle façon, l'au-delà.

Mes patients, au contraire, ignorant tout de l'être qu'ils abritaient en eux ne pouvaient évidemment pas mettre un terme au "nourrissage" de celui-ci.

Il me semble aussi que nous pouvons rapprocher nos rituels funéraires - du moins tels qu'ils se pratiquaient encore dans nos régions jusqu'au milieu de ce siècle - de ceux que je viens de décrire, car je crois qu'il n'y a pas de solution de continuité entre les uns et les autres.

Les manifestations du deuil étaient strictement codifiées, surtout depuis la fin du XVIème siècle dans notre pays. Michel Vovelle, par exemple, décrit ainsi le rituel de deuil de la Cour.

*"Le grand deuil de père et mère était de six mois; pendant les trois premiers mois on portait (comme vêtements) la laine en popeline ou ras de Saint Maur, la garniture d'étamine avec effilé uni, la coiffe pendante, les mantilles de même étoffe ainsi que l'ajustement... Les trois mois finis, on prenait la soie noire pour six semaines; le pou de soie en hiver, le taffetas de Tours en été, avec les coiffures, les manches, fichu de gaze brochée etc... Les six dernières semaines étaient de petit deuil; on prenait le noir ou le blanc avec la gaze brochée et les agréments pareils. On pouvait alors porter des diamants..."<sup>2</sup>.*

Jusqu'à la fin du siècle dernier, si les usages changèrent, les rituels de deuil restèrent tout aussi rigoureux: Ariès rapporte que là où il y avait eu un mort, les hommes, les femmes, les enfants, les domestiques et même les chevaux et les ruches étaient mis à part de la société par les crêpes, les voiles, les tissus noirs qui étaient leur lot. La première moitié du XXème siècle respectait encore les manifestations du deuil: une veuve était habillée de noir les six premiers mois (avec des variantes suivant les provinces), et ne sortait pratiquement pas de chez elle; elle avait ensuite le droit de porter du mauve ou d'ajouter un soupçon de blanc à ses habits et de s'acheminer ainsi, par étapes codifiées, vers la fin du deuil.

Ce qui me paraît particulièrement significatif dans la ritualisation du deuil, et qui le rapproche des exemples exotiques donnés plus haut, c'est qu'ils marquent un début et *une fin* du deuil. C'est un peu comme si la société - ou les ancêtres - disaient qu'il fallait garder en soi, *vivant*, le mort mais qu'il fallait aussi savoir, à la date fixée, le laisser retourner parmi les morts. Le *"Laissez les morts enterrer les morts"* de la Bible me semble avoir pareil sens.

2. Michel Vovelle (1983), L'ordre chronologique des deuils de la Cour, in: *Mourir autrefois*, Paris, Gallimard.

C'est ce qu'avaient été incapables de faire les patients dont il sera question plus loin: ils n'avaient pas pu faire le deuil de leur objet défunt et ils étaient donc dans l'impossibilité de le laisser retourner dans le sein de la terre-mère<sup>3</sup>.

Ce cannibalisme par amour à trouvé, dans notre pays, une expression singulière; je veux parler du cas d'un jeune Japonais, Issei Sagawa, qui a tué, dépecé, fait cuire et mangé la jeune fille dont il était amoureux.

Certes, Sagawa était, à mon sens, un psychotique. Il nous montre cependant la résurgence d'un cannibalisme par amour, refoulé depuis des millénaires dans nos civilisations et au Japon, mais qui peut apparaître, justement, comme la marque d'un retour du refoulé. Je donnerai un bref résumé des faits.

Issei Sagawa était venu poursuivre ses études à Paris et il était inscrit, à la faculté Censier, aux cours de littérature comparée. Fils d'une riche famille nipponne, il avait déjà écrit une thèse sur Macbeth.

Agé de trente-deux ans, Sagawa était de taille réduite: un mètre cinquante; originaire de Kobé, il s'intéressait tout particulièrement, dit-on, à un écrivain japonais qui s'était suicidé par le gaz: Kawabata.

Au moins de mai ou juin 1981, Sagawa fit la connaissance d'une jeune étudiante hollandaise, Renée Hartevelt venue, comme lui, parfaire ses études en France. Agée de vingt-cinq ans, Renée est décrite comme grande, plutôt potelée mais jolie et agréable à regarder. Comme Sagawa, elle était passionnée de littérature et c'est ce qui, en un premier temps, rapprocha les deux jeunes gens, par ailleurs si différents par la culture d'origine, par la taille et par le caractère: Renée était fraîche et gaie, Sagawa sérieux et renfermé.

Quoi qu'il en soit, l'amour des lettres et de Paris rapprocha les deux jeunes gens qui échangeaient livres et propos dans les divers Cafés qui entourent les facultés.

3. J'ai étudié un cas semblable dans "L'impossible deuil des morts perdues" in: *Psychanalyse dans la Civilisation*, n°5, Paris, 1991, 77-94.

On était au mois de juin, il faisait chaud; est-ce parce que la jeune fille portait ce jour là une légère robe d'été que les sentiments de Sagawa changèrent? Toujours est-il qu'au lieu de se contenter, comme d'habitude, des boissons offertes par les Cafés il proposa à son amie de venir chez lui déguster une tasse de thé.

Celle-ci accepta mais, lorsqu'il lui déclara son amour, sa seule réaction fut de lui rire au nez. Nous ne savons pas si c'est la moquerie, la frustration de son désir amoureux ou toute autre raison qui réveilla la pulsion meurtrière chez Sagawa. Toujours est-il que, comme bien d'autres l'avaient fait avant lui, il devint fou furieux, décrocha un 22 long rifle et tira sur la jeune fille.

Ce qui est moins courant c'est que, après son meurtre, Sagawa prit un couteau de cuisine et découpa sa victime en dix morceaux; il en fit cuire et en mangea quelques uns, rangea un certain nombre d'autres (bouts de seins, lèvres, gras de la cuisse) dans son réfrigérateur, puis mit le reste dans deux valises. Il héla alors un taxi, le pria de le déposer au Bois de Boulogne et, une fois parvenu à destination, disparut avec son chargement parmi les arbres. Interrogé plus tard, le chauffeur du taxi le décrivit comme parfaitement calme.

Arrêté, Sagawa passa rapidement aux aveux en déclarant (d'après le compte-rendu des journaux): *"Depuis longtemps je rêvais de manger une jeune fille. J'étais très amoureux de Renée"*.

Si on retrouve, dans cet exemple, une mise en acte de la pulsion orale et surtout sadique-orale, ne faut cependant pas oublier que le "primum movens" de la pulsion orale n'est pas le désir de destruction mais bien le désir physiquement vital de se nourrir et le désir, non moins vital, d'incorporer son Objet pour ne faire qu'un avec lui, pour être sûr de ne jamais le perdre, en un mot par amour.

Troisième partie

---

**Les cas cliniques**

Nous avons vu, par un rapide survol, ce qui en est du cannibalisme: de celui qui est mis en actes, parfois par tradition et parfois par nécessité, parfois par psychose et parfois par perversion, et aussi de celui qui suscite la création littéraire, que ce soit dans les contes et les légendes, répétés parfois depuis des siècles au coin du feu ou que ce soit dans la littérature écrite, et écrite souvent par nos meilleurs littérateurs.

Il nous faut ainsi en arriver à cette pénible constatation: le cannibalisme n'est pas une coutume qui nous est totalement étrangère, réservée aux dieux des anciens temps, à des époques révolues ou à des sauvages des autres continents, mais elle est le fruit d'une obscure pulsion, enfouie au plus profond de nous et toujours prête à resurgir. On peut dire d'elle, comme de tant d'autres pulsions qui nous déplaisent, qu'elle est normale et que d'ailleurs elle peut, elle aussi, être réprimée ou sublimée. Elle n'est que la résurgence, mise en acte ou totalement inconsciente, du désir qui pousse le bébé - et qui perdure dans l'adulte - à vouloir incorporer, garder en lui tout ce qui est bon et en premier lieu, le sein.

Les cas dont je traiterai ici se rapportent à un cannibalisme psychique inconscient, c'est-à-dire dans lequel le sujet abritait en lui à son insu, mais non sans conséquences, un autre personnage qui lui avait été imposé soit par son propre besoin, soit par celui de tel ou tel de ses parents.

Des psychanalyses sur lesquelles je m'appuie, je ne rapporterai que la part qui concerne le cannibalisme psychique et celle qui permet d'en comprendre l'origine. Encore ai-je dû en écarter certains épisodes significatifs comme certaines précisions qui auraient pu mettre en péril l'anonymat des patients.

## Chapitre 14

### Marianne

Le premier cas qui me fit soupçonner la possibilité d'un cannibalisme psychique inconscient lié à de l'obésité est celui d'une jolie jeune fille d'une vingtaine d'années.

Elle avait demandé un rendez-vous en me précisant qu'elle aimerait beaucoup n'avoir pas trop à attendre et comme cela était possible pour moi, je lui offris un premier entretien pour le milieu de la semaine suivante.

Marianne avait un aspect plaisant, c'était une jolie jeune fille souriante mais, derrière son sourire on sentait comme une tension, une tristesse soigneusement cachées.

Elle m'expliqua que tout allait très bien pour elle... tout sauf une seule chose dont je pouvais m'apercevoir par moi-même, sans quelle eut besoin de me le dire: son poids. Et, en effet, sans être vraiment obèse sa taille était assez épaisse pour qu'elle en souffrit, surtout en ces temps où le canon de la beauté réclame des femmes minces voire, pour les modèles que se donnent les jeunes filles - ou ceux qu'on leur propose - des êtres filiformes.

La jeune fille me raconta qu'elle avait tout essayé: en premier lieu, voyant que malgré son désir elle n'arrivait pas à rejoindre son poids idéal, ses parents - son père était médecin - l'avaient fait examiner par un illustre endocrinologue. Rassurés sur ce point, puisque tous les examens prescrits s'étaient révélés normaux, on décida de l'adresser à un nutritionniste non moins connu.

Celui-ci l'avait prise en main, lui avait concocté un régime bien équilibré, bien adapté à son cas et pas même trop difficile à suivre mais, comme toutes les autres fois, cela n'avait pas réussi. En un premier temps, elle avait perdu du poids, en avait été enchantée tout autant que ses parents et que son médecin mais, comme toutes les autres fois aussi, c'est-à-dire lorsqu'elle suivait tout simplement un régime pêché dans les magazines ou recommandé par une amie, cela avait fini par échouer. Parvenue à un certain poids, celui qui commençait à être satisfaisant, elle "craquait", reprenait du poids, et tout était à recommencer.

Schéma classique! Tous ceux et toutes celles qui se sont trouvés trop gros, qui ont entrepris un régime, deux régimes... dix régimes, connaissent bien ce déroulement de leur entreprise. C'est le travail de Sisyphe, tout toujours à recommencer: tant de peine prise, tant de sacrifices faits, tant de nourritures délectables dédaignées, tant de week-ends avec étapes gourmandes refusés de crainte de flancher, et tout cela pour rien; pire, pour un découragement et même un désespoir chaque fois plus grands.

Marianne, à l'époque où elle-même et ses parents avaient commencé à prendre son excès de poids vraiment au sérieux, avait une quinzaine d'années et souffrait beaucoup de son corps qu'elle n'aimait pas; à vrai dire, ses amis et ses camarades d'école s'étaient montrés plutôt compréhensifs, et personne ne s'était moqué d'elle, du moins ouvertement. Il n'empêche: au cours de gymnastique, elle voyait bien qu'elle n'était pas comme les autres, quelle que fut sa volonté d'effacer sa différence. Par exemple tandis que les autres montaient allègrement à la corde à noeud, elle n'arrivait jamais à s'élever plus haut qu'un ou deux noeuds; il était évident que ses bras, naturellement

déjà plutôt graciles, n'avaient pas une musculature suffisante pour soulever un tel poids. A la course, au saut, c'était le même problème: quels que fussent ses efforts - et elle en faisait! - elle arrivait pratiquement toujours bonne dernière. Oh, elle ne rêvait pas d'exploits sportifs ce n'était d'ailleurs pas tellement ce qui l'attirait; non, ce qu'elle désirait c'était seulement être comme tout le monde; non pas d'être toujours la première mais pas non plus toujours la dernière, et cela surtout parce que c'était dû à ces kilos maudits qu'elle traînait toujours derrière elle.

Si seulement, par exemple, elle était arrivée longtemps après les autres à cause d'une maladie de coeur, tout eut été différent. Elle songeait parfois combien il doit être commode d'être nulle en gym à cause d'une maladie de coeur; une petite, bien sûr, une de celles qui s'arrangent en grandissant... elle aurait bien aimé cela: une fille qui a une maladie de coeur n'est jamais ridicule, tout le monde est aux petits soins pour elle, personne jamais ne la traite de bonne grosse et elle-même n'a pas besoin de détester son corps...

Marianne s'arrêta de parler pendant quelques minutes après cela, et je pus voir qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Ces kilos en trop étaient une véritable souffrance pour elle, une véritable tragédie, vécue comme telle par cette adolescente.

Parler de tragédie à ce propos, alors que tant d'horreurs se produisent de par le monde, que tant d'adolescentes comme elle sont torturées par la faim et qu'un grand nombre en meurent, peut sembler inconvenant; mais ce qui nous intéresse ici, c'est la souffrance des êtres, quelle que soit la cause de cette souffrance. Et Marianne souffrait, cela n'était que trop évident.

Ayant maîtrisé ses larmes - pas une n'avait franchi les limites de ses paupières - la jeune fille put continuer à égrainer les circonstances qui la mettaient le plus mal à l'aise; il y en avait beaucoup. Celle qu'elle cita alors en premier fut la plage... la mer... le maillot de bains.

Pour ce qui était de l'école, elle avait fini par obtenir de son père qu'il la dispensât de gymnastique; cela n'avait pas été facile, la gym-

nastique disait-il, était bonne pour la santé; le sport, sans la faire précisément maigrir, était un bon complément du régime et, de plus, elle se mettait ainsi à part de ses camarades. Rien n'y fit: son désir de ne plus subir ces humiliations hebdomadaires était si fort que son père finit par céder.

Mais les vacances? Que faire? Comment ne pas se mettre en costume de bains? D'ailleurs elle adorait la mer, les jeux sur la plage, le bateau, la natation. Et pourtant, pour ne pas se mettre en maillot, elle eût bien passé ses vacances à la montagne que pourtant elle n'aimait guère. Seulement, ce n'était pas elle qui décidait, et aussi bien ses parents que son frère et sa soeur n'aimaient que la mer, du moins en été. Il fallait donc y aller et c'était à la fois un grand plaisir et un supplice: plaisir de l'eau, du soleil sur son corps et supplice de se sentir si mal dans ce même corps lorsqu'elle se regardait dans une glace; angoisse qu'elle gardait ensuite constamment en elle, avec la sensation d'avoir un corps "soufflé", encombrant, un corps qui occupait tout l'espace, qui prenait trop de place.

Elle choisissait bien évidemment un maillot noir uni, d'une seule pièce et qui cachât, autant qu'il était possible, ses rondeurs. Là non plus, elle ne pouvait pas être à la mode: bon pour les copines cela, bon pour sa soeur qui, sans être vraiment mince, pouvait cependant se permettre bien des fantaisies vestimentaires.

J'écoutais sa plainte, tant de fois entendue et pas seulement au cours d'une psychanalyse ou d'une psychothérapie, mais presque quotidiennement par l'une ou l'autre, par des mères qui se désolaient pour leur fille, parfois pour elles-mêmes aussi, par des jeunes qui savaient - ou qui pensaient - qu'elles ne pouvaient pas être attrayantes, par les lamentations sans cesse resurgies des régimes entrepris et à recommencer, par des espoirs en la dernière recette miracle, dans le dernier régime efficace, parfois dans un "gourou" qui promettait monts et merveilles et qui, bien évidemment, n'était rien d'autre qu'un escroc qui s'engraissait de la minceur promise aux autres.

Le moment de terminer le premier entretien étant venue, Marianne me dit qu'elle désirait vivement entreprendre une analyse car elle pensait que c'était là sa dernière chance; elle ne voyait pas, à vrai

dire, en quoi le fait de venir trois fois par semaine s'allonger sur un divan pour y parler de son enfance pouvait lui être bénéfique. Son enfance avait été heureuse, ses parents étaient de bons parents, elle s'entendait plutôt bien avec son frère et sa soeur et ne se sentait en rien semblable à tous ceux dont lui parlait son amie Colette. C'était sur le conseil de celle-ci, qui était en deuxième année de psycho et qui était tout feu tout flamme au sujet de l'inconscient et de ses mystères, qu'elle avait pris sa décision.

Colette lui avait présenté la psychanalyse comme seule capable de résoudre son problème; elle-même - elle me pria de l'excuser de me dire cela - n'en était pas aussi sûre.

C'était sur les conseils de cette même Colette, qu'elle avait lu quelques livres sur ce sujet et elle devait reconnaître qu'elle avait été très intéressée. Elle désirait donc se lancer: elle maigrirait ou ne maigrirait pas, mais elle en apprendrait beaucoup sur elle-même et sur le fonctionnement de l'esprit humain. Cela, elle en était sûre, l'aiderait dans ses études de philo pour ce qui regardait le présent, et en ce qui concernait ses projets d'avenir, donnerait de la profondeur à ses réflexions. Donc, si j'étais d'accord, elle était prête à entamer une analyse avec moi.

Le cas me sembla intéressant quoique encore, évidemment, totalement énigmatique. La jeune fille était sympathique, à l'évidence fort intelligente et réfléchie et tout à fait capable de mener à bien une psychanalyse; j'acceptai donc et lui proposai une analyse à trois séances par semaine, ceci accompagné des précisions nécessaires en ce qui regardait le cadre. Elle s'y attendait, ayant été suffisamment renseignée par son amie Colette à ce sujet, et elle accepta ma proposition sans réticences.

### **Anamnèse**

A la première séance elle commença, comme elle pensait qu'il fallait le faire - et après tout pourquoi pas? - par me parler de ses parents, de son père avant tout.

Elle l'adorait, tout simplement! Elle aimait bien sa mère aussi évidemment, mais son père... comment ne pas l'aimer? Tout le monde d'ailleurs l'aimait et l'admirait. Elle éclata de rire:

*"Le Complexe d'Oedipe hein? Peut-être, mais je ne crois pas ou, du moins, pas seulement! Puisque tout le monde l'aime, alors pourquoi pas moi?"*

Et elle se mit à me décrire qui était son père: la première chose que les gens remarquaient à son propos concernait sa profession: il était médecin et c'était même un très bon cardiologue; un homme qui savait des vies humaines, que ses collègues appréciaient et aimaient - elle le savait bien, puisque quelques uns de leurs enfants étaient ses amis et puis, d'ailleurs, dans une ville de province, tout se sait.

Dans une ville de moyenne importance comme Lille qui, me dit-elle, comptait environs cent cinquante mille habitants, on ne pouvait rien garder pour soi et c'est même un peu à cause de cela qu'elle avait demandé à venir continuer ses études à Paris; non qu'elle eut quelque chose de particulier à cacher, mais, à Lille, elle se sentait quand même un peu étouffer. Puis elle ajouta, comme si elle craignait d'avoir rabaissé son père par ce commentaire:

*"Mais c'est une région importante; avec les environs, avec la proximité de Roubaix et Tourcoing, je crois bien qu'on doit atteindre le million et demi de personnes! Plus que Lyon ou Marseille!"*

Elle entreprit alors de me décrire l'aspect physique de son père; il était grand et plutôt mince quoique, depuis quelques temps il se fut un peu empâté. Normal, il n'avait plus guère le temps de faire du sport, sauf en vacances et il était si souvent invité à des dîners, à des réceptions...

Mais cela comptait peu car il avait, aux yeux de sa fille, un mérite encore plus grand que celui d'être beau, d'être un bon médecin, d'être admiré par ses amis et ses concitoyens et même que d'être celui qui sauve des malades: c'est que son père était aussi un écrivain.

Il faisait partie de ces médecins qui publient des livres et des articles, arrivant même souvent jusqu'à être élus à l'Académie Française; le père de Marianne n'en était pas encore là, mais il était assez jeune et avait assez de talent pour avoir le temps d'y arriver et sa fille était persuadée que tel serait son avenir.

Or Marianne, tout en étant inscrite en philosophie dans une faculté parisienne et tout en étant depuis son enfance une brillante élève, n'accordait à ses études universitaires que le temps et l'attention strictement nécessaires pour réussir ses examens et ne rêvait que de littérature.

*"Naturellement, dit-elle, pas le même genre que ce qu'écrit papa; lui, ce sont des biographies de grands médecins du passé ou encore des essais sur la place qu'occupait la médecine à telle époque ou dans telle partie du monde et autres recherches semblables".*

Elle, non, ce qu'elle rêvait d'écrire, c'étaient des romans; mais pas de ces romans à l'eau de rose qu'on appelle des best-sellers; ce qu'elle écrirait, ce serait des romans puissants, profonds, peut-être réservés seulement à quelques lecteurs; ce qu'on appelle des succès d'estime, mais qui ont des chances de durer dans le temps.

*"Papa et moi on s'entend merveilleusement bien, affirma-t-elle avec force, nous avons les mêmes goûts; je crois même que je l'ai un peu déçu en ne faisant pas d'études de médecine comme lui. Mais il s'est vite consolé, parce que je veux écrire, comme lui. Et d'ailleurs, c'est mon frère qui sera médecin un jour ou l'autre; il est très doué et déjà en deuxième année et donc il a un successeur tout désigné. Quant à ma soeur, on ne sait pas encore, elle est trop jeune et elle n'a même pas passé son bac pour le moment. Mais je sais bien que si papa est très fier au fond d'être un cardiologue extrêmement renommé et qui est même écouté dans les congrès où il va, ce qui compte le plus pour lui, c'est l'écriture. Je suis sûre, même s'il ne me l'a jamais avoué, qu'il y a en lui un romancier refoulé; il n'ose pas, c'est tout. Alors il se cantonne dans les essais, les biographies: ça fait plus sérieux parce qu'un médecin qui écrit des romans... Les gens auraient moins confiance en lui peut-être? Et je suis sûre aussi qu'il a peur des critiques, peur de rater son coup. Moi, si j'arrive à écrire, qu'est-ce que j'ai à perdre? Je ne suis personne pour le moment... mais lui..."*

Il était évident que Marianne éprouvait pour son père un amour passionné, ce qui expliquait, au moins en partie, le besoin qu'elle avait

d'en parler sans cesse, d'en faire l'éloge, comme si elle avait eu besoin à travers moi de se persuader, en me persuadant, qu'il était un être d'exception et que s'il occupait tout son esprit et méritait tout son amour, ce n'était que justice.

Nous verrons que ce n'était pas aussi simple que la jeune fille le croyait et que même si son père était effectivement un homme remarquable par ses dons, tant professionnels que littéraires, il n'était cependant pas le demi-dieu imaginé par sa fille et qu'il avait, comme tout être humain, des défauts et des manques.

Il fallut donc, l'analyse se déroulant, que Marianne en arrivât à faire le deuil de ce demi-dieu qu'elle avait créé pour retrouver ensuite un père, certes plein de qualités, qui certes l'aimait beaucoup et l'aidait de son mieux - quand il en avait le temps - mais qui n'était, en fin de compte, qu'un simple mortel.

La mère de Marianne aussi changea peu à peu d'aspect dans l'esprit de sa fille, mais en sens inverse de celui de son mari.

Par une jalousie oedipienne dont on connaît bien les symptômes, quoiqu'ils fussent chez Marianne plus fortement marqués que chez d'autres, la jeune fille ne se sentait pas très proche de sa mère: elle l'aimait, et même beaucoup, mais elle ne se sentait que peu d'affinités avec elle. Il était clair, dans les propos qu'elle tenait au début de la cure, que sa mère était sa rivale auprès de son père et qu'elle ne lui reconnaissait que peu de qualités intellectuelles ou artistiques, c'est-à-dire des seules qui comptaient vraiment à ses yeux.

L'histoire qu'elle me raconta alors était simple, sans relief, tant le portrait qu'elle faisait de sa mère était conventionnel: elle la décrivait comme une bonne épouse et une bonne mère, attentive à la carrière de son mari et à la bonne marche de la santé et des études de ses enfants. Au physique, une jolie femme, brune comme elle-même et plutôt mince, la veinarde! Toujours bien habillée, élégante même et surtout sachant recevoir. Cela, toute la société de Lille le savait et le répétait jusqu'à ce que Marianne en eut presque la nausée. Comme si c'était cela qui était important!

Pourtant elle ajouta, comme elle le faisait souvent quand elle était prise de remords devant sa partialité:

*"Je sais bien qu'elle y est obligée; je sais bien qu'elle fait cela pour aider papa qui, malgré toutes ses qualités à besoin d'entretenir des relations et puis qu'elle le fait aussi pour nous, pour que nous fassions vraiment partie de la bonne société lilloise. Papa est de la région, mais d'une famille plutôt modeste. Maman était Parisienne et, quand ils se sont connus, Papa était encore étudiant. Comme elle avait de l'argent, ils ont pu se marier sans attendre la fin des études de papa. Leurs débuts ont été durs; je ne veux pas dire qu'ils étaient dans la misère, ils n'étaient pas dans un roman de Zola, ni même de Murger. Quand même, c'était modeste..."*

Elle se tut un long moment:

*"Parce que, tout de même, il faut bien le dire, Papa était très exigeant. Je ne sais pas d'où cela lui vient, étant donné le milieu dont il sorti...ou peut-être justement pour cela? Une revanche à prendre sur les dédains de la bonne société lilloise? Je ne sais pas, mais c'est vrai que le paraître, la belle maison, les belles voitures, jouer au golf... Il n'est pas snob, non, non! Mais enfin, ça compte pour lui. Et Maman,... Autre problème... Elle est d'origine juive; convertie et tout et tout... messe tous les dimanches, bonnes oeuvres etc. Et on ne peut pas parler vraiment d'antisémitisme dans notre milieu, mais cela n'arrangeait quand même pas vraiment les choses pour leur permettre de faire partie de la 'High Society'. Peut-être est-ce à cause de cela? Toujours est-il que ma mère est très conformiste; tout le contraire de Papa ou de moi: nous adorons la fantaisie, ce qui est nouveau, un peu incongru, fou... dans des limites, bien sûr; dans sa position, papa ne peut pas se permettre d'excentricités et d'ailleurs, maman ne le laisserait pas faire. C'est drôle..."*

Elle s'arrêta de nouveau un long moment.

*"Maman fait tout ce que veut Papa; c'est, à certains moments, comme si elle n'existait pas, comme si elle ne vivait que pour lui, comme si elle était son ombre. Mais pour certaines choses alors... elle a une volonté de fer; on sent que pour elle telle chose est sacrée; c'est comme ça que ce doit être et pas autrement. Et c'est Papa qui cède, surtout, il faut bien le dire, parce que ce qu'elle*

*demande n'est jamais déraisonnable; l'excentricité, elle, ce n'est vraiment pas son genre.*

*J'ai parfois l'impression que la seule chose qui compte, pour elle, c'est son mari en premier, puis ses enfants, puis sa maison, son confort, sa place dans la bonne société. C'est un peu comme si elle entourait son bien d'une muraille protectrice et de ponts-levis; ce qui est bon pour nous à le droit d'entrer, ce qui risque d'être mauvais, - au moins à ses yeux - doit être rejeté à l'extérieur... Bien sûr, on se sent protégés, en sécurité, mais on étouffe aussi parfois; ça aussi c'est une des raisons pour lesquelles j'ai voulu venir poursuivre mes études à Paris".*

Toutes ses histoires dont me faisait part Marianne n'étaient évidemment pas racontées ainsi, d'un seul jet, tant s'en faut. Je rassemble ici de nombreux épisodes qu'elle m'avait rapportés au cours de ses séances, de façon décousue, le plus souvent lacunaire mais qui, rapprochés les un des autres forment un récit plus compréhensible et, somme toute, assez cohérent.

Ce qu'elle me disait au cours des séances était, comme toujours, entremêlé de souvenirs de son enfance ou de son adolescence, de récits qui se rapportaient à son travail à l'Université, de ses amourettes et de ses chagrins d'amour ou d'amitié, de ses projets d'avenir etc.

Elle n'était pas une grande rêveuse, quoique les rêves ne fussent pas totalement absents. Mais cela n'est pas forcément un défaut s'il y en a suffisamment pour qu'on puisse emprunter cette "voie royale de l'inconscient". C'est une moins grave difficulté, en tout cas, que celle que nous donnent ces patients qui nous racontent tant de rêves à chaque séance, que celle-ci en est toute remplie et qu'il ne reste nulle place pour une quelconque interprétation. Et non seulement pour les interprétations mais même, chez l'analyste, pour quelque pensée que ce soit, ne laissant dans son psychisme que trop-plein, vide ou confusion.

Le psychanalyste, emporté par le flot de paroles, d'images, de symboles que charrie le discours de ces patients n'a plus aucun espace psychique pour y développer sa pensée. C'est d'ailleurs le but, totale-

ment inconscient, de ces patients qui demandent l'aide dont ils sentent avoir besoin mais qui reculent, paniqués, à l'idée de la recevoir. Marianne, au contraire, produisait des rêves en quantité "honorable", comme d'ailleurs elle faisait toute chose dans cette analyse et même dans sa vie. Elle critiquait sa mère sans se rendre compte de combien elle s'identifiait à elle, combien, elle aussi, toutes différence d'âge, de situation et d'environnement mises à part, suivait le schéma de son milieu. Au fond, s'il n'y avait eu cette question de poids - qui revenait de façon obsédante à toutes les séances - se serait-elle jamais posé des questions? Elle aurait peut-être été une jolie jeune fille, évoluant dans un milieu privilégié et protecteur et parfaitement heureuse de son sort? On ne sait; mais ce problème du poids et la souffrance réelle qu'il provoquait en elle l'avait faite se sentir différente, non pas protégée mais au contraire rejetée et l'avait faite se tourner plutôt vers les questions intellectuelles et artistiques que vers les jolies robes et les réceptions.

Ce n'était évidemment pas la seule raison: il y avait aussi son admiration et son désir d'identification avec son "grand homme" de père et ses qualités d'écrivain, probablement des dons innés en elle et une grande intelligence. Mais tout cela avait, à mon sens, la souffrance comme moteur; la souffrance due à ses kilos superflus, eux mêmes étant la conséquence d'une tragédie autrement plus grave qui se révéla au cours de l'analyse.

Marianne avait peu de problèmes avec son frère et sa soeur; je veux dire de problèmes graves. Ceux qui concernaient sa fratrie étaient banals, de ceux qui existent et que l'on retrouve régulièrement dans toute histoire de famille: jalousies, concurrence, impression que c'était toujours les autres qui étaient les mieux aimés et les plus gâtés, qui avaient droit à plus de cadeaux, à plus d'attentions, à plus de tendresse etc.

Mais tout cela ne pesait pas lourd côté de leur mutuelle tendresse, qui leur avait fait refouler toutes ces rivalités - au niveau conscient tout du moins. Au surplus, comme ce frère et cette soeur n'interviennent pas, ou de façon tout à fait mineure, dans la prise de poids

excessive de Marianne, je ne donnerai que quelques brèves indications sur leurs rapports.

Ma patiente avait une particulière tendresse pour son frère qu'elle admirait et qui était, pour elle, une sorte de substitut de son père; comme ce dernier, Pierre deviendrait un médecin et, comme lui, il serait parmi les tout premiers de sa génération: déjà il poursuivait des études brillantes, ce qui le destinait tout naturellement à mettre ses pas dans les pas de son père.

Marianne le décrivait comme beau et sportif, la coqueluche de toutes les filles: *"elles en pincent toutes pour lui"* disait elle. *"Mais lui, pas fou; il a bien le temps de fonder une famille! Alors il papillonne à droite et à gauche et prend son plaisir; mais ce qui est sérieux, ce qui compte, ce sont les études. Il veut devenir aussi bon que Papa. Mais dans une autre branche de la médecine. Laquelle? Il ne sait pas encore; la seule qui soit exclue c'est la cardiologie, naturellement. Parce que là, il serait ou le concurrent ou le petit garçon de Papa et l'un comme l'autre sont impossibles"*.

Il était clair que les deux aînés s'entendaient bien et même qu'il existait une certaine complicité amicale entre eux.

C'était un peu moins évident en ce qui concernait leur jeune soeur, du moins du côté de Marianne. La "petite soeur" s'appelait Jeanne mais elle orthographiait son nom comme "Jean", à l'américaine, ce qui provoquait moqueries et quolibets de la part de sa soeur aînée; celle-ci, qui n'avait que quelques années de plus qu'elle, se sentait cependant infiniment plus vieille et plus pleine d'expérience et de savoir que sa cadette.

Jean poursuivait ses études au Lycée et devait être en troisième ou en seconde d'après mes souvenirs. En tout cas c'était, pour Marianne, la "petite soeur", la "petite dernière" et, comme telle, suivant les dires de ma patiente, outrageusement gâtée.

Et surtout elle était mince! Naturellement mince! Et ni la jalousie ni l'envie n'étaient absentes lorsque l'aînée devait admirer une jolie robe si bien portée ou quand elle voyait sa cadette "s'empiffrer" de tant de bonnes choses qui lui étaient, à elle, à jamais interdites. Il fal-

lait bien alors trouver que le monde est mal fait, plein d'injustices et de favoritisme.

Et chaque fois qu'elle évoquait ce problème il lui fallait constater:

*"Encore si tous les régimes, tous les sacrifices que je fais servaient à quelque chose! Mais non, les kilos sont là, incrustés dans ma chair et je ne m'en débarrasserai jamais, et elle, sans rien faire, sans se donner le moindre mal, elle a une jolie taille"*.

Je ne sais trop ce qui, dans l'intonation de Marianne m'apparaissait comme insolite ou étrange, toujours est-il que lui fis une fois remarquer ce qu'avait d'ambigu cette expression: *"Je ne m'en débarrasserai jamais"*. Cela sonnait au premier abord comme une plainte, mais on pouvait l'entendre aussi comme une promesse.

Cette interprétation resta lettre morte sur le moment, et sa justesse n'apparut que longtemps après, lorsque nous eûmes compris la raison pour laquelle elle était contrainte à ne jamais se débarrasser de sa graisse superflue.

### La grand-mère entre en scène

Un autre personnage, dont je n'entendis parler que relativement tard dans les séances, tenait une place fort importante dans la vie de Marianne. Place qui devait d'ailleurs se révéler être, au fur et à mesure que se déroulait l'analyse, de plus en plus prépondérante.

Je veux parler de la grand-mère maternelle de la jeune fille; non pas que celle-ci n'eut jamais mentionné son nom ou n'en eut parlé qu'avec réticence. Elle la mentionnait souvent, au contraire, disant que celle-ci lui manquait, ou que sa grand-mère lui avait encore envoyé un cadeau, ou bien qu'elle lui avait longuement téléphoné en lui donnant des nouvelles non seulement de toute la famille mais même de tout Lille, etc.

Cette grand-mère habitait dans le même immeuble qu'eux et au même étage. Seul le palier séparait les deux appartements, ce qui faisait qu'ils habitaient à la fois ensemble et séparément. Ainsi on ne la voyait que si on le désirait. Elle était, au surplus, très discrète et il fallait longuement l'en prier pour qu'elle vienne prendre un repas avec eux, et en tout cas elle ne se montrait jamais lors des grandes réceptions.

Le père de Marianne ne détestait nullement sa belle-mère et avait même une sorte de sympathie pour elle. Cependant, il désirait fermement avoir son chez-lui strictement réservé à lui-même, à son épouse et à ses enfants.

Sa femme, par ailleurs, lui avait représenté qu'elle ne pouvait pas laisser sa mère vivre toute seule, cela eut été un abandon après la tragédie qu'elle avait vécue. Aussi avait-on trouvé, dès que les moyens financiers l'avaient permis, cet arrangement qui offrait tous les avantages d'une cohabitation sans en avoir les inconvénients.

Deux ou trois fois déjà, Marianne avait fait allusion à une tragédie dans la vie de sa grand-mère, mais sans jamais s'appesantir ni me donner d'explications.

Peu à peu - et il fallut de nombreuses séances pour que je puisse reconstituer, comme je vais le faire ici, ce qui s'était passé - elle me raconta ce qui avait à jamais brisé la vie de sa grand-mère et influencé aussi bien la vie de sa mère que la sienne propre quoique nous n'ayons pas encore su, à cette époque, ce qu'il en était réellement et à quelle point cela avait eu un impact sur son existence.

Les grands parents maternels de Marianne formaient un couple aisé, lui étant un avocat d'un certain renom et son épouse s'occupant de ses enfants et de la maison. Ils avaient deux filles qui, au moment des faits que ma patiente s'appropriait à me rapporter, avaient seize et dix-huit ans.

On était en 1940, c'était le mois de juin, et Madame X., celle qui deviendrait la grand-mère de Marianne, s'inquiétait affreusement pour l'avenir. Son mari, étant donné qu'il avait déjà dépassé la cinquantaine, avait été mobilisé sur place, ce qui le mettait, au moins provisoirement, à l'abri du danger.

Mais les nouvelles n'étaient pas bonnes, et même les qualifier de franchement désastreuses eut été plus proche de la réalité. Mais, comme le lui répétait souvent sa grand-mère quand elle lui reparlait de cette période, tout le monde restait optimiste: la France avait la meilleure armée du monde, il n'était pas possible qu'un monstre comme Hitler gagnât la guerre; cela finirait comme en 1914: des revers au début mais, à la fin, la victoire.

Devant l'avance allemande, cependant, le Ministère où était mobilisé son mari se replia en province et Madame X. prit le parti de quitter Paris pour aller se réfugier dans un endroit qui lui semblait à jamais hors d'atteinte du malheur, dans une petite maison de vacances qu'ils possédaient en Bretagne, au bord de la mer.

On sait ce qu'il en fut, et comment l'avance allemande détruisit les naïves illusions de la pauvre dame.

Après l'armistice, et comme tant d'autres, Maître X. qui, démobilisé, avait pu rejoindre sa famille, prit une décision fatale: celle de rentrer à Paris, malgré l'occupation allemande.

Il était Juif, certes, mais il était aussi Français, et cela depuis des générations, et il lui était impensable que son pays puisse, Allemands ou pas, Nazis ou pas, lui causer le moindre tort.

La famille aurait dû déchanter assez vite mais, entraînée par son chef, et lui faisant une entière confiance, elle continua à penser - et à agir - comme si cela n'avait dû être qu'un mauvais moment à passer. Nous pouvons mieux comprendre maintenant, à la suite de divers travaux et notamment de ceux de Bion sur la pensée que, emporté par son affect, Monsieur X. était dans l'incapacité de penser normalement en ce qui concernait le danger qu'il courait et qu'il faisait courir à sa famille; son patriotisme, son amour pour la France, toute sa conception de ce que peut être l'honneur lui interdisaient d'admettre que son pays était vraiment vaincu, qu'il était vraiment sous la botte de l'ennemi et - plus impensable encore - qu'il collaborait avec lui.

La pensée, en effet, ne peut se développer normalement que si la frustration que ressent un sujet ne déborde pas sa capacité à la tolérer. D'après la théorie de l'activité de pensée développée par Bion, une pensée est le résultat de l'union d'une préconception avec la capacité à tolérer une frustration.

*"On peut classer les pensées suivant la nature de leur développement chronologique en préconceptions, en conceptions ou pensées, et pour finir, en concepts; les concepts sont des conceptions ou des pensées dénommées, donc fixées" <sup>1</sup>.*

1. W.R.Bion (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris, P.U.F., 1979.

Le modèle que nous propose Bion pour mieux nous faire saisir sa théorie est celui du petit enfant pour lequel l'attente du sein (dont il a une préconception innée) s'unit, à certains moments, à la constatation que le sein n'est pas présent au moment où il le désire; il ressentira ce fait comme "sein absent" ou "non-sein", ce qui engendrera une frustration.

*"Si la capacité à tolérer la frustration est suffisante, écrit Bion, le 'non-sein', au dedans, devient une pensée, et un appareil pour penser cette pensée se développe. Ceci donne naissance à la situation décrite par Freud dans ses 'Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique' dans laquelle la domination du principe de réalité entraîne simultanément le développement d'une capacité de penser qui permet de combler le vide de la frustration entre le moment où un désir se fait sentir et le moment où l'action propre à satisfaire ce désir aboutit à cette satisfaction. La capacité de tolérer la frustration permet ainsi à la psyché de développer une pensée comme moyen de rendre encore plus tolérable la frustration tolérée".*

Et plus loin Bion ajoute:

*"L'incapacité de tolérer la frustration risque de faire obstacle au développement des pensées et d'une capacité de penser" ... "Si l'intolérance à la frustration n'est pas assez forte pour déclencher les mécanismes de fuite (dans ce cas le développement d'un appareil de pensée est perturbé et, à la place, il se produit un développement hypertrophié de l'appareil d'identification projective) mais demeure trop forte pour supporter la domination du principe de réalité, la personnalité substitue l'omnipotence à l'union de la préconception ou de la conception, avec la réalisation négative. Ce qui entraîne l'apparition de l'omniscience qui vient se substituer à l'apprentissage par l'expérience à l'aide des pensées et de l'activité de pensée"<sup>2</sup>*

Pour Monsieur X., ainsi que pour bien d'autres en cette période, la frustration était bien trop forte pour pouvoir être tolérée et permettre le développement des pensées.

2. Ibid., op. cit.

Bien sûr, Monsieur X. n'était ni un bébé dans l'attente du sein, ni un psychotique qui n'aurait pas eu la possibilité (par suite des frustrations dues au manque de capacités de sa mère à "la rêverie"), de développer un appareil à penser les pensées, mais un adulte, dont toute la vie passée prouvait qu'il possédait, et à un haut degré, un tel appareil.

Mais quelle que soit la qualité de cet appareil, il est des circonstances et des frustrations qui débordent ses capacités de tolérance, provoquant l'impossibilité de penser et l'impossibilité de voir les événements sous l'angle du principe de réalité.

Il s'agit de ces passages dont chacun d'entre nous peut constater la présence à tout moment s'il y est assez attentif: ce sont ces cas où, le moment intolérable passé et la faculté de penser retrouvée, on se demande comment on a pu agir de telle sorte, comment on a pu faire tout le contraire de ce qui était adéquat. C'est qu'on se trouve, en ces sortes de circonstances, dans un moment de non-pensée, de vide, durant lequel l'omnipotence se substitue à la pensée. On "sait" sans avoir besoin de réfléchir. La pensée est alors totalement absente: on ne se dit même pas "inutile de réfléchir davantage, la solution est évidente". On ne pense pas: on sait et on agit.

(On peut rapprocher cette état de ce que dit Joyce McDougall de l'acting-out<sup>3</sup>: "Ainsi les idées imprégnées d'affects dépressifs ou anxieux, potentiellement inmaîtrisables et inélaborables pour le sujet n'atteignent pas la représentation mentale, sont gardées hors du conscient". Ces affects peuvent alors mener soit à un acting-out soit à une maladie psychosomatique).

De tels moments de non-pensée sont des plus courants et ils n'entraînent heureusement pas toujours de conséquences graves, comme ce fut le cas pour Monsieur X. et de tant de ses coreligionnaires, pour lesquels il fut impossible de supporter la frustration qu'eut entraîné d'acceptation, la constatation que leur *mère-patrie* tant aimée les reniait, ne les reconnaissait plus pour ses enfants.

3. Joyce McDougall (1982), *Les théâtres du Je*, Paris, Gallimard.

Devant le choc affectif qu'une telle pensée eut causé, ce fut la possibilité même de penser qui céda et, à la place - comme le dit Bion - apparut une certitude informulée: celle que *leur mère-patrie* les aimait toujours autant et ne permettrait en aucun cas qu'on leur fasse vraiment du mal.

Monsieur X. rentra donc à Paris et y demeura; il ne se cacha pas, il ne mit pas les siens à l'abri. Et c'est ainsi qu'un jour terrible de 1943 presque toute la famille fut prise dans une rafle, c'est-à-dire le père et les deux filles, mais pas Madame X., qui était depuis la veille partie en expédition de ravitaillement - avec de faux papiers quand même! - et qui dut à cette circonstance de ne pas avoir été prise avec les autres. Cela, elle l'avait bien souvent regretté par la suite, tant il lui paraissait plus dur d'être seule, sans nouvelles d'aucun des siens, imaginant sans cesse le pire, que de se retrouver dans un camp de concentration. Elle ignorait encore à cette époque là, comme la plupart des gens, toute l'horreur qui se cachait derrière ces mots. Mais l'eût-elle su que ses pensées n'en eussent peut-être pas été tellement modifiées. Pour elle, sa famille était tout et, sans elle, que valait la vie?

Elle racontait souvent ces épisodes à sa petite-fille: les longues nuits sans sommeil, les angoisses entrecoupées de folles espérances, les difficultés de toutes sortes, la faim, le froid, et malgré tout l'espérance, l'oreille collée à la radio, essayant d'écouter les nouvelles de Londres malgré le brouillage.

Elle ne prenait guère de précautions, ne se cachait pas, ne sachant si elle désirait se sauver ou bien se faire prendre elle aussi. Tantôt se disant que tout valait mieux que cette angoisse, tantôt se disant qu'il fallait qu'elle soit là pour les accueillir quand ils reviendraient... s'ils revenaient.

Peut-être parce qu'elle ne craignait plus rien? Peut-être la chance ou une distraction de la police? Toujours est-il que Madame X. traversa l'occupation sans encombres et vit, enfin! la Libération de Paris.

Alors commença une autre attente, celle de leur retour. De cela aussi, elle avait fidèlement fait le récit à Marianne et plus d'une fois. Car la pauvre dame revenait sans cesse et sans cesse à sa douleur.

Dans ses séances aussi, Marianne reparlait souvent de ce qu'avait enduré sa grand-mère et c'était presque comme si c'était elle-même qui avait vécu tout cela. En effet, ayant entendu de nombreuses fois et depuis son jeune âge tantôt tel épisode, tantôt tel autre, au gré des souvenirs de son aïeule, elle avait fait sienne toute cette histoire.

Puis, disait la grand-mère, après la joie de la libération, était venue l'attente interminable... et enfin l'horrible certitude: des trois qui étaient partis, une seule était revenue, celle qui deviendrait plus tard la mère de Marianne.

Et Madame X. qui avait tout supporté durant la guerre qui, à travers toutes ses angoisses avait tenu bon qui, en somme, avait été extrêmement courageuse, s'effondra et sombra dans une terrible dépression. Marianne revivait en quelque sorte à nouveau, sur le divan, toute cette horrible aventure. J'avais presque l'impression, parfois, d'entendre la voix de Madame X. plutôt que celle de ma patiente, tant celle-ci avait été imprégnée de la terrible histoire.

Ce qu'avait pu subir la mère de Marianne était, par contre, étrangement absent de son discours. Il fallut que je le lui fasse remarquer pour que la jeune fille en prenne conscience.

Avec stupéfaction, elle s'aperçut que les souffrances que sa mère avait dû endurer au camp de concentration, que l'horreur d'un pareil supplice alors qu'elle était à peine adolescente, ne l'avaient pratiquement pas touchée, que cela avait glissé à la surface de sa conscience sans que de véritables représentations se forment dans son esprit.

Elle en fut horrifiée, se culpabilisa beaucoup et, naturellement, en chercha les raisons, pour ne pas dire qu'en fait elle chercha un bouc émissaire sur qui projeter cette insupportable culpabilité. Celui-ci était tout trouvé: comment partager, penser, réfléchir, à ce qu'avait pu être la souffrance de sa mère alors que celle-ci n'en parlait jamais? Si elle savait ce qu'avait été la souffrance de sa grand-mère, si elle la partageait au point d'en être imprégnée, c'est que celle-ci lui en avait fait maintes et maintes fois le récit.

Pour sa mère, c'était tout le contraire; comme si elle avait voulu, à force de ne pas en tenir compte, effacer le passé. Ou encore comme

si elle avait voulu prendre le contre-pied de sa mère, se taire là où l'autre parlait sans arrêt.

A nouveau, elle chercha les raisons possibles d'une pareille attitude et ce qui avait pu pousser sa mère à prendre le parti de ne jamais parler ni de ce qu'elle avait pu souffrir dans la déportation, ni de ce qu'elle avait pu ressentir à son retour. Par bribes, en se souvenant ici d'une phrase de sa grand-mère, là d'une allusion de sa mère mais aussi de ce qu'elle-même vivait quotidiennement elle essaya de faire une reconstruction de ce qui avait pu se passer.

Elle eut ainsi quelques idées puis, trouvant sa reconstruction par trop incertaine, elle décida d'aller interroger sa grand-mère.

Celle-ci ne se fit pas prier, presque comme si elle avait été soulagée de pouvoir raconter à sa petite-fille, qu'elle savait pleine d'amour et d'indulgence pour elle, l'erreur qu'elle avait faite au retour de sa mère. Elle lui dit donc à peu près ce qui suit, tel que je le retrouve moi-même dans mon souvenir:

*"Un jour, peut-être un an ou dix-huit mois après son retour, ta mère à eu une sorte de crise de désespoir; cela m'a étonnée, parce qu'elle s'était remarquablement bien remise physiquement - nous n'en espérions pas tant, ses médecins et moi, quand je la leur ai amenée, pratiquement au sortir du train qui la ramenait à Paris; elle semblait aussi s'en être bien remise moralement, puisqu'elle avait absolument voulu reprendre des études et que celles-ci marchaient convenablement.*

*Eh bien ce jour là, comme elle avait une crise de larmes que rien ne semblait pouvoir arrêter, j'ai d'abord pensé que les terribles souvenirs du camp remontaient en elle, puis que la perte de son père et de sa soeur lui paraissaient insupportables, mais toujours, entre deux sanglots elle secouait la tête. Enfin, j'ai perdu patience et j'ai crié: mais dis-le, à la fin! Qu'est-ce qu'il y a?*

*Elle aussi s'est mise à crier, avec une telle note de désespoir dans la voix que j'en ai encore des frissons en m'en souvenant: "Mais je suis vivante, moi! Est-ce que tu peux t'en rendre compte? Est-ce que tu me vois, seulement? Est-ce que tu peux l'accepter?"*

*Cela a été horrible pour moi; j'ai réalisé, tout à coup, ce que j'imposais à ta mère, après la dureté des camps de concentration: un autre camp de concentration, en somme. Je la faisais babiller tout en noir, comme moi. C'est-à-dire que je ne l'obligeais pas, bien sûr. C'était sans le savoir, par mon attitude que je l'empêchais d'avoir une vie normale, une vie comme celle des autres étudiantes de son âge, c'est-à-dire des sorties, des voyages, des soirées, des vêtements gais...des flirts peut-être. Je vivais dans un deuil perpétuel, et je l'obligeais, sans le savoir, à vivre comme moi. Cela a été une véritable révolution dans ma tête! Mais moi je ne pouvais pas changer, j'étais en deuil pour l'éternité.*

*Alors j'ai poussé ta mère à changer par elle-même sa façon de vivre, puisque, pour moi, je savais bien que c'était impossible. Elle n'osait pas au début, la pauvre, elle avait peur de me faire de la peine et peut-être aussi d'être une mauvaise fille et une mauvaise soeur. Mais peu à peu la vie et la jeunesse ont repris le dessus. Je dois dire que c'est à ce moment là qu'elle a rencontré ton père, qu'ils sont tombés amoureux l'un de l'autre et que c'est ça, surtout, qui à fait changer les choses.*

*Ils étaient jeunes, ton père n'avait pas fini ses études, mais j'ai poussé au mariage, je les ai aidés financièrement... c'était pour lui donner un peu de bonheur, tu comprends? De celui que je lui avais ôté avec ma tristesse et ma dépression perpétuelles. Lui, il était jeune, comme elle; il était plein d'ambition et de vie et j'étais sûre qu'il la ramènerait d'entre les morts".*

### **La tante morte**

Marianne avait donc clivé les deux images: celle des camps pleins des cadavres des malheureuses victimes torturées et celle de sa mère qui avait elle aussi subi toutes ces tortures avant de pouvoir, par quelque hasard inouï, en revenir.

Pourtant Marianne savait ce qu'avaient été les camps, elle avait lu un livre ou deux sur le sujet, avait, comme tout le monde vu des films qui en retraçaient l'horreur. Mais, autant elle s'était identifiée à sa grand-mère lorsqu'elle lui rapportait ses angoisses et son désespoir,

autant ce qu'avait eu à supporter sa mère était resté lointain. Elle compatissait à ce qu'avaient souffert les déportés, s'indignait que cela eut pu exister, participait même à des manifestations contre le racisme, mais sa mère n'était qu'une de ces malheureuses victimes, parmi d'autres, qu'elle essayait de son mieux de comprendre, elle n'était pas celle que, normalement, elle aurait du ressentir comme la plus proche.

Peu à peu, en s'appuyant sur les récits de Madame X., Marianne arriva à donner un peu d'épaisseur à ce qu'avaient pu être les pensées, le vécu de sa mère après son retour à Paris et émettre des hypothèses sur ce qu'elle avait pu ressentir. Elle commença par se poser des questions sur ce qu'avait représenté ce retour, après tant d'indicibles souffrances et alors qu'elle venait d'apprendre qu'elle ne reverrait jamais ni son père ni sa soeur. Et aussi sur ce qu'elle avait pu ressentir alors que, se précipitant vers Paris et son ancienne vie, vers sa mère dont elle rêvait depuis des années de retrouver les bras tendres et protecteurs, elle avait au contraire retrouvé une femme effondrée, en pleine dépression nerveuse.

*"Au fond, commenta Marianne, cela à dû être terrible; elle a dû se sentir rejetée, comme si le fait d'être en vie, d'être revenue ne comptait pas, n'était rien... comme si elle-même ne comptait pas, n'était rien. Sûrement, ma mère devait comprendre la douleur, les regrets, la souffrance de sa propre mère, elle endurait les mêmes; seulement elle était revenue, elle; elle était là. Est-ce que cela avait de l'importance pour sa mère?"*

*Je crois qu'elle devait forcément se demander quelque chose de ce genre, puisque son retour ne semblait atténuer en rien le chagrin, la dépression terrible qui terrassait grand-mère et l'empêchait d'accueillir maman comme il eût fallu. Grand-mère m'a dit, une fois, que Maman avait supporté cet état de fait sans rien dire, sans jamais se plaindre. Seulement, elle n'a jamais parlé de ce qu'elle avait enduré dans les camps. Est-ce qu'elle en a parlé à Papa? Je ne sais pas, peut-être... mais je ne crois pas: je sens en elle une volonté ferme de garder tout cela en elle".*

Ce n'est qu'à partir de ce moment là et de toutes les questions qu'elle s'était posées au sujet du passé, de sa mère et de sa tante défunte que Marianne commença à percevoir combien était étrange et même morbide l'attitude et la vie de sa grand-mère mais, tout en m'en décrivant le déroulement, elle affirma, en un premier temps, être sûre que cela ne lui avait, à elle, causé aucun préjudice, apporté aucune perturbation.

Ainsi que je l'ai déjà indiqué, les parents de Marianne et sa grand-mère avaient trouvé un modus vivendi qui était satisfaisant pour tout le monde: deux appartements séparés seulement par un palier, ce qui leur permettait d'être à la fois ensemble et indépendants.

Depuis qu'elle était toute petite Marianne avait passé beaucoup de temps auprès de sa grand-mère; ses visites s'étaient cependant peu à peu espacées, par la force des choses, lorsqu'elle avait commencé à fréquenter l'école; elle se rendait dans l'appartement voisin encore plusieurs fois par jour quand elle était dans les petites classes puis, avec l'augmentation des devoirs à faire, avec le temps consacré au sport, celui des leçons de piano, celui des camarades et des sorties, elle s'était moins souvent rendue chez sa grand-mère.

Mais, et quoi qu'il arrivât, sauf voyages évidemment, elle s'y rendait au moins une fois par jour; parfois au retour de ses cours, parfois - lorsqu'elle eut grandi et commença à se rendre à des soirées ou dans des "boîtes" - lorsqu'elle regagnait l'appartement de ses parents: même lorsqu'il était très tard elle ne manquait jamais d'aller dire bonsoir à sa grand-mère et de lui raconter sa soirée. De toute façon, elle savait fort bien que Madame X. ne dormirait pas, qu'elle l'attendait, quelle que fut l'heure de son retour.

Il y avait deux bonnes raisons pour que Marianne agisse ainsi: la première était qu'elle adorait sa grand-mère qui le lui rendait bien, la deuxième étant qu'elle savait bien avec quelle anxiété sa grand-mère attendait ses visites et combien elle eut souffert de son absence.

C'est justement parce qu'elle s'y rendait depuis qu'elle était toute petite et qu'elle savait qu'elle était la favorite de sa grand-mère que Marianne n'avait pas réalisé combien étranges étaient la vie et la

disposition de l'appartement de celle-ci: Madame X. ne sortait pour ainsi dire jamais; il fallait, pour qu'elle y consentit, une circonstance tout à fait exceptionnelle: le plus souvent c'était par obligation d'aller consulter quelque médecin ou se plier à quelque examen de santé, parfois une obligation sociale absolument impérative, mais tout cela réduit à sa plus simple expression.

Ceci était déjà une première étrangeté, et la Ville, assez cancanière, n'eut pas manqué de beaucoup en parler si en fait, à force de ne pas se montrer, à force de se faire oublier, à force de se faire comme transparente, Madame X. n'eut fini par presque disparaître aux yeux de ses contemporains, au point que certains la croyaient, en toute bonne foi, morte depuis longtemps.

Une autre étrangeté se trouvait dans le fait que Madame X. était toujours habillée en grand deuil: seul le noir, avec parfois une infime touche de blanc autour du visage était admis pour ses vêtements.

Enfin, *last but not least*, elle avait créé, dans un coin de son salon, une sorte de chapelle du souvenir.

Marianne se mit à parler souvent de se sanctuaire dédié, par sa grand-mère, à sa fille morte et qu'elle me décrivit ainsi: dans l'angle gauche de la pièce et visibles depuis l'entrée étaient disposées, sur l'un et l'autre mur, en équerre, toutes les photographies qu'elle possédait de sa fille aînée. Cela allait du nourrisson qu'elle avait tenu dans ses bras bien des années auparavant jusqu'aux dernières photos, prises au bord de la mer en ce terrible été de 1940 où elle avait pensé que la maison familiale des vacances serait un refuge inviolable. Au dessous des photos, dans l'angle formé par les deux murs, se trouvait un guéridon qui était approvisionné chaque jour en fleurs fraîches. Et, devant ce guéridon, était posé un fauteuil dans lequel la pauvre dame venait s'asseoir tous les jours et depuis lequel elle contemplait longtemps les souvenirs de sa fille.

Il ne faut pas croire, pour autant, que Madame X. fut une vieille dame sinistre. Pas du tout, disait Marianne; elle avait un grand sens de l'humour, aimait parler de tout, et le fait de s'être en quelque sorte claustrée ne l'empêchait nullement de s'intéresser à une foule de choses et d'en parler longuement avec sa petite fille.

D'abord, il y avait les journaux et les magazines qu'elle lisait assidûment; puis les livres, la radio, la télé. Et aussi, pour surprenant que cela puisse apparaître, elle connaissait toutes les petites histoires qui couraient la ville. Comment y parvenait-elle? C'est ce que Marianne s'était souvent demandé. Sûrement pas par sa fille qui, si elle s'occupait d'elle et de son bien-être matériel n'avait que relativement peu de contacts avec elle. Et en tout cas pas ce genre de conversations un peu complices dans lesquelles on s'efforce de décortiquer les faits et gestes de ses concitoyens. Non, sa source devait être la femme de ménage qui venait s'occuper d'elle tous les jours et qui, étant par ailleurs la concierge d'un immeuble voisin savait, comme elles le savent toutes, tout ce qui se passait en ville.

C'était souvent de ce coin dont elle avait fait le lieu de la mémoire que Madame X. racontait ses souvenirs des temps heureux à sa petite-fille. Elle lui parlait de son mari, mort lui aussi en déportation. Elle avait beaucoup aimé ce mari, et sa perte lui avait été cruelle. Mais elle avait fait, à son égard, un deuil normal alors qu'il s'agissait à l'évidence, pour son enfant perdue, d'un deuil pathologique. C'est-à-dire, comme nous pûmes le comprendre plus tard et en détail, d'un deuil non fait et infaisable.

Au niveau du conscient, Madame X. savait parfaitement que sa fille était morte, et que - au moment où elle en parlait à Marianne - il s'était passé bien trop d'années pour qu'il fut possible d'espérer encore un retour miraculeux.

Elle en parlait sans réticence, disait quelle merveilleuse enfant elle avait été et comment sa disparition lui avait laissé le coeur à jamais déchiré. Mais au niveau inconscient - cela, nous le comprimes bien plus tard, au cours de l'analyse de Marianne - sa fille n'était pas morte, tout simplement parce que concevoir sa mort était de l'ordre de l'impossible, de l'impensable.

Le fait que son enfant soit, suivant toute probabilité, partie en fumée devait accroître la puissance de cet impossibilité: il n'y avait aucune trace matérielle, aucune tombe ni même aucun récit d'un témoin oculaire pour marquer la réalité de cette mort. Naturellement, le

nombre effrayant de ceux qui étaient morts dans les camps, le nombre important des années qui avaient passé depuis la libération des camps de la mort, tout militait en faveur de la pire des hypothèses. Mais voilà, la mère n'y croyait pas vraiment, parce qu'elle ne pouvait pas y croire.

Le sort de son enfant restait donc dans un statut bizarre dans l'esprit de sa mère; morte? Sûrement pas. Vivante? Probablement pas non plus. Elle était à mi-chemin entre les deux, et nous ne possédons pas de nom pour désigner cette sorte de statut.

Madame X., nous le découvrîmes peu à peu et assez tardivement, avait trouvé une solution originale, et complètement inconsciente, pour donner à son enfant morte une vie *post-mortem*.

Sans le savoir et bien entendu sans que Marianne en eut le moindre soupçon, c'était à sa petite-fille préférée qu'elle avait imposé inconsciemment le soin de faire vivre - au moins un peu - sa fille chérie.

Sans le savoir, ma patiente abritait en elle l'enfant bien-aimée de sa grand-mère.

Je me suis souvent demandé alors comment cela avait pu se produire, et d'ailleurs mon opinion est toujours incertaine au sujet du mécanisme qui avait permis un tel état de fait.

Le premier auquel je pensai fut, naturellement, l'identification projective, telle que nous l'a montrée Mélanie Klein dans ses "Notes sur quelques mécanismes schizoïdes"<sup>4</sup> et dont Laplanche et Pontalis donnent la définition suivante:

*"Mécanisme qui se traduit par des fantasmes où le sujet introduit sa propre personne en totalité ou en partie à l'intérieur de l'objet pour lui nuire, le posséder ou le contrôler".* Puis ils ajoutent qu'une "telle acception laisse entière la question de savoir si l'on peut distinguer dans l'identification certaines modalités où c'est le sujet qui s'assimile à l'autre, et certaines modalités où c'est l'autre qui est assimilé au sujet"<sup>5</sup>.

4. Mélanie Klein (1946), Notes sur quelques mécanismes schizoïdes, in: *Développements de la psychanalyse*, Paris, P.U.F.

5. Laplanche et J.B. Pontalis (1973), *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, P.U.F.

Dans ce problème du cannibalisme psychique, où l'on introduit en soi un autre pour le maintenir en vie, je me suis souvent demandée, de la même façon qui, du sujet ou de l'objet, avait cannibalisé l'autre. Le premier rêve de Marianne qui aurait pu m'alerter me fut rapporté par elle à peu près au moment où elle commença à prendre conscience de l'étrangeté de la vie que menait sa grand mère. Mais je dois dire que à l'époque, il ne m'évoqua en aucune façon un cas de cannibalisme psychique; ce n'est que plus tard, lorsque ce problème commença à s'éclaircir un peu, que ce rêve me revint en mémoire et que je pus, bien sûr grâce aux associations qu'elle fit en ce deuxième temps, donner une interprétation dans ce sens.

Le rêve qu'elle me rapporta et dont j'avais pris note parce qu'il me paraissait important sans que je puisse savoir vraiment pourquoi, peut-être seulement parce que c'était un cauchemar et qu'il l'avait vivement impressionnée, est le suivant.

*"Cela se passait au bord de la mer; une mer glauque et triste, comme plombée. Pas du tout comme celles que je connais: la Méditerranée ou l'océan Atlantique que je connais bien parce que nous y allions presque chaque été quand j'étais enfant, dans notre maison de Bretagne; ça ne ressemblait pas non plus à la Manche où il n'y a pourtant pas souvent de soleil et où l'eau à une teinte grise. Parce que partout, la mer est vivante; elle bouge, il y a des vagues, des remous, des mouettes qui vont et viennent. Là, rien. C'était triste... si triste! Comme figé, comme si rien, jamais, ne devait changer.*

*Couché sur le sable, au bord de la mer, il y avait un homme qui ne bougeait pas, lui non plus, et je me demandais s'il était vivant ou mort. C'est là que commence l'horreur et que le rêve est devenu un cauchemar dont je n'arrivais pas à me réveiller: de la mer est sorti un crabe, du genre tourteau; de ceux que j'aime tant manger, mais que je ne mangerai plus jamais! Et avec ses pinces, ou sa bouche, je ne sais pas, il a commencé à faire un trou dans le ventre de l'homme qui ne disait rien, qui ne bougeait toujours pas, qui ne se protégeait pas. Il a creusé, creusé et il a disparu dedans.*

*L'homme s'est levé et il est parti, mais pas debout, à quatre pattes et tout de travers. Je me suis réveillée en hurlant, et il m'a semblé que je mettais une éternité avant de trouver l'interrupteur de ma lampe de chevet et longtemps aussi avant que mon coeur, qui battait comme un fou, ne se calme".*

Marianne était encore tout émue en me rapportant ce rêve, qu'elle avait fait la nuit précédant la séance. Elle avait beaucoup de mal à en parler et à associer; ce qu'elle put me dire, en un premier temps, se rapportait à la trace mnésique qui en avait été le point de départ: elle avait vu la veille, à la télévision, un documentaire sur les mers du sud. On y montrait de merveilleux poissons aux couleurs éclatantes, des sortes de tomates de mer comme elle en voyait au cours de ses vacances en Méditerranée, mais beaucoup plus belles et qui abritaient dans leurs tentacules - qui eussent été mortels pour tous autres - de petits poissons avec lesquels elles avaient fait une sorte d'alliance.

Le réalisateur avait filmé aussi des crabes, qui ressemblaient à celui qui était dans son rêve, et qui étaient occupés à dépecer et à manger le cadavre d'un poisson. Il y en avait un qui enfonçait sa pince dans le ventre du malheureux poisson qui était mort heureusement, du moins elle l'espérait. Le commentateur avait dit que ces crabes étaient comme des éboueurs des mers, qu'ils mangent et digèrent tout ce qui traîne.

Après un long silence, ses associations reprurent et se firent plus pressantes; elle se rappela avoir vu un autre film, plusieurs années auparavant, où il était question des morts-vivants de Haïti, des zombies auxquels un sorcier avait retiré leur âme et qui marchaient comme des somnambules et travaillaient, sans jamais protester, pour leur maître le sorcier.

Puis elle associa sur ces malheureux juifs dont elle avait entendu parler, qui étaient obligés de retirer des fours crématoires leurs coreligionnaires gazés et qui devaient leur survie à cette macabre besogne. Elle s'attarda sur l'horreur d'une pareille tâche, se demandant si elle, dans de telles circonstances, aurait accepté de faire des choses aussi

horribles pour avoir une chance de survivre; puis elle affirma qu'en tout cas sa tante n'avait rien fait d'aussi épouvantable et que peut-être c'était pour cela qu'elle était morte. Enfin elle corrigea son affirmation car il lui semblait bien se souvenir que ces commandos n'étaient composés que d'hommes.

Il était clair que ce rêve se rapportait à sa tante, à la vie et à la mort de celle-ci, et je pensai qu'il correspondait à une interrogation sur le rôle des fossoyeurs dans le camp (les crabes-fossoyeurs) et à une des rares choses qui avaient transpiré de ce qu'avait été la vie de sa mère là-bas. Un jour, celle-ci avait été sauvée par un homme de ces commandos qui l'avait prise par un bras et violemment poussée hors de la file dans laquelle elle marchait et presque projetée dans une autre. Or, après quelques dizaines de mètres la file où elle était maintenant avait bifurqué vers la droite tandis que celle où elle était précédemment avait continué tout droit, vers le four crématoire.

Pourquoi cet homme avait-il fait cela? Elle ne l'avait jamais su, n'avait jamais revu celui qui lui avait sauvé la vie.

Donc, sa mère avait été sauvée par un fossoyeur, alors que sa tante... Les deux soeurs avaient été séparées dès le début de leur déportation, et la mère de Marianne ne savait rien du sort de son aînée. Tout de même, commenta Marianne, à la place de sa mère, elle se sentirait coupable. De quoi? De rien, bien sûr... sauf d'être en vie alors que l'autre était morte.

Elle se demandait si sa grand-mère pensait quelque chose de ce genre? Était-ce pour cela qu'elle n'avait pas accueilli avec plus de joie sa fille à son retour? Bien sûr, elle commençait à se rendre compte, tout en continuant à espérer, qu'elle ne reverrait jamais ni sa fille aînée ni son mari, et cela était bien suffisant pour expliquer qu'elle n'ait pas pu éprouver la joie qu'elle aurait ressentie autrement.

Il n'empêche... Marianne se posait douloureusement toutes sortes de questions à ce sujet sans, bien évidemment, pouvoir y répondre. Et cela la perturbait d'autant plus qu'elle se savait incapable de les poser à sa grand-mère, pas plus qu'elle ne pourrait en poser d'autres, qui se rapporteraient à cette période, à sa propre mère.

Alors, était-ce cela qu'obscurément sa grand-mère reprochait fille cadette, sans même en avoir conscience? Était-ce cela qui avait tant pesé sur elles deux et qui avait abouti à ces rapports ambigus entre mère et fille?

Peu après ce rêve, il y eut la longue interruption des vacances d'été et, à la rentrée, Marianne semblait avoir tout oublié. Elle parlait des menus faits de sa vie, me racontait ses vacances, parlait beaucoup de son poids, qui lui en avait gâché une partie: devoir se mettre en maillot, voir les autres, minces comme des lianes... c'était vraiment dur. Tout de même, les vacances avaient été bonnes dans l'ensemble. Elle parlait aussi de ses projets d'avenir, de son désir de devenir écrivain, de son enfance. Elle me rapportait des rêves que j'analysais et interprétais. Bref, l'analyse se poursuivait normalement, sauf qu'il n'était plus question ni de sa tante morte, ni des souffrances de sa mère, ni de crabes, ni de camps.

Quatre mois environs passèrent avant qu'elle n'abordât de nouveau ce sujet. Elle était retournée à Lille pour les vacances de Noël, comme elle le faisait toujours. Naturellement, elle avait été plus proche de sa grand-mère que lorsque leurs contacts, qui étaient fréquents et affectueux, ne se passaient que par lettres ou téléphone.

Marianne était, et de beaucoup, la favorite de sa grand-mère. Cela lui avait semblé tout naturel jusque là mais, avec le déroulement de son analyse, elle commençait à se demander si c'était aussi simple qu'elle l'avait cru. Lorsque sa grand-mère la favorisait en tout: argent, attentions, admiration etc. était-ce parce qu'elle l'aimait plus que les autres et pour elle-même, ou n'y avait-il pas une autre raison, plus obscure qui, s'ajoutant à celle-là, viendrait expliquer la véritable idolâtrie que sa grand-mère éprouvait pour elle? Autrement dit ne s'était-il pas établi, dans l'esprit de la vieille dame, un lien entre sa fille perdue et sa petite-fille?

Ma patiente commençait à le soupçonner très fort et, dès la reprise des séances, se mit à en parler longuement.

Elle commençait aussi à se rendre compte que sa grand-mère la comparait trop souvent à sa tante. Elle ne l'ignorait évidemment pas

jusque là, mais cette comparaison prenait désormais une coloration différente: ce que cette façon de faire aurait pu avoir d'irritant avait été masqué, aux yeux de Marianne, par le flot de compliments qui y était associé: elle était aussi belle... aussi intelligente... aussi gentille, attentionnée, sympathique... aussi affectueuse, etc. que l'avait été la petite Geneviève.

Puis, au fur et à mesure qu'elle grandissait, elle lui affirmait qu'elle était une aussi jolie jeune fille, qu'elle réussissait aussi bien dans ses études, qu'elle avait sûrement autant d'amoureux qu'en avait eu sa fille etc.

Cela avait naturellement flatté le narcissisme de la fillette puis celui de la jeune fille, qui ne pouvait percevoir la surévaluation dont sa tante était l'objet, ni que c'était l'idéalisation de celle-ci qui avait entraîné la sienne propre; elle ne pouvait pas non plus se rendre compte du danger que pouvait présenter une pareille idéalisation associée à une identification à sa tante défunte.

Je me suis souvent demandée par quel miracle ma patiente n'était pas devenue un être insupportable et vaniteux mais était, tout au contraire, une charmante jeune femme, attentive aux autres et prête à travailler pour obtenir ce qu'elle désirait - autrement dit ayant accepté de substituer le principe de réalité au principe de plaisir.

Les raisons qui me semblent l'expliquer sont multiples: tout d'abord, évidemment, un Complexe d'Oedipe convenablement résolu (dans la mesure, bien sûr où il peut l'être...). Il avait toujours été clair, dans l'esprit de Marianne - parce qu'il l'était dans celui de ses parents - que c'était sa mère qui était l'épouse de son père et que, quel que fut l'amour que celui-ci lui portait, et qui était très réel et très fort, c'était l'amour qu'un père porte à sa fille et non celui d'un amant.

Puis l'amitié et même l'admiration qu'elle éprouvait pour son frère venait freiner une enflure excessive de son ego et empêchait que celui-ci prenne trop de place.

Et enfin, ses kilos superflus; cela pouvait apparaître comme étrange mais venait confirmer ce que dit le bon sens populaire, à savoir qu'à quelque chose malheur est bon. Ces kilos qui la faisaient tant souffrir

lui épargnaient le ridicule de croire toutes les louanges que lui discernait sa grand-mère: oui, elle était peut-être jolie, intelligente et sympathique, mais cela ne lui donnait pas la clé du bonheur et elle voyait constamment des jeunes filles, qui n'étaient pas sensées avoir autant de qualités que lui en attribuait sa grand-mère, être dotées de plus d'assurance et, partant, avoir plus de succès qu'elle.

Coup sur coup, à quelques séances d'intervalle, Marianne apporta deux rêves qui éclaircirent notablement la situation.

Dans le premier, elle était à la campagne, dans une plaine riante, et elle regardait un berger pousser son troupeau devant lui. Le berger avait une veste en peau de mouton, sans manches, comme ils en portent souvent, ou du moins telle que la litho d'un de ses livres d'enfant qu'elle adorait les représentait.

Tout semblait calme et heureux lorsque, à l'intérieur même du rêve elle se mit à se demander ce que signifiait cette peau de mouton. Des images confuses se présentèrent alors, se superposant l'une à l'autre. Il lui semblait se souvenir qu'il était question d'un meurtre, de quelqu'un qui disait que ce berger était un méchant homme... puis des images sans suite. Ce n'était pas un cauchemar, mais en se réveillant elle avait éprouvé une sorte de malaise en se souvenant de son rêve.

Elle savait très bien d'où provenait l'image de la campagne; cela datait de sa douzième ou treizième année. Elle voyageait en voiture avec ses parents et ses frère et soeur, lorsque leur père leur annonça qu'on allait s'arrêter chez un de ses cousins qui avait une ferme non loin de leur chemin. Il avait donc prévenu ce cousin que, s'il le voulait bien, la famille irait lui rendre visite.

Marianne en fut ravie; elle adorait la campagne et celle-là était superbe. Comme dans son rêve, une plaine verdoyante, un paysage serein et doux. Seulement... il ne s'agissait nullement de moutons, dans la réalité, mais d'un cochon. D'un pauvre porc qu'on égorgeait ce jour là.

Marianne crut qu'elle ne pourrait jamais oublier les horribles cris qui jaillirent tout à coup et qui duraient, duraient. Elle avait éclaté en san-

glots, et son cousin eut beau lui expliquer qu'on était obligé d'agir ainsi - c'est-à-dire de ne pas tuer la bête d'un coup - parce qu'il fallait recueillir son sang pour faire le boudin et que celui-ci ne coulait bien que si l'animal restait vivant, ses explications ne servirent de rien.

Elle eut presque une crise de nerfs et son père, compatissant, reprit la route, au risque de se brouiller avec son parent. Et il la reprit d'autant plus volontiers que tout le reste de la famille, lui y compris, partageait plus ou moins les sentiments de Marianne; ils l'exprimaient avec moins de force, mais c'étaient la même pitié pour la souffrance de l'animal, le même refus d'accepter comme normale cette souffrance. Marianne avait cru qu'elle n'oublierait jamais, et pourtant cela s'était effacé de sa mémoire jusqu'à ce rêve et cela n'avait d'ailleurs pas semblé, à l'époque, la perturber plus que quelques jours, puisqu'elle se souvenait très bien du voyage qui avait suivi et qui s'était déroulé très agréablement.

Elle associa sur le conte de son enfance, celui où des parents, obligés de laisser les enfants seuls à la maison, leur expliquaient qu'il faut se méfier très fort du loup, car il mange les petits enfants. Aussi leur recommandaient-ils, si quelqu'un frappait à l'entrée de la maison, de lui demander de montrer sa patte par un interstice sous la porte. Ils verraient alors aussitôt à qui ils avaient à faire.

Elle évoqua l'exquise terreur que provoquait ce conte et son espoir, jamais exaucé, que les enfants comprennent la ruse du loup qui leur montrait "patte blanche" pour se faire prendre pour un mouton.

*"C'est bien aussi ce que dit mon rêve, commenta-t-elle: ce berger qui a l'air si bon et si doux, avec sa peau de mouton sur le dos, est-il autre chose qu'un loup qui ne rêve que de tuer et manger des moutons pour, ensuite, se revêtir de leur peau?"*

*C'est terrible, quand on y pense, de manger ainsi des animaux... surtout des mammifères qui sont nos petits frères, en quelque sorte. Pourtant, je ne suis pas végétarienne non plus, et je crois que si on nous a fait omnivores c'est qu'il doit en être ainsi".*

Elle se perdit alors en considérations plus ou moins vagues au sujet d'un article qu'elle avait lu autrefois et dans lequel on expliquait la

supériorité des animaux carnivores sur les herbivores par le fait que les premiers avaient plus de temps libre que les seconds qui, eux, devaient consacrer tout le leur à manger.

Cette façon de voir était stupide, me dit-elle: d'abord, que faisaient donc les carnivores de leur temps pour qu'il nous parût si important qu'ils en aient davantage? Rien; ils vivaient, dormaient, fainéantaient... Eh bien, les herbivores en faisaient tout autant sauf que, tout en faisant cela, ils mangeaient ou rumaient leur herbe.

Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, elle n'avait pas entendu dire que les hommes ou femmes végétariens aient occupé davantage leur temps à manger, ni qu'ils l'aient occupé moins intelligemment que les autres. Il y eut un assez long temps de silence avant qu'elle ne reprit:

*"Je ne sais pas pourquoi cela me fait penser à... elle s'interrompt... il n'y a vraiment aucun rapport... ça me fait penser à une exposition de Chagall que j'ai vue récemment. Je sais que c'est un très grand peintre, tous les gens vraiment compétents le disent. Mais moi, je ne l'aime qu'à moitié. En tout cas, en ce moment, ce qui m'agace, c'est qu'il montre toujours des animaux ou des femmes dont on voit l'intérieur du ventre, avec un autre être dedans".*

J'intervins pour demander: "Un autre être?"

*"Oui... je veux dire un enfant, un petit, naturellement! Je n'aime pas cela, ça me met mal à l'aise".*

Je lui demandai alors si l'idée d'avoir des enfants, donc de les porter dans son ventre la mettait aussi mal à l'aise.

Elle ne répondit pas aussitôt, comme elle le faisait presque toujours quand elle se trouvait devant une question importante et qui demandait réflexion. Puis elle me dit que son plus cher désir était, peut-être même avant de devenir écrivain, d'avoir un mari et des enfants. D'ailleurs, ajouta-t-elle, cela n'était pas incompatible.

Si elle avait pris son temps pour répondre à ma question, me dit-elle, alors qu'autrefois, avant l'analyse, celle-ci eut été instantanée, c'est qu'elle avait appris que les choses ne sont pas toujours aussi limpides qu'elle paraissent. Mais cette fois non, elle n'avait pas chan-

gé d'avis, elle désirait des enfants et des enfants qui fussent vraiment siens, c'est-à-dire qui se fussent développés dans son ventre. Cela devait être fabuleux, de sentir une nouvelle vie, dont on était responsable, grandir en soi en sachant qu'un jour cela deviendrait un être humain.

Puis elle ajouta qu'elle avait récemment accompagné une de ses amies enceinte qui devait faire une échographie. Elle n'avait rien compris à ces images, mais le médecin lui avait montré un point minuscule qui avait des pulsations et avait dit: *"Regardez, ça c'est le coeur qui bat"*. Et Marianne c'était sentie toute émue.

*"Non, si Chagall me met mal à l'aise, ce n'est pas, j'en suis sûre, à cause d'une affaire d'enfants".*

La séance suivante fut occupée par un problème urgent, dont Marianne me parla longuement, et qui avait trait à ses rapports avec sa jeune soeur. Mais on revint au sujet d'un enfant ou d'un être dans un ventre dès la séance qui la suivit, par le biais d'un nouveau rêve que me rapportait ma patiente:

*"J'ai rêvé d'une montagne, c'était plutôt une colline par la taille, mais sans herbe. Elle était formée de roches et de terre et elle était posée bizarrement au milieu d'une pelouse, dans un joli jardin. Cela me semble étrange maintenant, mais dans le rêve c'était tout à fait normal.*

*Moi, je me glissais dans une sorte de fente très étroite, située au pied de cette colline. Cette fente... comment expliquer? C'est un peu comme si la montagne avait été en ardoise, vous savez, cette roche qui se divise en feuillets. Et moi, je me glissais entre deux feuillets; ils n'étaient pas empilés horizontalement, comme pourraient l'être les feuillets d'un de ces gâteaux qu'on appelle mille-feuilles; les feuillets de roche de cette colline étaient verticaux mais un peu inclinés vers le sommet de la montagne, comme s'ils avaient formé une spirale à l'intérieur d'elle. J'essayais d'avancer. C'était difficile, parce que c'était très étroit mais ce n'était pas inquiétant, pas même désagréable. Je ne sais pas du tout pourquoi j'étais là ni ce que je voulais y faire mais, tout à coup, j'étais de nouveau à*

*l'air libre, au pied de la montagne. Devant moi, à quelques mètres, dans ce joli jardin, il y avait une sorte de gloriette avec une cloche qui pendait du plafond en son milieu.*

*Je savais que je n'avais qu'à aller faire sonner cette cloche pour être libre et ne plus jamais avoir à retourner dans les méandres de la montagne. J'ai hésité; je ne savais pas si je désirais être libre, et pendant que j'hésitais et sans l'avoir décidé, je me suis retrouvée en train de me faufiler péniblement entre deux feuillettes de la montagne. Et le rêve s'arrête là".*

Après un long silence et comme elle me disait qu'elle n'avait pas envie de parler ni de faire la moindre association, j'avançai l'hypothèse qu'il s'agissait encore d'un enfant - elle - dans le ventre d'une mère; de la terre-mère.

Elle se récria, disant qu'elle n'avait nulle envie de retourner dans le ventre de sa mère, ni dans le ventre d'une quelconque autre mère.

De cela elle était sûre; elle aimait beaucoup sa mère et même, depuis l'analyse, plus qu'avant. C'était parce qu'elle commençait à comprendre tout ce que sa mère avait dû subir dans les camps et surtout l'injustice dont avait fait preuve sa mère à elle après son retour.

Elle avait entendu dire par une étudiante de psycho qui suivait un séminaire de Françoise Dolto qu'il était arrivé à cette dernière une aventure un peu semblable: la soeur aînée de Françoise Dolto était tombée malade et, malgré tous les soins qui lui avaient été prodigués, avait fini par mourir. Eh bien, la mère des deux fillettes avait pris la malheureuse Françoise en grippe, la rudoyait, ne voulait même plus la voir au point que l'enfant, qui avait une dizaine d'années à cette époque, devait prendre ses repas dans sa chambre, tant sa vue exaspérait sa mère qui lui criait: *"Pourquoi ce n'est pas toi qui est morte à la place de ta soeur?"*

Marianne avait été horrifiée par cette histoire qui, il faut bien le dire est atroce, mais elle en était d'autant plus impressionnée qu'elle se demandait, depuis quelques temps, s'il ne s'était pas produit quelque chose de semblable dans l'esprit de sa grand-mère. Si c'était le cas, cela ne s'était pas du tout manifesté de la même façon; jamais

Madame X. n'avait rudoyé ou grondé sa fille hors de propos, jamais elle ne lui avait adressé une phrase aussi horrible que celle que la mère de Françoise Dolto avait assénée à sa fille. Mais elle ne l'avait pas non plus accueillie avec chaleur et amour, elle l'avait sacrifiée au culte de sa soeur morte en lui faisant porter un deuil strict et en la privant des sorties, des voyages, de tous les plaisirs de son âge. Et de plus, pensait Marianne qui commençait à donner une grande place à l'inconscient, le fait que cela ne soit pas dit ne prouvait nullement que cela n'existait pas, refoulé, dans l'inconscient de sa grand-mère. D'ailleurs, ajouta Marianne, est-ce que cela ne continuait pas? Cette façon de vivre qu'avait sa grand-mère, n'était-ce pas comme un reproche constant adressé à sa fille qui, elle, vivait, et vivait de façon normale? Et le fait d'avoir en quelque sorte "capturé" Marianne en lui parlant, encore et encore, de sa fille Geneviève, de telle sorte qu'elle connaissait presque tout de sa tante et presque rien de sa mère, n'était-ce pas affreusement injuste?

On peut aisément comprendre combien toutes ces réflexions devaient être pénibles pour la jeune fille; si elle se rapprochait de plus en plus de sa mère qu'elle commençait à mieux comprendre, il lui fallait aussi commencer à juger sa grand-mère dont l'attitude, elle devait maintenant l'admettre, avait eu quelque chose de presque monstrueux.

Comme pratiquement chaque fois que Marianne se trouvait devant un obstacle de ce type, elle cessa d'en parler pendant plusieurs séances. Mais, comme nous le savons bien, ce qui nous tourmente refait toujours surface. Aussi, après deux ou trois semaines, Marianne reprit le sujet. Elle me dit qu'elle avait beaucoup réfléchi, même si elle n'en avait pas parlé, mais le dernier rêve lui restait incompréhensible: elle était tout à fait sûre d'aimer la liberté et de ne pas vouloir rentrer dans le ventre maternel. Alors, que voulait dire ce rêve? Je répondis que chacun d'entre nous, avant de devenir adulte et de désirer la liberté, avait fantasmé un retour dans le ventre maternel, qui apparaissait comme le lieu de toute sécurité, de toute sérénité, de tout bonheur. Quelque chose de ce désir persistait quel que fut notre détachement une fois l'enfance dépassée.

On pouvait toutefois interpréter ce rêve différemment, en partant de l'idée que, dans l'inconscient, les situations sont réversibles et que "être un bébé dans le ventre d'une mère" ou bien "être une mère qui a un bébé dans son ventre" pouvaient se substituer l'un à l'autre.

Elle accepta cette idée tout en se demandant de quel bébé il pouvait être question.

Arrivée à ce point de l'analyse, je me remémorai du premier rêve que Marianne avait fait et que je n'avais pas pu interpréter totalement et je le reliai à quelques autres qui me semblèrent se rapporter au même sujet:

Dans le premier de ces rêves, un crabe, sorti de la mer, pénétrait, à l'aide de ses pinces, dans le ventre d'un homme qui avait l'air d'être sans vie mais qui, après avoir été pénétré par le crabe, se relevait et se mettait à marcher, non plus comme un être humain mais comme un crabe.

Dans le deuxième rêve, un berger avait tué un mouton pour s'emparer de sa peau; là aussi, il s'agissait d'une inclusion. Pas dans un animal vivant, cette fois, mais on peut dire que l'homme se trouvait à l'intérieur de la peau de l'animal et, avec un peu d'imagination, on pouvait parfaitement le concevoir comme fourré à l'intérieur de lui. Les associations, du reste, allaient plus ou moins toutes dans le même sens, qu'il s'agisse du loup qui se travestit pour dévorer les enfants - donc les mettre dans son ventre - ou des tableaux de Chagall, un peintre qui montre très souvent de ces inclusions: un petit dans le ventre de sa mère, qu'il s'agisse d'une mère animale ou mère humaine. Le troisième rêve reprenait le même thème, avec une nuance importante: lorsque son rêve lui permettait d'abandonner le ventre de sa terre-mère ou, si on inverse la proposition, quand Marianne avait la possibilité de se débarrasser de ce qui était inclus dans son ventre, elle hésitait, puis renonçait, alors que dans les rêves précédents il était clair qu'elle désirait se débarrasser de l'intrus.

Nous savions - et j'étais d'accord avec elle sur ce point - qu'il ne s'agissait pas des enfants qu'elle espérait bien avoir un jour. Qui donc alors était l'être inclus en elle?

Depuis quelques temps déjà, j'avais mon idée sur ce point. Mais c'était de Marianne, des profondeurs de son inconscient que devait venir la réponse.

Contrairement à ce à quoi je m'attendais, cette réponse vint très vite; il ne se passa que quelques jours avant qu'elle ne se réponde:

*"Il ne peut s'agir que de ma tante. De qui d'autre? Ma grand-mère m'en parle depuis que je suis toute petite, depuis ma naissance je crois. Je suis sûre que, même quand je ne pouvais pas comprendre ce qu'elle disait, elle me parlait déjà de Geneviève, elle me comparait à elle; elle me la confiait, en quelque sorte, pour qu'elle vive encore, à travers moi".*

La jeune fille fut très émue et impressionnée par ce qu'elle venait de découvrir et d'ailleurs elle se demandait, de temps à autre, si elle devait y croire ou si ce n'étaient que fantasmes.

Il s'agissait d'un fantasme bien évidemment, et d'un fantasme à deux - elle et sa grand-mère. Mais un fantasme à autant de réalité intérieure qu'un fait matériel en a à l'extérieur. Et l'expérience m'a prouvé que, lorsqu'un fantasme et une réalité extérieure sont en conflit, c'est toujours le fantasme qui est le plus fort.

Se référant à Nietzsche, Freud écrit:

*"Ma mémoire me dit cela; moi je dis que c'est impossible; c'est la mémoire qui cède"*<sup>6</sup>.

En des moments plus ou moins longs, fouillant plus ou moins profond suivant les séances, mais pendant de longs mois, Marianne revint sur ce qu'elle avait découvert. Elle était, au début, pleine de doutes: comment donc était-il possible d'abriter, au dedans de soi et sans le savoir, un autre être? Elle avait bien sûr appris, autant par son analyse que par les livres qu'elle lisait, qu'il y a "plus de choses dans notre inconscient que nous ne pouvons le concevoir". Mais une chose est de le lire et de l'accepter sur un plan théorique, une toute autre chose est de devoir reconnaître en soi un autre qui vous parasite.

Un parasite? Non pas! Marianne refusait fermement ce mot, car il s'agissait de sa tante qu'elle aimait et qu'elle aimait depuis toujours, à

6. Sigmund Freud (1909), *L'Homme aux Rats*, *Journal d'une analyse*, Paris, P.U.F., 1974.

travers les multiples récits de sa grand-mère, sans l'avoir jamais connue.

Elle était, en fait, très ambivalente à ce sujet: tantôt ne désirant rien tant que de s'en débarrasser, tantôt frémissant à l'idée de chasser hors d'elle-même cet être qui était si cher à son aïeule et qui, finalement, lui était cher à elle aussi.

Peu à peu, cependant, elle s'habitua à l'idée d'abriter en elle sa tante défunte, presque comme un autre elle-même; c'était elle qui lui permettait de survivre, dans les fantasmes de sa grand-mère qu'elle avait plus ou moins acceptés, désormais, comme siens. En effet, ses doutes s'amenuisaient sur la réalité fantasmagorique de cette inclusion et elle me rapportait souvent de fragments de rêves, des réflexions, voire un lapsus, qui montraient bien que cette idée faisait désormais partie de sa vie.

Une fois, tandis que j'allais la chercher pour l'introduire dans mon cabinet elle me lança, avant même de me dire bonjour:

*"Ça y est, j'ai changé de nom!"*

Je n'ai pas dû pouvoir effacer de mon expression une certaine surprise car elle ajouta en riant:

*"Non pas de nom, de prénom seulement".*

Je lui demandai, après qu'elle se fut étendue sur le divan, si elle ne s'appellerait plus Marianne désormais. Elle se mit à rire:

*"Cela n'a jamais été mon nom, vous savez!"*

Et elle m'expliqua que son véritable nom, celui de l'Etat Civil, était Geneviève, nom qu'elle avait porté jusqu'à l'âge de cinq ans.

C'est à ce moment là que sa mère, par ce qui lui avait semblé être une étrange lubie, - et c'était aussi le jugement des grandes personnes et même celui de son frère - avait décidé qu'on l'appellerait désormais Marianne. Cela n'alla pas sans résistances; les uns trouvaient cela absurde, puisque "Geneviève" était un joli nom et (pour ceux qui étaient au courant) que cela faisait tellement plaisir à Madame X. D'autres disaient que c'était difficile d'appeler quelqu'un par un autre nom que celui qui avait été le sien jusque là et, en effet, il y eut des erreurs pendant très longtemps; d'autres encore trou-

vaient que c'était faire beaucoup d'embarras et beaucoup de frais pour peu de chose.

Rien n'y fit: sa mère en avait décidé ainsi et cela se ferait.

C'était un des traits de caractère de la mère de ma patiente; elle était très douce, conciliante, tolérante, prête à faire l'impossible pour aider, mettre à l'aise ou faire plaisir aux autres et leur rendre la vie facile. Mais, quand une chose qu'elle estimait être juste ou indispensable était en cause, alors elle avait une âme d'acier et tout devait plier devant elle. Cela n'arrivait que rarement mais alors, et la famille avait appris à le reconnaître, on ne pouvait s'opposer à sa volonté. Et cela d'autant moins, toute la famille le reconnaissait aussi, qu'elle avait pratiquement toujours raison dans ces cas là.

Mais ce changement de nom avait du sembler insuffisant à la mère de Marianne puisqu'elle avait, plusieurs années après, entamé les procédures nécessaires pour officialiser le changement de nom de sa fille. Cela ne devait pas avoir été facile car il lui avait fallu longtemps pour l'obtenir; peut-être, pensait Marianne parce qu'elle n'avait, face aux responsables de l'Etat-Civil, aucun argument vraiment probant à faire valoir, et d'ailleurs, elle n'en avançait aucun.

Elle aurait pu se servir du fait que ce nom, celui de sa soeur morte en de tragiques circonstances, lui rappelait de trop pénibles souvenirs pour accélérer les choses, mais elle ne l'avait pourtant pas fait. Etait-ce pour ne pas dévoiler, aux yeux des étrangers, la véritable raison qui la poussait qu'elle avait préféré n'avancer d'autre argument que son désir? Car Marianne en était à présent sûre, ce n'était pas par caprice que sa mère lui avait fait changer de prénom, c'était parce qu'elle ne voulait pas qu'elle portât celui d'une morte.

Il fallait tenir compte aussi qu'elle avait pris cette décision au risque de chagriner très fort sa mère. Car c'était celle-ci, bien évidemment, qui avait imposé ce prénom là à sa petite-fille.

Comment donc s'y était prise sa mère? Se demandait Marianne, pour avoir fait accepter par sa grand-mère ce changement de nom, qui avait dû lui apparaître, elle s'en rendait compte maintenant, comme une deuxième mort pour sa fille Geneviève.

Elle n'avait aucune réponse pour cela et pensait qu'elle ne pourrait jamais rien savoir de précis sur toute cette affaire... à moins qu'un jour, plus tard, qui sait? Elle ne se rapproche suffisamment de sa mère pour oser le lui demander.

Pour le moment, la question qu'elle se posait était celle-ci: la motivation de sa mère était-elle d'ôter des épaules de sa fille le poids d'une morte? - mais, pour cela, il fallait qu'elle sut que c'était un poids, et rien de pareil, lui semblait-il, ne transparaissait chez elle. Ou alors, c'était quelque chose d'insupportable pour sa mère que ce rappel constant, à travers le prénom de sa fille prononcé ou entendu des dizaines de fois par jour, du nom de sa soeur morte, de sa soeur qui, en quelque sorte lui avait volé sa mère.

La conclusion de Marianne fut qu'il devait y avoir un peu des deux motivations puisqu'elles n'étaient nullement incompatibles entre elles et fut émue du souci que sa mère avait eu de son confort moral, même si elle ne voyait pas - pas encore - en quoi ce prénom avait pu peser sur elle.

Nous vîmes bien, en allant plus loin, que ce n'était pas le prénom qui avait pesé sur elle, mais qu'il était comme le sceau, la touche finale posée sur bien plus grave, sur l'identification projective - faite par grand mère interposée - d'une morte à une petite fille chargée de la garder fantasmatiquement en vie.

L'épisode suivant se situe à quelques mois de là. A une de ses séances, Marianne arriva toute troublée et excitée. La cause de ce trouble résidait dans le récit que lui avait fait une de ses camarades de faculté.

Celle-ci n'était pas une intime de Marianne, mais elles se voyaient de temps en temps avec plaisir; elle avait même été invitée par cette jeune fille, qui s'appelait Elisabeth, à dîner chez son oncle. Celui-ci était le propriétaire d'un des grands hôtels de Paris et, étant veuf et sans enfants il avait, en quelque sorte, adopté les enfants de sa soeur. C'était lui qui payait les études de sa nièce et, quant au frère d'Elisabeth, qui s'était révélé peu enclin au travail scolaire, l'oncle l'avait pris avec lui; il lui enseignait le métier et il était tacitement admis qu'il serait, un jour, son successeur.

Ces deux jeunes gens aimaient beaucoup leur oncle, tout en ne manquant pas de le plaisanter sur sa taille: l'hôtelier était en effet, si l'on peut dire "très obèse". C'était un homme très grand, jovial, sympathique, fort bon professionnel, mais d'un poids tel que sa nièce avait un jour raconté à Marianne l'anecdote suivante: leur oncle avait fait repeindre son appartement et y avait mis certains jolis meubles anciens. Elisabeth et son frère avaient alors décidé de lui offrir, pour fêter l'événement, un lit neuf, puisque le sien donnait des signes de fatigue.

Ils s'étaient donc mis à la recherche d'un lit, de son sommier et de son matelas. Ils durent déchanter: il n'existait rien qui, même dans les magasins spécialisés, put convenir à son poids et à sa taille. Ils avaient donc été contraints de le commander spécialement et de le faire renforcer d'entretoises, ce qui avait asséché toutes leurs économies.

Marianne aimait bien cet oncle de son amie mais elle le regardait cependant avec un mélange d'amitié, de fascination et d'horreur. Amitié pour sa gentillesse, pour son accueil et aussi pour l'exquise cuisine qu'il lui offrait dans le restaurant de son hôtel. Fascination pour son tour de taille qu'elle contemplait bien évidemment en le comparant au sien propre et en le trouvant incomparablement plus énorme, et horreur parce qu'il représentait ce que, dans ses pires cauchemars, elle craignait de devenir un jour.

Quelques mois avant qu'elle ne vienne me raconter cette histoire, Elisabeth lui avait dit qu'elle était très inquiète pour son oncle qui avait eu un infarctus, pas trop grave heureusement. Mais, lui avait-elle rapporté, le cardiologue l'avait mis au lit pour des semaines et il l'avait menacé, s'il ne se mettait pas au régime le plus strict, de la survenue d'un autre infarctus qui, celui-là, pourrait être fatal.

Marianne avait compaté puis, comme elle voyait encore plus rarement sa camarade qu'autrefois, car celle-ci devait maintenant aider son frère resté seul pour tenir l'hôtel, elle avait un peu oublié toute cette affaire.

La veille du jour où elle me rapporta la maladie de l'oncle d'Elisabeth, elle avait rencontré celle-ci à un cours. Elle lui avait tout

naturellement demandé des nouvelles de son parent. Celle-ci put la rassurer, lui disant que son oncle allait beaucoup mieux et qu'il était même hors de danger et sur le point de reprendre ses activités professionnelles. Elle avait ensuite dit qu'elle avait bon espoir pour l'avenir car, contrairement à ce que tout le monde avait cru, son oncle s'était mis au régime et avait tenu bon. Tu ne devineras jamais, avait-elle ajouté, il est loin d'être mince mais il a quand même perdu quatre vingt dix kilos.

Le chiffre était évidemment impressionnant et il sidéra ma patiente, plus même qu'il n'était normal. Elle était littéralement suffoquée par cet amaigrissement, et me dit qu'elle y pensait sans cesse depuis la veille. Etait-ce admiration pour un homme qui avait été capable de ne pas rechuter alors qu'elle même, chaque fois qu'elle avait maigri - pas dans de telles proportions, bien sûr, car dans ce cas il ne serait rien resté d'elle - avait repris du poids, rejoignant son poids précédent et même au delà?

*"C'est comme s'il y avait une barrière, me dit-elle; je fais un régime, et Dieu sait si c'est pénible; mais je tiens, j'imagine déjà ma joie à pouvoir enfiler de jolis vêtements et aussi, un peu, le dépit de certaines de mes bonnes amies, et cela m'aide à continuer.*

*Et puis, quand j'ai maigri d'une trentaine de kilos - c'est beaucoup, vous savez - et que je commence à me trouver bonne tournure quand je me regarde dans la glace, je ne sais pas ce qui se passe en moi mais je ressens comme une panique. Ce n'est pas une faim plus forte que précédemment. Oh non! La sensation de faim, de vide, de tête qui tourne, je connais. Non, c'est autre chose que je ne sais pas définir. En tout cas, à partir de là et malgré tous mes efforts, c'est fichu! J'ai beau serrer les dents, essayer de me contrôler, rien à faire; peu à peu, jour après jour, je reprends des kilos. Avec des moments d'arrêt, pendant lesquels je me dis que c'est trop bête d'avoir souffert des mois durant pour maigrir pour, ensuite, tout reprendre. Mais rien n'y fait, à plus ou moins longue échéance, je retrouve mon poids de départ. J'ai fait ça déjà trois fois, et c'est pour cela que je suis stupéfaite de ce que m'a dit*

*Elisabeth au sujet de son oncle. Bien sûr, il peut encore flancher, lui aussi. Mais, d'après Elisabeth, il est très bien dans son nouveau corps et elle pense qu'il ne regrossira pas.*

*Evidemment, pour lui, c'est une question de vie ou de mort... faudra-t-il que j'aie peur de mourir pour y arriver, moi aussi?*

*Un des psychologues qui m'avait suivie m'a dit que ce que je ne supportait pas, c'était le changement survenu en moi, la nouvelle image du corps à laquelle je n'étais pas habituée et que je refusais inconsciemment. J'ai beaucoup de mal à le croire... Evidemment, avec votre fichu inconscient, tout est possible; mais là, vraiment non, c'est trop invraisemblable".*

A partir de là, Marianne parla beaucoup de régimes, de kilos, de son impossibilité de jamais rejoindre le poids qu'elle désirait, etc. Et cela de façon presque obsédante. Elle fit aussi quelques rêves mais qui me semblèrent, sur le moment, ne pas se rapporter à cette préoccupation là, ce qui était fort étrange. Ses associations, contrairement à son habitude, étaient rares et pauvres; il me semblait, pour autant que j'aie pu le comprendre, car ce qui restait de ses rêves dans sa mémoire était très confus, qu'il s'agissait de trahisons ou de meurtres, une fois même d'une mère qui tuait son enfant, si mes souvenirs sont exacts.

Je sentais bien, cependant, que quelque chose tourmentait très fort Marianne sans que, ni elle ni moi, n'arrivions à le définir.

Enfin, un jour où elle reprenait pour la dixième fois au moins l'histoire de l'oncle d'Elisabeth et de ses quatre-vingt-dix kilos perdus, elle s'exclama:

*"Vous vous rendez compte, quatre-vingt-dix kilos! C'est le poids d'une personne cela! A quelques kilos près, c'est le mien. Ce qui à disparu, c'est une personne comme moi! Disparue où? Partie en fumée? Partie dans le rien?"*

Elle devint très agitée, tournant et retournant cette idée sans arriver à en tirer quoi que ce soit. A un moment, comme elle souffrait visiblement, n'arrivant pas à sortir de son questionnement sans fin, je tentai de la ramener par un retour à la réalité extérieure et je lui dis

que ce que l'oncle d'Elisabeth avait perdu, c'était de la graisse et non une personne et, *a fortiori*, pas elle.

Elle me répondit: "*Oui, oui, je sais tout cela; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit c'est... c'est...*" Et elle resta silencieuse un long moment et reprit péniblement: "*C'est... comme ces gens partis en fumée, là bas. Ils existaient, ils étaient vivants, et puis, plus rien...*"

Comme elle se taisait, je dis: "Comme votre tante?" Je dis ces mots en quelque sorte à sa place, parce qu'il lui était trop dur de les prononcer elle-même: il était évident qu'elle savait, avant que je n'ouvre la bouche, que c'était de cela qu'il s'agissait, et que c'est à cause de cette idée, encore totalement inconsciente et non encore vraiment formée en elle que l'amaigrissement de l'hôtelier l'avait si vivement impressionnée.

La séance suivante fut toute occupée par elle à essayer de prendre conscience de ce que voulait vraiment dire cette équation: *Si je maigris, c'est comme si j'assassinais ma tante, comme si, une deuxième fois, je la faisais partir dans le néant. Et que faire maintenant? Comment maigrir? Je ne pourrai jamais le faire.*

Je me souvins alors de la phrase qui m'avait intriguée au début de l'analyse par le ton avec lequel elle avait été dite:

*"Mes kilos, je ne m'en débarrasserai jamais!"*

Phrase pourtant banale, qui pouvait ne traduire qu'un découragement devant la difficulté de l'entreprise. Et pourtant, quelque chose avait retenu mon attention, sans que je sache quoi. Je le comprenais maintenant, car même si à l'époque je n'en savais rien, l'inconscient de Marianne, lui, *savait qu'il n'avait pas le droit d'affamer Geneviève, qu'il avait au contraire le devoir de la nourrir et de la garder en "bonne santé" à l'intérieur du ventre de Marianne.*

Peu de temps après l'épisode que je viens de relater, et alors que nous n'avions fait que commencer à explorer sa découverte, Marianne changea totalement de sujet. Il n'était plus question alors que d'un copain "sublime", qu'elle avait rencontré à une soirée chez des amis.

Et Marianne se remit au régime, avec la ferme intention de ne plus jamais regrossir.

Elle me dit que, cette fois, elle allait réussir puisqu'elle avait au moins trois excellentes raisons de plus qu'autrefois pour y arriver; un: séduire ce merveilleux garçon; deux: une aide psychologique solide grâce à son analyse et trois: la découverte qu'une des causes de son impossibilité d'être mince provenait de l'intense culpabilité que toute perte de poids de quelque importance provoquait en elle. Elle était sûre, dit-elle, que lorsque, ayant maigri, elle ressentirait de nouveau ce malaise indéfinissable qui l'obligeait à reprendre tous ses kilos, elle penserait que c'était pour nourrir un fantôme qu'elle gâchait sa vie; un fantôme qui n'existait que dans le fantasme de sa grand-mère et qu'alors elle serait capable de résister.

Marianne continuait à venir régulièrement à ses séances, mais plutôt pour me parler de "lui" et du plaisir que lui procuraient ses rencontres de plus en plus fréquentes avec ce merveilleux jeune homme, que pour mieux comprendre ses mécanismes psychiques. Il lui arrivait cependant encore fréquemment de me rapporter des rêves, de me parler de sa relation avec sa grand-mère ou ses parents et de mentionner Geneviève, ce qui nous permit quand même d'avancer assez loin dans cette partie de l'analyse. Mais c'était avec bien plus de difficultés qu'autrefois qu'elle arrivait à associer un tant soit peu longuement sur ce sujet; très vite, elle abandonnait Geneviève et la place qu'elle occupait indûment en elle pour revenir à celui qui l'intéressait vraiment: Marc.

Je n'intervenais pour ainsi dire pas, attendant que le flot se fut un peu calmé, comme il arrive souvent dans ces cas là, surtout avec de jeunes sujets. Mais il ne devait rien en être cette fois: Marianne était de plus en plus amoureuse, le garçon apparemment aussi, de sorte qu'au bout d'à peine quelques mois, on se mit à parler mariage.

Le jeune homme était plus qu'acceptable aussi bien en ce qui concernait ses études: il finissait une grande école de commerce, qu'au point de vue familial; en fait, les deux familles se correspondaient en tout point.

Aussi le plus gros problème, le seul en fait, venait-il de la grand-mère, car le futur mari avait la ferme intention d'aller travailler à l'étranger et Madame X. poussait les hauts cris à l'idée d'être séparée pour toujours - elle comptait pour peu de chose les voyages promis de part et d'autre - de sa petite fille préférée.

Le jeune couple, en effet, devait aller s'installer aux Etats-Unis où les parents de Marc avaient des intérêts dans une banque. Marc allait représenter la famille là-bas et il avait, en fait, choisi des études commerciales précisément dans ce but. Il n'était donc pas question pour lui de renoncer à un avenir qui s'annonçait plus que prometteur, ni de renoncer à la promesse implicite qu'il avait faite à ses parents d'aller défendre leurs intérêts aux U.S.A.

Les parents de Marianne aussi avaient des difficultés pour admettre cette séparation mais, plus jeunes et plus habitués à sauter dans un avion pour l'une ou l'autre raison, ils voyaient les voyages entre la France et l'Amérique comme une légère difficulté plutôt que comme un vrai obstacle.

Le père de Marianne allait assez souvent aux Etats-Unis pour des congrès. Il en serait quitte pour y aller plus souvent encore et y emmener sa femme avec lui; et puis Marianne viendrait en France pour les vacances, ce qui fait qu'ils la verraient à peine moins que quand elle faisait ses études à Paris.

Tout autre était le problème informulé de Madame X., qui avait l'impression qu'en lui arrachant sa petite-fille on lui arrachait sa fille bien-aimée pour la deuxième fois.

Mais Marianne était bien décidée à se marier quand même; c'était pourtant une charmante jeune femme, sensible au chagrin des autres et tout particulièrement à celui de sa grand-mère. Elle eut fait beaucoup pour lui éviter toute peine mais là, il s'agissait de son bonheur, de sa vie et, cela, elle ne pouvait le sacrifier.

Il restait cependant encore près d'une année avant que le mariage ait lieu, parce que le futur marié n'avait pas encore son diplôme en poche, ce qui permit à Marianne de faire tous les efforts possibles pour consoler sa grand mère et à l'analyse de progresser encore un peu.

Et celle-ci, en effet, progressa de façon satisfaisante durant ce laps de temps, puisque Marianne continua à perdre ses kilos superflus de façon régulière *et contrôlée*, elle acceptait de faire entrer le temps dans son régime et de ne perdre que peu de poids à la fois alors qu'auparavant - et cela nous parut de bon augure à toutes les deux - elle n'avait cessé de voir les chiffres inscrits sur la balance baisser et faisait des régimes que, à l'évidence, elle ne pouvait soutenir longtemps.

Lorsque Marianne convola en justes noces avec l'élu de son cœur, elle n'avait pas encore la silhouette élancée de ses rêves, mais elle n'était plus du tout la jeune fille beaucoup trop enveloppée qu'elle avait été.

Après son installation aux U.S.A., je reçus d'elle quelques lettres où elle me parlait de son bonheur, où elle me racontait son installation en Amérique, les drôleries de la vie aux U.S.A. etc.; il est clair que la fin de l'analyse, peut-être un peu trop rapide, lui avait laissé une impression d'abandon qu'elle comblait par des lettres.

Puis vint une missive où elle m'informait de sa joie d'être enceinte et, sept mois après un faire part annonçant la naissance d'un garçon. Sur ce carton elle avait ajouté, à la main, ces quelques mots: *"Maintenant, je me sens toute vide, il n'y a plus personne dans mon ventre et je vous promets que je vais retrouver mon poids d'avant ma grossesse"*.

Parlait-elle de la naissance de son bébé ou bien, par une auto-analyse, était-elle parvenue à laisser reposer en dehors d'elle et pour toujours cette tante qui l'avait si longtemps occupée et était-ce pour cela qu'elle était sûre de retrouver un poids satisfaisant?

Je me suis souvent demandée, depuis la fin de cette analyse qui, de Geneviève ou de Marianne avait dévoré l'autre et qui était le cannibale dans cette affaire, car si Marianne avait avalé Geneviève et l'avait mise "dans son ventre", Geneviève la parasitait, l'obligeait à la nourrir, la tenait, en quelque sorte, en esclavage.

Cela ressemblait un peu au cas de ces tribus indiennes d'Amérique où on disait à celui qui allait être mangé qu'au fond on ne faisait que

recupérer son bien. *"Puisque toi-même ou tes parents avez mangé des personnes de notre tribu, lui disait-on, en te mangeant nous ne faisons que récupérer et mettre à l'abri nos propres ancêtres"*.

Je me suis aussi souvent demandée quelle était la part de l'analyse et quelle était la part de la rencontre avec Marc et du mariage dans la réussite de Marianne. Un peu de deux, sans doute, car si Marianne n'avait pas retrouvé une part de narcissisme grâce à l'analyse, se serait-elle autorisée à nouer une relation amicale avec Marc, aurait-elle eu ensuite le courage de perdre assez de poids pour le séduire et, enfin et surtout aurait-elle pu se libérer de l'emprise interne qui l'avait si longtemps parasitée?

Après le faire-part de naissance, je n'ai plus reçu de lettres à proprement parler mais seulement des cartes de voeux à Noël et, deux ans après, l'annonce d'un deuxième bébé puis, après l'heureuse naissance d'un autre garçon, à nouveau une carte de voeux à Noël et une carte postale durant un voyage. Ces missives étaient optimistes et elle m'y disait que tout allait toujours bien, mais sans parler de poids ni entrer dans les détails.

Puis les envois cessèrent et je ne sais donc plus rien de Marianne depuis quelques années; j'ignore donc ce qui en est de sa silhouette, mais je sais par contre - ses lettres et cartes de voeux ne laissaient aucun doute à ce sujet - qu'elle était heureuse avec sa petite famille dans son nouveau pays et je n'ai aucune raison de douter qu'il n'en soit toujours ainsi à l'heure actuelle.

## Chapitre 15

### Dominique

L'idée que certaines obésités seraient dues au cannibalisme psychique, c'est-à-dire au fait qu'une personne qui est trop grosse peut avoir inconsciemment dévoré, puis mis à l'abri dans son corps une autre personne, m'avait été suggérée par l'analyse de Marianne. Mais cette analyse, interrompue un peu avant son terme par le mariage et le départ de la jeune femme pour les Etats-Unis, ne m'avait pas permis de pousser ma réflexion aussi loin que je l'eusse désiré.

D'autres cas, plus ou moins semblables m'avaient conduite, une fois mon intérêt éveillé, à essayer de mieux cerner ce problème.

C'est un de ces cas, celui d'un patient qui avait un insight et une intelligence remarquables, que j'exposerai maintenant.

Le compte rendu de la psychanalyse de Dominique, dont je ne relaterai que ce qui est nécessaire à la compréhension de la genèse de son excès de poids, prendra une forme différente et plus détaillée que celle de Marianne. Je n'avais en effet noté que quelques unes des

séances et quelques uns des rêves de l'analyse de Marianne, ceux qui m'avaient paru être particulièrement significatifs.

Tandis qu'en ce qui concerne Dominique, comme le problème posé par le cannibalisme psychique était devenu plus important pour moi, j'avais transcrit, après la fin de chaque séance - et ainsi que nous le conseille Freud - le contenu encore frais à ma mémoire de ce qu'il m'y avait dit.

### Anamnèse

Lorsque je le reçus pour le premier entretien, Dominique était un homme d'environ quarante cinq ans, doté d'une stature imposante: il était à la fois grand et, sans être à proprement parler obèse, plutôt "enveloppé"; on sentait en lui une sorte de pesanteur qui faisait penser à un homme qui s'appuierait lourdement sur le sol, presque comme s'il voulait s'y enraciner ou le marquer de l'empreinte de ses pas. D'un abord agréable, avec un visage ouvert et plaisant, il parlait facilement et avec un vocabulaire choisi. Sa façon de s'exprimer ne reflétait d'ailleurs en rien la lourdeur de son aspect physique et on sentait en lui, dès l'abord, une grande finesse d'esprit alliée à une vive intelligence.

Il venait me voir, me dit-il, parce qu'il se sentait très mal, très malheureux, mais sans savoir à quoi attribuer son malheur; une chose était sûre cependant, il ne pouvait plus continuer ainsi.

Non, il lui était vraiment impossible d'endurer ses souffrances tout en remplissant ses obligations comme il avait pu le faire jusque là car il se sentait en plein désarroi.

Il avait supporté son mal-être, ses angoisses durant toutes ces années et il se demandait comment il avait réussi à le faire, tant il se sentait malheureux, mal à son aise en toutes circonstances, sauf peut-être dans sa vie professionnelle car là, il ne réussissait pas mal.

Tout le reste lui paraissait être raté dans sa vie, aussi bien sa vie relationnelle qui était relativement pauvre que sa vie familiale où la présence d'une enfant qu'il adorait ne suffisait pas entièrement à compenser ses déboires conjugaux.

Sa vie sexuelle était devenue insatisfaisante du fait de sa femme qui, depuis toujours peu accueillante était devenue, après la naissance de leur enfant, de plus en plus froide et menaçait de se refuser complètement à lui. Elle trouvait toutes sortes de prétextes pour échapper au "devoir conjugal" et, à côté des classiques "j'ai la migraine", je suis fatiguée", "j'ai sommeil" etc; l'accusait avec insistance d'être trop gros, trop grand, trop fort, trop exigeant, trop encombrant... trop!

Ils avaient une enfant d'une douzaine d'années qu'il adorait, et il essayait de s'occuper d'elle de son mieux, jouant à la fois le rôle de père et un peu celui de mère car sa femme, sans être totalement indifférente, - mon patient pensait même qu'elle aimait sincèrement sa fille - s'occupait peu d'elle et surtout la houspillait trop souvent, et sans raison valable la plupart du temps.

Elle n'écoutait pas l'enfant, ne jouait guère avec elle, ne l'entourait pas de ces mille petites attentions qui unissent une mère et son petit; aussi était-ce lui qui s'efforçait, tant bien que mal, de remplir ce rôle: lui qui chaque soir lisait quelques pages d'un livre intéressant à la fillette, lui qui faisait réciter ses leçons et l'aidait pour ses devoirs, lui encore qui allait aux réunions de parents d'élèves.

Lorsque je lui demandai de me parler de son enfance, il me dit qu'il était bourguignon et très attaché à son terroir qu'il n'avait quitté que pour faire plaisir à sa femme, qui était Parisienne. Il était né à Auxerre et y avait vécu jusqu'à sa venue à Paris. Son enfance lui semblait n'avoir rien eu d'extraordinaire, une enfance sans histoires, sans faits marquants, normale en un mot.

Nous verrons qu'il n'en était rien et que les traumatismes majeurs n'y avaient pas manqué mais, tout en se souvenant parfaitement de ces épisodes douloureux, il les avait clivés de leurs affects qu'il avait si bien réprimés qu'il les avait pour ainsi dire complètement écartés du champ de sa conscience, où n'avaient plus droit de cité que les souvenirs désaffectés de ce qui avait été et était encore trop pénible à supporter.

C'est à Freud que nous devons de comprendre le mécanisme qui avait agi dans ce cas; pour Freud, en effet, seul le représentant-représentation de la pulsion est refoulé, tandis que l'affect ne peut devenir

inconscient: un affect ne peut être que déplacé sur une autre représentation, transformé en un autre affect ou encore réprimé de telle sorte, dit-il "*qu'on ne retrouve plus rien de lui*" où bien encore que n'existe plus, dans l'inconscient, "*qu'un rudiment qui n'a pas pu parvenir à se développer*"<sup>2</sup>.

C'est une de ces éventualités qui c'était produite pour Pierre, celle qui consiste à réprimer un affect trop douloureux, de telle sorte que ce ne soit pas le souvenir qui disparaisse mais que, tout en étant présent il puisse être évoqué sans trop de souffrance.

Dominique consentit cependant à reconnaître que quelque chose avait peut-être troublé son enfance: le caractère très violent de son père; celui-ci entraînait tout à coup et apparemment sans raison dans de terribles colères qui terrifiaient l'enfant. Elles lui faisaient d'autant plus peur que, à ses yeux du moins, elles ne semblaient correspondre à rien. Tantôt son père hurlait ou le battait pour des peccadilles, tantôt il laissait passer des sottises assez grosses. Le plus terrible, dit Dominique, était de ne jamais savoir ce qui l'attendait et donc d'être constamment sur le qui-vive. Lorsque son père rentrait du bureau, quoi que lui-même ait fait dans la journée il s'attendait au pire et ne retrouvait un peu de calme que lorsqu'il pouvait constater que son père ne lui reprochait rien ce jour là.

Il me demanda alors ce que je pensais de son cas et si je croyais pouvoir lui venir en aide. Il avait lu ici ou là quelques articles, puis il était passé à un livre de Freud, ce qui lui avait donné l'espoir qu'une psychanalyse pourrait lui être bénéfique. Si j'en étais d'accord, il était prêt à commencer au plus tôt.

Je lui dis que cela me paraissait possible, mais que ne disposant pas de place pour trois séances hebdomadaires dans l'immédiat, et des vacances étant proches, je lui proposais de poursuivre par quelques entretiens et de ne commencer une véritable psychanalyse qu'après mon retour.

1. Sigmund Freud (1915), Le Refoulement, in: *Métapsychologie*. Ed. franç. Paris, "Idées" Gallimard, 1974.

2. Sigmund Freud (1915), L'Inconscient, in: *Métapsychologie*. Ed. franç. Paris, "Idées" Gallimard, 1974.

Il y eut trois entretiens avant la séparation des vacances, qui furent occupés par le récit qu'il me fit de quelques épisodes déçus de sa vie; il m'indiqua qu'il était d'une vieille famille auxerroise et que son père, comme son grand père, était un expert dans les problèmes viticoles. Pas tout à fait de la même façon, puisque son père travaillait dans une grande banque où il était chargé de s'occuper des relations avec les viticulteurs, alors que son grand père avait été le directeur d'une coopérative. Sa mère était professeur de français dans un des lycées de la ville; c'était une femme plutôt timide, qui n'avait que peu d'amis - pour ne pas dire aucun. Son père aussi était peu communicatif, ce qui fait qu'il y avait rarement des invités à la maison. Lorsque son père était obligé, pour des raisons professionnelles, de traiter des clients, ils les amenait au restaurant et, comme il y en a d'excellents à Auxerre, personne ne s'en plaignait. Cela rendait la maison un peu triste et il envoyait parfois ses camarades de classe qui pouvaient se recevoir entre eux; mais c'était l'habitude chez lui de n'avoir pratiquement jamais d'invités et il ne pensait pas qu'il avait vraiment souffert de cette solitude.

Dominique avait fait des études brillantes mais, au grand regret de son père, il avait refusé de suivre la voie familiale et de s'intéresser au vins bourguignons; il avait opté pour des études commerciales, ce qui n'aurait nullement été incompatible avec la viticulture, mais il ne se sentait pas attiré par cette branche et son père, finalement, n'avait pas fait obstacle à son choix. Il avait bien réussi et avait actuellement une bonne place dans une importante entreprise.

Il ajouta qu'il ne s'intéressait cependant pas qu'aux affaires, la science, les découvertes technologiques étaient ses principaux hobbies mais il aimait aussi beaucoup le théâtre, la lecture, les voyages etc.

Il me parla ensuite de ses problèmes sexuels, me disant combien cet aspect de sa vie avait été compliqué et douloureux; depuis l'adolescence il désirait les femmes, et même avec fougue, tombait amoureux, faisait les premiers pas... puis s'enfuyait, terrifié.

Enfin, au cours d'un voyage à Paris, il avait rencontré une femme envers laquelle il avait ressenti une vive attraction et à laquelle, il l'avait bien senti, il n'était pas indifférent.

Était-ce parce qu'il avait un peu bu? Était-ce parce que cette soirée du mois de juin était particulièrement propice? Toujours est-il que celle qui allait devenir sa femme l'avait emmené dans son studio et que, pour une fois, ses inhibitions avaient cédé.

Durant tout son séjour à Paris, qui avait duré une semaine, ils ne s'étaient pas quittés; puis, après son départ, ils avaient correspondu durant l'été. Ils avaient regretté l'un et l'autre de ne pas pouvoir passer les vacances ensemble mais celles-ci avaient été décidées de longue date et étaient donc impossibles à modifier sans de grandes difficultés. Ou plutôt Dominique aurait bien été prêt à tout bouleverser, mais Isabelle n'avait pas trouvé cela raisonnable.

L'éloignement n'avait fait que renforcer les sentiments du jeune homme et, dès le mois de septembre, il avait demandé à Isabelle si elle voulait bien l'épouser... celle-ci voulut bien, à condition que le ménage vint s'installer à Paris. Non sans chagrin, Dominique accepta de quitter ses parents et surtout sa chère Bourgogne, mais le mariage était à ce prix et c'est ainsi qu'il était devenu, lui aussi, un Parisien.

C'est dès le troisième entretien que Dominique aborda un problème qui allait occuper bien des séances: celui de son impureté.

Ses parents étaient tous deux de fervents catholiques et Dominique avait tout naturellement été élevé dans les mêmes dispositions.

Il avait même songé un moment, au cours de son adolescence, à se faire moine mais cette impression de souillure, d'impureté l'en avait détourné. Il avait une particulière dévotion pour Saint François d'Assise qui, disait-il, était le plus pur des êtres après avoir pourtant mené une vie dissolue.

Oui, mais lui, c'était un saint! Et Dominique se sentait très loin d'avoir l'étoffe d'un saint. Il avait pourtant essayé de toutes ses forces d'acquiescer la pureté indispensable à la vie monacale: Vézelay n'était pas loin, et c'était ce lieu, sacré entre tous et situé dans sa Bourgogne natale que Saint François d'Assise avait choisi pour y implanter le premier couvent de Franciscains dans notre pays.

Dominique avait beaucoup prié, beaucoup pleuré, avant de renoncer à cette idée. Ses parents, pourtant fervents catholiques, étaient assez

partagés devant cette vocation: d'une part, le sommet de toute vie religieuse est de se vouer au service du Seigneur mais, d'un autre côté, il était leur fils unique et donc renoncer à lui, fut-ce au profit de Dieu, leur paraissait comme bien difficile.

(Je supposai, sans rien en dire, que cette vocation à la chasteté, à la pureté des moines était induite, au moins en partie, par ses difficultés sexuelles. Sans du tout mettre en doute la sincérité de sa foi, il me semblait cependant qu'une des défenses possibles contre un manque est d'inverser le signe de ce manque et de négatif le rendre positif. C'était, me semblait-il, ce qu'avait du faire Dominique: incapable de passer à l'acte avec une femme, il avait magnifié cette impossibilité en la transformant en un ardent besoin de chasteté, vouant au Christ seul toutes ses pulsions affectives et sexuelles. On verra cependant que, sans être dénuée de fondement, cette interprétation ne tenait pas compte d'autres données du problème qui ne furent mises en lumière que plus tard).

Dominique, quant à lui, était persuadé que son impureté était due à son grand père paternel, qui avait été socialiste et libre-penseur. Il vivait ce fait comme une tare qui pesait sur lui et sur sa famille et il se scandalisait et se désolait que quelqu'un de son sang ait pu ainsi trahir sa foi catholique et il craignait fort que son grand-père ne fut en train de rôtir en enfer; tout comme ses parents, il ne manquait jamais de prier pour lui, espérant ainsi arriver à sauver son âme. Il était persuadé que tout venait de là, ne pouvait venir que de là: son impureté à lui, qui entraînait son impossibilité de se vouer au Christ et l'angoisse permanente qui le faisait se sentir exclu du paradis promis aux vrais croyants. Peut-être n'irait-il pas en enfer, mais jamais au Paradis non plus, il était trop souillé pour cela.

C'est un quart d'heure avant la fin du dernier entretien avant les vacances qu'il m'annonça, comme quelque chose d'un intérêt relatif, que sa mère souffrait d'un problème de santé qui lui avait interdit de mener à bien la plupart de ses grossesses. Toutes, en fait, sauf celle qui avait permis sa naissance à lui; celle-ci avait été une sorte de miracle, l'exception qui confirme la règle.

Il me dit que sa mère avait fait de nombreuses fausses-couches et eu des enfants morts-nés, et que la sagesse matérialiste eut voulu qu'elle usât de la contraception. Mais sa profonde foi catholique et son respect pour les commandements de l'Eglise l'avait fait refuser toute idée de cet ordre. De plus, ayant eu un enfant vivant elle espérait, chaque fois qu'elle était enceinte, que le miracle se reproduirait; elle priait beaucoup et faisait des neuvaines et des pèlerinages dans ce but, pèlerinages auxquels elle associait souvent l'enfant.

Mais cela ne s'était jamais reproduit et chaque grossesse s'était terminée, plus ou moins tôt, par un désastre.

Dominique reprit très souvent, au cours de maintes séances, son problème d'impureté, allant même, une fois, presque jusqu'à une hallucination: il était persuadé que, bien que scrupuleusement propre, bien que se lavant longuement sous la douche au moins une fois par jour, ses bras restaient sales. Il se demandait s'il oubliait depuis des jours et des jours de les laver ou s'ils étaient inlavables, impossibles à purifier.

#### **Dominique et sa mère**

C'est à partir de là que je commençai à soupçonner que son angoisse d'impureté n'était pas liée à celle du grand père athée ni même - ou pas seulement - à ses problèmes sexuels, mais bien plutôt à un mauvais pénis, un pénis fécal.

Il fallut encore de nombreux mois d'analyse - nous étions passés entre-temps à quatre séances par semaine sur sa demande - pour que je puisse lui interpréter son identification avec le mauvais pénis de son père, un pénis sale, capable de donner seulement des enfants morts à sa mère. Et il en fallut encore bien d'autres avant que je puisse lui montrer que ses angoisses d'impureté étaient, à l'origine, reliées à ce problème de santé de sa mère qui le faisait se sentir impur, c'est-à-dire marqué: différent des autres et rejeté, en quelque sorte, hors de l'humanité courante. Ceci parce qu'il craignait que cette tare ne soit héréditaire et qu'il ait pu la transmettre à sa fille et à d'autres futurs enfants.

Il n'était toutefois sûrement pas encore opportun, à ce moment là, de lui présenter de telles hypothèses et je gardai pour moi ces réflexions.

Il me dit plus tard qu'il ne savait pas au juste ce dont souffrait sa mère mais qu'il avait cherché dans des encyclopédies médicales et que les symptômes qui s'en rapprochaient le plus désignaient deux maladies d'origine immunologique. L'une s'appelait "maladie abortive auto-immune" et était due à un anticoagulant circulant dans le sang, ce qui provoque une activation de la coagulation intraplacentaire et l'expulsion du fœtus, généralement de façon tardive.

L'autre provenait d'une réaction immunitaire maternelle à des alloantigènes fœtaux d'origine paternelle. Mon patient préférait penser que c'était celle-ci qui était seule responsable des avortements, car il pouvait ainsi accuser son père de tous ces malheurs plutôt que de leur trouver une origine maternelle et cela le soulagait beaucoup.

Le travail, cependant, se poursuivait et, durant toute la première partie de l'analyse Dominique fut presque constamment en transfert maternel. Dans la plupart des séances de cette époque là il évoquait sa mère, tantôt avec amour, tantôt avec réticence. Il était clair qu'elle avait été la figure dominante de son enfance et de son adolescence mais aussi que ses sentiments envers elle étaient fortement ambivalents.

Il m'expliquait qu'il avait été et était encore souvent en conflit avec elle, un conflit larvé dont il n'était même pas sûr que sa mère fut consciente; percevait-elle son hostilité, la plupart du temps non exprimée? C'est ce qu'il ignorait, mais il se sentait, quant à lui, le plus souvent mal à l'aise en sa présence sans qu'il puisse savoir d'où venait ce malaise: il lui était tout à fait incompréhensible que cela puisse exister entre une mère et son fils qui s'aimaient tendrement. Pour me donner un exemple des incompréhensions qui existaient entre sa mère et lui, il m'indiqua que sa mère avait vivement désiré qu'il épousât une Bourguignonne. Il la soupçonnait même d'avoir déjà fait son choix ou tout au moins d'avoir dressé une liste des jeunes filles à marier qui eussent pu lui convenir.

Il savait que son mariage avec une Parisienne qui, de surcroît, n'était guère pratiquante, avait profondément chagriné sa mère qui était si attachée à la religion. Mais quoi! Pouvait-il lui expliquer que tout en

désirant très fort ses concitoyennes qu'il plaçait au dessus de toutes les autres femmes, tant pour leur grâce et leur beauté que pour leur gentillesse, il y avait en lui, lorsqu'il les approchait, comme une révolte de tout son être, un interdit infranchissable?

Non, il ne pouvait pas lui dire cela. Qu'y eut-elle compris d'ailleurs, alors qu'il ne se comprenait pas lui-même?

Enfin lors d'une séance et sans qu'il vit de lien entre ces diverses propositions qui lui semblaient sans rapports entre elles, il me dit qu'il y avait trois choses qui le troublaient intensément: en premier lieu l'hostilité qu'il sentait avec regret éprouver envers sa mère et qu'il ne pouvait maîtriser; ensuite le fait qu'il se savait hors d'état de songer à une Auxerroise pour en faire sa compagne, alors que ses parents le désiraient et que lui-même n'y eut nullement été hostile et que seule cette malheureuse inhibition, cet interdit en lui l'empêchait de donner suite à un tel projet et enfin une troisième cause de malheur qu'il s'apprêtait à me confier.

Il y eut un long silence, que je sentis chargé d'angoisse. Ce qu'il s'apprêtait à me rapporter lui était visiblement fort pénible.

Enfin il me dit, avec beaucoup de gêne et d'une voix presque inaudible que, lorsqu'il était jeune, il avait eu des pensées amoureuses très vives pour sa mère, et que cela le remplissait d'une honte indicible. Il savait très bien, cela se disait un peu partout, que les désirs oediens sont normaux et qu'il n'est pas d'enfant qui ne les ait éprouvés pour l'un et l'autre de ses parents.

Seulement voilà, ce n'était pas la même chose pour lui... parce que chez lui, ces désirs incestueux avaient presque eu un début d'exécution en deux circonstances dont il ne pouvait se souvenir sans un terrible sentiment d'humiliation et de souffrance.

Mais pourtant, ajouta-t-il, il savait bien qu'il devait me faire part de tous ses souvenirs, pour pénibles qu'ils fussent.

C'est en hésitant beaucoup et visiblement très mal à l'aise qu'il me raconta qu'un jour, alors qu'il devait avoir treize ou quatorze ans, il était resté seul à la maison avec sa mère. Les vacances d'été étaient proches et il faisait très chaud, comme cela arrive souvent en

Bourgogne où l'on s'en réjouit habituellement, car cela est bon pour le raisin.

Par cette chaleur et dans une sorte de farniente, sa mère et lui étaient assis, au début d'un après-midi, dans les fauteuils confortables du salon; à cause de la température, ils étaient tous deux légèrement, quoique tout à fait déceintement, vêtus.

Tandis qu'il bavardait tranquillement avec sa mère il avait tout à coup senti naître en lui un vif désir sexuel pour elle et avait même perçu la modification physique que cela avait provoqué en lui.

Epouvanté, il avait sauté sur ses pieds et s'était enfui dans sa chambre, tout tremblant et bouleversé.

Il avait eu beaucoup de mal à me rapporter cet épisode, et il ne put le faire qu'avec une voix tremblante et en s'arrêtant fréquemment. Et ce n'est que plusieurs séances plus tard qu'il trouva le courage de me rapporter la deuxième circonstance où il avait à nouveau éprouvé un tel désir incestueux pour sa mère - du moins en sa présence, ajouta-t-il, car il avait maintenant pris conscience que de tels désirs avaient existé en lui en permanence tout au long de sa jeunesse.

Cela avait en fait toujours été là, à la limite de sa conscience; mais, comme il ne voulait surtout pas s'en rendre compte, il avait fait comme si ça n'existait pas et n'avait jamais évoqué mentalement ni l'épisode qu'il m'avait déjà rapporté, ni celui qu'il s'apprêtait à me raconter. Malheureusement, depuis qu'il m'en avait parlé, il ne pouvait plus feindre l'ignorance et il était bien obligé de reconnaître la réalité de ces faits si désastreux.

Et, après un silence, il ajouta tristement qu'il n'était même pas sûr que de tels désirs n'existent pas encore tout au fond de lui.

Le deuxième épisode, où il avait presque failli passer à l'acte, s'était produit tandis que ses parents et lui étaient à la campagne, dans une ferme que ses grands-parents avaient non loin d'Auxerre. Son père et son grand père étaient partis faire une promenade et sa grand mère était invisible probablement occupée, selon son habitude, à mijoter quelque bon petit plat à la cuisine.

Il lisait tranquillement, installé dans son fauteuil favori, tandis que sa mère tricotait en écoutant la radio. Tout à coup, celle-ci avait commencé à transmettre un disque de danse très entraînant. Sa mère avait abandonné son tricot, l'avait pris par la main et s'était mise à tourbillonner avec lui.

Le même phénomène s'était reproduit, mais il s'y était ajoutée une circonstance aggravante: cette fois, comme malgré lui, comme si elles avaient échappé à sa volonté, il avait senti ses mains descendre vers les fesses de sa mère.

Son émotion, son angoisse, son trouble et son horreur furent tels qu'il perdit connaissance.

Lorsqu'il reprit ses esprits, il se trouvait allongé sur le parquet et voyait au dessus de lui le visage effrayé de sa mère qui lui demandait comment il se sentait et ce qui lui était arrivé. Il s'était relevé, avait dit à sa mère qu'il n'avait rien et qu'il avait seulement glissé sur le parquet trop bien ciré.

Mais il était resté si troublé par cet épisode et cela avait provoqué en lui une angoisse si vive qu'il avait demandé à ses parents la permission d'aller faire une retraite au couvent des frères franciscains. Ses parents, qui voyaient son trouble sans en comprendre la cause, finirent par lui en donner l'autorisation et les quinze jours qu'il avait passé dans le calme d'une vie monacale où il avait prié presque tout le jour avaient fini par lui rendre une certaine sérénité.

Si, comme l'écrit Florence Guignard, c'est bien de *"la libre modulation de ces deux modes identificatoires (identifications oedipiennes au père et identifications féminines) que dépendront les capacités du jeune homme à approcher les femmes et à entrer en communication avec elles sans que ses angoisses de castration fassent resurgir une régression prégénitale face à l'émotion nouvelle suscitée par la confrontation sexuelle à l'autre sexe, au désir de et pour cette autre, non-mère dont l'altérité sexuée serait partiellement, voire totalement déniée"*<sup>3</sup> (...) on pourra aisément comprendre, que, confronté à des problèmes d'identifications patholo-

3. Florence Bégoïn-Guignard (1988), Le rôle des identifications maternelles et féminines dans le devenir masculin chez le garçon, in: *Revue "Adolescences"*, Paris.

giques tant maternelles et féminines que paternelles Dominique ait eu toutes les peines du monde à trouver une expression à peu près normale à sa sexualité.

Durant les séances suivantes, il fut surtout question de son amour incestueux pour sa mère et de l'analyse de ses désirs oedipiens. Ceux-ci étaient désormais très présents et on voyait bien que Dominique était resté en deçà de la moyenne en ce qui regardait la résolution de son complexe d'Oedipe.

Cela devint un sujet qui le préoccupait et l'angoissait de plus en plus, ce qui le conduisit à retrouver peu à peu quantité de souvenirs d'enfance. Ceux-ci n'avaient pas été réellement oubliés mais ils avaient été, eux aussi, désaffectés de telle sorte qu'ils avaient perdu leur charge émotive et douloureuse.

Dominique ne manqua pas de me reprocher de l'avoir en quelque sorte obligé à retrouver ces émotions et, partant, la douleur qui leur était attachée; il m'accusa d'être aussi sadique que son père et de chercher tous les moyens de le faire souffrir.

Il affirma même qu'il se sentait beaucoup mieux avant de venir me voir: il ignorait tout de ce que, par ma faute, il découvrait peu à peu et ce qu'il découvrait lui déplaisait intensément et le faisait souffrir horriblement.

Puis, avec amertume, il constata qu'il était désormais trop tard pour revenir en arrière: j'avais fait remonter tous ces souvenirs et ils étaient désormais là, dans son conscient, et il sentait bien qu'il ne pourrait plus jamais les refouler ni s'en débarrasser.

Puis il ajouta que, pour pénible que cela fut, ce qu'il avait encore à me révéler était pire encore. Comme toujours, il n'avait rien oublié, mais ces souvenirs, autrefois, ne le gênaient pas: il avait fait cela? Eh bien quoi? Ce n'était ni bien ni mal, ce n'était rien.

Et en effet, au niveau de la mentalisation, ces faits étaient pour ainsi dire non-existants; ce n'étaient que des faits bruts, on pourrait presque dire, dans la terminologie de Bion, des éléments bêta<sup>4</sup>, dépourvus de sens, sans liens avec le reste de son psychisme.

4. W.R.Bion (1979), *Eléments de psychanalyse*, Paris, P.U.F.

Il fit donc l'effort de me rapporter le souvenir qui l'angoissait tant désormais et le rendait si misérable; il me dit que lorsque ses parents étaient absents de chez eux leur pour leur travail et que lui-même était resté seul dans l'appartement pour une raison ou une autre: soit qu'il ait été légèrement souffrant ou encore le jeudi matin, où il n'allait pas à l'école mais où sa mère assurait une permanence, il s'introduisait dans la chambre de ses parents, ouvrait l'armoire de sa mère et s'emparait d'un de ses soutien-gorge ou de telle autre pièce de lingerie qu'il serrait passionnément contre lui. Puis, avec beaucoup d'hésitations, il ajouta qu'il faisait parfois pire encore: il allait au panier à linge sale et s'enivrait de l'odeur du linge de corps de sa mère.

Durant quelques semaines, il ne fut plus question de ses désirs incestueux: il avait été très bouleversé par ses découvertes et avait visiblement besoin d'un temps de repos pour assimiler tout cela.

Mais il y revint pour me dire qu'il n'avait été qu'un horrible petit monstre, c'est vrai, mais qu'il n'était pas le seul coupable. Il y avait un autre coupable, bien plus coupable que lui encore: sa mère.

Il avait beaucoup pensé à tout cela durant les semaines où il n'en avait pas parlé en séance, et il avait fini par se rendre compte que c'était sa mère la vraie coupable, car elle aussi avait des désirs incestueux pour lui. Mais lui n'était qu'un enfant, et elle une adulte, *une mère! C'était à elle de n'être qu'une mère!* Or il était maintenant persuadé que, dans les deux circonstances qu'il m'avait rapportées, c'était elle qui l'avait provoqué. Lui, au contraire, et malgré ses désirs, avait eu la force de résister, la première fois en s'enfuyant, la deuxième en s'évanouissant.

On peut douter de la réalité de cette certitude de Dominique. Freud, en effet, après avoir reçu de presque tous ses patients des récits semblables et y avoir cru dans un premier temps, dut très vite changer d'opinion.

Il écrit à son ami Fliess, le 21 septembre 1897: "*Je ne crois plus à ma neurotica*"<sup>5</sup>, c'est-à-dire au fait que la cause des névroses, et sin-

5. Sigmund Freud (1887-1902), *Naissance de la Psychanalyse*. Ed. franç. Paris, P.U.F., 1973.

gulièrement de l'hystérie, soit l'inceste. Et, un peu plus loin, il donne les raisons de cet abandon, les unes d'ordre matériel et une autre, la plus importante, d'ordre psychique. Il écrit:

*"... Puis aussi la surprise de constater que, dans chacun des cas, il fallait accuser le père de perversion (i.e. l'accuser d'actes incestueux), la notion de la fréquence inattendue de l'hystérie où se retrouve chaque fois la même cause déterminante, alors que des actes pervers envers des enfants semblent peu croyables. En troisième lieu la conviction qu'il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité, de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect".*

Il ne fallut que peu de temps à Freud après cela pour comprendre que cet "acte incestueux" n'était autre que la projection du désir de l'enfant sur le parent. C'est, à mon sens, et compte tenu du caractère rigide et scrupuleux de la mère, ce qui s'était produit pour Dominique qui, dans sa douleur de sentir en lui des désirs incestueux interdits s'en était débarrassé en les projetant sur sa mère.

Il faut cependant tenir compte de deux faits importants, l'un de l'ordre de la réalité, l'autre de celui du fantasme.

En ce qui concerne le premier, nous savons bien, et de plus en plus, que les actes incestueux ne sont malheureusement pas aussi rares qu'on aimerait le croire, et qu'ils entraînent avec eux tout un cortège de désastres.

L'autre est qu'on ne doit pas oublier que les mères sont d'anciennes petites filles, et qu'elle portent en elles des restes de désirs oedipiens refoulés.

Ce nonobstant, je pense que les désirs oedipiens que mon patient attribuait à sa mère étaient plutôt ses propres projections.

De telles projections devinrent très visibles dans le transfert, car il commença, dans les séances, à reporter sur moi ces désirs incestueux qui lui causaient tant de tourments.

C'est ainsi qu'il me demanda à plusieurs reprises et sous des formes différentes si je n'avais pas une affection particulière pour certains de mes patients.

En bafouillant un peu, il s'excusait de poser de pareilles questions, très indiscrètes il s'en rendait bien compte, puis il ajoutait très vite qu'il ne les posait bien évidemment pas en ce qui le concernait mais seulement en général, pour savoir comment se déroule une analyse et si les analystes ont des préférences.

Une autre fois, il demanda s'il existait des psychanalystes qui essayaient de séduire leurs patients. Il savait bien, ajouta-t-il que c'était une pratique rigoureusement interdite mais...il avait aussi entendu parler de cas où cela s'était produit...

Il me fut évidemment facile de lui montrer son cheminement et le processus transférentiel qui le faisait projeter sur moi, en lieu et place de sa mère, ses désirs oedipiens.

L'analyse procédait cependant de façon satisfaisante lorsqu'un jour, très embarrassé et avec un petit rire contraint, il me dit qu'il se sentait obligé de me dire quelque chose qui le choquait et le rendait honteux mais enfin il savait bien qu'il fallait tout dire dans une analyse.

Ce qui le troublait depuis quelques temps et qu'il hésitait beaucoup à me communiquer c'était que chaque fois qu'il pensait à moi et chaque fois qu'il se sentait malheureux il éprouvait pour moi des désirs non pas amoureux à proprement parler mais plutôt le désir de téter.

Cela le mettait très mal à l'aise, et il ne comprenait pas d'où pouvait provenir un désir aussi ridicule, et qui était ridicule à plus d'un titre; d'abord son âge; il n'était plus un bébé que diable!

Puis ma personnalité: me transformer en nourrice relevait de la folie pure et il ne savait pas trop s'il devait rire ou se désespérer que de pareilles idées lui viennent à l'esprit; enfin l'inadéquation évidente d'un pareil désir venait couronner le tout: *"Je me demande bien et je vous demande, à vous aussi, à quoi pourrait bien me mener la satisfaction d'un tel désir en admettant qu'on puisse mettre de côté le fait qu'il n'est même pas concevable qu'il puisse être satisfait"*.

Il ajouta qu'il n'aurait pas non plus aimé éprouver des désirs sexuels, cela eut été tout à fait inconvenant et d'ailleurs il n'en éprouvait point mais, au moins, cela n'aurait pas été absurde. Tandis que là il se sentait ridicule, retombé en enfance.

*"Enfin ouf!"* ajouta-t-il, *"il avait réussi à le dire et se sentait soulagé"*. Je lui interprétei naturellement le transfert, en lui indiquant qu'il avait très bien senti de quoi il s'agissait quand il avait dit qu'il se sentait retomber en enfance. C'était bien de cela qu'il était question: c'était sa partie bébé la plus archaïque qui se manifestait ainsi et c'était la nostalgie qu'il avait du sein maternel qu'il transférait sur moi lorsqu'il éprouvait de tels désirs.

Je lui demandai alors s'il pouvait me dire quelque chose au sujet de son allaitement et s'il avait été élevé au sein.

*"Non, me répondit-il d'un ton plein de rancœur, non, elle ne m'a pas allaité! Je sais, pas directement bien sûr mais parce qu'on me l'a dit, que j'ai été séparé d'elle dès ma naissance. Je ne sais pas pourquoi, ni sous quel prétexte elle ne m'a pas allaité. Peut-être était-elle fatiguée? Ou peut-être n'en avait-elle pas envie? Ou peut-être qu'elle avait eu un accouchement difficile? Je crois que ce doit être pour cela, parce que j'étais un très gros bébé et j'avais dû abîmer beaucoup de choses en naissant. En tout cas on m'a élevé au biberon et avec des doses de lait très faibles, toujours parce que j'étais trop gros et qu'il fallait - déjà!- me faire maigrir. Alors, naturellement, j'avais faim tout le temps et je criais beaucoup.*

*Tout cela je le sais par ma mère qui disait qu'être gros devait vraiment faire partie de ma nature puisque dès ma naissance on m'avait mis au régime et que, malgré cela, j'étais un gros enfant."*

*"Ce lait n'était pas bon, il avait mauvais goût, ajouta-t-il, comme s'il pouvait vraiment s'en souvenir, alors, naturellement, je n'ai eu aucun plaisir à téter"*.

Il s'agissait donc, par le transfert, d'un essai de rétablissement fantasmatique du plaisir de téter. C'était même, en quelque sorte, une revendication du droit qu'a tout bébé d'être nourri par le "meilleur des laits" - celui de sa mère -, offert en quantité suffisante pour calmer et la faim et l'angoisse et surtout donné *par sa mère*, qui lui prouve ainsi son amour.

Or il n'avait eu aucune de ces satisfactions puisque ses biberons contenaient de trop faibles quantités de lait, que ce n'était pas du lait

maternel et que, de plus, ce n'était pas même sa mère qui le lui donnait mais une nourrice.

Ce souvenir fut le point de départ d'une quantité d'autres accusations contre sa mère, les unes qui semblaient avoir leur source dans la réalité extérieure, d'autres qui semblaient être plutôt d'ordre fantasmatique. Mais, quel que fut leur statut, ces accusations lui permirent de donner libre cours à son agressivité envers elle et, par là, de faire avancer l'analyse.

C'est en effet à partir de ce premier souvenir traumatisant qu'il put commencer à me parler d'autres circonstances de son enfance qui furent tout aussi traumatiques, alors qu'il affirmait, jusque là, avoir eu une enfance sans faits marquants.

Le premier "souvenir" qui revint à la surface - souvenir imaginaire puisque ce fait s'était produit un an environ avant sa naissance - avait trait à la tristesse et à l'angoisse de ses parents à la mort de leur premier bébé, une petite fille qui était décédée peu de jours après sa venue au monde.

*"Cela a du être épouvantable pour ma mère, me dit-il; c'est déjà horrible pour n'importe quelle femme, mais pour ma mère, qui désirait plus que tout fonder une famille nombreuse cette perte, trois jours après l'accouchement, avait du être insupportable".*

Cela, il ne pouvait que l'imaginer, car ses parents n'en parlaient jamais; mais il se souvenait fort bien que chaque fois qu'elle mentionnait le nom de ce bébé décédé sa mère poussait de gros soupirs et avait les yeux pleins de larmes - et cela non seulement quand il était lui-même un enfant, mais encore maintenant.

Après le retour de ce souvenir, une période de grande agitation se manifesta en lui; le thème le plus fortement présent à cette époque affirmait répétitivement qu'il était un assassin. Il se sentait affreusement coupable mais sans vraiment savoir de quoi ou, plutôt, il disait qu'il savait fort bien que c'était d'un meurtre commis par lui qu'il s'agissait. Ce qu'il ignorait c'était *qui* il avait assassiné et *pourquoi*.

*"Qui j'ai bien pu assassiner, je n'en sais rien; était-ce parce qu'il m'avait lésé? Était-ce pur désir de meurtre de ma part? Je ne sais plus. Et, s'il vous plaît, ne prétendez pas qu'il s'agit d'un fantasme; même si*

*le souvenir du meurtre s'est effacé, je sens trop bien, à la puissance de ma culpabilité, qu'il ne peut s'agir que d'un meurtre réel".*

Malgré sa mise en garde, je donnai de cette culpabilité une interprétation oedipienne. Il était toujours question du meurtre d'un homme, et sa rancoeur contre son père était assez forte et assez présente pour être capable de lui donner l'impression qu'il était vraiment passé à l'acte.

Un rêve, dans lequel il se voyait enfant et où, armé d'un grand couteau, il poursuivait un loup qui emportait dans sa gueule une fillette dont il était amoureux avait, avec les associations qui s'y étaient ajoutées, confirmé mon interprétation.

Mais cela ne le faisait nullement changer d'opinion, et mes interprétations ne l'empêchaient pas de revenir sans cesse sur sa certitude d'être un meurtrier. Les interprétations oedipiennes que j'avais pu lui donner n'avaient d'ailleurs pratiquement pas diminué ses angoisses, même après qu'il eut fini par en admettre le bien-fondé.

C'est que d'autres "meurtres" alourdissaient encore sa conscience et accroissaient sa culpabilité. Aussi fallut-il de nombreux autres rêves et les souvenirs, fantasmatiques ou non qui s'y rattachaient dans ses associations, pour qu'il puisse enfin me parler des nombreuses fausses-couches de sa mère, fausses-couches qui survenaient le plus souvent en fin de gestation - du moins pour celles dont il avait eu connaissance.

De toutes ces fausses-couches, il se sentait responsable. En fait, il n'était pas différent de tous les autres enfants qui craignent la naissance d'un puîné qui viendrait leur prendre et leur place et l'amour de leurs parents et qui désirent donc la disparition de l'intrus. Mais pour lui, un terrible élément de réalité: les fausses-couches de sa mère ou la mort des enfants à peine nés, venait renforcer son sentiment d'omnipotence infantile et, partant, sa culpabilité.

Dominique avait eu beaucoup de mal, en un premier temps, à reconnaître ce que de tels événements avaient pu avoir de traumatisant pour lui, et il fallut durant bien des séances analyser ses rêves et ses associations, puis en fournir des interprétations pour qu'il puisse arriver à en accepter l'idée.

En effet, comme je l'ai déjà indiqué, devant la force traumatique de ces décès à répétition, devant le chagrin, la douleur de sa mère et son désespoir, l'enfant n'avait eu d'autre recours que de désaffecter tous ces faits, dont il gardait la mémoire, mais sans y associer les émotions qui leur étaient attachées.

"Les objets internes qui font souffrir nos analysants sont des objets morts, fécalisés, inertes et inutiles et par là même envahissants et persécuteurs" écrit Florence Guignard. "Le deuil de tels objets figés dans leur éternité est impossible, parce que seuls les objets vivants peuvent être utilisés à produire des identifications réellement introjectives dans le sens post oedipien que Freud a réservé à ce terme"<sup>6</sup> et il nous avait effectivement fallu, le long de l'analyse, ramener à la vie les objets morts de Dominique et de sa mère avant qu'il puisse en faire le deuil.

Lorsque mon patient avait commencé à me parler des fausses-couches de sa mère ou des enfants morts-nés qu'elle avait mis au monde, cela avait été avec une sorte de détachement, presque comme si c'était à un autre que tout cela était arrivé et il avait fallu un grand travail en profondeur pour qu'il puisse enfin rétablir les liens qui unissaient sa souffrance, son intense sensation de culpabilité, sa jalousie envers ces enfants à naître et son désir de les éliminer.

Et ce d'autant plus que tous ces sentiments étaient aggravés par les reproches inconscients qu'il adressait à une mère qui avait accepté de concevoir d'autres enfants au lieu de se sentir comblée par lui seul.

Ce n'est que peu à peu que des émotions vinrent colorer le récit qu'il en faisait, désormais de façon répétitive, et qu'il put retrouver ses propres sentiments: il put alors parler de la sensation de terrible solitude et d'abandon qu'il avait éprouvé chaque fois que sa mère partait pour l'hôpital pour avorter ou, une fois, pour accoucher d'un enfant mort-né.

Ces sentiments, qu'il retrouvait peu à peu étaient un mélange très dur à supporter de rage, de haine, de tristesse, de pitié et de désespoir.

6. Florence Bégoïn-Guignard (1989), *Objet du transfert, où est-tu?, R.F.P.*, tome LIII, n°4, Paris, P.U.F., 1045-1054.

Il se revoyait, petit enfant abandonné, resté seul à la maison - son père accompagnant bien évidemment sa mère à l'hôpital - puis le retour de ses parents, leur chagrin qu'ils essayaient de leur mieux de lui cacher mais qui était si visible...

Et, à chacune de ces évocations, Dominique ne pouvait pas, lui non plus, retenir ses larmes.

Ce fut donc à partir de là que mon patient commença à reconquérir une partie de son histoire émotionnelle et qu'il put, dès lors, commencer à l'élaborer.

C'est à la même période aussi qu'il fit une autre "découverte" capitale: c'est que loin d'avoir eu une enfance normale et sans histoires marquantes, il avait subi beaucoup de chocs tragiques et que, en fait, la mort avait été une compagne toujours présente à ses côtés: en plus de la mort des bébés, il y avait toujours eu, en filigrane, celle de sa mère, dont il craignait toujours qu'on ne vienne lui annoncer qu'elle resterait à l'hôpital pour toujours.

Cette crainte avait sûrement été une circonstance aggravante par rapport aux difficultés normales qui entravent la résolution du Complexe d'Oedipe: l'attachement passionné qu'il éprouvait pour sa mère apparaissait à Dominique comme seul capable de constituer un rempart contre le mauvais sort; c'est par la force de son amour qu'il la protégeait de la mort, par l'intensité de son attention constante qu'il arriverait à la garder près de lui pour toujours.

Tout détachement, aussi minime fut-il, lui apparaissait comme une trahison, comme un acte capable de signer l'arrêt de mort de sa mère; aussi la terreur que lui inspirait une aussi lourde responsabilité empêchait toute prise de distance par rapport à elle.

Le fait aussi qu'il ne puisse pas s'appuyer sur son père - qui, rappelons-le était violent et imprévisible - pour changer d'objet d'amour comme le veut le développement normal de l'enfant, n'était pas fait non plus pour lui faciliter la tâche; tout au contraire, la certitude qu'il avait d'être le seul à pouvoir sauver sa mère ne faisait qu'accroître une omnipotence infantile déjà très présente.

Cet attachement excessif à sa mère fut repris durant de multiples séances, Dominique hésitant entre deux attitudes: tantôt il s'accusait

de désirs incestueux qui le troublaient beaucoup et lui semblaient de nature à l'empêcher d'avoir jamais une vie sexuelle totalement satisfaisante, tantôt il reprenait l'idée selon laquelle il n'avait fait que répondre au désir incestueux de sa mère. Il affirmait alors que c'était elle qui avait voulu le séduire et que c'était lui qui avait résisté, une première fois en s'enfuyant, une deuxième fois en s'évanouissant. Mais cette deuxième position, loin de le soulager, lui était encore plus pénible: devoir accuser sa mère de pareils sentiments contre nature lui inspirait dégoût, remords et horreur.

Peu à peu, cependant, mon patient parvenait à prendre de la distance par rapport à son angoisse de devoir accuser sa mère de perversité et de désirs incestueux. Il me dit que tout ce qu'il connaissait du caractère de sa mère, de sa droiture, de sa capacité de résister à ses impulsions, de sa profonde foi catholique lui faisaient maintenant douter fortement qu'elle fut pour quelque chose dans ses désirs incestueux à lui. Et qu'en tout cas, si même il y avait eu en elle un soupçon de tels désirs, c'était en si petite quantité que c'était comme rien.

Il se retrouvait donc seul face à sa culpabilité oedipienne, mais cette nouvelle façon de voir le soulagea néanmoins beaucoup et fit même progresser et évoluer les choses à tel point que lors d'un voyage qu'il fit à Auxerre, il put constater que ses sentiments envers sa mère avaient profondément changé.

Contrairement à l'habitude, il put avoir de longues et amicales conversations avec elle; les sentiments de gêne et d'hostilité latente qu'il avait éprouvés vis à vis d'elle avaient presque disparu et ils avaient pu se parler affectueusement, comme il est normal entre une mère et un fils qui s'aiment.

Il était enchanté de ce résultat, et si sa mère n'avait pas fait de commentaires sur sa nouvelle attitude, il avait pourtant bien vu qu'elle était toute contente de ce rapprochement.

Elle ne se doutait nullement, me dit-il, des raisons de son éloignement précédent, mais il était sûr qu'elle en avait souffert et qu'elle était maintenant tout heureuse du changement.

Il n'avait cependant pas encore totalement abandonné l'idée d'un parent séducteur (nous verrons qu'il portait la même accusation envers son père avec probablement plus de raisons), ce qui devint évident dans le transfert: il arriva un jour furieux à sa séance et me dit qu'il ne pouvait pas continuer ainsi et qu'il pensait arrêter l'analyse parce qu'il voyait bien que je parvenais à le séduire.

Oh, pas physiquement, bien sûr, mais avec mon esprit.

Il m'accusa alors de lui proposer des interprétations auxquelles il n'avait pas pensé lui-même. La plupart du temps, elle lui paraissaient justes et, avec plus ou moins de résistances il les faisait siennes.

Mais étaient-elles justes? Ou bien étaient-elles seulement séduisantes, issues de mon esprit séducteur, grâce auquel je voulais m'emparer de sien?

Là encore, il ne me fut pas trop difficile d'interpréter le transfert et de montrer à mon patient, qui était remarquablement intelligent et doué d'un insight développé, qu'il avait transféré sa croyance en une mère séductrice et incestueuse sur son analyste.

(Je laissai de côté, à ce moment, la séduction exercée sur lui par son père; elle fut reprise et analysée ultérieurement).

A partir de cette séance, nous pûmes réexaminer toute sa problématique oedipienne et le glissement, totalement inconscient jusque là, qu'il avait fait en déplaçant ses sentiments de fusion incestuelle de sa mère vers sa fille.

Il n'avait aucunement conscience de l'excès de ses sentiments envers son enfant et il était persuadé d'être seulement un bon père, ce qu'il était effectivement, mais un père obligé à jouer aussi un peu le rôle de mère par suite des carences de sa femme.

L'excès de ses sentiments commença à devenir perceptible lorsque, sa fille ayant grandi et étant devenue une pré-adolescente, les garçons commencèrent à l'intéresser.

Sa mère ayant un caractère difficile et étant sujette à de violentes colères sans cause apparente, ce fut tout naturellement vers son père que la petite jeune fille se tourna pour lui faire ses confidences, encore bien enfantines.

Mais mon patient le prit très mal et m'accusa d'avoir détourné de lui son enfant. Comme je lui demandais de s'expliquer, il devint très exalté et me dit que cela était évident: il avait jusque là été très pris par son travail, mais il avait toujours trouvé le temps de s'occuper de sa fille; maintenant l'analyse dévorait son temps libre et, au lieu de s'occuper exclusivement de l'enfant durant le temps que lui laissait son travail, il s'était occupé de lui et voilà, maintenant le désastre était consommé, elle en aimait un autre que lui!

Il se calma un peu pour dire qu'il savait bien que c'était normal et qu'un jour sa fille le quitterait pour faire sa vie, mais jamais il n'avait pensé que cela put faire si mal; cela était horrible...au point qu'il avait même des idées de suicide. Vivre séparé de son enfant était totalement impossible, inimaginable, beaucoup trop dur pour qu'il n'envisage pas de mettre fin à une pareille situation.

Mais il ne voulait pas non plus être un père abusif, possessif; il savait bien que, s'il lui interdisait les petits flirts inoffensifs qui étaient actuellement les siens, non seulement il la rendrait malheureuse sans raison mais peut-être même qu'il la perturberait sérieusement pour plus tard.

Et d'ailleurs, comment justifier pareil interdit alors que les petites camarades de sa classe avaient toutes un "copain" et que cela ne dépassait nullement, il en était certain, les limites raisonnables?

Oui, mais tout cela était du bel et bon raisonnement et lui n'était pas raisonnable, il le savait bien. Non, il n'y avait pas de solution à son problème, la seule possibilité était de disparaître.

Je lui montrai alors comment, poussé par l'analyse à abandonner ses désirs fusionnels et psychiquement incestueux pour sa mère, il les avait reportés sur sa fille. Ceux-ci existaient sûrement déjà précédemment à l'état latent en lui, mais ils avaient "hérité" de ceux - ou du moins d'une partie de ceux - qu'il avait retirés à sa mère, puisqu'ils n'avaient pas tous pu être convenablement réprimés. C'était cette addition qui, ajoutée aux nouveaux intérêts qui occupaient sa fille et la détournait un peu de lui, était devenue si explosive en lui qu'il n'avait plus la possibilité de la contenir.

Freud écrit que l'explication psychologique d'un trait frappant des névrosés pourrait être la suivante:

*"Une cause capable de déclencher des affects à, chez eux, un effet justifié dans le fond, mais démesuré. L'excès provient de sources inconscientes d'affects, jusque là réprimés mais aptes à former une liaison associative avec l'événement actuel. L'affect permis fraie, à ces affects réprimés, la voie nécessaire. Nous apprenons ainsi qu'entre les deux instances psychiques, celle qui réprime et celle qui est réprimée, il n'y a pas seulement des actions d'inhibition réciproques; il y a lieu d'envisager des cas où elles collaborent et où leur renforcement mutuel à un effet pathologique"*<sup>7</sup>.

Cette explication théorique de Freud me semble éclairer remarquablement bien ce qui se produisait dans le psychisme de mon patient.

Dominique accepta cette interprétation, du moins intellectuelle, car ce fut un tout autre problème de parvenir à ce que ses désirs inconscients de fusion oedipienne puissent être élaborés et liquidés; devant la préférence que sa fille montrait pour un certain Daniel d'une quinzaine d'années, il accueillait les succès, tant scolaires que sociaux de sa fille de façon ambivalente: d'une part il se réjouissait de voir sa fille retrouver son équilibre et sa gaieté, qu'elle avait un peu perdus les derniers temps, et de la voir renouer avec le succès à l'école, ce qui avait un peu diminué dans le même temps; mais, d'un autre côté, il attribuait toutes ces améliorations - à tort ou à raison - à l'existence du jeune Daniel et la jalousie le tourmentait car il prenait cela pour la preuve qu'un autre homme réussissait mieux que lui-même à assurer le bonheur de sa fille. Aussi se sentait-il très misérable, dépouillé de tout ce qui donne du prix à la vie.

Tout cela n'était évidemment que fantasmes et peu à peu, au décours de multiples séances, Dominique réussit à dépasser ce problème de telle sorte qu'il put me dire, après quelques semaines et avec beaucoup de satisfaction qu'il était devenu un homme qui adorait son enfant, mais désormais comme un père et uniquement comme un

7. Sigmund Freud (1900), *L'interprétation des rêves*. Ed. franç. Paris, P.U.F. 1973.

père. Il n'était plus jaloux du petit amoureux de sa fille et se réjouissait, au contraire, de la voir heureuse et épanouie.

Ses rapports avec sa fille n'avaient pas du tout changé, me dit-il, si on les voyait de l'extérieur mais il sentait bien, en revanche, un grand changement intérieur dans la façon qu'il avait de l'aimer.

A ce stade de l'analyse, les choses commencèrent à aller vraiment mieux pour Dominique sauf en ce qui concernait sa sexualité qui restait toujours quelque peu insatisfaisante. Non pas sur le plan somatique, où tout fonctionnait correctement, mais en ce qui regardait le côté affectif: il désespérait de jamais aimer une femme avec à la fois son corps et son esprit.

Certes, le caractère de son épouse et le fait qu'elle continuait à se refuser à lui n'était pas fait pour faciliter les choses. Mais je rappelle qu'il n'avait eu ses premières expériences sexuelles que tardivement et avec celle qui devait devenir son épouse. Celle-ci se refusant, il s'était tourné, mais sans véritable plaisir, vers les prostituées.

Ces pratiques lui permettaient un soulagement de sa tension physique mais le dégoûtaient profondément, même s'il ne pouvait pas s'en passer.

Cette façon de faire lui paraissait comme moralement sale et les prostituées lui semblaient être même corporellement sales, même s'il savait qu'il ne s'agissait là que d'une impression: la saleté morale se transmettait à leur corps et il n'allait vers elles que dans un mélange d'excitation et de dégoût.

Ces réflexions renvoyaient Dominique à ses rapports avec son père car c'était lui qui, le premier, lui avait parlé des prostituées en lui indiquant que si les rapports avec une épouse (ce discours du père était répétitif et datait de bien avant le mariage de mon patient) étaient insatisfaisants ou insuffisants, il ne fallait surtout pas penser à une autre femme de leur milieu, mais uniquement à celles qu'on payait pour cela.

Je résumerai donc maintenant ce que, jusque là, Dominique m'avait appris de ses rapports avec son père.

### Dominique et son père

A partir du moment où Dominique avait commencé à résoudre son problème oedipien par rapport à sa mère ainsi que par rapport à sa fille (en transfert de l'une sur l'autre), il se mit à parler de plus en plus souvent de son père et aussi, inévitablement, à projeter celui-ci sur moi de telle sorte que je me trouvais le plus souvent en transfert paternel.

De ce que me rapportait mon patient au sujet de son enfance, il ressortait que son père avait vraiment un caractère très difficile; il était très violent et terrifiait son fils par des colères aussi soudaines qu'inattendues. C'était le plus souvent pour des raisons futiles - ou du moins qui apparaissaient comme telles à l'enfant - que son père entraînait en fureur, allant souvent jusqu'à le battre.

*"J'aurais sûrement mieux accepté les colères de mon père si j'avais pu les prévoir, disait Dominique, mais elles me prenaient chaque fois au dépourvu. Je ne pouvais jamais savoir ce qui allait les déclencher, ce qui fait que je ne pouvais jamais les éviter ni, au moins, m'y préparer; alors, j'avais presque constamment peur. Et c'est justement dans les moments où j'étais à peu près rassuré que, tout à coup, pour une vétille, sa colère éclatait.*

*Ma mère restait passive dans ces circonstances et je me sentais très seul devant ces cris et ces coups qui me faisaient si mal et si peur. Ce n'était qu'après un moment qui me semblait très long que ma mère intervenait et arrivait à le calmer. Pourquoi n'intervenait-elle que si tardivement? Était-ce de façon calculée, parce qu'elle savait qu'au plus fort de sa colère il ne l'écouterait pas? Ou bien avait-elle peur, elle aussi, et ne retrouvait-elle un peu de courage qu'après qu'une partie de la colère paternelle s'étant déchargée sur moi, il devenait plus facile de la maîtriser?"*

Ces colères de son père étaient les premiers et les plus vifs souvenirs que mon patient gardait de lui et ils l'angoissaient encore, tant d'années après, quand il les évoquait en séance.

Mais il y avait pire encore, à ses yeux, que les colères paternelles "ordinaires" c'est-à-dire celles qui, en somme, finissaient toujours

par s'apaiser grâce à sa mère et se terminaient presque toujours par une punition, le plus souvent enfermé dans sa chambre et privé de dîner; ce qui était pire que ces colères là, ce n'étaient même pas celles qui se terminaient par des coups, pourtant bien douloureux.

Non, les colères qui étaient les pires de toutes c'étaient celles où son père redevenait de glace après son accès de fureur et où il enjoignait à sa mère de faire la valise de l'enfant car il allait être mis au collège et pas plus tard que le lendemain matin. D'ici là, il avait à se retirer dans sa chambre, où il serait au pain sec et à l'eau.

Cette menace ne fut jamais mise à exécution et Dominique ne savait pas si c'était parce que son père n'avait pas vraiment eu l'intention de la mettre en oeuvre ou si c'était grâce à sa mère qui, à force de supplications et de promesses avait fini par faire lever la sentence. Mais il se souvenait fort bien de la terreur qu'il éprouvait durant la nuit qui le séparait de son départ pour le collège: il ne pouvait fermer l'oeil, pleurait sans arrêt et son angoisse ne se calmait enfin que lorsque, le lendemain matin, on venait le chercher, non pour l'envoyer en exil mais, comme chaque matin ordinaire, pour l'envoyer à l'école.

Dominique était intimement convaincu que son père était fou. Et les récits qu'il me faisait de ses colères, de sa méfiance incroyable vis à vis de tout et de tous, ce qui obligeait toute la famille à vivre complètement repliée sur elle-même, sans amis, sans sorties, constamment enfermée à double tour (au sens métaphorique aussi bien qu'au sens premier, matériel du terme, le père ayant la manie des serrures) me poussaient à penser qu'il y avait quelque chose de vrai dans la perception qu'avait mon patient de l'instabilité mentale de son père. Celui-ci semblait vraiment avoir un côté paranoïde.

Convaincu de la folie de son père, Dominique se persuadait, de temps à autres, que lui-même pourrait bien être - ou devenir - fou.

Cette perspective le remplissait de crainte mais, chaque fois qu'il était sous le coup d'une émotion violente, il se laissait aller à penser que ce serait peut-être une solution et il croyait vraiment se sentir devenir fou.

Cela s'était par exemple produit quand il avait pensé qu'un autre homme allait lui "voler" sa fille. Dans un état de grande exaltation, il disait alors qu'il fallait, ou bien qu'il se tue ou alors qu'il devienne fou pour sortir d'une pareille douleur. Et il m'expliquait que c'était facile de devenir fou: il suffisait qu'il se laissât doucement glisser dans la folie au lieu de se retenir de toutes ses forces.

*"Je sais très bien comment est la folie, me disait-il. C'est très difficile de l'expliquer à quelqu'un d'autre, mais moi je le sais parfaitement. C'est comme une couleur, un certain bleu qui grandit en soi et il suffit de se laisser tomber dedans pour devenir fou pour toujours et alors c'est fini, on ne souffre plus, on est séparé du monde, on est ailleurs, au calme".*

Et il ajoutait, au sujet de cette prétendue folie héréditaire, que lui ne deviendrait pas paranoïaque comme son père, cela était exclu, mais qu'il serait à l'intérieur d'une sorte de folie paisible, inoffensive.

Le transfert était cependant toujours en action; par exemple un jour, au début de la séance, il me dit qu'il voulait continuer l'analyse en face à face, comme dans les premiers entretiens.

Comme je le questionnai sur la raison de sa demande, il finit par me dire, non sans réticences et hésitations, que je lui faisais peur, toujours invisible derrière son dos; il ne me supportait plus derrière lui, toujours prête à faire n'importe quoi, incontrôlable...

Je lui interprétei qu'il me mettait à la place de son père, dans une angoisse homosexuelle d'être pénétré par derrière sans qu'il puisse rien faire pour se défendre.

Il fut à la fois agacé et excité par cette interprétation qu'il accepta cependant sans difficultés. Il me dit qu'en effet j'étais absolument comme son père, à une petite différence près: lui aurait sûrement voulu le pénétrer analement, tandis que moi ce n'était pas avec un pénis que je le possédais, c'était avec mon outil psychique immatériel que je pénétrais dans son cerveau. C'était le même viol, quand bien même l'un s'adressait au corps et l'autre à l'esprit.

Il ajouta que j'étais aussi retorse que son père, une Sainte Nitouche qui semblait n'intervenir que pour son bien alors que j'éprouvais un

plaisir sadique à assouvir mon désir de domination en le forçant à reconnaître qu'il y avait du vrai dans mes interprétations.

Son père aussi prétendait agir pour son bien, affirmait être un bon père qui lui donnait une bonne éducation. Mais c'était faux, ajouta-t-il avec une grande violence: lorsque son père le forçait à enlever son pantalon pour lui donner la fessée sur son derrière nu il comprenait bien, maintenant, que ce n'était en fait rien d'autre qu'une attaque, une pénétration homosexuelle. Il n'avait bien sûr pas compris cela à l'époque, il n'était qu'un enfant alors. Mais cela lui était apparu comme une évidence à l'instant même où mon interprétation avait pénétré dans son cerveau.

Ce qu'il avait ressenti c'était, à un degré moindre peut-être, mais la même fureur, la même intense humiliation que lorsque son père lui administrait, avec la fessée, la preuve que lui n'était rien, qu'il était petit et faible alors que son père lui apparaissait comme tout puissant. Il était sûr que son père avait tiré une grande jouissance de cette pénétration fantasmatique et du fait de le réduire, lui, à un rôle totalement passif.

Et il était sûr, ajouta-t-il, que moi aussi je devais jouir de me sentir supérieure à lui en le prenant par surprise puisque, comme il ne me voyait pas, il ne pouvait ni me tenir sous le contrôle de son regard ni prévoir ce qui allait arriver.

Son excitation et sa violence tombèrent alors d'un seul coup et, après un long silence il dit, dans une sorte de murmure:

*"Le pire de tout, c'est que j'ai bien senti, pendant que je vous parlais, qu'il y avait encore quelque chose d'autre, bien caché, bien enfoui au fond de moi; c'est qu'en même temps que la rage et l'humiliation il y avait aussi comme une sorte de plaisir à être impuissant, le derrière nu et attendant les coups de mon père".*

Il était à la fois soulagé d'avoir pu parler et furieux contre moi qu'il accusait de l'avoir, par mon interprétation, forcé à sortir du plus profond de lui-même un aussi horrible souvenir.

Malgré ce qu'avait de difficile et de pénible pour lui un pareil sujet il y revint souvent en séance, nous permettant ainsi d'avancer beau-

coup dans la compréhension de ses affects et dans l'analyse tant de son homosexualité latente que de son Complexe d'Oedipe.

Cette homosexualité latente, pour n'avoir jamais reçu le moindre début de réalisation et même n'être jamais arrivée jusqu'à sa conscience, n'en existait pas moins et était toujours liée à celle de son père.

De nombreux rêves vinrent en témoigner, où lui-même et son père étaient mis en scène. Il s'agissait bien sûr d'épisodes où l'homosexualité ne s'exprimait qu'à travers la censure, et le père était représenté tantôt par un loup tantôt par l'ogre ou une autre figure mythique; une fois, il en rêva sous son image; dans ce rêve, ils étaient à la campagne, dans une ferme et Dominique, qui avait commis quelque peccadille, se voyait courant éperdument pour échapper à son père qui était furieux et le poursuivait en hurlant et en brandissant un bâton qu'il tenait à la main. Dans sa fuite, l'enfant (il se rêvait vers l'âge de douze ou treize ans) trébuchait et allait s'étaler sur un tas de fumier qui se trouvait dans la cour de la ferme. Il restait étendu là, sans oser bouger, paralysé par la peur. Son père arrivait derrière lui, agitant son bâton.

Le rêve s'était arrêté là, conclut Dominique, et il s'était réveillé en proie à des sentiments très embrouillés: c'était un cauchemar, à n'en pas douter, il était en état de panique et pourtant, à sa terreur, venait s'ajouter autre chose dont il ne parvenait pas à saisir la nature.

Le rêve était clairement à rattacher à ses terreurs d'enfant car il évoquait les châtimements que lui avait infligés son père pour le punir de ses désobéissances et son sens sexuel était apparent: le tas de fumier sur lequel il s'effondrait à plat ventre donnait bien la connotation anale de toute la scène et sa position, aussi bien que le gros bâton agité derrière lui par son père, étaient d'une évidente clarté. Le sentiment dont Dominique n'arrivait pas à retrouver l'origine (il la refoulaît soigneusement) était le plaisir, nié et même refusé avec horreur de ses désirs homosexuels envers son père.

Il était clair qu'il s'agissait là d'un retour du refoulé tel que le définit Freud lorsqu'il indique le moment où, se détachant de sa mère et

reportant ses investissements sur son père, le petit garçon ressent des pulsions érotiques homosexuelles passives envers son père.

Il écrit qu'au début l'enfant mâle développe une motion tendre à l'égard de sa mère, qui trouve son départ dans le sein maternel et représente le modèle du choix par étayage, tandis que le garçon s'empare du père par identification. Les deux motions cheminent un temps de façon parallèle, puis les désirs sexuels à l'égard de la mère se renforçant, l'identification au père prend une tonalité hostile et la relation au père devient ambivalente. *"L'attitude ambivalente à l'égard du père et la tendance objectale uniquement tendre envers la mère représentent chez le garçon le contenu du Complexe d'Oedipe simple, positif"*<sup>8</sup>.

Puis Freud explique, un peu plus loin, qu'il dépend de la force relative des dispositions sexuelles masculine et féminine que la situation oedipienne ait pour issue une identification au père ou à la mère:

*"C'est là une des façons dont la bisexualité intervient dans les destins du Complexe d'Oedipe. L'autre façon est encore plus importante. On a en effet l'impression que le Complexe d'Oedipe simple n'est pas du tout le plus fréquent, mais qu'il correspond à une simplification ou à une schématisation, même si elle reste bien souvent justifiée dans la pratique. Une investigation plus poussée découvre la plupart du temps le Complexe d'Oedipe dans sa forme la plus complète, complexe qui est double, positif et négatif, sous la dépendance originnaire de l'enfant: le garçon n'a pas seulement une position ambivalente envers le père et un choix d'objet tendre pour la mère, mais il se comporte en même temps comme une fille en manifestant la position féminine tendre envers le père et la position correspondante d'hostilité jalouse à l'encontre de la mère"*<sup>9</sup>.

Dans le transfert, d'ailleurs, Dominique me mettait constamment à la place de son père; par exemple, il arriva un jour en me disant qu'il avait retrouvé un souvenir de son enfance qui le ravissait et

8. Sigmund Freud (1923), *Le moi et le ça*. Ed. franç. in: *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1971.

9. *Ibid.*, op. cit.

l'émouvait beaucoup. Mais il ajouta qu'il n'allait sûrement pas me le raconter, même s'il savait qu'il désobéissait ainsi à la règle fondamentale, qui est de dire tout ce qui se présente à l'esprit.

Il se tut alors un bon moment, puis reprit:

*"Non, je ne vais pas vous le dire parce que je vous connais, vous êtes comme mon père; si je vous le dévoile, vous allez me le détruire, me le salir mon si joli souvenir. Tout à fait comme lui, vous ne pouvez pas comprendre un amour pur et propre!"*

Sa colère finit par se calmer, et il put séparer le souvenir des interventions de son père d'avec les miennes; il me raconta alors un épisode de ses quinze ans, quand il était tombé éperdument amoureux d'une compagne de classe. Il n'avait jamais osé lui déclarer sa flamme, bien entendu, mais elle lui permettait parfois de la raccompagner jusque chez elle au sortir de l'école, et ils bavardaient tout le long du chemin, lui se trouvant dans le ravissement, mais aussi dans le plus grand des troubles.

A la tombée de la nuit, il était parfois allé sous ses fenêtres, rêver et guetter une ombre. Il eut sûrement voulu, comme les amoureux d'autrefois, donner la sérénade à sa belle et, l'ayant ainsi attirée à la fenêtre pouvoir, une fois encore, la contempler.

Cela était évidemment hors de question, tant pour des raisons matérielles que parce qu'il devait bien vite revenir chez lui, sous peine d'entraîner étonnement et questions de la part de ses parents.

Il avait oublié la jolie Marie-Ange pendant toutes ces années ou, plutôt, n'y avait plus pensé de façon consciente mais elle devait être toujours présente dans un coin éloigné de sa mémoire, car elle était revenue à son esprit avec toutes les circonstances qui l'accompagnaient dès que, par un enchaînement de pensées dont il ne se souvenait plus, elle était réapparue en lui.

Il n'avait jamais parlé de tout cela à ses parents, ni à personne d'autre. Peut-être sa mère aurait-elle été capable de le comprendre? Mais il ne lui avait rien dit, car il n'était pas sûr qu'elle ne serait pas allée tout raconter à son père. Et celui là! Comme il se serait moqué de lui, comme il aurait détruit sous ses sarcasmes et ses soi-disant conseils de bon sens son bel amour d'adolescent!

Il reprit le même thème à la séance suivante, pour m'expliquer pourquoi il était si sûr que son père n'aurait rien compris à son amour qui était à la fois si fort et capable de se satisfaire seulement de regards et de paroles échangés.

Son père, me dit-il, avait d'étranges théories sur l'amour.

(Étranges pour nous mais qui étaient, dans la première moitié de ce siècle, encore assez largement acceptées par la bourgeoisie provinciale. Ces théories séparaient presque entièrement l'amour, le mariage et la satisfaction physique).

Pour son père, il y avait d'une part, avant le mariage, les prostituées qu'on n'aimait évidemment pas mais qui étaient commodes pour satisfaire les besoins physiologiques des jeunes gens et qu'il fallait aller voir de temps en temps, pour des raisons qu'on pourrait qualifier d'hygiéniques.

D'un autre côté, si on tombait amoureux d'une femme convenable, on ne pouvait en aucun cas envisager d'avoir des rapports sexuels avec elle et, si cela se produisait quand même, il fallait l'épouser dans les plus brefs délais.

Enfin, si cela ne se produisait pas, il fallait, à un âge raisonnable, trouver une femme possédant les qualités requises pour faire une bonne épouse et se marier avec elle pour fonder une famille. Si cette femme n'arrivait pas à satisfaire tous les désirs de son mari, il était licite de retourner vers les prostituées. En aucun cas vers une femme honnête, car les deux côtés des rapports hommes/femmes, à savoir la tendresse et l'estime d'une part et le sexe de l'autre, ne pouvaient être obtenus ensemble; ils étaient et devaient rester totalement séparés.

Il semblait évident, pour lui, qu'une épouse ne pouvait pas être une amoureuse et que les deux versants de l'amour: le courant tendre et le courant sexuel ne pouvaient pas coexister dans la même personne. Il est clair que le père de Dominique souffrait de cette névrose particulière dont a traité Freud dans son article sur: "Le plus général des rabaissements de la vie amoureuse"<sup>10</sup>, où il décrit ces hommes

10. Sigmund Freud (1912), *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse*. Ed. franç. in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1979.

dans les pulsions érotiques desquels s'est produit un clivage. Chez les hommes, extrêmement nombreux, de ce type:

*"Les seuls objets que recherche le courant sexuel resté actif sont des objets ne rappelant pas les personnes incestueuses qui lui sont interdites; lorsqu'il émane d'une personne une impression qui pourrait conduire à une haute évaluation psychique, elle ne débouche pas dans une excitation de la sensualité mais dans une tendresse sans effets érotiques.*

*La vie sexuelle de tels hommes reste clivée selon deux directions que l'art personnifie en amour céleste ou animal. Là où ils aiment, ils ne désirent pas et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer".*

Et Freud ajoute que le principal moyen de protection qu'utilisent de tels hommes, c'est de choisir un objet de satisfaction sexuelle le *plus bas possible*, tandis que tout le courant tendre et la surestimation normalement attachée à l'objet sexuel est réservée à l'objet incestueux et à ses représentants.

Pour le père de mon patient, il est clair que le courant tendre mais non érotique devait être centré sur les épouses tandis que la satisfaction sexuelle ne pouvait être obtenue qu'envers l'objet le plus rabaisé: la prostituée.

Dominique se montra très troublé d'avoir retrouvé tous ces souvenirs. Il comprenait mieux, dit-il, un certain nombre de ses comportements et notamment sa propension à aller vers des prostituées, alors qu'une certaine partie de lui se révoltait contre de telles pratiques dont il voyait bien ce qu'elles avaient de pauvre. Il est vrai qu'en même temps une autre partie de lui était attirée et excitée par ce genre de femmes.

Lui aussi devait avoir subi le clivage courant tendre/courant sexuel pour se mettre à l'abri de ses tendances incestueuses. Il ajouta qu'il était désespéré, car il ne voyait pas comment il pourrait jamais trouver une femme qui lui inspirerait à fois l'amour, la tendresse et le désir.

Avant son analyse, il n'imaginait même pas qu'une telle femme puisse exister pour lui et c'était très triste de découvrir que d'autres pou-

vaient avoir ce bonheur et de devoir se dire qu'à lui cela était interdit. Il sentait bien en effet que, malgré tous ses progrès, il n'avait pas résolu entièrement le problème de ses désirs incestueux et puis, il sentait bien aussi que les paroles de son père étaient toujours imprimées en lui.

A partir de là, cependant, et après que nous eûmes longuement travaillé sur ces thèmes, Dominique commença à mieux tolérer son père et à lui trouver des excuses aussi bien pour les leçons désastreuses qu'il lui avait données en ce qui concerne les femmes que pour ses accès de violence. Il avait encore beaucoup de rancune à son égard et des crises de rage contre lui mais elles étaient moins fréquentes et s'apaisaient plus rapidement.

Il commença aussi à se souvenir de quelques uns des bons aspects de son père comme, par exemple, le fait que celui-ci venait parfois parler avec lui quand il avait fini ses devoirs et que l'on attendait l'heure du repas. Son père était un homme très cultivé, qui s'intéressait à de multiples sujets et aimait bien en parler avec lui.

Il avait ainsi été initié à la botanique, et l'enfant s'était passionné pour les fleurs et les plantes jusqu'à constituer un herbier où il rangeait ses trouvailles. La campagne autour d'Auxerre se prêtait fort bien à ses recherches, qui engendraient de longues et agréables promenades auxquelles, parfois, se joignait sa mère.

Après l'herbier, il s'était passionné pour les fossiles et, là aussi, son père avait été son conseiller.

Bref, il n'y avait pas eu que du mauvais dans ses relations avec son père, et Dominique s'étonna d'avoir ainsi oublié les bons côtés de celui-ci ou plutôt de les avoir négligés. Il était bien évident, en effet, que ce n'était pas sa mémoire qui était alors en défaut, mais bien la juste appréciation des qualités de son père qui avaient été minimisées par rapports à ses manques, et ce pour des raisons affectives.

*"C'est étrange, me dit-il, c'est comme si tout à coup, parce que je me les suis remémorées pour vous les dire, toutes les bonnes choses que m'a données mon père, toutes ces qualités qui, après tout, étaient bien les siennes, avaient pris du relief, de la couleur.*

*J'étais tellement en colère contre lui, je lui en voulais tellement de m'avoir terrifié par ses colères insensées, par ses coups et par ses menaces, que l'aide qu'il m'avait apportée dans mon développement intellectuel avait perdu de sa puissance. Tous ces bons souvenirs là étaient comme décolorés, pâles et sans vigueur à côté des mauvais souvenirs qui tenaient tout le devant de la scène".*

Il me raconta ensuite un autre bon souvenir, dont il n'avait pas été le témoin direct, mais qui lui avait été rapporté par sa mère. Cela s'était passé bien avant sa naissance, mais de savoir son père capable de tels gestes lui faisaient aussi prendre meilleure opinion de lui.

*"Mon grand père est décédé alors que mon père était un tout jeune homme et encore étudiant. Eh bien, il a pris un travail en plus de ses études pour aider sa mère; je trouve que c'est très courageux d'avoir, envers et contre tout, poursuivi son chemin tout en aidant sa mère, cela a du être très dur. D'ailleurs, il a continué à l'aider, même après qu'il eût quitté la maison familiale pour se marier. Là aussi, je trouve qu'il a été à la hauteur, il y en a sûrement beaucoup qui auraient dit à leur mère de se restreindre et de se contenter de leur pension de réversion. Lui, non. Il aimait beaucoup ma grand mère et il a voulu qu'elle ait une vie agréable".*

Ces mêmes thèmes furent souvent repris et perlaborés, tant et si bien qu'au retour des vacances où il avait eu l'occasion de passer quelques jours avec ses parents, Dominique me dit que son attitude envers son père avait beaucoup évolué: d'abord, il l'avait trouvé bien vieilli:

*"Je ne pense pas qu'il ait vraiment tellement vieilli depuis la dernière fois où je l'ai vu, me dit-il, je pense plutôt que jusque là je ne pouvais le voir que comme une force de la nature, l'homme grand et fort qu'il était par rapport à moi quand j'étais un enfant. Cette image m'était restée gravée dans l'esprit et je ne pouvais pas le voir comme il est réellement devenu: pas très vieux, mais assez vieux et faible pour m'inspirer de la compassion. Oh, il se met toujours en colère pour des riens, m'a dit ma mère, il crie et tempête toujours. C'est plutôt moi qui ai changé, je l'ai remarqué une fois où il s'est montré furieux: cela ne m'a pas fait plaisir de le voir se mettre en*

*colère, cela me rappelle trop mes terreurs d'enfant; mais il y a en moi comme une sorte de douceur à son égard, d'amour pour lui que je ne ressentais pas avant. Je suis devenu indulgent, je me dis qu'il est un peu malade mentalement et que ce n'est donc pas vraiment de sa faute s'il est ainsi.*

*Ce qui est étrange, c'est que ma mère semble avoir fait le chemin inverse et qu'elle le supporte de plus en plus mal. Naturellement, moi je ne le vois que quelques jours quand, pour une raison ou une autre, je retourne chez moi alors qu'elle doit le supporter tous les jours. Et puis elle a vieilli, elle aussi et c'est devenu plus difficile pour elle d'accepter ses cris et ses reproches parce qu'elle est fatiguée maintenant et qu'elle a besoin de calme.*

*Et il y a quelque chose aussi qui l'inquiète; elle a peur qu'avec l'âge la folie de mon père n'aille en augmentant. Autrefois, elle n'aurait jamais accepté pareille idée: pour elle il avait le caractère un peu vif et c'est tout. Cela m'a été très pénible de l'entendre parler ainsi; maintenant que je me réconcilie avec mon père ou du moins avec son image en moi, car lui ne sait rien ni de ma haine passée envers lui ni du début d'amour filial que je lui porte maintenant, je n'aime pas penser que ma mère se détache de lui".*

### **Le problème de l'obésité**

Les premières années de l'analyse de Dominique furent donc occupées par la mise en lumière de ses rapports avec ses parents; nous avons analysé son amour pour sa mère sans pouvoir encore en révéler l'ambivalence, tandis que celle-ci avait été au contraire bien identifiée en ce qui concernait son amour/haine envers son père.

Nous avons aussi éclairci en partie les causes de ses difficultés sexuelles, qui avaient été notablement réduites: s'il n'avait pas encore été capable de faire se rejoindre "le courant tendre et le courant sensuel", il avait cependant renoncé, sans problème et même avec satisfaction, aux services des prostituées ainsi qu'à d'autres pratiques qui lui déplaisaient moralement; il avait pris pour maîtresse une femme qu'il ne pouvait aimer véritablement mais qu'il pouvait au moins respecter.

Son homosexualité latente avait, elle aussi, été analysée et elle avait perdu de son caractère dangereux tandis que de nombreux autres thèmes, dont celui de l'omnipotence avaient commencé à être abordés.

Bref, l'analyse se déroulait normalement et peu à peu, grâce aux progrès qu'il continuait à faire, il en vint à penser qu'il pourrait peut-être un jour, lui aussi, rencontrer une femme qui serait une vraie compagne, aimée et désirée; jusque là, une telle pensée ne lui avait jamais traversé l'esprit, me dit-il, tant il lui semblait invraisemblable que pareil miracle puisse lui échoir. Il ne niait pas une pareille possibilité, mais pour les autres, pas pour lui.

Une des raisons de cette impossibilité, qui était sa réalité quotidienne, a été mise en lumière par Florence Guignard; elle écrit que l'établissement de la masculinité génitale chez le garçon dépend en partie de sa problématique du deuil de la mère (et, pour Dominique, tous ses deuils étaient confondus) et les identifications au maternel et au féminin qui vont en découler.

*"L'expression des investissements oedipiens durant la période de latence peut jouer assez librement et sans grand danger économique entre les identifications post-oedipiennes authentiquement introjectives - qui impliquent un réel renoncement à l'objet oedipien - et toute une gamme d'identifications primaires, notamment projectives, à chacun des deux parents. Mais, dès la puberté, ce 'capital' d'identifications projectives va devoir être redistribué, certaines d'entre elles venant enrichir le noyau même du Moi sous la forme de nouvelles identifications introjectives formatrices du caractère adulte, tandis que d'autres seront remises en jeu telles quelles, de façon plus ou moins anarchique, sur la scène nouvelle de l'adolescence"<sup>11</sup>.*

Mais la puberté et l'adolescence vont redistribuer ces investissements et amener le garçon tout à la fois à accepter de faire le deuil d'être l'objet de maman et l'incertitude de pouvoir jamais être celui d'une autre femme. Or chez Dominique les identifications tant pro-

11. Florence Bégoïn-Guignard (1988), Le rôle des identifications maternelles et féminines dans le devenir masculin chez le garçon, in: *Revue "Adolescences"*, Paris.

jectives qu'introjectives avaient subi de sévères distorsions, comme le laisse entrevoir ce que j'ai rapporté de sa relation à ses objets parentaux. Ce qui provoqua chez lui, entre autres, la permanence des investissements sexuels infantiles jusqu'en son âge adulte.

C'est alors qu'il prit conscience d'un autre problème qui, s'il ne l'avait pas vraiment gêné jusque là, n'en était pas moins présent et devenait désormais difficile à supporter: il se trouvait beaucoup trop gros - et il l'était en effet.

Il commença donc à se persuader que son obésité était un obstacle insurmontable pour une vie affective et sexuelle épanouie car elle lui ôtait tout pouvoir de séduction auprès des femmes vraiment désirables.

La solution, dans un cas semblable, peut alors sembler toute simple: se mettre au régime et maigrir.

Mais nous nous trouvions en fait devant un conflit qui s'avéra, au moins momentanément, insoluble entre d'une part son désir d'accroître ses possibilités de séduction en présentant un corps plus svelte et mieux proportionné, ce qui lui aurait permis aussi de porter des vêtements plus élégants et de l'autre une impossibilité et même un refus de maigrir dont l'origine restait, à ce moment là de son analyse, encore obscure.

On sait par ailleurs, et quelles qu'en soient les raisons profondes, les difficultés qu'ont les gens trop gros pour maigrir. Le plus souvent, à l'un ou l'autre moment de leur vie, ils s'attaquent courageusement au problème, font des régimes rigoureux, perdent du poids mais, comme si un profond clivage existait entre leur désir conscient d'être minces et quelque désir inconscient d'être gros, ils reprennent du poids plus ou moins rapidement et se retrouvent généralement plus gros qu'avant.

Dominique se trouva bientôt obligé d'examiner et de gérer un conflit semblable, à cette différence près qu'il n'essaya même pas de maigrir. Il savait trop bien, me dit-il, combien cela était inutile. Sa mère lui avait toujours dit qu'il était trop gros et qu'il fallait manger moins. Lui-même, à l'âge adulte, avait essayé de maigrir à plusieurs

reprises. Comme tous les obèses qui font un régime, il avait rapidement perdu du poids et avait constaté avec satisfaction que sa silhouette s'affinait et qu'il était plus agréable à regarder avec des kilos en moins mais... à chaque fois, il avait fini, après un temps plus ou moins long, par reprendre tout ce qu'il avait perdu.

Son désir d'être mince et séduisant était très vif mais moins fort cependant que l'obstacle inconscient qui le lui interdisait.

Les choses commencèrent à s'éclaircir quelque peu pour moi lors d'une séance qui se révéla être très dure à supporter pour mon patient, mais qui nous fit avancer considérablement vers une meilleure compréhension des causes du conflit.

Il commença par me raconter qu'il avait été voir, quelque jours auparavant, la femme qui était sa maîtresse mais qu'il n'aimait, au fond, que très peu.

*"J'ai beaucoup travaillé au niveau de mon inconscient durant les deux jours d'intervalle entre la dernière séance et celle-ci" me dit-il. "Avant-hier, je vous ai expliqué que cette femme était très laide, me faisait honte par sa laideur. Souvent elle me demande de sortir avec elle, de l'emmener boire quelque chose dans un endroit agréable. Mais moi je refuse toujours. Ce n'est pas parce que j'ai peur d'être surpris... Paris est si grand et elle habite un quartier très éloigné du mien. C'est parce que je ne veux pas qu'on me voie avec une femme laide... les gens qui passent... je ne veux pas qu'ils pensent: tiens il se contente d'une femme aussi laide!"*

*Eh bien, après mon travail sur moi-même, je dois dire que j'ai pu reconnaître qu'elle n'est pas vraiment laide; ce n'est pas une beauté, ça non! Mais de là à avoir honte qu'on me voie avec elle, il y a une marge. D'ailleurs, après mes réflexions, je suis retourné la voir, alors que j'avais décidé de rompre ou plutôt de fuir, parce que je voulais disparaître sans explications. J'ai même fait l'amour avec elle, alors qu'avant j'avais décidé qu'elle était trop moche pour que je puisse le faire ne fut-ce qu'une seule fois encore.*

*Alors j'ai beaucoup réfléchi, je me suis beaucoup concentré sur ce qui avait pu se passer dans ces moments là et j'ai eu comme une*

*image devant les yeux; cela a duré une fraction de seconde, mais j'ai pu voir ce que c'était. Je vais vous le dire, mais dans un moment; maintenant je ne peux pas parler, c'est trop dur".*

Il s'arrêta de parler un long moment puis reprit, d'une voix étranglée: *"Sa tête, c'était celle d'un cadavre... C'était horrible, dégoûtant... Comment faire l'amour avec un cadavre? Sur le moment, je ne l'avais pas compris et tout ce que j'ai pu penser, puis vous dire, c'est qu'elle était très laide et que je ne ferais plus jamais l'amour avec elle parce que j'avais honte d'une femme aussi laide.*

*Mais en réalité, je l'ai compris en revivant toute la scène dans ma tête encore et encore, c'est que je projetais l'image d'un mort sur sa tête à elle".*

Il s'en suivit un long silence, puis il reprit:

*"De vous raconter tout cela m'a beaucoup angoissé, comme si je revivais vraiment toute cette scène. C'est bizarre, parce que lorsque j'ai compris cette histoire de cadavre projeté sur elle, cela m'a soulagé au contraire. D'ailleurs, comme je vous l'ai déjà dit, cela m'a permis de faire encore une fois l'amour avec elle; parce que c'était de nouveau cette femme là que je tenais dans mes bras et non pas: cette femme là plus une horrible projection.*

*Je suis content d'avoir pu faire l'amour avec elle au moins une fois encore, car elle ne méritait vraiment pas que je disparaisse de sa vie sans même un mot ni une excuse ou au moins un avertissement, et tout ça à cause de mes fantasmes. Mais mon histoire avec elle va bientôt se terminer et je vais faire en sorte que cela se passe en douceur, sans la faire souffrir. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'elle me soit très attachée et elle a toujours su que ce n'était qu'une aventure; en tout cas je ferai de mon mieux...*

*Si je la quitte, ce ne sera pas forcément à cause de ce que je viens de vous dire et d'une crainte que j'aurais de recommencer à projeter un cadavre sur elle; je pense qu'elle n'a rien à voir avec ce fantasme et que j'aurais aussi bien pu le projeter sur une autre femme. Je la quitte parce que je ne la trouve vraiment pas belle et qu'au fond je ne l'aime pas du tout.*

*C'est elle qui m'a fait des avances quand je l'ai rencontrée et j'étais si content d'échapper aux prostituées et de voir que je pouvais plaire à une femme convenable que j'ai entamé cette aventure. Mais maintenant, je sais qu'il est l'heure d'y mettre fin".*

Comme je lui demandais s'il avait une idée de l'identité de ce cadavre projeté sur sa maîtresse, il me dit que non et que, d'ailleurs, il ne voulait pas y penser parce que cela lui était trop pénible et qu'il voulait essayer d'effacer cette horreur de sa mémoire le plus vite possible.

C'est à partir de ce récit que je commençai à me demander si on pouvait supposer que Minnie (tel était le nom de la petite fille qui l'avait précédé dans la fratrie et qui était morte à l'âge de trois jours) était, pour son frère, ce que Bion appelle un "élément bêta", c'est-à-dire un élément inassimilable et tout juste bon à être utilisé dans l'identification projective. Bion écrit:

*"Contrairement aux éléments alpha, les éléments bêta ne sont pas ressentis comme des phénomènes mais comme des choses en soi" (au sens que leur donne Kant).*

Pour lui, les éléments bêta ne peuvent pas être utilisés dans les pensées du rêve, pas plus que dans celles de l'état de veille mais sont susceptibles d'être utilisés dans l'identification projective et dans l'acting out.

*"Les éléments bêta sont emmagasinés mais, à la différence des éléments alpha, ce sont moins des souvenirs que des faits non digérés, alors que les éléments alpha ont été digérés et par là même mis à la disposition de la pensée" <sup>12</sup>.*

Il me semble que la psychanalyse, en analysant sans cesse, en "mâchant et remâchant" les éléments bêta permet justement au psychisme d'élaborer, de "digérer" pour reprendre la métaphore bionienne, ces éléments autrement inassimilables.

En ce qui concerne Dominique, il semble bien qu'il n'ait jamais pu utiliser la "capacité de rêverie" de sa mère pour qu'elle fasse ce tra-

12. W.R.Bion (1979), *Aux sources de l'expérience*, Paris, P.U.F.

vail de transformation à sa place quand lui-même était encore incapable de le faire. En un premier temps parce qu'elle ne le voulait pas ou ne le pouvait pas. Plus tard, c'était son fils qui, terrifié à l'idée de rendre malheureuse ou même de tuer sa mère s'il lui restituait *l'élément inassimilable Minnie*, l'avait gradé, inchangé, en lui jusqu'à ce que, l'analyse progressant, il puisse commencer à s'en débarasser, sous forme d'identification projective, sur sa maîtresse.

Il semblait d'ailleurs en avoir eu l'intuition lorsqu'il m'avait dit: *"Si je la quitte (sa maîtresse) ce n'est pas forcément à cause de ce que je viens de vous dire et d'une crainte que j'aurais de recommencer à projeter un cadavre sur elle; je pense qu'elle n'a rien à voir avec ce fantasme et que j'aurais aussi bien pu le projeter sur une autre"*.

La fin de la séance prit donc une autre direction puisqu'il se sentait incapable d'aborder ce problème mais je commençai à supposer, par devers moi, que c'était de sa jeune soeur qu'il devait s'agir et que c'était son image de morte qu'il avait ainsi projeté sur une femme pour laquelle, tout en ne l'aimant pas vraiment, il avait eu un sentiment d'affection.

C'était la première fois qu'une projection pareille avait pu être entrevue par lui, et cela sûrement parce que l'analyse avait fait remonter en lui le souvenir de toutes les morts qui avaient secoué son enfance mais aussi à cause de l'habitude qu'il avait prise d'analyser avec minutie ses pensées et ses sentiments.

Je commençais à voir plus clairement qu'à côté des problèmes oedipiens cela avait du être la raison d'une part importante, totalement inconsciente, de ses difficultés sexuelles.

Il resta, après cela, plusieurs semaines sans reprendre ce thème, mais ensuite il y retourna car il n'avait évidemment pas pu, étant en analyse, le refouler comme il en avait manifesté l'intention à la fin de ce qui avait été une séance très difficile et même dramatique pour lui. A partir de là, il commença à beaucoup évoquer tous ces petits enfants qui étaient morts, alors que lui avait survécu par miracle; il y avait une grande culpabilité en lui à ce sujet et nous pûmes comprendre que sa certitude d'être un meurtrier ne concernait pas seule-

ment le fantasme oedipien d'avoir tué le père mais incluait aussi celui d'avoir massacré les frères et soeurs morts avant d'avoir pu naître.

Je donnerai ci-après quelques extraits de séances qui tournèrent autour de ces thèmes; naturellement, ce sujet n'était repris qu'au milieu de bien d'autres dont il me semble inutile de faire état ici.

### Séance du 21 Janvier

*"J'ai beaucoup pensé à ma petite soeur morte, depuis la dernière séance; je ne sais pas pourquoi, mais il m'est passé par la tête de drôles d'idées: j'ai pensé qu'en mettant ma soeur dans son tombeau, ma mère avait enterré tout son bonheur avec elle."*

*Alors, comment faire pour aider ma mère, pour que tout son bonheur ne soit pas parti pour toujours? L'idée qui m'est venue c'est qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour cela, c'est qu'au lieu de la mettre dans la terre, il fallait que je la garde en moi... à l'intérieur de moi, pour qu'elle ne soit pas vraiment morte, vous comprenez? Si je la jette dehors, je tue ma mère de douleur et je ne veux pas faire une chose pareille bien sûr."*

*Pourtant, ma soeur a une tombe dans notre cimetière à Auxerre; je le sais, je l'ai vue. Mais, en même temps, je sais qu'elle n'est pas tout à fait morte, qu'elle est vivante grâce à moi, à l'intérieur de moi. Et encore elle, elle a un tombeau, ce n'est pas comme les bébés qui sont morts quand ils étaient encore dans le ventre de ma mère, eux n'ont pas de tombe, de lieu où se reposer. Ou peut-être qu'ils en ont une? Je ne sais pas, je n'ai jamais cherché à le savoir, je ne m'étais même jamais posé la question avant l'analyse. Il faudrait peut-être que j'aille voir? Il y en a un au moins qui est mort très peu de temps avant la date de l'accouchement. Je le sais parce que cela ne s'est pas passé chez nous mais chez mes grands parents; nous étions partis parce que ma mère voulait être auprès de sa propre mère au moment d'accoucher. Et puis... voilà ce qui est arrivé, une fois de plus."*

*Le désespoir de ma mère a du être terrible j'imagine; je ne me souviens de rien et pourtant je devais avoir quatre ou cinq ans, il*

*devrait m'en être resté quelque chose. Mais non, tout ce dont je me souviens c'est qu'elle est partie précipitamment à l'hôpital, avec sa mère je pense et que moi je suis resté tout seul, une fois encore..."* Silence... *"Les enfants morts-nés, ils ont droit à un tombeau? Et ceux qui ne sont même pas arrivés à terme? Qu'est ce qu'on en fait? On les enterre ou bien on les jette?... Où?... C'est trop horrible à penser, ils doivent être en moi, tous. Parce que comme ça la joie de ma mère est à l'abri, comme ça ils ne sont pas vraiment morts, sinon il n'y a que douleur"*.

Après à nouveau un long silence que je sentais être chargé d'angoisse et de souffrance, je lui fis remarquer que lui-même était né vivant et en bonne santé et qu'il pouvait donc représenter la joie de sa mère, même s'il n'abritait pas les autres enfants en lui.

Il me dit qu'il trouvait le raisonnement irréprochable, il n'y avait rien à dire contre. Qu'en effet, il était bien certain que sa mère l'aimait et même beaucoup, de cela il était sûr. Seulement...

Il s'interrompit avec une exclamation:

*"Une image vient de passer devant mes yeux: ma mère avec un gros ventre; c'est la première fois que je la 'vois' enceinte et elle est toute joyeuse. Et puis, tout de suite après je l'ai vue se transformer, devenir toute maigre et toute triste, si triste... C'est celle-là que je ne peux pas abandonner, dont je ne peux pas me séparer. C'est bizarre cela; normalement, je devrais regretter de me séparer d'une mère toute gaie, heureuse. Eh bien non, c'est de la mère triste que je ne veux pas me séparer"*.

Je lui indiquai qu'il y avait probablement plusieurs raisons à ce sentiment et que l'une d'entre elles pouvait être celle-ci: lorsque sa mère était enceinte et tout heureuse de l'être il sentait qu'elle était en rapport intime avec le bébé à naître et donc ne lui appartenait plus. Cette idée suscitait en lui un mouvement de jalousie et de rejet, alors qu'après l'avortement, lorsqu'il la voyait redevenir toute mince, cela voulait dire qu'elle était de nouveau entièrement à lui.

Mais, en même temps, il était désolé de la voir malheureuse et désirait donc la consoler sur un mode fusionnel, autrement dit, prendre

la place du bébé disparu. Il y avait de plus un sentiment de culpabilité en lui, pour avoir désiré la mort du bébé à venir; ces deux sentiments mélangés: désir d'aider sa mère et de la consoler et remords d'avoir, par son omnipotence fantasmatique, tué le bébé avait favorisé l'idée qu'il lui fallait prendre en lui et le bébé mort et la douleur de sa mère. Cela avait du fonctionner à la fois comme une réparation pour son agressivité et comme un moyen de refaire l'unité perdue avec sa mère.

A partir de cette interprétation, une forte angoisse se développa en lui et il se mit à parler plus encore de la mort et des morts qu'il portait en lui. Son incertitude était grande à ce sujet, et il se demandait constamment s'il portait vraiment tous ces morts en lui.

*"Pour ma petite soeur Minnie, j'en suis sûr, me dit-il, je la sens si fort en moi... mais pour les autres, je ne sais pas, tantôt je crois les sentir, les porter, et je trouve la charge bien lourde, tantôt je me dis que ce n'est que pour me disculper, pour diminuer ma culpabilité que je crois les faire vivre à l'intérieur de mon corps..."*

Il me demanda alors s'il pouvait passer à quatre séances par semaine, parce qu'il y avait tant d'angoisse et de confusion dans son esprit et j'accédai à sa demande sans difficulté.

### Séance du 3 février

Il arriva très angoissé à sa séance et ne put produire, durant une dizaine de minutes, qu'un discours confus, à travers lequel je finis par comprendre qu'il avait été très troublé par le coup de téléphone d'une jeune femme qui exerçait dans une entreprise liée à la sienne. Il avait fait, quelques temps auparavant au cours d'une rencontre de travail, quelques avances à cette collègue sans penser un seul instant qu'elle pourrait y répondre, puisqu'il restait persuadé qu'il ne pouvait pas intéresser une femme de qualité.

Il avait donc oublié l'incident, le jugeant comme sans importance puisqu'il ne pouvait avoir de suite.

Et voilà qu'elle lui téléphonait! Il avait été en un premier temps très content et flatté de cet appel qui lui montrait, pour la deuxième fois, qu'il n'était pas aussi peu séduisant qu'il le croyait puisque certaines

femmes, mêmes jolies - et celle-là l'était -, pouvaient ne pas rester indifférentes à ses avances.

Puis un grand trouble l'avait saisi et il avait tout à coup compris qu'il ne pouvait rien entreprendre avec elle. C'était comme un avertissement, comme si une voix lui avait dit:

*"Tu ne peux rien faire avec elle, parce que ce serait un inceste".*

Il avait donc rapidement mis fin à la conversation sous, il ne savait plus, quel prétexte, du travail urgent probablement. Et il ajouta:

*"Pourquoi ce serait un inceste? Ca je n'en sais vraiment rien, je la connais à peine et elle n'a rien a voir avec ma famille. Tout ce que je sais c'est que cet interdit sonne comme un impératif, je dois renoncer à cette femme.*

*C'est pourtant une femme jeune, agréable et intelligente... Au téléphone, j'ai compris à sa voix qu'elle était très enrhumée et d'ailleurs elle m'a expliqué qu'elle avait un gros rhume et mal à la gorge et que le médecin du travail lui avait dit de faire une radio des poumons. Peut-être qu'elle est tuberculeuse et qu'elle va mourir? Ou peut-être qu'elle a un cancer?"*

Il s'interrompit un bon moment avant d'ajouter:

*"Ce n'est rien, ce n'est rien tout ça; attendez, je vais recommencer à parler dans un moment".*

Je n'interrompis évidemment pas son silence, mais à part moi je me dis qu'il projetait probablement sa mère - toujours plus ou moins en danger de mort du fait de ses multiples grossesses à risque - sur cette femme dès qu'il avait eu le soupçon, ou plutôt le fantasme, qu'elle aussi pourrait être gravement malade.

Toujours avec difficulté et en s'interrompant fréquemment, il reprit: *"Moi aussi, j'ai du aller dans un cabinet de radiologie pour vérifier mes poumons, c'est le médecin du travail qui m'y a envoyé, comme tous ceux qui travaillent dans nos entreprises. Nous devons nous rendre régulièrement à des examens médicaux.*

*Maintenant que j'y pense, peut-être parce que vous êtes là et que cela me rassure, je me dis tout à coup qu'il n'est pas impossible que cette jeune femme ait été envoyée, elle aussi, faire une radio*

*de ses poumons dans le cadre de la routine et pas du tout parce qu'elle est particulièrement malade? Et peut-être qu'elle n'est pas tuberculeuse ni cancéreuse? Ah, Je ne sais plus, tout devient confus dans ma tête.*

*Enfin, je suis allé chez le radiologue hier. C'était très étrange et angoissant. Il n'y avait là que des gens très vieux, de plus de quatre-vingt ans sûrement. Très vieux, très délabrés... Et moi, quand je me suis déshabillé pour passer la radio, j'ai vu que moi aussi j'avais un corps très vieux, très délabré... c'était horrible".*

J'avançai alors l'idée qu'il avait, une fois encore, associé l'amour et la mort: il avait fantasmé la jeune femme avec laquelle, en un premier temps il avait désiré avoir des relations sexuelles, comme promise à la mort, comme ayant la tuberculose ou un cancer.

Il l'identifiait ainsi à sa mère, pour laquelle il avait tremblé dès son plus jeune âge, mais probablement aussi à ses frères et soeurs décédés. Puis, de proche en proche, il avait projeté cette angoisse, transformée en angoisse de l'extrême vieillesse, elle-même si proche de la mort, d'abord sur tous les patients de la salle d'attente et enfin sur lui-même.

Il refusa d'abord violemment cette interprétation, la trouva stupide et hors de propos.

Il resta un moment silencieux, retrouva son calme, put ainsi réfléchir et me dire en riant: *"Bien sûr vous avez raison; il y a peu de chances pour que les patients de ce cabinet de radiologie soient tous si vieux, d'autant plus que c'est là que vont tous les employés de nos entreprises et ils sont, par définition, mis à la retraite bien avant d'avoir quatre vingt ans.*

*Et d'ailleurs, si par miracle ce matin là il n'y avait eu que des retraités, une chose est sûre: je ne suis pas beau, je suis trop gros, mais je ne suis pas délabré... "*

Et il ajouta, redevenu morose, sur un ton désolé:

*"Je porte la mort en moi".*

Je laissai passer un moment, puis je demandai: "L'inceste avec qui? Et la mort de qui?" Il répondit:

*"Ah, c'est un souvenir horrible! C'est celui de la mort de la soeur aînée de ma mère, à laquelle nous étions tous très attachés. C'était en pleine nuit, vers trois heures du matin, je pense. Je dormais, mais j'ai entendu le téléphone sonner, sonner, sonner. Mes parents n'entendaient pas, alors je me suis levé et je suis allé répondre. Une voix à dit (j'ai su après que c'était l'infirmière de ma tante) 'Va appeler tes parents, ta tante est morte'. Comme ça, sans précautions; elle avait pourtant compris que c'était un enfant qui répondait... Je n'oublierai jamais... moi tambourinant à la porte de mes parents, qui ont mis du temps pour répondre. En tout cas, moi cela m'a paru un temps infini. Eux, au moins, ils étaient ensemble dans leur lit. Et moi, tout petit, tout seul avec la mort... Mais je n'ai pas répondu à la question: inceste avec qui? Je ne sais pas, en tout cas il ne s'agit pas de ma soeur, ça c'est sûr!"*

(Rien n'est moins sûr, au contraire car on sait bien qu'en réalité, - Freud nous l'a appris - dans des cas semblables la dénégation équivaut bien souvent à une affirmation).

Puis il enchaîna en racontant un rêve, dans lequel il avait garé son auto dans un endroit interdit, au bas d'un grand building dans lequel habitaient ses parents. Il avait alors pris l'ascenseur et s'était retrouvé dans un appartement qu'il avait bien reconnu, puisque c'était celui de son enfance, tandis que le building ne ressemblait en rien à leur immeuble et le faisait plutôt penser à un des quartiers modernes de Paris.

Sa mère lui avait ouvert la porte et aussitôt, comme si elle avait su que le sort de sa voiture mal garée le tracassait, lui avait dit de ne pas s'en faire, qu'avec un peu d'efforts il arriverait à avoir une voiture plus récente pour remplacer la sienne qui était vraiment trop vieille. Comme il se taisait longuement, je lui demandai s'il entendait dire par là qu'avec des efforts il arriverait à remplacer ses désirs incestueux pour sa mère par des désirs dirigés vers une femme plus jeune et non interdite.

Il me répondit qu'il l'espérait mais que ce n'était pas cela l'important; ce rêve l'avait beaucoup angoissé lorsqu'il s'était réveillé et y

avait réfléchi et cela parce que, justement, *il ne voulait pas remplacer sa mère.*

Il avait bien compris par lui-même le sens de ce rêve et il refusait de changer quoi que ce soit parce qu'il ne pouvait pas la laisser seule, parce qu'il devait garder en lui tout cela, même si cela devait l'étouffer. Tout: sa soeur morte, les autres enfants, la souffrance de sa mère, et même la paranoïa de son père. Il devait tout garder car tout cela ne faisait qu'un, finalement; s'il rejetait une seule chose, sa mère en mourrait de douleur, d'abandon. Puis il compléta son rêve:

*"Quand je suis redescendu de l'appartement, la voiture n'était plus là; elle était déjà repartie et je savais que c'était pour le cimetière et pour toujours".*

Et il se mit à pleurer silencieusement.

Il ne s'agissait donc pas seulement d'un rêve oedipien et de la femme, plus jeune et appartenant à une autre famille, qui doit prendre la place de la mère dans les désirs du jeune garçon lors de la résolution du Complexe d'Oedipe, mais il était aussi question, dans cet épisode, de sa soeur morte. Il ne voulait pas la laisser partir, elle non plus, pas plus que toutes les autres choses qui causaient de la souffrance à sa mère car de tout cela il devait/voulait se charger.

Le rêve qu'il rapporta à une des séances suivantes me sembla indiquer qu'il avait fait de notables progrès dans la voie du changement; il me raconta qu'il se trouvait dans une chambre qui contenait un grand lit sur lequel étaient couchées deux femmes - et il était une de ces deux femmes.

A côté du lit, debout, se tenait un jeune homme qui le représentait aussi et qui effleurait le ventre de la femme qui le représentait de son bras dont le bout était tout noir.

Il me dit qu'il s'agissait évidemment, il l'avait tout de suite compris, d'un pénis noir, sale et dégoûtant. Il resta un court moment silencieux après avoir dit cela, puis il ajouta qu'après l'avoir touché, il avait tourné son regard vers ce jeune homme qui le représentait et il avait vu que son ventre était devenu tout noir, lui aussi. Et le rêve était devenu angoissant car, pendant qu'il le regardait, son ventre

s'était mis à enfler et il était devenu très gros, tout distendu et très douloureux.

Comme je commençais à lui interpréter qu'il s'agissait là de sa partie féminine, il m'interrompit pour me dire qu'il était effectivement question de cela mais que c'était en même temps bien plus compliqué que je ne le pensais. Il hésita un moment puis déclara qu'il ne voulait pas en parler.

Il y eut un long silence avant qu'il ne reprenne:

*"Bon, je vais le dire quand même: je sais qu'il s'agit de ma soeur, je suis enceint d'un bébé mort et ce bébé mort, c'est ma soeur".*

J'interprétais alors que le jeune homme qui le représentait dans le rêve avait été engrossé dans sa partie féminine par un mauvais pénis, le pénis fécal de sa partie masculine, celui qui ne pouvait engendrer, (en identification avec celui de son père qu'il accusait de pareils faits) que des enfants morts.

Cette interprétation était en rapport avec des séances qui avaient eu lieu assez longtemps auparavant: il était arrivé un jour en se plaignant d'être sale et de sentir mauvais.

*"Je ne comprends pas pourquoi, me dit-il, puisque je prends une douche tous les jours et parfois deux. Et pourtant, ce matin, en regardant mes avant-bras, j'ai vu qu'ils étaient noirs, tout sales. Peut-être que j'oublie de les laver sous ma douche? Quand même, je peux oublier une fois par hasard, mais pour en arriver à ce degré de saleté, il doit y avoir des jours et des jours que je ne les lave pas... non, je ne comprends vraiment pas".*

Ses associations d'alors l'avaient mené à son père, qui n'aimait guère se laver, allant jusqu'à faire couler l'eau du bain sans entrer dedans, pour faire croire qu'il l'avait pris. De là, il avait associé sur la ressemblance entre la forme de l'avant-bras et celle du pénis; puis sur cette impossibilité, pour sa mère, d'avoir des enfants, et cela parce que son père avait un mauvais pénis, qui ne pouvait créer que des enfants morts.

Au niveau conscient, il savait parfaitement que c'était plus probablement sa mère qui était en cause dans ce problème, ce qui ne l'empê-

chait pas d'en accuser son père, dans un mouvement de rivalité oedipienne. Il pouvait ainsi détourner toute "culpabilité" de sa mère chérie et cela lui avait aussi permis de se fantasmer lui-même comme le porteur d'un bon pénis, d'un pénis sain qui finirait bien par donner de beaux enfants, bien vivants, à sa mère.

Dans le rêve que je viens de citer, il était donc porteur lui aussi, en identification projective avec son père, d'un pénis mortifère.

Il reprit alors la parole pour me dire, d'une voix très douce:

*"L'autre femme, celle qui n'est pas touchée par le pénis noir et que vous avez interprétée comme étant ma 'bonne' partie féminine représente aussi ma soeur morte.*

*Elle est belle, la petite Minnie, très belle et très calme. Elle dort... comme elle dort! Longtemps, beaucoup..."*

Je dis "D'un sommeil éternel?" Il reprit:

*"Oui... Peut-être que maintenant je peux l'imaginer hors de mon ventre mais pas abandonnée: belle, apaisée... retournée dans le ventre accueillant de la terre et, là, elle est en sécurité".*

Il se tut un long moment puis reprit avec colère:

*"En fait, maintenant que j'y pense, ce n'est pas moi qui ai mis ma soeur à l'intérieur de moi, c'est ma mère; moi, je n'ai rien su, rien décidé. C'est elle qui a tout fait, qui me l'a fourrée dans la tête! Alors comment voulez-vous que je m'en sorte? Mais... il faut dire que moi aussi je l'ai acceptée et d'ailleurs il y a toute une partie de moi qui veut la garder".*

Je voudrais rapporter ici ce qu'écrit Mélanie Klein au sujet de la jalousie qu'a chaque enfant pour à ses frères et soeurs. L'amour que portait Dominique à sa "petite" soeur Minnie était naturellement ambivalent; à son souci de la garder en lui pour la protéger de la mort, à ses remords chaque fois qu'il était question de la laisser partir et à son refus de le faire il nous faut ajouter, inséparables, des désirs exactement contraires.

Mélanie Klein écrit:

*"Il est une relation qui joue un rôle fondamental: c'est la relation aux frères et aux soeurs; les analyses prouvent toutes que les*

*enfants souffrent d'une grande jalousie à l'égard de leurs frères et soeurs plus jeunes ou plus âgés".*

Elle ajoute que le petit enfant, dont on croit qu'il ne sait rien sur la grossesse et la naissance en a, au contraire, une connaissance inconsciente très précise.

*"La jalousie éveille une haine violente contre l'enfant dans le sein maternel et suscite le désir - fantasme habituel chez un enfant pendant une nouvelle grossesse de sa mère - de mutiler le ventre de celle-ci et de défigurer l'enfant qui s'y trouve en le mordant et en le coupant"<sup>13</sup>.*

Mais comme les objets haïs sont aussi ses objets d'amour, des conflits se nouent, qui deviennent vite insupportablement lourds pour un moi encore bien faible. La seule solution est alors la fuite dans le refoulement mais le conflit reste actif dans l'inconscient.

*"La psychologie et la pédagogie, écrit-elle, ont toujours entretenu la croyance qu'un enfant était un être heureux et sans conflits; elles ont toujours admis que les souffrances des adultes provenaient des fardeaux et des épreuves de la réalité; il nous faut affirmer cependant que c'est exactement le contraire qui est vrai".*

Et elle ajoute que tout enfant passe, pendant les premières années de sa vie, par des souffrances démesurées.

Pour Dominique le conflit avait été incroyablement lourd dans son enfance et l'était resté dans sa vie d'adulte: sa mère lui avait donné à garder en lui une soeur aînée qu'il se devait de chérir et de nourrir avec amour. Mais l'ambivalence des sentiments faisaient qu'il haïssait aussi cet enfant devenu un fardeau. Or cette charge de haine, déjà lourde à supporter par elle-même, avait été encore aggravée à chaque grossesse de sa mère par la jalousie normale qu'un tel état suscite chez un enfant. Comme le dit Mélanie Klein, un tel conflit est insupportable parce que cet objet - pour lui sa soeur Minnie - est, en même temps son objet d'amour. Et le pauvre Dominique avait à supporter, en plus, le fait que cet objet aimé/haï n'ayant pas de pré-

13. Mélanie Klein (1927), *Les tendances criminelles chez les enfants normaux*. Ed. franç. in: *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980.

sence corporelle extérieure, il ne pouvait pas décharger en l'attaquant, comme le font entre eux les frères et soeurs, au moins une partie de son agressivité envers elle.

(Je voudrais préciser ici que si Dominique a beaucoup parlé de sa soeur morte durant son analyse il a aussi parlé et rêvé de bien d'autres choses. Le fait que je ne rapporte ici que ce qui me semble pouvoir éclaircir le concept de cannibalisme psychique donne une impression de répétition obsédante qui ne correspond pas à la réalité).

### Séance du 15 mars

*"Minnie... elle a du être comme ce que je projetais sur ma maîtresse, pendant un temps. C'est pour ça que je voulais la garder vivante en moi, et pas seulement parce que ma mère le désirait; je ne veux pas qu'elle soit jamais un cadavre horrible. Mais je peux en parler sans angoisse parce que de l'avoir compris a tout changé et que maintenant ma petite Minnie est redevenue belle... calme et si belle... et ma maîtresse, qui n'est pas belle, mais pas trop laide non plus est redevenue elle-même".*

Silence.

*"Maintenant, je vais vous parler de quelque chose qui n'a rien à voir avec ça: c'est que je suis de plus en plus gêné par ma graisse. Je n'ai jamais aimé être gros, mais jusqu'à présent j'avais toujours 'fait avec'. Mais désormais, je ne le supporte plus et je me mets à détester toute cette graisse, tous ces bourrelets qui m'enlaidissent et m'obligent à me contenter de femmes pas belles. Je suis sûr que si j'essayais de draguer une de ces jolies filles que je vois dans mon entreprise ou chez des clients ou des amis, elle me rirait au nez. Et ça, il faut que ça change. Mais comment? Comment faire?"*

*Je ne vous l'ai pas dit, mais la semaine dernière je suis allé voir un nutritionniste. Ce brave médecin m'a longuement expliqué ce que je sais déjà très bien au sujet des régimes, des calories, du sport et tout et tout. Il m'a naturellement donné, avec ses bons conseils, un régime qui m'a paru correct, bien équilibré et que je dois suivre si je veux maigrir. Je dois le suivre... je devrais le suivre, je le sais très bien. Seulement voilà, je ne peux pas... 'je ne veux pas! Ou plutôt, je veux et je ne veux pas en même temps' ".*

Je lui donnai alors une interprétation dont la substance me venait du travail fait avec d'autres personnes dans le passé: j'ai exposé le premier de ces cas sous le titre de "Marianne".

Cette interprétation faisait référence au cannibalisme psychique, tel que je l'ai étudié et défini au début de ce travail.

Je lui indiquai que sa résistance à son désir conscient de maigrir venait peut-être du fait qu'il était fantasmatiquement persuadé d'abriter dans son corps, comme il l'avait souvent formulé auparavant, sa soeur Minnie, peut-être un petit frère mort-né et éventuellement tous les petits frères et soeurs des fausses-couches; maigrir équivalait donc à expulser hors de son corps, où il les maintenait fantasmatiquement en vie, tous ces enfants, ce qui était un équivalent de: les tuer. Et il était alors bien normal que, se refusant à devenir un assassin, il ne puisse pas se résoudre à les affamer ce qui les aurait contraints à mourir totalement.

A cela venait s'ajouter une autre cause, l'obligation d'être gros pour être fort (puisque dans le parler populaire ne s'est pas encore effacée, malgré des décennies d'explications et de valorisation des "minces", l'équivalence gros=fort). D'une personne trop grosse, on dit couramment: "il ou elle est fort ou forte" et mon patient, qui avait si souvent entendu dire par les vendeurs, dans les boutiques où sa mère le conduisait quand il était enfant pour renouveler sa garde-robe: "Monsieur est un peu fort", gardait inconsciemment en lui une telle équivalence tout en sachant qu'il ne s'agissait là que d'un consolant euphémisme.

Nicos Nicolaïdis dit quelque chose de semblable dans son livre *La Théophagie*. Il dit qu'une phrase telle que:

*"avoir quelque chose dans le ventre 'pourrait' aussi avoir un sens dénotatif, basé sur un support perceptif (sensation). Dans ce cas, le patient semblerait vouloir dire: pour être fort il faut avoir réellement quelque chose dans le ventre (...) fort est celui qui a dans le ventre quelque chose, un bébé par exemple"*<sup>14</sup>.

14. Nicos Nicolaïdis (1988), *La Théophagie*, Paris, Dunod, 1988.

Il lui fallait donc être très gros pour être très fort afin de pouvoir contenir, avec ses frères et soeurs, toute la douleur de sa mère, plus la "folie" de son père.

A partir de là, je m'efforçai de lui montrer que les morts doivent vivre dans notre souvenir, c'est-à-dire dans notre psychisme et non dans notre corps, fut-ce un corps fantasmé.

J'essayai aussi de lui faire prendre conscience que la place adéquate, pour les morts que nous aimons, se trouve dans le sein de la terre, qui représente symboliquement la mère. Si donc il pouvait internaliser une telle idée, il pourrait, sans culpabilité, permettre à Minnie de dormir paisiblement dans le sein de la terre/mère, ce qui le libérerait de l'obligation de la nourrir indéfiniment dans son corps à lui. Il fut très frappé par mon intervention, car elle éveillait un écho en lui; il me dit:

*"Ah, vous savez, une question m'obsède depuis que je songe réellement à maigrir et c'est: si je maigris, où va aller toute cette graisse?"*

Il resta silencieux, puis reprit:

*"Oui, où? Elle ne peut quand même pas se dissiper dans l'air, comme une fumée... Si... si... comme la fumée des camps de concentration, justement! Ils n'ont nulle part où aller, les morts qui sont partis en fumée. Un mort, pour se reposer, doit aller dans la terre".*

Je dis: "Dans la terre/mère?"

Et lui:

*"Bien sûr, il faut qu'un mort soit comme dans un ventre pour être en repos. Et comme ma soeur n'a pas de tombe, il faut que je la garde dans mon ventre; la jeter dehors c'est la tuer vraiment. Et c'est la même chose pour tout le reste: la souffrance de ma mère, la violence de mon père, je ne peux me décharger de cela nulle part et moi seul suis capable de garder tout cela en moi".*

On voit clairement là qu'une des raisons qui l'empêchaient de se débarrasser de tous ces objets internes envahissants, c'était son omnipotence infantile. Il éprouvait, autrefois inconsciemment mais désormais de plus en plus consciemment, une énorme satisfaction narcissique à l'idée que lui seul était capable de tels "travaux

d'Hercule" ce qui lui permettait aussi de croire que, pour cet exploit, il méritait toute l'admiration de sa mère. C'est aussi ce qui le faisait dire que Minnie n'avait pas de tombe alors qu'il savait très bien qu'elle était enterrée dans le cimetière d'Auxerre.

Je fus étonnée de voir que Dominique, qui n'avait pas directement souffert des camps de concentration y faisait cependant référence à travers l'analogie d'une disparition dans le "rien" et qu'il partageait avec Marianne des interrogations et des angoisses comparables: où donc allait toute cette graisse que l'on perdait? Pour tous deux, cette graisse disparue était assimilée à une personne devenue invisible, partie en fumée, morte sans sépulture et donc incapable de trouver le repos.

A la séance suivante, Dominique me dit qu'en y repensant, il avait constaté son erreur: ce n'était pas vrai que sa soeur Minnie n'avait pas de tombe, il l'avait vue de ses yeux, dans leur cimetière. Mais, au fond, peu importait qu'elle eut une tombe ou pas, du moment qu'il pouvait l'empêcher de mourir, ce qui était le désir de sa mère, il devait absolument le faire. Et puis, comme c'était en somme ce qu'il désirait lui aussi, une tombe était finalement inutile.

Et il enchaîna:

*"C'est très dur, l'idée d'abandonner Minnie et mon petit frère; et en plus il n'y a pas qu'eux, il y a aussi mon père et ma mère. C'est grâce à moi qu'ils ne vivent pas trop mal.*

*Je me dis que quand je les aurai laissés partir, ce sera un grand soulagement, je deviendrai léger... Je serais tellement plus libre sans tout ces poids... et aussi sans le poids de mon ventre qui m'empêche d'être séduisant, de porter de jolis vêtements, d'intéresser les belles femmes... ce ventre qui est une entrave à tout ce que je veux faire..."*

Silence.

*"Mais je ne veux pas les laisser partir... Vous qui parlez d'omnipotence... vous devez comprendre. C'est vrai, quand je sais que c'est moi qui les maintiens en vie, je me sens très puissant, très fort, et très bon aussi, bien plus que les autres hommes; c'est grâce à moi*

*que tous ces gens vivent; mon père et ma mère, tous les autres... Comment renoncer à cela?"*

En l'entendant me dire ces phrases, il me revenait un souvenir datant d'un stage fait autrefois dans un hôpital psychiatrique où on m'avait dit d'essayer d'aider un malheureux jeune homme: celui-ci m'avait impressionnée par sa maigreur et sa pâleur: il semblait exsangue. Il m'avait d'emblée expliqué qu'il n'avait pas le temps de suivre la moindre psychothérapie; il n'avait même pas celui de manger ou de dormir parce que le monde ne survivait que grâce à lui.

*"Vous comprenez, me disait-il, si je ne m'en occupe pas, qui fera mûrir les cerises, les poires, les fraises et tous les autres fruits? Qui fera pousser les légumes? Qui fera monter et descendre les marées? Et tourner le soleil, la lune et tout le reste? Ah, je n'en peux plus, je voudrais bien me reposer, mais comment faire?"*

Et il me pria de le laisser s'occuper de tout cela, car il n'avait déjà perdu que trop de temps avec moi.

Mon patient n'en était heureusement pas à ce niveau de fantasme omnipotent, mais ce souvenir m'aida néanmoins à mieux percevoir ce qu'il voulait exprimer: il souffrait beaucoup de l'envahissement de son psychisme et de son corps par tous ces morts et toutes ces douleurs, mais le sentiment de toute puissance et donc le bénéfique narcissique qu'il en retirait lui faisait préférer souffrir dans sa psyché et dans son corps obèse plutôt que de les laisser partir.

Quelques séances plus tard, il arriva très angoissé et me parla de l'émotion intense qu'il avait éprouvée en lisant un livre sur les camps de concentration: un épisode relaté dans ce livre racontait l'histoire d'une mère et de son fils, tous deux internés dans des camps différents mais que seule séparait une barrière faite de fils barbelés électrifiés.

Cette mère et son fils s'apercevaient l'un l'autre chaque jour mais naturellement sans pouvoir ni se rejoindre ni même se parler. Eh bien, cette mère, voyant son fils dépérir chaque jour un peu plus du fait des conditions inhumaines des Camps, décida de mourir avec lui: elle se jeta dans ses bras en projetant son corps par dessus les

barbelés électrifiés. Ils furent électrocutés tous les deux, mais ils avaient préféré mourir ensemble que de vivre l'un sans l'autre.

Il reprit le même thème à la séance suivante, disant qu'il avait beaucoup pleuré durant les deux jours qui avaient séparé les séances, que ses larmes coulaient toutes seules, parfois même en public sans qu'il puisse les retenir.

En balbutiant il dit:

*"Ma mère ne m'aimait pas vraiment, en tout cas pas autant que celle du livre, non, pas autant qu'elle! Elle est morte avec son fils, ensemble, pour toujours... D'une certaine façon, elle l'a tué, même s'il n'en avait probablement plus pour bien longtemps à vivre. Elle l'a tué pour mourir avec lui. Moi, ma mère m'a jeté hors d'elle".*

Il se mit à pleurer, puis reprit: *"C'est pour ça que je ne peux pas aimer vraiment, ni me laisser aimer; parce que personne, pas même ma mère ne m'a aimé assez passionnément pour en arriver à me tuer pour mourir avec moi".*

Je lui demandai alors s'il pensait que lorsqu'on aime vraiment un enfant on le tue pour le garder en soi à jamais et s'il croyait que sa mère avait aimé ses enfants morts plus que lui; si le fait de l'avoir laissé naître signifiait pour lui que c'était par manque d'amour qu'elle avait accepté cette séparation.

Il resta très longtemps silencieux, puis reprit d'une voix hachée par l'émotion:

*"Oui, oui, c'est ainsi; ma soeur que je garde en moi me rend gros, mal à l'aise et difficile à aimer par une autre femme... et pourtant je la garde en moi, c'est une grande preuve d'amour, non?"*

Il y eut une séparation due aux vacances et, au retour, il m'annonça qu'il m'en voulait beaucoup car il sentait bien que je ne l'aimais pas vraiment. Il s'interrompit, puis reprit pour dire qu'après tout peut-être que les psychanalystes n'aimaient jamais leurs patients. Qu'ils exerçaient un métier, bien ou moins bien, et que c'était tout. Ils gagnaient leur vie comme ça, rien de plus.

Je lui interprétais alors la projection transférentielle qu'il faisait sur moi à cause de la séparation des vacances: à une des séances précé-

dant la séparation, il avait évoqué cette mère qui avait préféré mourir avec son fils plutôt que de vivre sans lui. Notre séparation avait été vécue par lui comme un rejet de ma part, comme une preuve d'indifférence, c'est-à-dire ce qu'en fait il reprochait à sa mère.

Il resta un moment silencieux et finit par conclure que personne ne l'aimait vraiment, pas plus sa mère qui ne l'avait pas tué pour le garder en elle que moi qui partais en vacances en me moquant bien de ses souffrances.

Puis il continua:

*"Et en plus de vous en fichier complètement, vous voulez que je chasse Minnie hors de moi, hors de mon ventre! Durant ces vacances, je vous ai vraiment haïe à cause de cela. Je sais, vous n'avez jamais rien dit de pareil mais moi je sais que c'est cela que vous voulez! Et moi je ne veux pas!*

*Très bien, je sais parfaitement que je me sentirais mieux si je la laissais partir, si j'acceptais de la laisser se reposer dans son tombeau, si j'acceptais de faire le deuil, comme vous dites. Mais je ne veux pas perdre Minnie. Est-ce que vous vous rendez compte qu'elle fait partie de moi? Comment croyez-vous que je pourrais vivre sans elle? Elle EST moi!"*

Silence.

*"Si je la laisse s'en aller... Est-ce qu'on peut vivre sans tête? Ou avec un demi corps seulement? Non, on ne peut pas..."*

Je lui dis alors:

"C'est comme si, au lieu d'être Dominique vous deveniez Do.....que seulement?"

*"Ab oui, me répondit-il, c'est exactement ça; elle est à l'intérieur de moi et si je la jette dehors je vais mourir...ou vivre à moitié peut-être..."*

Ma réflexion sur "Do.....que" nécessite une explication. Au cours d'une séance précédente il avait beaucoup parlé de sa "petite soeur Minnie", avant de s'apercevoir brusquement qu'en fait elle était son aînée dans la fratrie. Il fut fort étonné de sa découverte car depuis

toujours Minnie était pour lui sa petite soeur, mais il ajouta ensuite que cela était sans importance, que pour lui elle serait toujours la petite Minnie, sa petite soeur Minnie.

Parce qu'elle n'avait pas grandi, elle. Comment l'imaginer jeune fille, puis femme? Non, lui avait grandi puisqu'il n'était pas mort; tandis qu'elle resterait à jamais la "petite Minnie".

Il avait enchaîné en se demandant d'où venait ce nom de Minnie. Ce n'était pas un nom courant dans leur province ni même en France. Et le choix de ce nom était d'autant plus étrange que sa famille était très traditionaliste, qu'on y portait toujours les mêmes prénoms depuis des temps reculés. Il ajouta que d'ailleurs son propre prénom lui semblait insolite aussi, quoique plus courant; et puis, il y avait eu Saint Dominique...

Il ajouta qu'il n'aimait pourtant guère son prénom et qu'il avait même un jour demandé à son père pourquoi on le lui avait donné. Son père avait paru surpris et désorienté par cette demande et lui avait répondu:

*"Je ne sais pas, tout ce que je peux te dire c'est que ta mère a exigé que tu portes ce nom là; j'ai bien senti, à son ton, que c'était important pour elle, alors j'ai renoncé à te faire porter le prénom de mon grand père que j'aimais beaucoup."*

C'est en entendant cette explication qu'avait subitement jailli en moi l'idée que dans le prénom de Dominique celui de Minnie était inclus. Je le fis remarquer à mon patient, ajoutant que sa mère avait peut-être choisi de lui donner ce prénom de façon à inconsciemment l'obliger à porter sa soeur en lui.

(Cette idée d'inclusion d'un nom dans l'autre n'avait pas été le fruit d'une réflexion consciente de ma part; mais en y repensant plus tard, je me dis qu'elle m'avait peut-être été inconsciemment suggérée par le souvenir du premier prénom de Marianne, qui avait été celui de sa tante morte).

C'est donc à cause de cette "inclusion" de prénom que j'avais parlé, à la séance de reprise, de "Do.....que". Je lui avais ensuite fait remar-

quer que même si Minnie n'avait vécu que quelques jours, elle avait néanmoins une identité bien à elle et que s'il la laissait partir elle s'en irait avec "Minnie" et non avec le "mini" de Dominique.

Il avait été d'accord avec cette idée mais me dit que cet accord était purement de raison, qu'il ne ressentait rien de pareil et que, de toute façon, l'idée de se séparer de Minnie l'angoissait beaucoup.

Il y eut alors plusieurs séances où il ne reparla plus de ce sujet, puis il y revint à la faveur des associations qu'il fit sur le récit d'un rêve. Ce rêve est le suivant: il était allongé sur le divan au cours d'une séance, mais rien n'était normal quoique ce fut bien dans mon cabinet que se déroulait la scène du rêve.

*"Par exemple",* me dit-il en désignant une commode placée à droite du divan, *"la table qui est à droite du divan était à gauche"* (en fait, le côté gauche du divan se trouve contre un mur). *"Et vous, vous étiez assise à cette table, au lieu d'être derrière moi"*.

Il continua en disant que sur la table derrière laquelle j'étais assise, il y avait plusieurs protège-slips de différentes tailles que je lui désignais de la main.

Il avait été très angoissé par cette situation, car il sentait que je ne faisais pas bien mon métier, puisque je n'avais pas à lui montrer des choses aussi intimes; il était très douloureux pour lui de devoir constater une chose pareille.

De plus, dans son rêve, je le tutoyais et je lui demandais ce qu'il avait fait des slips de sa mère. Alors, il avait su qu'il avait la réponse à cette terrible question, il avait compris pourquoi tout avait été si douloureux pour lui, et avait ainsi pu résoudre son problème.

Nous voyons, là aussi, agir le transfert: celle qui le tutoyait et qui aurait pu lui poser la terrible question, c'est bien évidemment sa mère, si elle avait découvert qu'il allait fouiller dans sa lingerie intime. Mais il avait éprouvé aussi un certain soulagement en réussissant à projeter sur moi, et non sur elle, l'accusation de mal s'occuper de lui.

Après m'avoir raconté son rêve, il se mit à le commenter:

*"Ce rêve est terrible, très dur, ce n'est pas bien ce que vous faites, une séance cela ne doit pas être comme ça... je ne trouve rien"*

*d'autre à dire, voilà, c'est tout. Ah oui, je me rappelle maintenant: à la fin du rêve je me levais du divan et je m'enfuyais loin de vous".*

Après un temps de silence je lui demandai si cela lui rappelait quelque chose. Il me dit qu'il sentait un souvenir s'agiter vaguement dans sa mémoire mais qu'il n'arrivait pas à le formuler.

Il parlait avec difficulté et ajouta:

*"Trouver ce quelque chose, ce serait comme répondre à votre question du rêve: qu'as-tu fait des slips de ta mère? J'avais la réponse dans mon rêve et maintenant je l'ai perdue... et ces meubles pas à leur place, et cette ambiance bizarre..."*

Je dis alors que tout cela était plus que bizarre, c'était le monde à l'envers. (Une table à la place de la commode, le côté gauche mis à la place du côté droit, etc.).

Il réfléchit un moment et dit qu'en effet rien n'était à sa place dans son monde et ajouta:

*"Vous vous souvenez de cette scène que je vous ai rapportée où j'étais avec ma mère en vacances... elle était légèrement vêtue à cause de la chaleur et elle avait voulu me séduire. Alors j'avais fui comme un fou, sans savoir où j'allais, parce qu'une mère ne doit pas agir ainsi, ou alors le monde n'est plus comme il doit être. Il est vrai que maintenant je suis moins sûr qu'elle ait été provocante, comme je l'ai cru si longtemps; je ne suis plus certain que ce soit elle qui ait essayé de me séduire. Mais ce dont je suis sûr, en revanche, c'est que mon rêve évoquait cette scène car c'était la même excitation, la même fascination, la même horreur aussi".*

Il resta un bon moment silencieux après cela puis il reprit la parole pour dire qu'il y avait eu quelque chose de pire encore, qu'il n'avait pas osé dire jusque là: c'est que ces protège-slips que je lui proposais n'étaient pas blancs mais sales et qu'ils représentaient la mort, la mort de tous ses frères et soeurs décédés.

Il se demanda alors comment il allait pouvoir jeter dehors tous ces morts qu'il abritait dans son ventre et, cherchant un modèle, il se demanda comment sa mère était arrivée à s'en débarrasser.

Cela, ajouta-t-il, avait été la grande question de son enfance, une question qu'il n'avait jamais osé formuler: que devient un enfant mort-né ou issu d'une fausse-couche? Et sa mère, qu'est-ce qu'elle en faisait? Comment le faisait-elle disparaître? Etait-ce comme lui, quand il se débarrassait de ses selles en tirant sur la chasse d'eau? Etait-ce ainsi que finissait un enfant mort?

Et il enchaîna sur un autre rêve fait précédemment mais qu'il avait oublié jusque là et où il était question d'un chien loup qui avalait vingt-sept petits oiseaux noirs, après quoi son ventre commençait à grossir et à s'agiter; une dame le rassurait en lui disant que malgré cela le chien ne serait pas malade.

*"Ce chien c'était moi, ajouta-t-il, et vingt-sept, c'est le cube de trois, vous savez? Trois fois trois, neuf et trois fois neuf vingt-sept. C'est le cube du Père, du Fils et du... Saint Esprit! Oui, c'est ça: quand j'ai avalé vingt-sept enfants morts, c'est comme si j'étais devenu tout puissant, LE TOUT PUISSANT. Et c'est dur, très dur, de renoncer à être tout puissant".*

On voit là presque comme un résumé d'une partie de son histoire: la grande gueule-anus du chien-loup figurant le vagin destructeur qui avale l'oiseau-pénis. Ce dernier (qui est tout noir, puisqu'il ne peut engendrer que des enfants voués à la mort) est englouti dans un ventre-intestin dont la finalité n'est pas de procréer des enfants, comme dans un utérus normal mais, comme le ferait un intestin, de les détruire.

D'autre part, comme cela avait sûrement été bien souvent le cas pour lui chaque fois qu'il voyait le ventre de sa mère commencer "à s'agiter et à grossir" il avait du penser que, comme le chien de son rêve, elle allait être bien malade. Mais il arrivait tout de même à se rassurer puisqu'une dame lui disait que même si on avale vingt-sept oiseaux, on s'en tire très bien.

Il était resté silencieux après le récit du rêve et son commentaire. Comme je lui indiquais que c'était la fin de la séance, il ajouta précipitamment:

*"Je ne vous l'avais pas dit, mais en réalité je fais beaucoup d'efforts pour me séparer de Minnie et vous savez ce qui est drôle? Pendant les vacances, j'ai bien mangé, je n'ai pas fait de sport du tout et pourtant j'ai perdu du poids, plusieurs kilos, trois ou quatre au moins... sans rien faire pour cela... c'est la première fois que cela m'arrive".*

Pendant plusieurs séances, il ne reparla ni de Minnie ni de "vingt-sept autres enfants" qui auraient été avalés.

Puis il m'annonça qu'une de ses tâches allait être désormais de s'occuper de lui-même: un peu moins de Minnie et des autres et un peu plus de son corps. Jusque là il l'avait entretenu, fait à peu près ce qu'il fallait pour qu'il soit en bonne santé: il l'avait lavé, habillé, nourri... un peu comme s'il ne lui avait pas vraiment appartenu mais qu'il en avait eu la charge.

*"Il fallait qu'il soit en bon état de marche (on aurait pu croire qu'il parlait de sa voiture) mais maintenant je voudrais raffiner. Jusque là, la seule chose importante était d'avoir un corps fiable, solide; je me rappelle, une fois, quand j'étais petit et qu'on jouait aux portraits, à quelqu'un qui m'avait demandé: 'Et toi, à quel animal voudrais-tu ressembler? J'avais répondu: je voudrais ressembler à un percheron'.*

*Ma réponse avait surpris tout le monde, mais moi, c'était bien cela que j'aurais voulu être; pas un cheval de course, fin, élégant! Non, un cheval de trait, un percheron, ça c'est solide! Maintenant, je comprends pourquoi j'avais fait cette réponse: avec tout ce que j'avais à porter, les frères, les soeurs, la douleur de ma mère...; il me fallait être au moins un percheron!*

*Est-ce que vous croyez que je vais pouvoir devenir comme un pur-sang? Ou mieux encore, comme un tigre? C'est beau, un tigre; c'est fort, et même plus fort qu'un percheron mais c'est fin, élégant... ce serait bien... Mais non, bien sûr, je ne pourrai jamais être comme ça!"*

Le récit de ce souvenir avait été fait à la veille des vacances de Pâques; lorsqu'il revint, il me dit qu'il se sentait très déprimé, c'est-à-

dire pas totalement déprimé encore, mais sur le bord d'une vraie dépression.

Il avait fait un petit voyage durant notre séparation et depuis il se réveillait toutes les nuits vers trois heures ou trois heures et demie et il pleurait. Il rêvait aussi beaucoup, et peut-être était-ce le contenu de ces rêves qui le déprimait et le réveillait? Et il entreprit de me raconter le dernier de ces rêves:

Il voyait sa mère marchant bras dessus bras dessous avec une belle jeune femme et cette belle jeune femme c'était Minnie. Il était sûr de cela même si, naturellement, il ne pouvait pas savoir comment elle eût été si elle avait vécu. Dans son rêve, il s'étonnait de découvrir que sa soeur était une adulte et même plus âgée que lui; il était stupéfait de ne pas l'avoir su plus tôt. Comment avait-il pu cacher cela à tout le monde et même à son analyste?

Mais alors il s'interrogea: le savait-il lui-même? Et il s'était répondu que, sur un certain plan, il avait bien sûr toujours su que Minnie était morte déjà avant sa naissance à lui mais... d'une autre façon, elle était sa petite soeur qui n'avait jamais grandi, qui ne grandirait jamais et qu'elle serait donc pour toujours sa cadette.

Comme je lui demandais si ce rêve avait une tonalité heureuse ou triste, il commença par me redire son étonnement de se découvrir une soeur aînée puis il enchaîna sur la tristesse qu'il avait éprouvée à devoir constater que, dans le rêve, sa mère n'aimait que Minnie, ne s'occupant que d'elle, riant avec elle, ne s'occupant pas du tout de son fils qui les regardait et se sentait seul, rejeté, abandonné.

Je lui indiquais alors que sa dépression provenait de l'idée d'une possible séparation d'avec Minnie; il l'avait gardée à l'intérieur de lui pour lui permettre de continuer à vivre et pour la protéger, cela est vrai; une autre raison encore de refuser cette séparation était que celle-ci signerait la fin d'une partie de son omnipotence.

Mais, d'un autre côté, il avait maintenant pris conscience que c'étaient ses parents qui l'avaient incité à inclure la petite morte en lui, leurs deux prénoms emboîtés en était un des signes. Et maintenant nous pouvions voir qu'une autre raison de refuser de se séparer

de Minnie était à l'oeuvre: comme le montrait son rêve, il était persuadé que sa mère n'aimait que son premier enfant; si donc il rejetait sa soeur hors de lui, il perdrait en même temps l'amour de ses parents puisque, dans son fantasme, ses parents l'aimaient et prenaient soin de lui essentiellement parce qu'en lui survivait leur fille bien-aimée.

Après avoir réfléchi un moment, il me dit qu'il était tout à fait d'accord avec tout cela; il sentait bien que j'avais touché à quelque chose de vrai en lui. Mais cela le désespérait encore plus; car comment vivre sans l'amour de ses parents?

### Début de la séparation

C'était la séance de retour après une semaine de vacances à l'occasion du 1er Mai. Il me raconta qu'il avait passé quelques jours à Auxerre auprès de ses parents, tandis que sa femme et leur fille étaient à la montagne.

Il m'expliqua qu'il était allé dans le cimetière d'un petit village près d'Auxerre; il pleuvait beaucoup, c'était même presque une tempête. Il y avait là un petit cimetière campagnard, très beau, très calme, plein de fleurs. Il avait alors eu l'idée "ajouter une tombe" à celles qui étaient là. Il avait donc ramassé un caillou plat, sur lequel il avait écrit le prénom de la jeune fille dont il était si amoureux quand il était adolescent; c'était comme lui déclarer, enfin, son amour. Il avait alors doucement posé la pierre sur la terre et l'avait laissé là, auprès des autres tombes.

*"J'ai fait le deuil de cet amour là, dit-il, car il m'empêchait d'aimer véritablement une autre femme. Tant de temps est passé..., même si je la revoyais je ne crois pas que je serais à nouveau amoureux d'elle; d'ailleurs je sais qu'elle est mariée et même mère de famille, je crois. Mais il fallait que je fasse le deuil de cet amour là et j'y ai réussi. Je n'ai rien oublié, son souvenir est toujours là, mais ce n'est plus comme si j'avais encore quinze ans: c'est devenu un bel amour du passé. Il faudrait que j'arrive à faire la même chose pour Minnie... me sentir délivré et être sûr qu'elle est en paix dans sa nouvelle demeure..."*

Il associa alors sur une rêverie où il s'imaginait, petit garçon, dans un pays étranger avec ses parents. Aucun d'eux ne parlait la langue de ce pays et ils se sentaient tous les trois perdus et abandonnés; il régnait une ambiance funèbre qui lui rappelait celle qui entourait les fausses-couches de sa mère et sa terreur de la voir mourir aussi.

Elle était si fragile et son père bien incapable de lui venir en aide.

Il avait été sûr, une fois de plus, que lui seul pouvait la sauver; s'il laissait les choses aller leur train sans s'en occuper elle finirait par mourir de désespoir; il savait bien que la seule façon de la sauver était de prendre en lui le désespoir de sa mère et alors il l'avait fait.

*"Bien sûr, ajouta-t-il, je ne pensais pas cela si clairement à l'époque; je me souviens seulement de ma terreur, de sa tristesse et de son désespoir et moi, pour l'aider..."*

il s'interrompt car l'émotion l'empêchait de continuer.

Au bout d'un moment il reprit: *"Même maintenant je prends tout sur moi: dans mon entreprise, dès qu'il y a un problème je me charge de le régler; c'est lourd à porter, très lourd... mais je m'en charge, je ne peux pas faire autrement"*.

Je lui fis remarquer quelle omnipotence se cachait sous sa façon de se croire seul capable de résoudre tous les problèmes et comment le bénéfique narcissique qu'il en tirait l'empêchait de retrouver sa liberté en même temps qu'une vie plus heureuse et cela aussi bien dans sa vie privée qu'au sein de son entreprise où il se chargeait de toutes les corvées.

### Séance du 14 mai

Un rêve:

*"Je voyais un homme; il était nu jusqu'à la ceinture et il avait des seins. Pas très gros, mais quand même des seins de femme. J'étais horrifié et fasciné en même temps et je fuyais, je dévalais les escaliers pour essayer de trouver un homme plus viril que celui-là. En me réveillant, ma première pensée a été qu'il s'agissait de mon père; je vous ai souvent parlé de son homosexualité latente. Il me faisait peur, me fait peur encore à cause de cela. Il me faut un père plus viril"*.

Il revint alors sur son voyage à Auxerre et me dit que durant ces huit jours il s'était laissé aller à beaucoup manger, qu'il avait même très bien mangé et sans remords. Et il ajouta que ce qui était curieux, c'était que, malgré cela, il n'avait pas repris de poids, pas repris un gramme!

*"J'avais maigri de trois kilos et demi; le poids d'un bébé (il se mit à rire). Non, je n'ai pas repris ces trois kilos et demi mais je n'ai pas continué à maigrir non plus; il est vrai qu'avec tout ce que j'ai mangé..."*

### Séance du 17 mai

Il commença par raconter son rêve de la nuit: il était dans un restaurant à pizzas, le garçon sortait du four des pizzas de taille normale pour les clients ordinaires tandis que la sienne était beaucoup plus grande que les autres. Cette disproportion faisait que, alors que les pizzas normales avaient une taille adaptée aux assiettes dans lesquelles elles étaient servies, la sienne débordait et menaçait de tomber hors du plat.

Il associa en disant qu'il s'agissait là de son corps qui était trop grand et trop gros et qu'il en avait toujours été ainsi: à la naissance, il pesait le double du poids d'un bébé normal aussi s'était-il toujours senti monstrueux. C'était pour cela qu'il ne pouvait pas faire l'amour avec de jolies femmes; d'ailleurs c'était ce que sa femme lui reprochait et elle disait que c'était pour cela qu'elle le repoussait.

Son père aussi disait qu'il était né trop gros. Depuis son enfance il avait toujours pensé qu'en naissant il avait blessé sa mère et l'avait rendue très malade (il avait appris plus tard qu'en réalité sa mère avait eu une infection puerpérale sans rapport avec la taille du bébé, mais cela ne l'empêchait pas de se sentir coupable). Il ajouta que tout était de sa faute parce qu'à cause de son avidité il avait monstrueusement grandi dans le ventre de sa mère.

Puis il se demanda s'il arriverait jamais à trouver la femme qu'il lui fallait avec un corps si gros? La sienne ne voulait plus de lui et une autre ne voudrait sûrement pas de lui non plus. Faudrait-il qu'il se contentât de celles dont les autres ne voulaient pas?

Il se demanda ensuite s'il arriverait jamais à guérir et mit fortement en doute les capacités de la psychanalyse à cet égard.

Je lui indiquai alors que la bonne question pourrait bien être non pas: "Arriverai-je à maigrir?" Mais plutôt: "Pourquoi je me refuse à faire quoi que ce soit pour y arriver?"

Il me répondit qu'il devait y avoir quelque chose de vrai là-dedans, car non seulement les rares fois où il avait fait un régime il s'était empressé de reprendre du poids, mais aussi qu'il s'était toujours refusé à faire du sport. Ses parents et ses maîtres d'école le poussaient à en faire, mais lui ne voulait pas; il préférerait rester avec les vrais handicapés dans la cour... voilà: il voulait rester gros!. Parce que être gros, c'est être fort et fort, il l'était. Jamais il n'était malade; quand il avait une angine ou mal au dos, c'était liquidé en deux jours. C'est en étant gros dans le ventre de sa mère qu'il avait survécu tandis que les autres étaient morts et puis, en survivant, il avait pu protéger sa mère. Donc, s'il maigrissait vraiment il n'aurait plus de force et ne pourrait plus protéger sa mère qui, sûrement, en mourrait.

*"Oui, ma grossesse (il voulait dire "ma graisse") me protège".* Il s'aperçut de son lapsus et reprit: *"Oui, quand je suis enceint de mes frères et soeurs je suis à la place de ma mère et il resteront vivants parce que moi je suis fort et alors je les garde pour ma mère, je les lui donne".*

Sous le coup de la douleur, on voit se développer ici une omnipotence presque délirante. Il ne s'agissait cependant pas d'un vrai délire, car en même temps qu'il exprimait ces pensées, Dominique restait parfaitement conscient de la réalité extérieure. Il permettait seulement à sa réalité intérieure de s'exprimer sans censure.

A la séance suivante, il continua à développer des idées du même ordre: sa mère lui ayant demandé de téléphoner à une jeune femme amie de la famille pour lui donner un renseignement de sa compétence, il l'avait appelée et, comme elle avait une voix agréable, il avait commencé à bâtir tout un roman. Il se mit à fantasmer que cette jeune femme ne cherchait pas réellement un renseignement, mais que c'était sa mère qui voulait la lui faire connaître pour qu'ils se plaisent et se marient plus tard.

Il avait alors bâti tout un plan - dans ce qui ressemblait plutôt à un rêve éveillé - dans lequel il allait incognito à Auxerre pour voir à quoi ressemblait cette femme, pour voir si au lieu d'être jeune et jolie comme il l'avait imaginée (et comme elle devrait être si sa mère la lui destinait) elle n'était pas, tout au contraire, monstrueuse. Comme je lui demandais si la seule façon d'échapper à l'absolue obligation d'épouser cette femme, puisque il ressentait la demande de sa mère comme un impératif d'avoir à le faire (après avoir divorcé de la sienne, tout de même) était qu'elle fut monstrueuse, il se mit à rire et se demanda pourquoi, en effet, il fallait qu'il se l'imaginât monstrueuse. D'abord, évidemment, sa mère ne lui aurait pas imposé une femme monstrueuse et puis d'ailleurs, il ne pensait pas que sa mère désirait qu'il divorçât; elle avait finalement accepté qu'il n'ait pas épousé une jeune fille d'Auxerre, du moins le pensait-il. *"Et pourtant, je la vois comme monstrueuse maintenant, cette jeune amie de ma mère; je la vois comme toute petite et pesant deux cent kilos.*

*C'est comme une folie et il faudrait que je l'épouse de toute façon, quelle que soit sa forme et son poids. Même si, tout en étant toute petite, elle ne pesait que cent soixante-quinze kilos, il faudrait que je l'épouse, le poids ne fait rien à l'affaire, et d'ailleurs, même soixante quinze kilos pour une femme toute petite c'est beaucoup. Non, non, il faut qu'elle soit monstrueuse, monstrueuse comme un cadavre".*

Il y eut un long silence, puis:

*"C'est comme si c'était Minnie. J'ai envie de la retrouver et de refusionner avec elle et de retrouver mes trois kilos et demi perdus. Je crois que je les ai transformés en deux cent kilos pour lui échapper, pour échapper à ce désir si fort..."*

Je lui dis que si une jeune femme, celle-là ou une autre, était jolie et lui plaisait à lui il ne s'agirait plus alors d'une Minnie-morte dont sa mère l'obligeait à faire "sa moitié". Il aurait donc échappé ainsi à l'obligation de garder sa soeur en lui et il aurait, du même coup, échappé à sa mère également.

Il me répondit que cela était exact en partie mais que c'était encore plus compliqué que cela puisqu'il n'était pas compta-ble de la seule Minnie mais également de tous les autres morts et aussi de sa mère, de la douleur de sa mère.

*"Je ne peux pas être libre, puisque je suis au service de tous ceux-là. Même si je divorce, je devrai épouser une femme qui ne me plaît pas comme ça je prouverai à ma mère que je lui obéis. Sinon elle va me tuer parce qu'elle n'accepte pas que je sois libre. Et, en plus, vivre avec une femme que j'aimerais cela voudrait dire que je me suis libéré aussi de tous les autres. Cela voudrait dire que je suis arrivé à les jeter hors de moi et donc à les tuer. Alors, pour les sauver, ma mère m'interdit d'être libre d'aimer... ou si je passe outre, elle me tuera et d'ailleurs moi non plus je ne veux pas les tuer".*

Quelques semaines plus tard, à une séance de retour de week-end, il me dit que celui-ci avait été très dur à vivre; il avait mis de l'ordre chez lui, rangé ses vêtements: il avait jeté à la poubelle ceux qui n'étaient plus mettables et avait mis les autres dans deux valises différentes: dans l'une les vêtements d'hiver, dans l'autre ceux que, pour une raison ou une autre, il portait peu et qui encombraient son armoire. Il ne savait pas pourquoi, mais cela avait provoqué une crise terrible en lui, comme si c'était l'intérieur de son corps qu'il avait vidé; la crise avait été si forte que, pour y échapper, il avait désiré retourner à la vie monastique, supprimer en lui toute sexualité, renoncer à son identité masculine et à tous ses biens matériels.

Long silence.

*"C'est comme si j'avais vidé l'intérieur de mon corps de tous ces gens que j'y garde. C'est trop dur, je suis un traître. Et je ne pourrai jamais tomber amoureux puisque je suis vide maintenant, je n'ai plus rien, plus rien à donner à personne".*

J'essayai alors de lui montrer le travail de l'omnipotence en lui, en lui disant qu'il n'était pas entièrement vide comme il le pensait mais qu'il n'englobait pas non plus tout. Car le problème de l'omnipotence c'est que si on n'a pas tout, alors on n'a rien. Même si l'on n'a perdu qu'une infime partie de son omnipotence, on a détruit celle-ci

puisqu'elle est, par définition, un absolu. Si l'on renonce à l'omnipotence, on peut être puissant et même très puissant mais on ne peut plus se croire tout-puissant: l'omnipotence veut être et avoir tout.

Il raconta alors un rêve: il voulait mettre sa carte bleue dans la fente du distributeur mais cela était impossible car la fente était bouchée par une carte gold (c'est-à-dire celle d'un homme supérieur à lui). Il avait encore essayé plusieurs fois d'y substituer la sienne, mais avait fini par y renoncer en se disant qu'une carte gold c'est bien mais que finalement la sienne n'était pas mal non plus. Puis il ajouta ce commentaire:

*"Je n'avais rien compris à ce rêve mais, en vous le racontant, c'est devenu évident: la fente représente le vagin de ma mère et la carte gold le pénis de mon père; je crois que je suis en train d'accepter de renoncer à supplanter mon père.*

*Ab, je dois vous dire aussi: je suis de nouveau en train de maigrir, mais pas sans rien faire, comme pour les 3,5 premiers kilos. Là, je fais attention à ce que je mange mais je n'en souffre pas. Ce que je mange contient moins de calories mais c'est bon quand même et, en fait, c'est même meilleur que ce que je mange habituellement car ce sont des mets plus raffinés. Maintenant, j'ai maigri de six kilos".*

A la suite de sa décision, il ne fut plus question de Minnie pendant plusieurs mois. Même dans ses rêves je ne pouvais rien percevoir qui s'y rapportât. Omettait-il de me raconter les épisodes qui eussent pu me faire interpréter dans ce sens ou bien était-il arrivé à imposer à ces représentations un refoulement tels qu'elles n'étaient plus décelables? Ou encore, y avait-il une censure supplémentaire et inconsciente qui empêchait ses associations de prendre le chemin qui nous eut menés vers sa soeur? Je ne sais, mais ce ne fut que longtemps après et à la suite d'un voyage qu'il dut faire à l'étranger pour des raisons professionnelles que Minnie fut à nouveau évoquée.

A la séance de reprise il me dit que son voyage s'était bien passé et qu'il avait conclu favorablement l'affaire qu'on l'avait envoyé traiter. Mais que par contre il se sentait dans un état de fatigue extrême.

Bien sûr, le voyage avait été difficile par lui-même (il était venu à sa séance du lundi matin, avait sauté dans un avion, avait durement bataillé pour obtenir satisfaction dans la tâche qu'on lui avait assignée et, le samedi matin il avait repris le premier avion pour être exact à sa séance du samedi et ne manquer ainsi que deux séances). Tout de même, lui qui prétendait n'être jamais ni malade ni fatigué, l'épuisement qu'il ressentait le laissait très étonné.

Il en tira la conclusion que ce n'était pas le voyage en lui-même qui l'avait fatigué mais qu'il devait y avoir aussi une cause psychique.

Il resta un long moment silencieux avant de me dire qu'il allait me raconter ce qui c'était passé, même si cela était affreusement dur.

*"Hier j'ai beaucoup pleuré en repensant à tout cela, dit-il, vous vous souvenez, il y a plusieurs mois, en parlant de ce problème on avait dit qu'on le laisserait de côté pour quelques temps et que je le reprendrais au moment opportun. Eh bien, le moment opportun, c'est maintenant... mais c'est tellement dur..."*

*J'étais seul à Stockholm et, pour pouvoir penser tranquillement à ce qui s'était dit durant la matinée, j'avais décidé de ne pas aller au restaurant mais d'acheter quelque chose à manger chez un traiteur et de déjeuner dans ma chambre d'hôtel.*

*Vous savez, je n'ai plus maigri depuis des mois... pas regrossi non plus... eh bien à Stockholm... je me suis aperçu que j'avais acheté à manger pour deux. Pas pour moi, pas comme pour une personne qui aurait très faim, mais pour deux. Dans la boutique du traiteur, j'ai acheté deux entrées et deux plats identiques. Puis, à la boulangerie, j'ai acheté deux petits pains. J'étais conscient de ce que je faisais, et je me suis donné comme excuse que je ne voulais pas que les vendeuses sachent que j'étais seul, comme un pauvre malheureux qui n'a pas de femme. Naturellement c'était stupide, qu'est ce que cela pouvait bien faire aux vendeuses! Et en plus, je n'avais pas tellement faim... Quand j'ai vu toute cette nourriture sur la table de ma chambre, je me suis demandé ce qui m'avait pris... Vous avez deviné, bien sûr! Je m'étais senti contraint d'acheter pour deux, pour moi et pour Minnie, comme si nous*

*étions deux dans mon corps. Je me suis souvenu aussi que j'avais souvent fait ça dans le passé: acheter double ration - je veux dire deux fois les mêmes aliments et pas, par exemple, deux entrées différentes pour goûter des plats différents - mais je pensais toujours que c'était parce que j'étais un peu glouton, même si souvent je n'arrivais pas à tout manger. Les yeux plus gros que le ventre, comme on dit. Mais depuis que je mange un peu moins, il est devenu évident pour moi qu'il ne s'agit ni de faim ni de gourmandise mais de quelque chose de bien plus profond..."*

Silence.

*"Il faut que je vous parle de quelque chose: depuis ma petite enfance je suis fasciné par les jumeaux... non par les jumeaux les... - il chercha le mot qui lui échappait - ah oui: par les jumeaux siamois; ce sont des monstres n'est-ce pas? Il y a beaucoup de possibilités terribles avec les siamois..."*

Je demandai: "Laquelle est la pire pour vous?"

*"Ah, celle où il y a deux têtes pour un seul corps parce qu'alors on ne peut pas les détacher, les séparer. ... Mais comment, comment faire? Essayer de les séparer, c'est un meurtre, un assassinat, il y en avait deux et après il n'y en a plus qu'un!"*

Il parlait très fort en disant cela, s'agitait presque convulsivement sur le divan. Puis il se calma et dit:

*"Il y en a aussi qui sont soudés par le cordon ombilical... non, ce n'est pas vrai, je dis ça pour retrouver un peu de calme, pour échapper à l'autre image. Depuis toujours je suis intéressé par les siamois, je sais tout sur eux, j'ai lu je ne sais combien de livres à leur sujet... mais je ne savais pas pourquoi..."*

*Je ne peux pas la laisser partir; quand elle est née elle était bleue parce que le coeur ne marchait pas comme il faut; si je la mets dehors, alors elle meurt vraiment. Mais où je peux la mettre? Où je peux la mettre pour qu'elle soit en sécurité?"*

Je dis qu'il pourrait la confier à une autre mère, à une autre bonne mère.

Il me répondit qu'il ne pouvait en concevoir qu'une d'assez bonne, la terre-mère. Puis il ajouta que quand lui-même était né, il avait laissé quelque chose de mauvais à l'intérieur du ventre de sa mère, sa partie cadavre à lui et il avait failli tuer sa mère avec ça.

Et il ajouta:

*"Si je laisse partir Minnie, je la tue et si je mets un cadavre dans la Terre est-ce que je vais la tuer? Est-ce qu'elle va pouvoir supporter cela? Est-ce que je vais tuer toute la terre?"*

C'était pour cela qu'il avait fallu tant de temps pour qu'il ait des rapports sexuels et c'est pour ça qu'il avait encore des difficultés, dit-il; Minnie avait pris possession de lui:

*"Elle est entrée dans moi et je ne suis plus qu'un ventre à son service" ajouta-t-il "Et par où elle est rentrée? Pas par la bouche ou par l'anus, non! Il a fallu que je me fasse un vagin pour l'accueillir. Et maintenant elle occupe tout mon corps et toute ma tête; où y aurait-il une place pour y mettre une femme?"*

On voit bien, au cours de cette séance, comment Dominique confondait son corps et son psychisme ou plutôt passait de l'un à l'autre comme s'ils étaient une seule et même chose. C'est pourquoi au lieu de garder le souvenir de sa soeur en lui, ce qui eut été normal et légitime, il chargeait son corps de le faire. Aussi cet état de fait entraînait-il deux sortes de désordres: des désordres psychiques, avec l'impression de ne pas avoir de place pour une épouse ainsi qu'une omnipotence encore impossible à réduire et des désordres somatiques, qui se traduisaient par l'obligation de manger pour deux, obligation qui n'était ni constante ni absolue, mais qui avait été suffisante pour le faire grossir et l'était encore assez pour l'empêcher de maigrir aussi rapidement qu'il l'eût désiré.

Lors d'une des séances suivantes il me dit qu'il avait lu un article où il était question de greffer des cellules d'un animal sur celles d'un autre et que cela l'avait beaucoup intéressé. La nuit suivante, il avait rêvé qu'il était capable de faire l'amour de toutes les façons existantes et même d'autres, encore inconnues. Il se voyait avec un pénis immense et qui était mi-noir, mi-blanc.

Lui possédait "le noir et le blanc" en lui: le blanc c'était l'homme et le noir c'était un grand singe, très fort et tout velu. Cet être mêlé, greffé, qu'il avait en lui, lui donnait "une force énorme".

Je lui dis qu'il se sentait comme Dieu, tout-puissant et il me répondit que oui, en se greffant un autre être à l'intérieur de lui il avait créé un être nouveau, comme l'avait fait Dieu lui-même.

"Oui, dis-je, mais c'est un monstre, comme les siamois".

La séance suivante prit une tonalité différente. Il m'y rapporta un rêve qu'il qualifia d'extraordinaire et de très perturbant. Ce rêve se passait dans une ville très ancienne, moyenâgeuse. Il la parcourait avec une femme de son âge qui n'était pas sa femme mais qui plutôt, lui semblait-il, devait être Minnie. Cette femme lui affirmait que pour vivre il fallait manger des veines et qu'elle lui avait donc préparé quatre cadavres pour qu'il en retire les veines et puisse les manger. Il ouvrait alors le thorax du premier de ces cadavres pour s'apercevoir que seul l'extérieur du corps était mort, que l'intérieur en était vivant. Il se décidait quand même à le découper en essayant de lui faire le moins de mal possible mais il finissait par constater qu'il était impossible de disséquer quelqu'un sans le tuer; que c'était terrible mais inévitable.

Il se résignait donc à retirer huit veines de ce cadavre mais, ce faisant, il voyait son visage et il s'apercevait tout à coup que c'était son père qu'il avait tué pour lui prendre ses veines et vivre.

Huit veines n'étaient malheureusement pas suffisantes pour assurer sa survie, il se voyait obligé d'infliger le même traitement à un deuxième cadavre et cette fois c'est d'un de ses frères morts qu'il s'agissait. Il s'angoissait beaucoup en voyant cela et il s'énervait de plus en plus aussi, au lieu de dégager correctement les veines il tirait dessus et les déchirait. Pour comble de malheur, il s'apercevait alors que ce n'était pas une veine qu'il avait rompue mais bien une artère de laquelle jaillissaient des flots de sang; il s'affolait alors encore davantage et finissait par faire une véritable boucherie.

Malgré son angoisse, il réussissait quand même à avoir un paquet de veines qu'il remettait à une petite fille pour qu'elle les porte là où on

les cuisinerait de telle sorte qu'il puisse les manger. Pour aller jusque là cependant, elle était obligée de traverser des rues pleines de gens et Dominique avait très peur car il était persuadé que tout le monde était au courant de ce qu'il avait fait et qu'on allait l'accuser d'être un criminel.

Comme je lui demandai si ces veines devaient le nourrir lui seul où si, étant le père de toute l'humanité, ces veines devaient nourrir tous les hommes (rappelons-nous qu'il s'était comparé au Christ: ceci est mon sang...; tout comme lui d'ailleurs, les rescapés de l'accident d'avion y avaient fait référence), il répondit:

*"Pas du tout, ce n'est pas destiné à n'importe qui mais seulement à Minnie et à moi, parce que nous sommes si proches et si semblables... ce n'est plus comme autrefois où nous ne faisons qu'un. Ce n'est pas que je l'abritais encore dans mon ventre, comme on l'a dit si souvent. Non, c'est qu'elle était la moitié de moi".*

Comme je lui disais qu'il identifiait sa partie féminine à Minnie, il répondit qu'il n'en était rien; il savait qu'en chaque homme il y a une part féminine, mais pour lui c'était plus que cela: il était comme ce Dieu antique qui était formé d'un homme et d'une femme soudés ensemble. Il ne s'agissait pas d'une part féminine incluse dans l'homme mais de *deux êtres qui n'en faisaient qu'un*, c'est-à-dire qui avait tous les pouvoirs puisqu'il possédait un sexe masculin complet et en état de marche et un sexe féminin, lui aussi parfaitement fonctionnel. On revenait donc à Adam puisqu'avec ses deux sexes il pouvait se féconder lui-même et donner ainsi naissance à une humanité nouvelle, où il n'était plus nécessaire qu'il y eut deux *géniteurs différents mais où, à lui tout seul, il pouvait être l'ancêtre d'une nouvelle race.*

Il revint ensuite aux veines, pour dire qu'il les détestait et que lorsqu'il trouvait une veine dans un morceau de viande cela le dégoûtait; il ajouta qu'il connaissait très bien la différence entre les veines et les nerfs mais qu'en ce moment les deux se confondaient.

Il se demanda alors à quoi servaient vraiment les veines de son rêve, ce qu'elles pouvaient avoir de particulièrement nourrissant et quelle sorte de nourriture elles pouvaient bien représenter:

"... C'était la puissance... oui, bien sûr, c'était comme les rayons de soleil pour les anciens Egyptiens".

Je lui demandai alors si son but était de nourrir sa soeur de ces veines qui, comme les rayons du soleil sont seuls capables de maintenir les êtres en vie. Oh non, pas du tout, me répondit-il, c'est tout le contraire, c'était elle qui me donnait la puissance et non pas moi qui la lui donnais.

Je ferai ici référence à certains passages de l'analyse que fit Freud du cas du Président Schreber<sup>15</sup>. Non que mon patient fut psychotique comme Schreber: jamais il ne perdait vraiment le contact avec la réalité extérieure.

Mais certains thèmes semblent cependant être universels, tels ceux de la toute-puissance, qui se rattachent tout naturellement à Dieu qu'il s'agisse du Dieu-soleil, du Dieu supérieur Ormuzd de Schreber ou du Dieu-Minnie de Dominique, c'est-à-dire, me semble-t-il (et contrairement à ce qu'en pense Freud), au Dieu-mère.

Je crois en effet que le père ne peut, par définition, être tout-puissant puisque le *premier objet du bébé est la mère*. C'est elle qui représente l'univers entier pour lui, c'est en fusion avec elle qu'il se sent lui-même tout-puissant. Le père n'est que le *second personnage qui entre dans la vie du bébé* et il ne peut donc pas être l'Unique, le Tout-Puissant puisqu'un autre était là avant lui. Lorsque nous lui attribuons cette prérogative c'est, me semble-t-il, en identification avec la Déesse-mère.

Il n'en était nullement ainsi pour Schreber, pour qui - dans sa revendication homosexuelle passive - Dieu ne pouvait être que masculin. Celui-ci avait cependant besoin des nerfs féminins pour s'accomplir pleinement et avait choisi, pour arriver à ses fins, de transformer en femme cette autre part de lui-même qu'était Schreber.

Aussi l'auteur des *Mémoires d'un névropathe* avait-il la sensation "qu'une masse de nerfs femelle lui était déjà passée dans le corps, nerfs dont la fécondation divine immédiate engendrerait de nouveaux humains"

15. Sigmund Freud (1911), *Remarques psychanalytiques sur l'auto-biographie d'un cas de paranoïa: le Président Schreber*. Ed. franç. in: *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1972.

On voit d'entrée de jeu ce qui différencie mon patient du Président Schreber: celui-ci était parfaitement réveillé lorsqu'il bâtissait son univers délirant alors que Dominique rapportait *ses rêves* et utilisait une partie de son temps et de son énergie à combattre ce qu'avait de trop présent les fantasmes que lui imposait son inconscient.

Mais on peut repérer aussi un certain nombre de ressemblances entre eux au niveau de certains fantasmes, qui sont semblables chez ces deux hommes; il me semble utile de les relever parce que je pense qu'ils ne les concernent pas uniquement mais qu'ils sont la traduction de fantasmes plus répandus qu'on ne le pense généralement.

Je voudrais différencier aussi, tout comme le fait Freud pour Schreber, les fantasmes de Dominique de ce que les psychiatres appellent parfois le "délire de rédemption" dans lequel le patient se croit le fils de Dieu et destiné, comme tel, à sauver le monde; cela ne constituant, pourrait-on dire, qu'un délire paranoïaque simple.

Le Président était à coup sûr paranoïaque mais son délire, comme l'explique longuement Freud, était essentiellement centré sur son union totale et voluptueuse avec Dieu. C'était celle-ci qui leur donnait la toute-puissance à tous les deux.

D'une façon semblable, c'était d'être deux dans un seul corps qui donnait à mon patient un sentiment de toute puissance, ce qui rendait si difficile pour lui l'acceptation de renoncer à "nourrir sa soeur en son sein" malgré toutes les souffrances et toutes les difficultés que cela entraînait.

Je citerai quelques brefs extraits du système de Schreber qui ressemblent beaucoup à ceux de mon patient; il pensait, par exemple, que: "*Les hommes sont composés de corps et de nerfs, tandis que Dieu n'est par essence que nerfs. Cependant, les nerfs de Dieu ne sont pas, comme ceux du corps humain, limités en nombre, mais infinis ou éternels... En tant que doués de la faculté de créer... ils s'appellent rayons. Entre Dieu et le ciel étoilé ou le soleil, il y a une relation intime*".

Et il disait aussi:

*"Il règne cependant un malentendu fondamental qui traverse ma vie comme une corde rouge et qui repose sur le fait que Dieu, d'après l'ordre de l'univers, ne connaissait pas vraiment l'homme vivant et n'avait pas besoin de le connaître. Mais, d'après l'ordre de l'univers, il n'avait à fréquenter que des cadavres"*<sup>16</sup>.

Nous retrouvons dans le délire de Schreber les principaux fantasmes de Dominique: le Président devait s'unir à Dieu *"pour faire le salut du monde et rendre à l'humanité la félicité perdue"*. Tel n'était pas entièrement le but de Dominique qui, plus modestement, voulait ne faire qu'un avec sa soeur seulement pour rendre *à sa mère sa félicité perdue*. Il faut noter toutefois que pour un bébé - et comme le disait Freud, l'inconscient de l'adulte est l'infantile en nous - sa mère représente le monde tout entier. Comme Schreber, Dominique identifiait les veines/nerfs avec les rayons du soleil, astre-Dieu. Et enfin le Dieu de Schreber, comme celui de mon patient, avait à faire avec les cadavres.

Le cadavre de qui? Dans le cas de Schreber, on pourrait supposer qu'il s'agissait de celui de son père, le Dr. Daniel Gottlieb Moritz Schreber, mort quand son fils n'avait que dix-neuf ans et que celui-ci se serait senti *obligé de nourrir, non pas de tartes au fromage et de viandes rouges comme le faisait Dominique pour sa soeur interne, mais en lui faisant don de son âme, de son corps: et de sa virilité. "Il allait également de soi que je considérasse la toute-puissance divine comme mon alliée naturelle; je supposais seulement qu'elle se trouvait en état de grande détresse par rapport à Flechsig et c'est pourquoi je croyais devoir la soutenir contre lui par tous les moyens imaginables, dussé-je aller jusqu'au sacrifice de moi-même"*.

Et de plus, après sa mort, ses nerfs devraient être totalement intégrés à Dieu, le faisant disparaître lui-même en tant qu'individu, pour former les *"vestibules du ciel"*.

Après la dernière séance que j'ai rapportée et qui fut très éprouvante pour lui, l'analyse de mon patient se poursuivit sur un ton plus calme

16. Ibid. op. cit.

et Dominique retrouva peu à peu une certaine sérénité. Cela dura jusqu'au moment où une interruption de près de trois semaines, à l'occasion des congés de Pâques, vint réveiller une certaine quantité d'angoisse.

Il recommença alors à parler de sa soeur Minnie et il était de plus en plus évident que celle-ci était une protection, une barrière contre l'angoisse. Il m'avait dit, à la dernière séance avant ces vacances, qu'il avait beaucoup de mal à se séparer de sa soeur et que d'ailleurs il n'en avait nullement envie, au point qu'il se demandait si cela valait la peine de continuer l'analyse.

*"Après tout, me dit-il, un pouvoir magique ce n'est pas si mal que ça. Bien sûr il n'agit pas vraiment sur la réalité extérieure, mais on se sent en sécurité et puis, d'une certaine façon, il agit aussi sur l'extérieur puisque lorsque je me sens plus calme et plus sûr de moi je réussis mieux ce que j'entreprends"*.

L'analyse, en ce moment de séparation, lui semblait brusquement et malgré tout ce qu'elle lui avait déjà apporté, être à même de détruire le peu de bonheur qu'il possédait. Cela était bien évidemment lié à la sensation d'abandon que lui donnait, dans le transfert, l'approche des vacances et la seule chose qui lui semblait alors un peu rassurante était ce pouvoir magique tout-puissant qu'il croyait - sans plus y croire vraiment - posséder.

Il me raconta donc qu'il avait été voir une voyante avec une amie auxerroise de passage à Paris; cette femme n'était pas une voyante établie comme telle, mais une concierge qui disait posséder des dons surnaturels. Il avait beaucoup aimé se faire prédire l'avenir et l'amie avec laquelle il était en avait été très satisfaite aussi.

Pas trop fier de lui, il avoua avoir déjà fait cela dans le passé, et notamment en allant chez une femme qui lisait dans le marc de café. *"Il faisait chaud chez elle, me dit-il, et je ne parle pas seulement de la température; je me sentais au chaud, et j'étais bien; il n'y avait plus de problèmes, il n'y avait qu'à se laisser aller, à faire confiance et on se sentait en sécurité près d'elle"*.

Je pense qu'on peut voir là l'identification de la voyante avec une bonne mère qui sait tout, et notamment ce qui est caché à tous les autres: l'avenir. Se sentant abandonné par moi et donc menacé par le retour de la mauvaise mère, il s'en était trouvé une autre, qui lui avait prédit un avenir de couleur rose.

Il reprit la parole pour me dire que sa femme ne le laissait pas en repos depuis quelques temps; maintenant, elle trouvait qu'il mangeait trop et voulait qu'il ne mangeât plus du tout. Elle se mettait à crier et à l'engueuler chaque fois qu'il essayait de se nourrir un tant soit peu et cela l'étonnait d'autant plus que, justement, il mangeait beaucoup moins qu'autrefois. Il me dit aussi qu'il avait retrouvé une sensation qu'il n'avait plus éprouvée depuis longtemps, celle d'avoir faim.

Jusque là il ne ressentait pour ainsi dire jamais la faim et pourtant, quand il se mettait à table, il mangeait beaucoup - peut-être, supposait-il, parce qu'il comblait ainsi son désir de manger avant même qu'il n'apparaisse, comme pour satisfaire Minnie avant qu'elle ne manifeste son mécontentement ou sa souffrance.

*"Maintenant je pense à moi, me dit-il, et puisque ma femme m'empêche de manger, je vais au restaurant à midi, et là je mange sur une jolie table, bien mise, je choisis quelque chose que j'aime, un plat bien cuisiné avec un bon verre de vin. Je choisis des plats légers mais de bonne qualité, bien apprêtés et délicieux au goût. Et là-bas je me sens bien; je n'ai à penser qu'à moi et je ne me sens plus obligé de manger pour deux".*

A la première séance après les vacances, il me dit qu'il y avait une grande confusion dans sa tête. En effet, il avait maintenant deux maîtresses en même temps et la vie devenait d'autant plus compliquée que des problèmes psychologiques venaient doubler les problèmes matériels. Ce problème psychologique était qu'il ne savait pas laquelle des deux il aimait, ni même s'il aimait l'une d'elles. Elles lui donnaient du plaisir toutes les deux, mais est-ce cela aimer? Ou bien est-ce seulement faire l'amour?

Il m'avait dit, quelques temps auparavant qu'il avait une aventure avec une femme très douce, agréable et accueillante, mais qui était

sûrement plus amoureuse de lui que lui d'elle; c'était au contraire la première fois qu'il me parlait de cette deuxième maîtresse qu'il avait rencontrée durant un voyage à l'étranger et qu'il me décrivit alors comme très attirante, très "sexy", mais plutôt terrifiante.

Une fois de plus, il vivait clivé: d'un côté une maîtresse "bonne mère", douce, accueillante, l'aimant de façon exclusive; de l'autre une maîtresse "femme fatale", ne pensant qu'au sexe, "mère sexuelle" comme l'avait été, dans son fantasme, sa propre mère quand il pensait qu'elle voulait le séduire.

Comme on le voit, il n'était pas encore question d'une femme non incestueuse et réunissant en elle le courant tendre et le courant sensuel. Dominique essaya donc de mettre fin à son trouble et à sa confusion d'esprit en se remémorant, durant la séance, ce qui s'était passé durant ces vacances; il me dit qu'il avait l'impression d'avoir à gérer, à son âge, le genre de problèmes que l'on a à dix-sept ans, quand on commence à s'intéresser de près aux filles mais qu'on ne sait pas encore vraiment ce qu'on veut.

*"Je ne sais pas quoi faire de cette femme, me dit-il, parlant de sa deuxième maîtresse, elle m'attire, et même beaucoup... trop... il y a quelque chose de malsain, de pervers même dans tout cela, mais je ne sais pas quoi, c'est une impression vague. Tout ce que je peux dire c'est que j'ai l'impression de faire l'amour avec moi-même... quand j'avais douze ou treize ans..."*

*Mais quoi? Que s'est-il passé? Qu'est-ce que je suis en train de dire? ... Quand j'étais avec elle, j'ai par deux fois fait un lapsus où je parlais de moi au féminin mais je ne peux pas me souvenir des phrases exactes dans lesquelles il y avait ce lapsus. C'est dommage, ça doit être important... je n'aime pas tellement faire l'amour avec... je vais l'appeler n°2... elle est trop violente; littéralement, j'ai l'impression qu'elle me viole et pourtant je me sens irrésistiblement, puissamment attiré vers elle. C'est elle qui mène le jeu, il y a une certaine passivité en moi quand je suis avec elle, alors qu'avec Lidia je suis le maître de la situation, c'est clair.*

*Le n°2 prend des positions... c'est elle qui décide et finalement c'est toujours elle qui est dessus et moi dessous. Pourtant, elle a un corps très féminin; extérieurement rien en elle n'évoque la virilité. Je vous assure, c'est comme si je faisais l'amour avec moi-même. Voilà que ça recommence! Mais qu'est-ce que je dis? Est-ce que je deviens fou? Et ce que je vais dire maintenant est plus fou encore: c'est comme si je n'étais plus, dans cette chambre et dans ce lit, que ma partie Minnie, faisant l'amour avec ma partie masculine, entièrement projetée dans cette femme n°2.*

*Comment peut-on dire ou même penser des choses pareilles? Je raconte n'importe quoi, ce n'est pas possible!"*

Je lui rappelai alors qu'il m'avait dit, en début de séance, qu'il avait déjà éprouvé, dans sa petite adolescence, cette impression de faire l'amour avec lui-même, comme s'il y avait presque matériellement deux personnes en lui, une femme et un homme; peut-être Minnie et Do... que? Il me répondit qu'il pensait que cette femme était une paranoïaque, que c'était elle qui projetait ces choses en lui, qu'il n'avait rien à voir avec tout cela et que d'ailleurs il ne voulait plus en parler, la folie lui faisait bien trop peur.

### **Séance du 6 mai**

Dominique me dit qu'il était très angoissé depuis la veille; dès le réveil l'angoisse était là et il la sentait monter de plus en plus. C'était une angoisse de mort qui l'envahissait et il était sûr qu'il allait mourir dévoré de l'intérieur. La seule parade qu'il avait pu trouver contre cette angoisse mortelle c'était de ne plus se nourrir. Il n'avait donc plus mangé depuis la veille et cela avait un peu diminué son anxiété. Il ne comprenait rien à sa propre attitude mais le résultat était là, en ne mangeant pas il avait retrouvé un semblant de calme.

Il me parla de nouveau de sa maîtresse n°2, qui le fascinait et qu'il n'arrivait pas à s'ôter de l'esprit malgré le désir qu'il en avait. De plus, il avait rendez-vous le lendemain avec Lidia et s'il savait qu'il serait bien avec elle c'était quand même à l'autre qu'il pensait.

Il se prit la tête dans les mains et soupira:

*"Dieu que c'est compliqué! Et ma fille? Quand je suis avec les autres, le samedi ou le dimanche, je ne suis pas avec elle. C'est comme si je l'abandonnais pour ces deux femmes. Je l'abandonne, je la trahis aussi... et c'est comme si je trahissais... Minnie... Oui, je la trahis en allant vers d'autres femmes".*

Il s'interrompit un moment puis reprit en me parlant de son travail, qu'il arrivait à faire correctement bien que sa tête fut pleine de confusion; de sa femme avec laquelle les problèmes devenaient de plus en plus difficiles à résoudre; des menus faits de sa vie etc. Il revint ensuite à Minnie, se demandant quoi faire avec elle; il se sentait capable de surmonter ses autres problèmes plus ou moins bien, mais en ce qui regardait Minnie il était complètement perdu.

Je lui proposai de reprendre l'épisode de son jeûne, dont nous n'avions éclairci ni les causes ni les fins ce qui nous aiderait peut-être.

*"Eh bien, me dit-il, en ne mangeant pas, j'arrange tout, je la sauve".*

Comme je lui demandais pourquoi il pensait la sauver en l'affamant, il me répondit qu'il avait omis de me parler d'un fantasme qui l'obsédait depuis le matin et qui était celui-ci: un cancer était en train de se développer en lui qui allait tout envahir sauf si, en ne mangeant plus, il l'empêchait de grossir démesurément. Il ajouta que c'était peut-être Minnie, furieuse qu'il ne soit pas entièrement consacré à son service qui l'envahissait, tel un cancer.

*"Alors, est-ce que je dois la tuer? La faire mourir de faim? Mais si je le fais, que vais-je devenir sans elle? Que va devenir mon identité? elle est moi! Sans elle qui je suis? Je ne suis personne, parce que ma mère m'a fait uniquement pour que je permette à cette fille qui était sa joie de continuer à vivre quand même".*

C'est une plainte qu'on entend souvent chez les personnes trop grosses lorsqu'elles perdent du poids; elles disent qu'elles se sentent vides et que lorsqu'elles se regardent dans une glace, elles ne se reconnaissent pas. *"Ce n'est pas moi, ce n'est plus moi, ce que je vois dans le miroir"* disent-elles avec angoisse.

Ce qu'elles évoquent c'est, dit avec d'autres mots, une perte d'identité; Dominique, au contraire, ressentait si fortement le changement

catastrophique qui le menaçait qu'il l'exprimait avec ces mots mêmes. Je ne veux pas dire par là que toutes, ni même la majorité des personnes qui ont un excès de poids abritent dans leur corps psychique un objet qu'elles ont dévoré, qu'elles doivent désormais nourrir et dont la perte mettrait leur identité en jeu, mais je reste persuadée qu'il en est ainsi dans un certain nombre de cas.

Le hasard a voulu que, pour les deux comptes-rendus que j'ai présentés jusqu'ici, les objets qui parasitaient mes patients fussent des enfants défunts, inconsciemment introduits en eux pour l'une par sa grand-mère, pour l'autre par sa mère.

Mais il est des cas, plus nombreux probablement, où l'objet cannibalisé/cannibalisant est toujours en vie et mon troisième exemple sera de ce type.

Il s'agit, dans ces cas là aussi, de maintenir en vie un objet fantasmatique, sauf que celui-là n'est pas décédé mais continue à vivre sans savoir qu'il a été cannibalisé par un autre.

Mais dans ce cas également, cet objet a pour fonction de donner un sentiment d'omnipotence au sujet qui l'abrite. Ou, plus précisément, sa présence empêche le sentiment normal d'omnipotence infantile d'être résolu. Celui-ci persiste donc et la disparition, ou du moins la réduction à des proportions raisonnables de cette omnipotence devient impossible, avec le cortège de troubles que cette situation provoque.

Dominique dut, une fois encore, se rendre à l'étranger pour son travail; au cours de ce voyage, me dit-il, il avait été très troublé parce qu'il avait réalisé, pour la première fois, qu'il ne possédait pas de maison à lui. Il avait l'impression de flotter, de n'être de nulle part puisqu'il ne possédait rien qui fut ancré dans la terre comme peuvent l'être les fondations d'une maison. Il pensait que ce serait agréable d'avoir une maison à soi, stable, avec une épouse aimante, stable elle aussi, au lieu de courir d'une maîtresse à l'autre.

Il m'informa alors qu'il avait avoué à sa femme sa liaison avec Lidia, mais n'avait pas parlé de n°2. Sa femme avait bien pris son aveu, ils

avaient beaucoup parlé ensemble et elle lui avait dit qu'elle voyait bien qu'il avait énormément changé depuis le début de son analyse et fait beaucoup de progrès.

Cela avait beaucoup étonné mon patient qui savait sa femme très hostile au travail que nous faisons. Cette hostilité lui fut aussitôt confirmée, car elle ajouta que cela ne changeait rien à ses sentiments, qu'elle ne supportait toujours pas qu'il fasse cette analyse mais qu'en même temps elle désirait, par amour pour lui, qu'il continue le travail entrepris.

Comme il lui demandait ce qui motivait en elle une telle ambivalence et deux façons de penser si contradictoires, elle lui répondit qu'une psychanalyse introduit un tiers dans un couple où, par définition, on ne doit être que deux, seuls l'un avec l'autre.

Et elle ajouta, ce qui ne lui était pas habituel: *"Que dois-je faire maintenant?"*

En riant, son mari lui avait suggéré de faire une psychanalyse elle aussi. Il ne me dit rien de ce qu'avait répondu sa femme, mais il changea brusquement d'humeur et me dit qu'il n'était pas content:

*"C'est faux ce que vous dites; vous attaquez ma femme et ce n'est pas bien; vous voulez me dicter ma conduite mais ce n'est pas à vous, c'est à moi de décider".*

Je lui fis alors remarquer que je n'avais rien dit et il reprit:

*"Oui, c'est vrai, vous avez sans doute raison mais moi j'ai l'impression que vous voulez tuer ma femme. Vous êtes une ogresse comme celle des contes de mon enfance et vous voulez la manger, me séparer d'elle... Oh! J'ai mal, j'ai très mal à l'intérieur de moi! Il y a une grosse chose dans mon inconscient qui me fait mal. C'est comme si je devais défendre ma femme contre... contre qui?"*

Je suggérai: "Contre moi?"

Et lui:

*"Non, mais non! Contre mon père; c'est lui le porteur de mort et il veut me la prendre... il veut tout me prendre, pour le manger; moi, je veux tout donner à ma mère mais lui non, il veut tout garder pour lui tout seul".*

A la séance suivante, il me reparla de son voyage au cours duquel, en fait, il avait été rejoint par sa maîtresse n°2. Il répéta que celle-ci le fascinait et l'excitait par une violence amoureuse telle qu'il avait une fois du prétendre qu'il avait eu un orgasme alors que c'était faux; il se mit à rire et dit qu'il pensait que seules les femmes mentaient ainsi. Mais lui, il était exténué après plusieurs heures où ils avaient fait l'amour comme des fous et qu'il n'avait plus qu'une envie, qu'elle arrête pour qu'il puisse dormir.

*"De toute façon, je dois la quitter, parce qu'elle est perverse... plus ou moins... et qu'elle me rend pervers aussi; par exemple, je me suis surpris en train de prier à ces moments là... c'est pervers cela. C'est comme si je faisais l'amour avec une partie perverse de moi. Comme si elle était une partie de moi et moi l'autre. Non, je ne comprends plus rien à ce que je dis et je ne veux plus en parler, pour le moment du moins... Ce dont je veux parler, c'est de la mort de mon canari.*

*Je l'avais acheté pour ma fille, mais je l'aimais beaucoup et il faisait partie de la maison. Eh bien, c'est fragile ces petites bêtes et un matin on l'a trouvé tout raide dans sa cage. Je me suis senti horriblement coupable, comme si c'était moi qui l'avais tué à cause de ma méchanceté ou, peut-être même, de mon sacrilège.*

*Je me suis demandé quoi faire du cadavre; le jeter à la poubelle? Non, ce n'est pas possible, c'était comme un ami pour moi, un être humain. Il faut que je l'enterre. Et je vais vous dire: demain j'ai une séance avec vous, mais je ne viendrai pas. Non, venir ici tout de suite après l'avoir enterré? Non, je ne viendrai pas! Je ne veux pas vous voir".*

Mon patient avait été très bouleversé par la mort de son canari car, au delà du chagrin bien compréhensible que cause la disparition d'un animal familier, la mort de ce petit être devait lui rappeler la mort de ses petits frères. Bien qu'il n'ait pas exprimé ce rapprochement, son interrogation sur ce qu'il fallait faire du cadavre: le jeter à la poubelle ou l'enterrer rappelait tout à fait ses interrogations sur:

*"Que fait-on des enfants morts-nés ou morts en cours de grossesse, on les jette ou on les enterre, et où?"*

Sa décision d'enterrer l'oiseau me semblait indiquer que c'était de Minnie que, symboliquement, il s'agissait puisque, à notre connaissance, elle seule avait une tombe.

Mais son refus de me voir après l'enterrement montrait bien que je représentais encore et toujours pour lui ce mauvais père qui voulait le séparer de sa soeur pour s'approprier sa force et non pas sa psychanalyste qui essayait de le libérer.

Le lendemain il vint quand même à sa séance mais très malheureux et agité par ce qui s'était passé. Il me dit qu'il s'était senti très mal et qu'il avait eu 39° de fièvre mais sans aucun autre symptôme. Il était sûr qu'il n'avait pas une vraie maladie et que c'était à cause du canari qu'il se sentait si mal et avait de la fièvre. D'ailleurs quand il avait enfin décidé qu'il allait l'enterrer et qu'il lui ferait une jolie tombe au milieu des arbres de la forêt sa fièvre était tombée d'un coup et il s'était senti moins mal.

Puis il ajouta:

*"Je dois vous dire autre chose aussi, cela m'ennuie de vous le dire, mais c'est indispensable. J'ai voulu acheter une pelle pour creuser la tombe en forêt; parce que les pelles qu'il y a à la maison sont petites et légères et moi je voulais une pelle lourde... très lourde... C'est difficile à dire... parce que... elle était pour vous. Je voulais vous tuer. Taper très fort au milieu de votre front avec ma pelle. J'avais une telle haine pour vous. Une haine incroyable. Je voulais vous tuer, écraser votre cerveau.*

*Ma tête est pleine de confusion et je ne peux plus bien penser. Je sais que je vous haïssais parce que c'était vous qui me donniez l'ordre de tuer mon canari. Je sais que ce n'est pas vrai et pourtant j'en suis sûr aussi. Ce n'est pas vous, c'est ma femme qui m'a dit que c'est de ma faute s'il est mort parce que j'aurais du m'apercevoir plus tôt qu'il était malade et l'amener chez le vétérinaire. Et pourtant c'est vous que je bais... Et puis ma femme veut aussi que je l'enterre dans un sac en plastique, elle dit que c'est plus propre.*

*Mais moi je ne veux pas, je veux le mettre dans un tissu, comme un être humain, pour qu'il retourne à la terre. Si je le mets dans un sac en plastique, il va pourrir dedans sans jamais retourner à la terre. Je ne veux pas... je ne veux pas... mais comment faire? C'est incroyable la somme de haine que j'ai pour vous; je veux vous tuer et c'est tout".*

Je lui dis que ce n'était pas d'une façon quelconque qu'il voulait me tuer, c'est en détruisant mon cerveau.

Il répondit:

*"Oh! je ne veux pas seulement casser votre crâne, je me vois sortant votre cerveau de votre crâne et l'éparpillant partout, tout autour de vous".*

Moi: "Pour qu'il ne puisse plus jamais se reconstituer et servir à nouveau?" Et lui:

*"Je ne sais pas, tout est confus".*

Après un long moment de silence j'essayai de lui donner une interprétation: dans le transfert, je représentais sa mère qui avait fait tant d'enfants morts; ce qu'il voulait détruire c'était peut-être une partie folle de sa mère qu'il voulait anéantir en détruisant et en éparpillant mon cerveau (ceci en référence à ce qu'il avait rapporté une fois, disant que c'était fou, vraiment fou que de s'obstiner à vouloir mettre des enfants morts au monde). Il s'agirait alors d'une petite partie de la psyché de sa mère qui serait omnipotente et se croirait plus forte que la maladie et la mort.

Il dit qu'il ne pouvait pas penser un seul instant que sa mère était folle, pas même un tout petit peu.

J'avais alors l'idée qu'il ne s'agissait pas de folie véritable mais seulement qu'une petite partie d'elle était devenue, comme on le dit couramment, folle de douleur à cause de son impossibilité d'avoir d'autres enfants et à cause de la mort de tant d'entre eux.

Mais il ne se calmait pas et, se détournant du transfert, il me répondit:

*"Oui... mais même avec toutes ces bonnes raisons... quand je pense qu'elle les a déposés en moi... tous ces morts... toute cette douleur... toute cette folie. Et moi j'ai dû lutter pour ne pas devenir*

*fou et parfois j'ai souhaité le devenir. Mais je n'en avais pas le droit... Et personne à qui parler... toujours seul puisqu'à chaque fausse-couche elle partait ailleurs. Elle disait aussi que les médecins de notre ville étaient très mauvais, que c'étaient eux qui laissaient mourir les enfants. Mon père? Pas possible non plus de parler avec lui. Ma mère? Elle était trop fragile et d'ailleurs c'était elle que je voulais soulager de son fardeau.*

*Je ne sais pas ce que je vais faire maintenant, mais je me sens un peu plus calme..."*

Catherine Couvreur<sup>17</sup>, dans son article "Sources historiques et perspectives contemporaines" écrit:

*"Le patient boulimique paye-t-il de sa personne pour éviter la dépression de l'un de ses géniteurs, incarne-t-il l'objet d'un deuil impossible de la mère? Est-ce particulièrement leur corps qui a été investi narcissiquement, avec ambivalence, dans l'idéalisation et donc dans la haine?"*

(Comme déjà indiqué dans la partie théorique de cet ouvrage, les patients dont je parle n'étaient pas des boulimiques au sens propre du terme, mais aussi bien Dominique que Marianne portaient en eux l'objet du deuil impossible de leur mère ou grand mère; quant à Stéphanie, c'était son objet personnel dont elle ne pouvait pas faire le deuil, qu'elle nourrissait en elle).

Cette séance était une des dernières avant les vacances d'été et il n'avait plus parlé ni de ses morts ni du canari après cela.

A son retour, Dominique me dit qu'il avait passé de bonnes vacances au bord de la mer avec son épouse et sa fille et qu'il y avait retrouvé des amis. Mais, à une des séances suivantes, il arriva très crispé et me dit qu'il s'était aperçu d'une chose pourtant évidente mais qui ne l'avait pas frappé jusque là et c'était que sa mère, tout en lui parlant sans cesse de faire des régimes, lui disant depuis toujours qu'il était trop gros et devait maigrir, eh bien sa mère ne cuisinait que des plats pleins de calories. Bien sûr, en Bourgogne, la table est aussi bonne que les vins mais la cuisine, si elle est exquise, n'y est

17. Catherine Couvreur (1991), Sources historiques et perspectives contemporaines, in: *La boulimie*, monographie de la R.F.P., Paris, P.U.F., 13-46.

pas particulièrement légère. D'ailleurs, tout autour d'Auxerre, il y a des restaurants fameux et fort étoilés et, chez les particuliers on mange un peu le même genre de plats.

Malgré cela, il trouvait que sa mère aurait pu faire un peu plus d'efforts et lui servir des viandes grillées ou rôties, des légumes verts, des fruits comme dessert plutôt que toutes ces sauces, ses mijotages savants, ces gâteaux étouffe-chrétien.

Il ajouta qu'il ne comprenait pas comment elle avait pu tenir un discours sur les régimes et la nécessité de maigrir et lui servir, jour après jour, les plats les plus grossissants qui puissent exister.

Puis, après un silence de réflexion, il se demanda si, au fond, elle n'était pas comme lui: d'une part elle désirait qu'il maigrisse pour lui éviter les risques qu'entraîne une surcharge pondérale, mais de l'autre elle aussi, peut-être, pensait qu'il devait nourrir au moins deux personnes.

*"Et alors, conclut-il amèrement, c'est bien sûr Minnie qu'elle a préféré".*

Il ajouta que c'était peut-être pour cela que, depuis quelques temps, il sentait se développer en lui une énorme agressivité qui se manifestait un peu au hasard, sur les uns ou les autres.

La veille, par exemple, il était allé au marché acheter la nourriture de la semaine; il s'était senti très agressif, il avait envie de tuer tous ces gens. Il n'avait évidemment tué personne, ni même attaqué verbalement quiconque. Par contre, il avait dépensé tout son argent, bien plus qu'il n'était nécessaire.

Comme je lui interprétais qu'il s'agissait peut-être là d'une réparation, d'une façon de compenser, auprès des commerçants du marché, le désir qu'il avait eu de les tuer, il me répondit qu'il devait y avoir du vrai dans ce que je disais mais qu'il se demandait s'il n'avait pas inconsciemment voulu, une fois encore, nourrir tous ceux qu'il portait en lui puisqu'il avait acheté bien plus de nourriture qu'il n'était nécessaire pour lui et les siens.

De retour à la maison, il avait agressé aussi sa femme qui, certes, n'était pas elle-même sans reproche, mais ils s'étaient violemment disputés devant leur fille, ce qui était inutile et stupide.

Malgré - ou à cause - de la dispute, il avait été dans une colère effroyable, tant et si bien qu'il s'était volontairement frappé la tête avec un objet très lourd; ce n'était que lorsqu'il avait vu qu'il y avait du sang partout qu'il s'était arrêté et s'était mis à tout nettoyer; cela lui avait remis en mémoire le fait, qu'il avait omis de me rapporter, que la semaine précédente il avait tapé très fort et exprès sa tête contre l'arrête d'un mur, comme s'il avait voulu la casser.

*"Je voulais casser ma tête, comme dans ce dessin où on voit Cronos, le père de Zeus avec la tête fendue parce que Zeus vient d'en sortir, parce que c'est ainsi qu'il est né. Est-ce bien cela que dit la légende? Tout à coup ma mémoire est confuse..."*

Il continua en disant que s'il essayait de se casser la tête, ce devait être pour se punir d'avoir désiré la mort de chaque enfant à naître lors des grossesses de sa mère. Puis il se demanda pourquoi il visait la tête plutôt que le coeur ou la gorge d'où sortaient toutes ces inepties.

Je lui suggérai l'idée que c'était peut-être parce qu'il les avait tués fantasmatiquement, au moyen de sa force magique et de la toute puissance de ses pensées, autrement dit par l'omnipotence de son cerveau. J'ajoutai ensuite que ce désir de casser sa tête était probablement surinvesti et qu'une autre raison d'agir ainsi pouvait être le fantasme de lui permettre de faire ainsi sortir de sa tête fendue tous ces objets qui l'envahissaient.

Il se mit à rire et me dit qu'en effet ils l'envahissaient, tant et si bien qu'après le marché, il était entré dans une boucherie et avait acheté de la viande pour au moins dix personnes. Cela n'était pas grave, puisqu'ils possédaient un congélateur mais, tout de même, ce n'était sûrement pas une aussi grosse quantité de viande qu'il était dans son intention consciente d'acheter.

Enfin, après le déjeuner, il était allé se promener en forêt avec sa fille et il était allé voir la tombe du canari, pour voir s'il était toujours là. Il y était, rien n'avait bougé, il était toujours dans sa tombe, au calme. Cela l'avait beaucoup soulagé et il avait retrouvé sa bonne humeur.

Mais il avait failli retrouver toute sa rage en se souvenant qu'au cours de leur dispute, sa femme l'avait accusé d'être un mauvais père.

*"Et moi j'ai pensé qu'elle avait raison, que j'étais maintenant un mauvais père, tout comme mon père avait raison, autrefois, de m'accuser d'être un mauvais fils.*

*Il était très violent, vous savez, je vous l'ai déjà dit".*

Et comme je lui indiquai que c'était peut-être aussi la tête de son père qu'il voulait casser lorsqu'il fendait la sienne, il me répondit:

*"Ah oui! Sûrement! Quand j'étais enfant j'ai souvent cassé des objets en pensant: c'est mon père que je tue!... Mais aussi, quand ma femme me reproche d'être un mauvais père j'entends ma mère me reprocher d'être incapable de bien m'occuper de Minnie".*

Une des dernières séances de l'analyse de Dominique que je rapporterai débuta par un récit de rêve où il se voyait dans une auto, passant au milieu de jolies filles qu'il voulait saluer. Pour faire cela, il sortait le haut de son corps par le toit ouvert de la voiture. Mais cette ouverture était trop petite; il restait coincé à mi-corps et il avait peur car l'auto continuait à avancer. Enfin, sans savoir comment, il retrouvait sa place, reprenait le volant et continuait à rouler sur une route qu'il connaissait bien, puisque c'est celle qui va de Chablis à Auxerre.

Mais la route était barrée par des travaux; il faisait alors demi-tour, et voyait un énorme camion venir vers lui, menaçant de l'écraser. Il avait eu très peur mais, en se faufilant, il avait quand même réussi à revenir vers Chablis.

Il se retournait alors et constatait avec surprise que, pour le camion, le chemin n'était pas barré. Il n'essayait cependant pas de remonter vers Auxerre et continuait sa route vers Chablis. Il voyait alors, devant ses roues et allant dans le même sens que lui, une toute petite auto noire qui avançait très doucement et le retardait. Il arrivait quand même à trouver le moyen de la dépasser. Alors, les jeunes filles du début de son rêve venaient à sa rencontre.

Par ses associations il lui fut facile, même sans interprétations de ma part, de comprendre le sens symbolique du rêve: le camion qui lui semblait si gros et qui lui barrait la route représentait le grand pénis

paternel dont il avait cru, enfant, qu'il était tellement supérieur au sien qu'il lui barrerait à jamais non seulement l'accès à sa mère mais aussi l'accès à toutes les femmes.

Par contre, dans ce rêve qui marquait une bonne résolution du Complexe d'Oedipe, dès qu'il renonçait à continuer sur la route qui le menait à sa mère et, acceptant le fait qu'elle soit barrée, faisait demi-tour, il parvenait à ne pas se faire écraser par le gros camion. Comme pour renforcer encore le message, il pouvait constater, en se retournant que, pour le gros camion qui représentait son père, le chemin qui menait à la mère n'était pas barré.

Continuant à associer sur son rêve, il me dit que la petite voiture noire qui l'empêchait de bien continuer sur sa route devait représenter tous ces objets pesants et sombres qui encombraient sa vie et que, puisqu'il arrivait quand même à dépasser cette voiture noire qu'il laissait derrière lui, cela voulait dire qu'il était libre désormais; et il ajouta que c'était cette liberté nouvelle qui lui avait permis de retrouver les jeunes filles qui étaient inaccessibles au début de son rêve et de les imaginer revenant toutes vers lui.

Et il ajouta que c'était un bon rêve.

Pourtant, de façon inattendue, il se mit à proférer de vifs reproches contre sa mère:

*"Je suis furieux contre ma mère, me dit-il, c'est elle qui m'a chargé de tous ces poids. C'est un fantasme que j'ai depuis que je suis tout petit, celui d'être responsable de tout. C'est ridicule, c'est de la magie, mais depuis que je suis tout petit je suis sûr d'être assez fort pour tout assumer.*

*D'ailleurs, je suis né très gros, je pesais six kilos, le poids de deux bébés. Et j'ai eu aussi son prénom à porter avec le mien. Et ce prénom est celui de quelqu'un d'un autre sexe! Cela aurait été plus facile si j'avais été une fille: mes parents m'auraient appelé Minnie et je n'aurais pas eu autant de problèmes".*

Ce en quoi je pense que Dominique se trompait, car on sait bien les problèmes qui pèsent sur les enfants qui viennent remplacer un aîné mort que le nouveau venu soit du même sexe ou non.

Il continua:

*"Mais j'étais un garçon... en tout cas, ce que je vois de plus clair dans tout cela c'est que la seule chose qui comptait pour eux c'était de faire revivre Minnie et pas de me mettre au monde, moi. Mais alors, je ne compte pas?"*

*D'ailleurs, moi qui suis né si gros... ma mère m'avait imaginé minuscule et n'avait préparé que des vêtements minuscules, eux aussi, et roses, comme pour une fille! Si bien que, le temps qu'on en achète d'autres, j'ai été habillé de bric et de broc.*

*Je n'ai pas envie de vous dire cela, et j'en suis même honteux, mais j'en veux horriblement à ma mère de m'avoir chargé de ce poids; cela m'a rendu très omnipotent: j'étais si fort, si gros... elle, elle croyait que j'allais mourir, et elle m'a raconté que deux jours après ma naissance elle s'est mise à pleurer comme si j'étais perdu parce que c'est trois jours après être venue au monde que Minnie est morte. Mais je ne suis pas mort et même j'étais plus gros et plus fort que les autres enfants. Naturellement, je me suis pris pour un Dieu, plus fort que tout".*

Silence, puis:

*"Enfin, je crois que tout cela est fini maintenant et que je suis vraiment sur la voie du retour à la normale. J'ai même encore perdu un peu de poids mais, je vais vous dire, maintenant cela m'est égal. Non pas de redevenir gros comme avant. Mais même si je reste à mon poids actuel ou un peu moins, tout ira bien. C'est clair que je ne suis pas bâti pour être un de ces frêles jeunes gens que j'enviais tant autrefois. J'ai pu constater que les femmes ne me trouvent pas monstrueux, je peux m'habiller plus élégamment et je pense donc que tout est bien ainsi sur ce plan là du moins, car il y a encore du travail à faire sur d'autres points".*

Il y en avait, en effet, et l'analyse se poursuivait pour un certain temps encore. Mais, malgré ce qu'en avait dit Dominique, son problème avec Minnie n'était pas encore tout à fait réglé, même si les choses avaient très favorablement évolué.

Il y eut encore des moments où il se sentait envahi par elle, responsable d'elle et donc omnipotent. Mais il était capable de repérer rapidement les comportements inadéquats que cela induisait et de les corriger sans trop de peine.

Il en était de même pour son poids et il avait arrêté son régime, puisque le peu qu'il avait fait jusque là lui avait permis sinon de devenir mince mais au moins d'avoir un tour de taille parfaitement acceptable et dont il se satisfaisait.

Pendant de longues semaines après cela il ne fut plus question ni de Minnie ni de nourriture mais il parla surtout d'autres souvenirs d'enfance entremêlés à des épisodes de sa vie actuelle; une chose me frappa surtout, c'est l'intense activité qu'il se mit à déployer, doublant presque ses heures de travail. Ce n'était pas dans sa vie professionnelle qu'il déployait toute cette activité, mais dans une occupation bénévole à laquelle il donnait tout le temps qui n'était pas consacré à son entreprise.

Cela ne l'empêcha heureusement pas de faire correctement son travail, mais il semble évident que personne ne peut travailler seize heures par jour ou même parfois plus, s'occuper correctement de sa famille et de lui-même et rester très longtemps en bonne santé.

Je fis donc remarquer à Dominique que cette suractivité me semblait destinée à combler le vide laissé en lui par la séparation d'avec Minnie. J'avais l'impression que, ne ressentant plus l'obligation de la nourrir au moyen d'aliments réels, il lui avait fallu continuer à l'alimenter avec des nourritures psychiques.

Il avait si bien pris l'habitude de la remplir avec des denrées matérielles tant qu'il la sentait à l'intérieur de son corps, qu'il se sentait désormais obligé de la nourrir avec des aliments spirituels maintenant qu'il l'avait introjectée.

Après que je lui eus soumis cette interprétation, il eut un petit rire et me dit qu'il y avait une chose dont il ne m'avait pas parlé: il avait repris non pas un régime, ce mot et ce qu'il représentait lui déplaisaient, mais il mangeait moins, et il se contentait souvent d'un fruit pour le déjeuner; il surveillait attentivement sa nourriture et man-

geait, au cours de la journée, les quantités nécessaires pour garder un bon équilibre nutritionnel et une bonne santé.

J'arrêterai là le compte-rendu de l'analyse de Dominique puisque, dans ce qui suivit, il ne fut plus que rarement question de cannibalisme psychique, ce qui était le point que je voulais essayer d'éclaircir dans cet ouvrage. Je peux seulement ajouter que Dominique continua à perdre du poids, sans souffrance et très lentement. Cela se passait de façon irrégulière et, après avoir un peu maigri, il restait souvent longtemps sans plus perdre de poids. Mais, et cela me semble important, il ne reprenait pas le poids perdu lorsqu'il arrêta son régime, ce qui me fait penser qu'il n'éprouvait plus la crainte d'avoir tué l'autre en l'affamant.

## Chapitre 16

### Stéphanie

La jeune fille dont je vais maintenant exposer le cas n'a pas été ma patiente à proprement parler, aussi mon compte rendu sera-t-il plus superficiel, moins fouillé que celui de Dominique ou de Marianne et présentera d'importantes lacunes.

Si j'en fais néanmoins le rapport, c'est qu'il me semble être plus représentatif encore que les deux cas précédents d'un certain cannibalisme psychique. Ce cas montre, en effet, qu'il n'est pas besoin qu'une mort réelle ait mobilisé le désir d'incorporer un être aimé pour qu'on éprouve la nécessité de le mettre fantasmatiquement à l'intérieur de son propre corps afin d'éviter la séparation.

Or cette nécessité de garder l'objet contraint, en certains cas, l'hôte porteur à nourrir celui-ci avec, en cas de perte de poids, la crainte (et, dans l'ambivalence, le désir) de l'affamer. Puis ensuite, si le régime amaigrissant est maintenu, la peur de le mener jusqu'à la mort, avec les intenses regrets et sentiments de culpabilité que cela déclencherait<sup>1</sup>.

---

1. On peut aussi supposer que certaines alternances boulimie/jeûne relèveraient d'un tel mécanisme.

Il se trouve en effet que, pour un certain nombre de personnes, ce besoin de faire vivre cet autre être indispensable à leur économie pulsionnelle ne se satisfasse pas du fantasme de le maintenir en vie dans le souvenir, par identification ou par introjection, mais aille jusqu'à devoir le nourrir avec des aliments de la réalité extérieure. Ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent se prouver à eux-mêmes, de visu et par un surcroît de poids, qu'ils ont bien cet objet à l'intérieur de leur corps et qu'il l'ont convenablement nourri.

Ainsi que je l'ai déjà indiqué au début de cet ouvrage, il faut garder en mémoire le fait que le don de nourriture est la première preuve d'amour: pour le nourrisson et de façon primordiale, le lait de la mère en est la marque suprême.

Un de nos moyens de montrer notre amour à l'enfant est de lui offrir des nourritures aussi douces que la tendresse que nous éprouvons pour lui: des bonbons, des gâteaux, des glaces, des desserts etc. Et ce n'est pas très différent pour l'adulte: les maris se retiennent par de la bonne cuisine, dit la sagesse populaire, bien sûr parce que cela flatte le goût, mais pas seulement: le soin qu'a mis la maîtresse de maison pour préparer les plats est une preuve de tendresse et d'intérêt. De la même façon et pour les mêmes raisons la première chose que l'on offre à des amis auxquels on tient c'est un bon repas.

Ce rappel inconscient de la première preuve d'amour et de satisfaction que nous ayons reçu - la tétée - explique notre besoin de nourrir ceux que nous aimons et le plaisir que nous éprouvons à le faire. C'est aussi en conformité avec un tel schéma qu'un certain nombre de deuils non faits - parce que trop douloureux ou trop dangereux - se résolvent par l'incorporation et le nourrissage de l'objet, défunt ou pas, qui était indispensable à l'économie du sujet.

Stéphanie nous offre un des prototypes de ce genre de situations et il est un peu différent des deux premiers en ceci que l'être incorporé par elle était bien vivant et que c'était elle-même qui l'avait inconsciemment incorporé, sans la médiation d'un tiers.

Je commencerai par dire quelques mots de l'enfance de Stéphanie puisque c'est là que s'était enraciné le problème de son obésité qui

devait tellement la tourmenter qu'elle lui avait pratiquement gâché la vie.

Il y a en effet des femmes qui acceptent leurs kilos sans trop de problèmes apparents. C'est-à-dire en tirant le meilleur parti de leur apparence physique: choisissant des robes qui mettent en valeur ce qu'elles peuvent avoir de séduisant, soignant leur aspect extérieur avec encore plus de minutie que les autres, se rendant le plus femmes possibles, bref en essayant d'être féminines et attrayantes. Celles-ci, même si leur poids les tourmentent, ne lui permettent pas de les empêcher de vivre et elles trouvent à peu près à coup sûr leur place dans la société et un compagnon avec lequel fonder une famille.

D'autres, au contraire, prennent un aspect plus masculin, s'habillent essentiellement de pantalons, se maquillent peu ou pas, ne portent pas de ces colifichets ou bijoux qui féminisent beaucoup l'aspect des premières et ne présentent donc pas grand chose de ce qui opère comme un signal d'appel vis-à-vis de la gent masculine.

Je pense que cet aspect qu'elles se donnent est un moyen de signifier - aux autres ou à elles-mêmes? - leur toute-puissance. Comme Dominique l'exprimait explicitement, le fait d'être deux dans son corps, et surtout de deux sexes différents, confère une toute-puissance fantasmagique à laquelle il est plus que difficile de renoncer et qu'il faut impérativement matérialiser.

Le fait d'abriter en lui un être de sexe féminin qui avait d'abord été une petite fille qui avait réellement existé (ce qui différencie quelque peu les cas dont je parle de la bisexualité normale) n'avait cependant que très peu féminisé Dominique: quelques gestes inconscients, caractéristiques de la séduction féminine, en début d'analyse, mais rares et à peine visibles, vite disparus.

Il est vrai que si, comme je le pense, le fait d'être deux dans son corps en augmente parfois le volume et le poids, le regard que nous portons sur l'obésité masculine et l'obésité féminine n'est pas le même: aussi bien Dominique que Stéphanie offraient à la vue un corps massif et ils marchaient tous les deux en appuyant fortement leurs pieds sur le sol, comme pour en prendre possession, y impi-

mer leur marque, peut-être aussi parce qu'inconsciemment ils portaient la charge d'un autre corps.

Cette façon de faire a toutefois au plan social une connotation masculine qui effaçait ce que Dominique pouvait avoir d'efféminé alors qu'il renforçait l'aspect quelque peu viril de Stéphanie.

Cette dernière présentait donc un aspect masculin ou plutôt, pourrait-on mieux dire, présentait un aspect asexué. Cette asexuation ne se manifestant pas, comme c'est habituellement le cas, par un "en moins" mais par un "en plus". Les deux corps qu'elle portait en elle et leurs deux sexes ne s'annulaient pas l'un l'autre, ils s'ajoutaient l'un à l'autre.

Dans son omnipotence, elle voulait signifier qu'elle possédait la force des deux sexes: comme Dominique, elle prétendait ne jamais être souffrante, être plus forte que la maladie et (même si cela n'était jamais exprimé ouvertement) plus forte que la mort.

Ce fantasme était inconscient mais devenait repérable par les risques insensés qu'elle prenait: en refusant de se soigner les rares fois où elle était malade mais aussi en ne reculant devant aucun danger: très sportive, elle affrontait la mer déchaînée sur sa planche à voile, elle aimait voyager dans des contrées incertaines et aller titiller les avalanches lors de ses séjours à la montagne.

On dit souvent des personnes qui prennent ainsi des risques inconsidérés et qui pourraient être mortels qu'elles sont suicidaires; sans être erronée, cette façon de voir me semble être pour le moins incomplète et je pense que lorsque elles-mêmes refusent cette interprétation elles ont raison de le faire car elle sont et se sentent pleines d'amour pour la vie.

Aussi suis-je persuadée qu'il s'agit très souvent bien plutôt d'omnipotence infantile que de désespoir suicidaire, ces risque-tout ne pouvant même pas imaginer qu'il pourrait leur arriver quelque chose de vraiment fâcheux.

Cette façon d'être sert bien évidemment aussi à masquer, à nier, la dépression sous-jacente et, en ce sens, l'aspect suicidaire n'en est pas absent. Mais il ne faut cependant pas négliger non plus la très forte omnipotence qui se cache derrière ces défis sous peine de ne pas

être en mesure de révéler au patient une des causes essentielles de son comportement.

De tels patients abritent en effet au plus profond d'eux-mêmes la certitude que "la mort c'est bon pour les autres"; eux ont le sentiment, inconscient bien sûr, d'être immortels. C'est ce que me dit Dominique vers à fin de son analyse: il me révéla qu'il avait fait une grande découverte, celle d'être mortel. Bien sûr, ajouta-t-il, il savait intellectuellement depuis très longtemps que tout ce qui vit doit mourir. Mais ce n'était que depuis la séance précédente qu'il s'était appliqué se savoir à lui même. Cela ne le rendait pas triste, ajouta-t-il, plutôt même le contraire. Il se sentait devenu comme les autres, plus humain et donc plus proche aussi de ceux qu'il aimait. Ce qu'il me dit ce jour là m'apparut comme une preuve décisive de son renoncement - partiel, comme c'est toujours le cas, mais capital pour son avenir - à son omnipotence infantile.

La jeunesse de Stéphanie s'était déroulée dans un grand port breton. Elle était la dernière d'une fratrie de trois enfants, deux frères étant nés avant elle. Comme telle, elle avait été le "chouchou" de son père, ravi d'avoir une fille après ses deux premiers garçons et tout ému par ce petit bout de femme.

La famille habitait un appartement agréable et spacieux face au port marchand de D. d'où l'on pouvait assister à l'entrée des navires dans le port, au va et vient incessant des vedettes et des remorqueurs ainsi qu'au chargement et au déchargement des bateaux.

D'aussi loin que remontaient les souvenirs de Stéphanie, elle se voyait le nez collé contre la fenêtre, admirant le port. Ces allées et venues des marchandises, des véhicules et des êtres, qui ne connaissaient jamais de trêve la fascinaient. Et puis il y avait les couleurs: il ne faut pas croire qu'un port breton soit triste, que la grisaille ou le crachin soient là en permanence; le soleil se montre souvent et puis les couleurs des caisses et containers, des voitures, des vêtements en faisaient, dans l'esprit de la fillette, comme un joyeux carnaval.

Etienne A., le père de l'enfant, travaillait pour une importante compagnie maritime et un de ses plaisirs était de regarder toute l'animation du port en tenant sa fille serrée dans ses bras.

Dans cette agitation, ce qui retenait plus que tout l'attention de l'enfant, c'était le travail des dockers: les voir soulever, comme s'il s'était agi de plumes, les sacs, les caisses dont son père lui avait appris qu'il pesait des dizaines de kilos lui apparaissait comme un exploit digne d'admiration. Elle s'amusait aussi à essayer de deviner quelles étaient les marchandises qu'ils transportaient: celles-ci étaient parfois visibles, évoquant des paysages connus et familiers ou bien, au contraire, des pays lointains ou exotiques. Mais parfois aussi les marchandises étaient enfermées dans de lourdes caisses ou des sacs mystérieux et Stéphanie était persuadée d'être capable d'en deviner le contenu.

Cela n'était évidemment pas vrai, mais faisait partie du jeu et de l'enchantement; parfois aussi, Etienne A. qui, par son métier, était au courant du trafic portuaire s'amusait à faire deviner ce mystère à la petite fille. Il l'aidait sans en avoir l'air et ne manquait pas de se récrier d'admiration quand elle avait été capable de deviner.

La maman de Stéphanie ne travaillait pas et s'occupait à peu près entièrement de ses enfants bien qu'elle disposât d'une aide ménagère; Stéphanie l'aimait énormément mais il était évident pour tous que l'élu de son cœur était son père; il pouvait tout obtenir d'elle en fait d'obéissance et il suffisait qu'il l'en priât pour qu'elle consente à aller faire ses devoirs, qu'elle se mette à ses exercices de piano ou même - preuve suprême d'obéissance - qu'elle accepte d'aller se coucher sans trop rechigner. La promesse de son père d'aller lui lire un conte ou une fable pour l'endormir était naturellement un puissant moyen de conviction.

La petite était très jolie, avec de grandes boucles châtain qui lui voltigeaient en permanence autour du visage, tant elle était remuante et vive. Et elle était et resta jusqu'à environs sa huitième année une fillette toute mince et gracieuse fait qui, dans le cadre de notre recherche, nous intéressait tout particulièrement.

Stéphanie était allée à l'école à l'âge de cinq ans et demi, sachant déjà lire, compter et même un peu écrire; elle était intelligente et s'était spontanément intéressée aux travaux de ses frères aînés, ce qui lui avait donné une bonne avance par rapport à son âge.

Tout allait donc pour le mieux autant pour Stéphanie que pour sa famille: de petits soucis et quelques ennuis, bien sûr, comme partout mais aucun de ces problèmes majeurs, de ces deuils ou faillites qui troublent une famille de façon importante. Du moins jusqu'à ce que Stéphanie eût atteint ses sept ans.

C'est à ce moment là que se produisirent deux faits qui se suivirent à relativement brève échéance: vers le mois de juillet de cette année là monsieur Etienne A. apprit, avec la plus vive satisfaction, qu'il était appelé à travailler désormais à Paris, au siège de son entreprise. Toute la famille s'en réjouit, malgré une certaine tristesse de quitter leur ville et leur maison familiale. Mais Paris exerçait sa magie, les deux aînés pensant qu'aussi bien leurs études que leurs plaisirs en seraient favorisés, madame A. pensant aux études des enfants bien sûr, mais aussi un peu aux magasins, aux théâtres, aux concerts, aux conférences, aux mille et une possibilités qu'offre la capitale.

Ou plutôt, toute la famille s'en réjouit sauf Stéphanie qui voyait clairement ce qu'elle perdrait en quittant son port bien-aimé et ne voyait pas du tout ce que lui apporterait Paris.

Elle n'osa ni pleurer ni protester; elle savait bien que, quel que fut l'amour que son père lui portait, il n'abandonnerait pas une promotion aussi porteuse d'avenir que celle qu'il venait de recevoir. Elle voyait bien aussi qu'elle n'avait rien à attendre des siens, tous enchantés de leur changement de vie. Ils la consoleraient bien sûr, lui donneraient de bonnes paroles mais est-ce que cela lui rendrait l'animation du port, l'incessant trafic des marchandises, le travail inouï de ses chers dockers?

Elle fut toute triste pendant quelques temps puis, avec l'insouciance, l'esprit du merveilleux propre à cet âge surtout quand il s'agit d'une enfant aussi imaginative que Stéphanie, elle se mit à attendre le miracle, celui qui ferait qu'il n'y aurait pas de déménagement. Et cela lui permit de passer quand même de bonnes vacances.

Les siens, autour d'elle, parlaient souvent de ce qu'ils feraient à Paris, idéalisant la grande ville et, dans leur ignorance de ce qui y était réellement la vie, n'en imaginant que les bons côtés.

Mais, devant ces paroles là, Stéphanie semblait atteinte de surdité, elle entendait bien les mots et les phrases mais ceux-ci étaient dépourvus du moindre sens: c'était du bruit, rien d'autre.

En septembre, cependant, le déménagement eut lieu et ce fut un choc sévère pour l'enfant qui se retrouvait dans une ville inconnue, bruyante et sombre, dans un appartement bien plus petit que celui qu'elle avait quitté et surtout qui, par ses fenêtres, ne laissait apercevoir que d'autres immeubles et, un peu plus loin, deux arbres étiques à la place de l'horizon infini de la mer avec, au premier plan, la vivante agitation du port.

Stéphanie, cependant, était une fillette courageuse et elle essaya de son mieux de s'adapter à sa nouvelle école, à ses nouveaux camarades, à sa nouvelle maîtresse. Elle y réussit assez bien, ce qui fait qu'après un temps d'adaptation ses notes redevinrent bonnes et qu'elle put nouer quelques liens avec des enfants de sa classe.

Elle pensait bien sûr toujours à sa ville natale, la regrettait beaucoup mais enfin, tant bien que mal elle arrivait à se faire à sa nouvelle vie. C'est quelques mois seulement après leur installation à Paris que survint le deuxième événement, désastreux celui-là: Monsieur Etienne A. tomba assez gravement malade et dut partir pour un long séjour dans un sanatorium à la montagne. Cela bouleversa naturellement sa femme et ses enfants mais pas encore de façon décisive car il était évident aux yeux de tous qu'il ne s'agissait là que d'un incident de parcours et que, une fois guéri, la vie de tous reprendrait comme avant. Mais il ne devait malheureusement rien en être. A son retour à Paris, Etienne A. retrouva son poste que la société lui avait conservé eu égard à ses capacités et à sa longue participation TTTT dans l'entreprise.

On put ainsi croire, un temps, que la vie reprenait là où l'avait interrompue la maladie. Mais, un an et demi après la première alerte, Monsieur A. fit une rechute et, une fois rétabli, on dut se rendre compte que la vie survoltée de Paris, son travail très astreignant et stressant au poste élevé qu'il occupait devenait incompatible avec son état de santé.

Par égard pour sa compétence professionnelle et sa longue expérience, Monsieur A. retrouva un poste dans la succursale du port de D., la ville qu'il avait quittée. Il ne put malheureusement pas retrouver la même demeure car elle avait été déjà vendue depuis longtemps mais il put trouver un appartement convenable qui s'avéra cependant être moins important, moins intéressant et, partant, moins gratifiant que ce qu'il avait laissé en partant pour Paris.

Il semble que tous les membres de la famille aient fini par arriver à assumer cette déconvenue avec courage, tout au moins pour ce que Stéphanie put en savoir. Elle-même, pour laquelle ce retour n'était nullement pénible, essaya de cacher le plus possible sa joie de retrouver son port bien aimé et fit effort pour oublier à quoi ce retour était dû.

La maison familiale avait été vendue pour pouvoir acheter un appartement parisien et la famille dut se contenter d'un appartement qui n'avait pas vue sur le port. Stéphanie en fut fort déçue mais elle avait grandi et elle pouvait maintenant aller contempler le travail des dockers et les va et vient des bateaux depuis les quais, où elle se rendait souvent en promenade.

Peu à peu, et tant bien que mal, les divers membres de la famille reprirent une vie qui, somme toute, était encore agréable. Stéphanie pourtant commença dès lors à changer: la première manifestation visible de ce changement fut une baisse de ses résultats scolaires.

Elle avait été jusque là une bonne élève, elle le fut désormais beaucoup moins mais, dans les premiers temps, cette baisse n'était pas sensible au point d'alerter Madame A. qui, toute prise par les soucis quotidiens et la santé de son mari pensa que ces moindres performances de sa fille étaient dues aux bouleversements qui avaient agité leur vie et que cela s'arrangerait tout seul. Les résultats scolaires de sa fille avaient déjà subi une éclipse à leur installation à Paris et cela avait été rapidement résolu; il n'y avait aucune raison de penser qu'il n'en irait pas ainsi cette fois encore.

Mais, au fil des mois puis des ans, elle dut constater que cela ne s'arrangeait nullement et l'enfant dut redoubler plusieurs fois l'une ou l'autre de ses classes.

Le deuxième changement perceptible fut que Stéphanie se mit à grossir. Là aussi ce fut au début insensiblement qu'elle prit du poids. Elle avait été jusque là une fillette plutôt mince et quelques kilos de plus semblaient sans conséquences. Peu à peu, cependant, cette prise de poids devint inquiétante et ses parents, au long des années, allèrent consulter divers médecins. Ceux-ci ne décelèrent rien de somatique et tentèrent de faire suivre un régime à leur petite patiente.

Tant qu'elle fut une petite fille, Stéphanie fut très hostile à ces régimes; mais à l'adolescence, le regard moqueur de ses camarades, les difficultés que son poids provoquait lorsqu'elle faisait du sport, le fait que les garçons ne la regardaient guère lui donnèrent le désir de reconquérir la minceur qui avait été la sienne dans son enfance.

Peine perdue! Comme tant d'autres obèses, Stéphanie perdait des kilos, commençait à se plaire et, lorsqu'elle avait atteint un certain poids - non encore satisfaisant, mais déjà convenable - elle se sentait envahie d'un sentiment de désastre que seule la nourriture pouvait apaiser... et elle regrossissait, retrouvant son poids antérieur augmenté de quelques livres.

Stéphanie ne trouvait pas sa place; elle ne s'aimait pas et elle était malheureuse avec ses kilos en trop; elle se sentait mal, était malheureuse et n'était à l'aise nulle part avec des kilos en moins; où donc et quand se sentirait-elle un peu heureuse?

Comme il fallait s'y attendre, son analyse révéla une omnipotence infantile peu commune qui l'entravait en tout: d'un naturel enthousiaste (avant que sa souffrance ne vienne l'éteindre) Stéphanie s'intéressait à toutes sortes de disciplines. Mais, pour son malheur, son omnipotence ne tolérait nul effort continu. C'est-à-dire qu'elle commençait avec fougue la nouvelle matière à laquelle elle s'intéressait et les premiers mois étaient idylliques: naturellement intelligente et possédant une bonne mémoire, la jeune fille faisait de rapides progrès qui lui valaient l'admiration de ses maîtres, de ses camarades et la sienne propre. Mais bientôt, comme il est naturel, les difficultés devenaient plus grandes et ses capacités spontanées devaient être relayées par du travail - comme pour tous les autres étudiants.

Alors l'omnipotence entrait en jeu, l'esprit magique qui l'accompagne toujours s'indignait que quelque chose d'aussi proche du principe de réalité vint entraver le rêve merveilleux de tout obtenir sans nul effort (ce qui est le rêve multimillénaire du Paradis terrestre) et infligeait au narcissisme de Stéphanie un insupportable démenti. Alors la jeune fille se déprimait, trouvait que cette matière était finalement bien décevante et abandonnait là ses études et ses recherches.

Stéphanie, cependant, avait réussi un certain nombre d'exams qui lui permettaient de gagner sa vie mais dans un métier honorable, intéressant et gratifiant mais cependant en dessous de ses possibilités. Il en est toujours ainsi dans les cas où une personne est affligée d'une omnipotence infantile trop envahissante comme j'ai souvent pu le constater<sup>2</sup>. La cause d'une aussi surprenante conséquence de l'omnipotence infantile, qui se traduit par un symptôme à l'opposé de cette omnipotence, est que le modèle que se propose le sujet omnipotent est tellement au-dessus des possibilités humaines qu'il suscite aussitôt le sentiment inverse: de tels sujets se jugent comme incapables, "minables", ratés, le proclament volontiers et envient tous ceux qui réussissent mieux qu'eux. Aussi leur étonnement est-il grand lorsqu'on leur propose une interprétation qui met en évidence leur sentiment inconscient d'omnipotence.

A l'inverse de l'idéal du Moi, qui propose un modèle que l'on pourrait éventuellement atteindre et que l'on essaye d'atteindre par les moyens appropriés (suivant le principe de réalité), l'idéal omnipotent est inatteignable par des moyens autres que magiques (suivant le principe de plaisir). Par rapport à cet idéal jamais atteint parce qu'inatteignable, le sujet se déprime, ne se sent pas "à la hauteur" et se contente d'un travail au dessous de ses capacités mais qui lui permet de penser que s'il essayait vraiment (ou si "on" lui permettait) de s'atteler à l'exécution de son idéal, il y réussirait sûrement.

Ce qui protégeait Stéphanie de l'horrible déception narcissique qu'eut été la découverte de sa non-omnipotence, c'était l'idée

2. Cf. Gabrielle Rubin (1993), L'Omnipotence de l'analyste, in: *Psychanalyse dans la Civilisation*, n°8, Paris.

inconsciente qu'elle avait en elle non seulement sa propre puissance, qui était une puissance humaine, mais également celle *d'un certain père* qui, s'ajoutant à la sienne propre aboutissait une puissance surhumaine, à la toute-puissance.

Car Stéphanie n'avait pas pu se contenter de mettre son vrai père à l'abri dans son corps à elle, cela eut été insuffisant pour compenser la déception que lui avait causé la maladie de Monsieur A. Celle-ci avait provoqué un choc terrible en elle en l'obligeant à accepter de voir s'installer, à la place d'un père merveilleux et protecteur, un être souffrant et faible. Elle avait perdu le héros de son enfance pour trouver un homme qui non seulement devait se soigner en permanence et ne plus prendre aucun risque mais qui avait du aussi renoncer à être un homme important dans la Capitale pour se contenter de la place qu'on avait bien voulu lui accorder dans une ville de province. Qui avait du, en somme, revenir l'oreille basse dans la ville qu'il avait quittée glorieusement.

A cela s'était ajoutée une pénible déception oedipienne; si son père avait pu continuer à s'occuper tendrement d'elle, en faire sa petite princesse, peut-être Stéphanie eut-elle trouvé assez de tendresse en elle-même pour pardonner à son père de ne plus être cet objet merveilleux de son enfance? Mais Etienne A., préoccupé, angoissé par sa maladie et l'avenir de sa famille était devenu renfermé, s'était recroquevillé sur sa souffrance, s'était réfugié sous l'aile protectrice de sa femme qui était aux petits soins pour lui.

Cela était apparu comme une trahison aux yeux de Stéphanie qui avait été persuadée, jusque là, qu'elle occupait la première place dans coeur de son père.

Monsieur A. avait été, même avant de tomber malade, un homme plutôt fluët et peu sportif. Mais il n'était pas apparu ainsi, autrefois, aux yeux de sa fille qui, avec la surestimation propre à l'amour et à l'enfance, avait vu en son père le plus fort des hommes. Tandis qu'après sa double déception, elle l'avait vu tel qu'il était ou, plus probablement, beaucoup plus faible encore qu'il ne l'était en réalité car il n'est pas interdit de penser que sa surestimation première jouait désormais en sens inverse.

Quoi qu'il en soit, Stéphanie n'aurait eu que faire de cannibaliser un père aussi faible, il ne lui eut servi de rien; alors, tout naturellement, elle s'était tournée vers ces autres hommes dont elle avait tant admiré la force dans son enfance et ce qu'elle avait incorporé comme défense contre la dépression, c'était un père-docker.

Lorsqu'on suivait ce fil d'Ariane, il devenait évident que Stéphanie abritait en elle un homme d'une force peu commune. J'ai déjà indiqué la puissance et la lourdeur de sa démarche, qui évoquait irrésistiblement celle d'une personne qui porte un énorme poids: le dos tendu, la tête légèrement rentrée dans les épaules, les jambes écartées l'une de l'autre, la pointe des pieds tournée vers l'extérieur, elle évoquait l'aspect de quelqu'un qui porte une lourde charge et qui, pour ne pas tomber, s'enracine dans la terre à chaque pas.

Son langage ne le cédait en rien à son aspect et elle s'était mise à utiliser constamment - elle qui parlait depuis qu'elle était toute petite un français parfait - des expressions et des mots d'une grande grossièreté, parfois même à la limite de la scatologie. Ce que l'on appelle un langage de charretier et qui doit être aussi (ou du moins Stéphanie l'imaginait-elle ainsi) celui des dockers.

Tout comme Karl Abraham s'était mis tout à coup à grisonner à la mort de son père, signifiant ainsi qu'il l'avait incorporé pour ne pas se sentir abandonné par lui Stéphanie, ayant perdu un père que sa faiblesse et non la mort lui avait ravi, avait incorporé un autre "père" dont la force, cette fois, ne laissait rien à désirer et elle s'était mise à lui ressembler physiquement.

J'arrêterai là cet exposé de cas, car l'analyse de Stéphanie n'étant pas terminée, je ne puis rien dire de l'issue du conflit qui oppose en elle d'une part le désir de redevenir mince et attrayante comme elle l'était du temps de sa petite enfance et de l'autre le désir peut-être plus fort encore de garder en elle cet être qui assure son omnipotence et la protège de la dépression.

Malgré son incomplétude et sa brièveté, ce que je sais de ce cas m'a semblé devoir être rapporté en ce qu'il peut ouvrir un champ de réflexion sur certaines obésités irréductibles d'origine psychique,

dans lesquelles, et contrairement aux deux cas précédents, l'être incorporé n'est pas mort et ne résulte pas d'une inclusion transgénérationnelle.

Il est clair que le cas de Stéphanie présente de nombreuses différences avec ceux de Marianne et de Dominique, différences dont les deux causes essentielles me semblent être celles-ci:

La première est que, pour Marianne comme pour Dominique, l'être incorporé était mort (c'était le cas également aussi bien pour Karl Abraham après la mort de son père que pour le patient dont il fait état).

Pour Stéphanie, au contraire, son objet n'était pas mort (et je me demande si cela ne rend pas l'analyse encore plus difficile et la résolution du conflit encore plus aléatoire) mais, malgré la maladie, bien vivant.

Il est bien évident que la déception que peut nous infliger notre objet au cours de notre enfance ne provoque pas toujours son incorporation, pas plus qu'un deuil à l'âge adulte (cas rapportés par Abraham) ne la provoque. Il en est de même en ce qui concerne la transmission transgénérationnelle où c'est seulement dans un nombre limité de cas que cette transmission d'un fait traumatique provoque des symptômes pathologiques chez les descendants.

La deuxième différence importante est somatique et pourrait être due au fait que le deuil non fait des ascendants des deux premiers patients dont j'ai exposé le cas avait eu lieu avant même la naissance de ces derniers.

Cette idée est purement hypothétique, car je ne dispose pas d'assez de cas pour pouvoir le dire avec certitude, mais aussi bien Marianne que Dominique avaient été de gros enfants, tandis que Stéphanie avait été un petit bébé et n'avait commencé à grossir qu'après la déception que lui avait causée son père.

Un peu comme si l'incorporation du défunt, leur ayant été imposée avant leur naissance, Marianne et Dominique en portaient le poids depuis toujours.

## Conclusion

Les analyses des trois personnes évoquées dans cet ouvrage ont été éloignées dans le temps et c'est en les rapprochant que j'ai pu en arriver à la conclusion que certaines obésités pouvaient être dues une incorporation.

En poursuivant ces analyses, puis des recherches théoriques, j'ai pu constater que ces incorporations étaient le résultat d'un deuil non fait et que ce travail de deuil avait été impossible à mener à bien tantôt par un aïeul ou par un géniteur et "légué" au descendant, tantôt par le sujet lui-même.

Mais une telle incorporation soulevait évidemment, comme nous l'apprend Freud et après lui de nombreux autres psychanalystes, la question du cannibalisme psychique.

Aussi m'a-t-il semblé nécessaire de recueillir, en un premier temps, un certain nombre de données sur le cannibalisme vrai, c'est-à-dire celui où un être humain en mange un autre, afin de mieux comprendre comment s'est traduit, au plan corporel et social, le désir premier du bébé d'incorporer le lait et le sein maternels.

Ou, inversement, comment le besoin de se nourrir avait, en des temps très anciens - peut-être même mythiques - poussé nos lointains ancêtres à manger leurs semblables, ce qui nous aurait conduits à fantasmer la possibilité d'une incorporation, c'est-à-dire d'un cannibalisme psychique.

C'est en débroussaillant ce qui en est du cannibalisme vrai que j'ai pris conscience que celui-ci était bien plus proche de nous que je ne le soupçonnais et que je n'aurais aimé le croire. Cela rendait toutefois un peu moins étrange ce que les analyses de mes patients avaient mis au premier plan: le cannibalisme psychique.

L'étude de certains cas de cannibalisme psychique, et notamment de ceux rapportés dans cet ouvrage, m'ont confirmée dans l'idée qu'un tel fonctionnement est beaucoup plus fréquent qu'on ne le pense généralement. Les psychanalyses de ces patients, les réflexions et les recherches qu'elles ont suscité m'ont conduite à admettre qu'un certain nombre de "gros" mangeaient trop à cause de l'obligation où ils étaient de nourrir en eux un "autre" qu'ils avaient incorporé et ce pour le maintenir fantasmatiquement en vie.

Une telle incorporation, génératrice d'omnipotence, étant parfois destinée tantôt à nier le deuil d'un parent et tantôt à nier un deuil du sujet lui-même.

L'idée inconsciente du sujet est alors que son amaigrissement signerait la mort de l'hôte; cela, le conduisant à se fantasmer comme un assassin, est évidemment propre à l'arrêter dans ses efforts pour mener à bien un régime. Et ce d'autant plus que cela entraînerait, s'il s'agit du deuil non fait d'un parent, le désespoir de celui-ci et s'il s'agit du deuil du sujet lui-même, la perte de son omnipotence.

C'est donc en découvrant peu à peu l'existence de cet "autre" incorporé que l'on peut déculpabiliser celui qui le porte en lui et le conduire ainsi à ne pas aggraver, jusqu'à le rendre impossible, un régime amaigrissant déjà suffisamment difficile par lui-même.

## Bibliographie

- ABRAHAM, K. (1924). Les états maniaco-dépressifs et les étapes prégénitales d'organisation de la libido. *Le développement de la libido*. Berlin: Ed. franç. *Oeuvres Complètes*, tome II (pp.272-279). Paris: Petite Bibliothèque Payot, 1977.
- ABRAHAM, K. (1924). Perte objectale et introjection au cours du deuil normal et des états psychiques anormaux. *Le développement de la libido*. Berlin: Ed. franç. *Oeuvres Complètes*, tome II (pp. 266-272). Paris: Petite Bibliothèque Payot, 1977.
- ABRAHAM, N. & TOROK, M. (1972). Introjecter-incorporer. Deuil ou mélancolie. *N.R.P.* n° 6, *Destins du cannibalisme* (pp. 111-121) Paris: Gallimard, 1972.
- ABRAHAM, N. & TOROK, M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Paris: Aubier-Flammarion.
- AIMEZ, P. & REMY, B. (1992). Image spéculaire et image du corps chez les sujets obèses. *Perspectives psychiatriques*, n° 74, 33/III. Paris.
- ANDRE, M. (1807). *La vie du fameux Gargantua*. Livret de colportage, Troyes.
- ANDRE, M. *La terrible et épouvantable vie de Robert le Diable*. Caen: Chalopin, sans date.
- ANZIEU, D. (1972). *La fantasmagorie orale dans le groupe. N.R.P.*, n° 6 (pp.203-214). Paris: Gallimard.
- APOLLINAIRE, G. (1913). Cox City, cité par Villeneuve, R. in *Le Cannibalisme*. Paris: Marabout, 1973.
- BARANES, J.J. (1987). Vers une métapsychologie transgénérationnelle. *Adolescence*, tome 5, n° 1. (pp. 79-93). Paris: Distique.
- BARANES, J.J. (1993). Devenir soi-même, avatars et statut du transgénérationnel. In Kaës & coll., *Transmission de la vie psychique entre générations* (pp. 170-190). Paris: Dunod, 1993.
- BELEN (1960). Le jour du seigneur. Conte ultra bref. *Fiction*, n° 85 (p. 115). Paris.
- BIBLE. *La Deutéronome, Rois II; Jérémie II*.
- BION, W.R. (1962). *Aux sources de l'expérience*. Trad.franç. Paris: P.U.F., 1979.
- BION, W.R. (1963). *Eléments de psychanalyse*. Ed. franç. Paris: P.U.F., 1979.
- BLANC, H. (1930). *Crimes rituels, anthropophagie et associations secrètes*. Paris, 1930.
- BRETON, Gui (1980). *Possession, magie et sorcellerie*. Paris: Belfond.
- BRUSSET, B. (1991). Introduction à *La Boulimie*, monographie de la *Revue Française de Psychanalyse* (pp. 7-13). Paris: P.U.F.
- BRUSSET, B. (1991). Psychopathologie et métapsychologie de l'addiction boulimique. *La Boulimie*, monographie de la *Revue Française de Psychanalyse*. Paris: P.U.F.
- CICCONI, A. & L'HOPITAL, M. (1991). *Naissance à la vie psychique*. Préfaces de D.Anzieu et de R. Kaës. Paris: Dunod.
- CLASTRES, H. (1972). Les beaux-frères ennemis. A propos du cannibalisme tupinamba. *N.R.P.*, n°6, *Destins du cannibalisme* (pp.71-84). Paris: Gallimard, 1972.
- COMBES, I. (1992). *La tragédie cannibale chez les anciens Tupi-Guarani*. Paris: P.U.F.
- COUVREUR, C. (1991). Sources historiques et perspectives contemporaines. *La Boulimie*, monographie de la *Revue Française de Psychanalyse*. Paris: P.U.F.
- CUYNET, P. (1992). Penser le corps ou de la plaie à la plainte. *Perspectives Psychiatriques*, n° 74, 33/III. Paris.
- DANTE ALIGHIERI (1307). *La Divine Comédie*.
- DARWIN, Ch. (1875). *Voyage d'un naturaliste autour du monde*. Trad. franç. Paris: Maspéro, 1982.

- DELUMEAU, J. (1985). *La peur en Occident, une cité assiégée*. Paris: Hachette.
- DESCAMPS (1935). Le cannibalisme. *Anthropologies*, tome 35. Paris.
- DEVOS R. Histoires méchantes, cité par R.Villeneuve in *Le cannibalisme*. Paris: Marabout, 1973.
- EIGUER, A. (1990). Porter l'enfant. La subversion de l'hystérie. *Emprise et liberté*. Paris: L'Harmattan.
- EIGUER, A. (1991). L'identification de l'objet transgénérationnel. *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant* (pp. 93-109). Paris: Le Centurion.
- FAIMBERG, H. (1987). Le télescopage des générations. *Psychanalyse à l'Université, XII*, 1987 et in R. Kaës & coll., *Transmission de la vie psychique entre générations* (pp. 59-81). Paris: Dunod, 1993.
- FODERE, Pr. (1832). *Essai médico-légal sur les diverses formes de folies (La femme de Sélestat)*. Strasbourg, 1832.
- FREUD, S. (1885). *Etudes sur l'hystérie* en collaboration avec J. Breuer. Ed. franç. Paris: P.U.F., 1956.
- FREUD, S. (1887-1902). *Naissance de la psychanalyse*. Ed. franç. Paris: P.U.F., 1973.
- FREUD, S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Ed. franç. Paris: P.U.F., 1973.
- FREUD, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Ed. franç. Paris: "Idées" Gallimard, 1971.
- FREUD, S. (1907). *Actes obsédants et exercices religieux*. Ed. franç. *L'Avenir d'une illusion*, Paris: P.U.F., 1971.
- FREUD, S. (1909). *L'Homme aux rats, journal d'une analyse*. Ed. franç. Paris: P.U.F., 1974.
- FREUD, S. (1911). *Remarques psychanalytiques sur l'auto-biographie d'un cas de paranoïa: le Président Schreber*. Ed. franç. *Cinq Psychanalyses*, Paris: P.U.F., 1972.
- FREUD, S. (1912). *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse*. Ed. franç. *La vie sexuelle*, Paris: P.U.F., 1970.
- FREUD, S. (1912). *Totem et tabou*. Paris: P.B. Payot, 1971.
- FREUD, S. (1915). *L'inconscient*. Ed. franç. *Métapsychologie*, Paris: "Idées" Gallimard, 1974.
- FREUD, S. (1915). *Le Refoulement*. Ed. franç. *Métapsychologie*, Paris: "Idées" Gallimard, 1974.
- FREUD, S. (1915). *Pulsions et destins des pulsions*. Ed. franç. *Métapsychologie*, Paris: "Idées" Gallimard, 1974.
- FREUD, S. (1917). *Deuil et mélancolie*. *Métapsychologie*. Paris: "Idées" Gallimard, 1974.
- FREUD, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Ed. franç. *Métapsychologie*, Paris: "Idées" Gallimard, 1974.
- FREUD, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*. Ed. franç. *Essais de psychanalyse* (pp. 117-205), Paris: Payot, 1981.
- FREUD, S. (1923). *Le moi et le ça*. Ed. franç. *Essais de psychanalyse* (pp. 219-262), Paris: Payot, 1981.
- FREUD, S. (1924). *Le déclin du complexe d'Oedipe*. *R.F.P.*, 1934.
- FREUD, S. (1932). *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Ed. franç. Paris: Gallimard, 1936.
- GEORGET (1885). *Examen des procès criminels de Léger, Lecouffe, Feldman et Pappavoine*. Paris.
- GIRARDOT de NOZEROY (1843). *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne*. Besançon.
- GONNEVILLE (1976). *Les Français en Amérique: Première moitié du XVI<sup>e</sup> s.* Cours donnés à la Sorbonne, Paris, 1976.
- GUIGNARD F. (1982) *Objet du transfert où es-tu? R.F.P. n° 4 Tome LIII P.U.F. 1982.*

- GUIGNARD F. (1988). *Le rôle des identifications maternelles et féminines dans le devenir mâlesculin chez le garçon* in revue *Adolescence* Paris 1988.
- GUIGNARD, F. (1995). *Prégénéralité et scène primitive, ou le destin fantasmatique du tractus digestif*. *R.F.P.*, tome LIX, n° 3. Paris: P.U.F.
- HALM-TISSERANT, M. (1993). *Cannibalisme et immortalité*. Paris: Les Belles Lettres.
- HERTZ, R. (1970). *Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort*. Paris: P.U.F.
- HOMERE (VI<sup>e</sup> siècle avant J.C.). *L'Odyssée*. Pour Hérodote, Homère vivait à une date correspondant à 850 avant J.C.
- JEAMMET, Ph. (1991). Dysrégulations narcissiques et objectales dans la boulimie. Monographie *La boulimie*. Paris: P.U.F.
- JEROME, St. (347-420). *Jovinianum, Livre II*.
- JONES, E. (1953). *La vie et l'oeuvre de Freud*. Ed. franç. Paris: P.U.F., 1982.
- JOURNAL des DEBATS du 14 Août 1910, Paris, 1910.
- KAES, R. & coll. (1993). *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris: Dunod.
- KAES, R. (1973). Quatre études sur la fantasmatique de la formation et le désir de former. *Fantasmes et formation*. Paris: Dunod.
- KIPMAN, S.D., ELBHAR, D. & SAUSSE, S. (1979). Réflexions sur l'obésité de l'enfant. *Perspectives psychiatriques*, n° 74. Paris.
- KLEIN, M. (1927). Les tendances criminelles chez les enfants normaux. Ed. franç. *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot, 1980.
- KLEIN, M. (1932). *La psychanalyse des enfants*. Ed. franç. Paris: P.U.F., 1969.
- KLEIN, M. (1933). Le développement précoce de la conscience chez l'enfant. Ed. franç. *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot, 1980.
- KLEIN, M. (1934). Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs. Ed. franç. *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot, 1980.
- KLEIN, M. (1940). Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs. Ed. franç. *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot, 1980.
- KRAFFT-EBBING (1930). *Psychopathia Sexualis*. Paris.
- LAPLANCHE, J. & PONTALIS, J.B. (1973). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: P.U.F.
- LEROUX, G. *Le naufrage de la Daphné*.
- LERY J. de (1822). *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. Genève.
- LEVI-STRAUSS, Cl. (1955). *Tristes Tropiques*. Paris: Plon.
- LOUX, F. (1981). *L'ogre et la dent*. Paris: Berger-Levrault.
- MARC Dr. (1840). *Dictionnaire de la folie*. Paris.
- MARIE, A. (1922). Anthropophagie et folie. *Bulletin de la société de Médecine de Paris*. Paris.
- MAUSS, M. (1980). *Essai sur le don*. Paris: P.U.F.
- MCCARTHY, M. (1980). *Cannibales et missionnaires*. Paris: Fayard.
- MCDUGALL J. (1982). *Plaidoyer pour une certaine anormalité* Gallimard Paris 1982.
- MCDUGALL J. (1989). *Théâtres du Je* Gallimard Paris 1989.
- METRAUX, A. (1978). *La religion des Tupinamba*. Paris: E. Leroux.
- MIJOLLA de, A. de (1981). *Les visiteurs du moi*. Paris: Les Belles-Lettres.
- MIRBEAU, O. (1899). *Le jardin des supplices*. Paris: Gallimard.
- MONDE Le (1960). *Journal du 19 Juillet 1960*. Paris.
- MONTAUBAN de, R. *La chanson des quatre fils Aymon*. Bibliothèque Bleue.
- NACHIN, Cl. (1989). *Le deuil d'amour*. Paris: Editions Universitaires.

- NACHIN, Cl. (1993). *Les fantômes de l'âme*. Paris: L'Harmattan.
- NADAILLAC (1888). Les habitants de l'île de Feu. Conférence à La Société d'anthropologie de Paris.
- NICOLAIDIS, N. (1988). *La théophagie, oralité primaire*. Paris: Dunod.
- PARE, A. (1563). *Le discours de la Mummie*. Paris.
- PECOUD, R. (1981). *Les mangeurs de momies dans les tombeaux d'Égypte*. Paris: Belfond.
- PENROSE, V. (1962). *Erzsebet Bathory, la contesse sanglante*. Paris.
- PERRAULT, Ch. (1697). *Contes de ma mère l'Oie*.
- PETER, J.-P. (1972). Ogres d'archives. *Destins du cannibalisme, N.R.P.*, n° 6 (pp. 149-168). Paris: Gallimard.
- PHILIPPS, R. (1960). Les ogres. *Fiction*, n° 79. Paris.
- POMMEROL (1900). Robert le Diable, contes d'Auvergne. *Revue des Traditions Populaires*, n° 15. Paris.
- POT, O. (1993). *L'inquiétante étrangeté chez Montaigne, le cannibalisme*. Paris: Champion.
- POUILLON, J. (1972). Manières de table, manières de lit, manières de langage. *Destins du cannibalisme, N.R.P.*, n° 6. Paris: Gallimard.
- RANG, S. (1974). *Le naufrage de la Méduse*. Paris, 1946.
- READ, P.P. (1974). *Les survivants*. Paris: Grasset.
- RENARD CASEVITZ (1991). *Le banquet masqué, une mythologie*. Paris: Le Lierre éd.
- RUBIN, G. (1991). L'impossible deuil des morts perdues. *Psychanalyse dans la Civilisation*. Paris.
- RUBIN, G. (1993). L'omnipotence de l'analyste. *Psychanalyse dans la Civilisation*, n°8, Paris.
- SADÉ de, D. (1797). *Juliette ou la prospérité du vice*. Paris: J.J. Pauvert, 1987.
- SCHUTZE (1984). *Le chaudron de sang*. Paris: Presses de la Renaissance.
- SEBILLOT, P. (1968). *Les enfants qui n'ont pas vu le jour*. Paris.
- STEINMETZ (1896). *Endokannibalismus*. Vienne.
- SWINBURNE (1877). *Anactoria*. Cité par Villeneuve, Paris, 1973.
- TOPOR, R. (1970). *La cuisine cannibale*. Paris: Balland.
- VAN VOGT, K. (1873). *Anthropophagie et sacrifices humains*. Paris.
- VILLENEUVE, R. (1922). *Le cannibalisme*. Paris: Marabout, 1973.
- VOLTAIRE (1723). *La Henriade*.
- VOLTAIRE (1756). *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations*.
- VOLTAIRE (1759). *Candide*.
- WEST, J.H. (1964). Un mari à l'engrais. *Fiction*. Paris.
- WULFF, M. (1932). Sur un intéressant complexe symptomatique oral et sa relation à l'addiction. Monographie *La boulimie, R.F.P.* Paris: P.U.F.

Si vous désirez être au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'envoyer votre adresse, en mentionnant le pays, aux éditions:

DELACHAUX ET NIESTLÉ  
Service de promotion  
79, route d'Oron  
CH - 1000 Lausanne 21

Vous recevrez régulièrement, sans engagement de votre part, nos catalogues et une information sur toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

c h a m p s



psychanalytiques

Directrice de la collection:  
Elsa Schmid-Kitsikis

### **Cannibalisme psychique et obésité**

Freud introduisit la notion de cannibalisme psychique dès 1905 en la résumant ainsi : « Je veux manger cela ou je veux le cracher » ou encore : « Je veux introduire ceci en moi et exclure cela de moi ». C'est un cas particulier d'incorporation qui est ici étudié, celui où le sujet a incorporé (et non intériorisé) son Objet perdu de façon si concrète qu'il est obligé, sans le savoir, de nourrir cet objet et donc de manger pour deux. De cette obligation naît une obésité qu'on ne peut réduire tant que sa cause profonde n'a pas été dévoilée. Les cas cliniques rapportés montrent qu'il s'agit de deuils (réels ou fantasmatiques) impossibles à mener à terme. L'Objet dont la perte est niée est parfois celui du patient et parfois un Objet transgénérationnel, c'est-à-dire dont le sujet a été chargé par un parent ou un aïeul. Une première partie donne des éléments théoriques sur le cannibalisme psychique, le deuil, la transmission transgénérationnelle et la boulimie. La deuxième partie concerne les implications psychiques du cannibalisme « vrai ». Enfin, la troisième partie expose la clinique de cas d'incorporation de l'objet.

**Gabrielle Rubin**, née à Cartage (Tunisie), est venue à Paris à l'âge de six ans et y a fait ses études. Après un DESS de psychologie clinique, elle a obtenu un doctorat de psychopathologie et psychanalyse à Paris VII. Elle a publié *Les sources inconscientes de la misogynie* (1978) et de nombreux articles de psychanalyse ; elle est membre de la Société Psychanalytique de Paris.

  
delachaux  
et niestlé

ISBN 2-603-01058-1



9 782603 010587